



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Ger 5745.1.7







*BARTHELEMY SASTROW*

I



MEMOIRES  
DE  
BARTHELEMY SASTROW  
Bourgmestre de Stralsund

TRADUITS PAR

*Edouard Fick*

DOCTEUR EN DROIT ET EN PHILOSOPHIE

\*

TOME PREMIER



**GENEVE**

Imprimerie Jules-Guillaume Fick

\*

1886



HARVARD COLLEGE LIBRARY

APR 2 - 1906

HOHENZOLLERN COLLECTION  
GIFT OF A. C. COOLIDGE

*Gen 5745.17*

*22714  
114-124  
9*

*LA MEMOIRE DE MON FRERE*



**ARTHUR FICK**  
*avocat*  
(1843-†1871)

\*



## Avis du Traducteur



*ASTROW, en écrivant sa vie, a peint l'Allemagne de la première moitié du seizième siècle. Le récit commence à l'aurore des temps nouveaux; des scènes de meurtre rappellent encore le moyen âge & ses violences. Surviennent les grands mouvemens de la Réforme, le conflit des idées, la lutte des partis, la transformation du régime public en maint endroit. Appelé d'assez bonne heure à vivre hors de la maison paternelle, Barthélemy Sastrow a l'occasion d'observer l'ancien état de choses pendant ses longs séjours à Spire, siège de la juridiction souveraine, capitale de la basoche germanique. Il passe aussi quelques semaines dans la Rome de Paul III, au péril de sa vie, car il est luthérien. Puis il rentre au pays, traversant l'Italie & l'Allemagne entière, à pied, sur des routes infestées par la soldatesque.*

*A peine de retour, le jeune homme est de nouveau lancé dans les aventures & les dangers. Des missions*

déliçates & lointaines lui sont confiées, au moment même où la guerre se déchaîne avec fureur. Il va d'un camp à l'autre, au risque d'être tué par un mercenaire pillard ou d'être pendu comme espion. Il voit le champ de bataille fameux de Mühlberg, fraîchement ensanglanté. Il assiste au triomphe de Charles-Quint à cette diète fastueuse d'Augsbourg, où toute la noblesse de l'empire accourut s'incliner devant le fier vainqueur. C'est la dernière scène historique dont Saftrow soit témoin.

Désormais son existence est plus calme, sinon plus sédentaire. Après avoir eu soin de compléter ses études littéraires & juridiques, il entre à la chancellerie de Wolgast; puis il se voue, en qualité de notaire & de procureur, à la pratique des affaires; elle lui donne bientôt l'aisance & la considération. Enfin les villes de Greifswald & de Stralsund, le voyant à l'œuvre, lui offrent toutes deux le poste de premier secrétaire; Saftrow se décide pour Stralsund.

Ici s'arrêtent les Mémoires. L'écrivain, né le 21 août 1520, les rédigea dans un âge avancé : les deux premières parties en 1595, la troisième à la fin de 1597, en utilisant peut-être un journal antérieur. Une quatrième partie a disparu, elle se rapportoit sans doute aux années de Stralsund. Or Saftrow ne comprenoit guère la longanimité ni le pardon; imbu du principe d'autorité, il ne toléroit aucune  
opposition

*opposition, réprouvoit même, quoique sincère évangélique, l'agitation populaire engendrée par la Réforme. Dans un petit Etat à peu près autonome, tel que Stralsund, les haines personnelles & les rivalités de familles dépassent en ardeur les jalousies de cour, auxquelles la présence du souverain impose encore une certaine retenue. Sastrouw a des inimitiés implacables. Plusieurs démêlés qui lui fournirent l'occasion de prouver son habileté de plume & de dialectique, un second mariage qui suscita le déplaisir non seulement de sa famille, mais aussi des magistrats & du clergé, l'âge enfin accrurent son humeur chagrine : « A Stralsund, » dit-il quelque part, « je suis tombé en plein dans la chaudière infernale & j'y rôtis depuis quarante ans. » Ces paroles indiquent assez dans quelle disposition d'esprit le vieux bourgmestre dut écrire la fin de son récit, & pourquoi ses filles & ses gendres la détruisirent, à ce qu'on suppose, crainte du scandale & des récriminations.*

*Les documens nous apprennent que Sastrouw, secrétaire de Stralsund à l'âge de 35 ans, entra en 1562 au Conseil de la ville & fut élu bourgmestre le 8 janvier 1578. Il devint le personnage le plus influent de la cité. Celle-ci lui doit, entre autres œuvres utiles, la construction d'un grenier à blé, dont il étoit fier. Ses missions officielles le ramenèrent trois fois à Spire & une fois à Augsbourg ;*

*on le voit figurer, en 1570, parmi les négociateurs qui moyennèrent la paix entre Lubeck, le Danemark & la Suède.*

*Barthélemy Saftrow mourut le 7 février 1603, à Stralsund, dans la maison de la Rue de la Passe que son père avoit habitée, laissant parmi les contemporains la réputation d'un jurisconsulte instruit & d'un magistrat expérimenté ; les lecteurs de son autobiographie ne lui refuseront pas la qualité d'observateur pénétrant.*



# Table du Tome premier



## PREMIERE PARTIE

Chapitre premier. *Meurtre abominable de mon grand-père. Mes parens & leur famille. Fatale mésaventure de mon père. Troubles de Stralsund, appel des prédicans évangéliques.* Page 3.

Chapitre II. *Mon séjour à Greifswald comme étudiant. Victor Bole & sa fin tragique. Servante possédée du démon. Quels furent les précepteurs de mon frère Jean & les miens. De l'interminable procès que mon père eut à soutenir.* Page 31.

Chapitre III. *Où l'on voit l'ingratitude, la sottise, la méchanceté du peuple & comme, une fois infecté du mauvais esprit, il revient difficilement à la raison. Longue passion de M. Smilerlow. Lorbeer & le duc de Mecklembourg. Chute du séditionnaire régime des Quarante-huit.* Page 60.

Chapitre IV. *Le docteur Martin Luther écrit à mon père. Mes études à Rostock & à Greifswald. De ma dure servitude à Spire. Expédition de Juliers. Diète de Spire. Je suis créé notarius publicus. Le docteur Hofe.* Page 90.



Chapitre V. *Séjour à Pforzheim. Le margrave Ernest. De ma grande pénurie à Worms, suivie d'abondance chez un receveur de l'ordre de St-Jean. Je n'allonge pas ce sommaire, car je tai-rois volontiers maint épisode, n'étoit le respect de la vérité.* Page 120.

Chapitre VI. *Voyage en Italie. De ce qui m'advint à Rome. Démarches pour recueillir la succession fraternelle. Particularités secrètes venues à ma connoissance. Départ précipité de Rome.* Page 141.

Chapitre VII. *De Rome à Stralsund, par Viterbe, Florence, Mantoue, Trente, Inspruck, Ratisbonne & Nuremberg. Aventures diverses.* Page 168.





ORIGINE  
NAISSANCE ET CARRIERE  
DE  
BARTHELEMY

**SASTROW**

ensemble  
*maints dits & faits mémorables*  
*dont le plus souvent il fut témoin*  
le tout  
*narré par lui-même*

\* \* \*

**Première**

PARTIE



## CHAPITRE PREMIER.

*Meurtre abominable de mon grand-père. Mes  
parens & leur famille. Fatale mésaventure de  
mon père. Troubles de Stralsund; appel  
des prédicans évangéliques.*



ERS l'an 1488, mon *Naissance de  
mon père.*  
père naquit au village  
de Rantzin, dans l'au-  
berge voisine du cime-  
tière, sur la route d'An-  
clam. Même avant son  
mariage, mon grand-  
père, Jean Sastrow, sur-  
passoit de beaucoup en

richesse, prestance, force & entendement les  
Horn, famille établie à Rantzin. Aussi, rongés  
de jalousie, ces Horn ne cessoient de l'attaquer  
dans ses biens comme dans sa considération;  
ils ne craignirent même pas d'attenter à sa vie.  
N'osant agir à visière ouverte, ils se servirent  
de leur métayer (leur patrimoine à eux quatre  
étoit si modeste qu'un maître de charrue leur  
suffisoit); ils lui suggérèrent d'aller boire à  
l'auberge, de chercher querelle à l'hôte & de  
l'affommer net. Qu'arriva-t-il? Mon grand-père  
qui étoit sur ses gardes flaira le complot: pre-  
nant l'offensive, il accommoda l'émissaire de si

belle façon, que le malheureux opéra sa sortie à quatre pattes, & non sans peine encore.

L'inimitié des Horn obligea mon grand-père de pourvoir à sa sûreté. Environ l'an 1487, par amiable accord avec le vieux seigneur Jean Osten de Quilow, il s'affranchit du vasselage pour acquérir la bourgeoisie de Greifswald, où il acheta une maison à l'angle de la Rue des Bouchers. Il y transporta petit à petit son ménage. C'est donc un an avant la naissance de mon père que Jean Sastrow quitta les Osten & devint un bourgeois.

*Pitoyable meurtre de mon grand-père.*

Or, apprenez l'infâme attentat. L'an 1494, il y eut baptême non loin de Rantzin, à Gribow, où résidoit un Horn : en sa qualité de proche parent, mon aïeul reçut une invitation &, vu la foible distance, il y conduisit mon père, alors âgé d'environ sept ans. Les Horn saisirent l'occasion : on les vit arriver à Gribow sous prétexte de rendre visite à leur cousin ; comme ils étoient tombés si bas qu'ils ne dédaignoient plus ni la compagnie ni la chère des payfans, ils parurent à la fête & s'affirent à la même table que mon grand-père. Après avoir bu leur soûl, vers le soir ils se levèrent tous ensemble pour aller faire un tour à l'écurie. Ils s'y croyoient seuls, mais caché dans un coin, un de nos parens les entendit : épier le départ de Sastrow, aller au galop l'attendre sur la route, l'occire avec son enfant, tel étoit leur dessein. Aussitôt averti, mon aïeul suivit le

conseil de ne point s'attarder; prenant son fils par la main, il partit. Hélas! ces meurtriers atroces, qui s'étoient embusqués dans un taillis, le renversèrent sous les pieds de leurs chevaux, le criblèrent de blessures; puis, leur rage n'étant pas encore assouvie, ils le traînent jusqu'à une grosse pierre (elle se voit encore) & lui coupent le poignet droit; enfin ils le laissent pour mort sur la place. L'enfant s'étoit glissé dans un fourré marécageux impénétrable aux chevaux, la nuit le mit bientôt à l'abri d'une poursuite. Pouffés par la curiosité, les payfans avoient enfourché leurs montures; ils relevèrent la victime & sortirent l'enfant de sa retraite. L'un d'eux, ayant gagné Rantzin à toute bride, revint avec un chariot sur lequel on étendit le blessé. Il ne donnoit plus signe de vie; aux portes de Rantzin, il respira une dernière fois & rendit l'âme.

Les proches réalisèrent la fortune de l'orphelin, vendirent la maison & retirèrent du tout 2000 florins. Ils sont rares aujourd'hui les gentilshommes qui permettent à leurs vassaux d'amasser une pareille somme! L'enfant fut élevé avec soin; il apprit à lire, écrire & calculer; puis il alla se mettre au fait du négoce à Anvers & Amsterdam. Une fois en âge d'administrer son bien, il acheta l'angle de la Rue longue & de la Rue des Huns, à droite, vers l'église Saint-Nicolas, soit deux maisons & deux bou-

*Mariage de  
mon père.*

tiques de la Rue des Huns; de l'une des maisons il fit son habitation, de l'autre une brasserie, & sur l'emplacement des boutiques il éleva la porte d'entrée actuelle; ces travaux lui coûtèrent de l'argent & de la peine. Sa personne étoit avenante, son existence assurée, de sorte qu'il obtint la main de la fille de feu Barthélemy Smiterlow, nièce de M. Nicolas Smiterlow, bourgmestre de Stralsund. Jeune, jolie, petite de stature, avec des membres d'une élégante délicatesse, aimable, spirituelle, sans prétentions, remplie d'ordre & de conduite, ma mère fut jusqu'à sa dernière heure une femme honnête & craignant Dieu. Le livre de mon père constate que le mariage se célébra en 1514, le dimanche après la Sainte-Catherine; l'époux n'avoit pas 25 ans révolus, je le lui ai entendu dire maintes fois.

*Des huit enfans  
que mes parens  
engendrèrent.*

L'an 1515, aux Quatre-Temps de Noël, le bon Dieu accorda au jeune ménage un fils qui fut nommé Jean, comme son aïeul paternel; il est mort en 1545 à Aquapendente, en Italie. L'an 1517, *in vigilia nativitatis Mariæ*, naquit ma sœur Anna, décédée le 16 août 1594, à l'âge de 77 ans, veuve de M. Pierre Frobose, bourgmestre de Greifswald. Le mardi 21 août 1520, à 6 heures du matin, je vins au monde & reçus le prénom de Barthélemy, en mémoire de mon grand-père maternel. A mes descendants le soin de configner ici la date de

mon trépas, après lequel je soupire en mon 75<sup>me</sup> hiver.

L'an 1523 naquit ma sœur Catherine, charmante créature, belle, aimable, loyale & pieuse. Quand mon frère Jean revint de l'université de Wittemberg, elle lui demanda comment on disoit en latin : Voilà, certes, une jolie fille ! « *Profecto formosa puella,* » répondit-il. « Et comment dit-on : Oui, pas mal ? » — « *Sic satis !* » A quelque temps de là, trois étudiants de Wittemberg, fils de bonnes familles, s'arrêtèrent dans notre ville & Christian Smiterlow pria son père le bourgmestre de les héberger. Le bourgmestre, qui avoit trois grandes filles, invita ma sœur Catherine. Les étudiants échangeaient avec elles des propos badins, & comme ils se servoient du latin pour certaines réflexions familières aux jouvenceaux (en allemand, elles eussent choqué des oreilles féminines), l'un d'eux s'écria : « *Profecto formosa puella !* » — « *Sic satis !* » riposta Catherine ; là-dessus, grande peur des étudiants qu'elle n'eût compris leurs galans discours. En 1544, Catherine épousa Christophe Meyer, fils unique, mais homme sans éducation, débauché, paresseux, ivrogne, qui dissipa toute sa fortune ; il mit à mal une servante tandis que ma sœur étoit en couches ; la colère divine le punit par des maladies honteuses & la misère. Catherine mourut à 26 ans, dégoûtée de la vie.



En 1527 naquit ma sœur Madeleine; elle mourut célibataire à 22 ans.

Ces cinq enfans, mes parens les eurent à Greifswald; les trois derniers virent le jour à Stralsund, favoir : en 1529 Christian, qui vécut 60 ans; en 1532 Barbara, morte à 18 ans, & Gertrude en 1534.

Dès l'âge le plus tendre, mes sœurs furent exercées par notre mère aux ouvrages de leur sexe. Un jour que Gertrude (elle pouvoit avoir cinq ans) filoit sa quenouille, car le rouet n'étoit pas inventé, mon frère Jean annonça qu'une diète alloit réunir l'empereur, le roi des Romains, les électeurs, les princes, les comtes, tous les grands seigneurs enfin, & à la question : « Pourquoi? » il répondit : « Pour régler le gouvernement de ce monde. » — « Seigneur Dieu, » soupira Gertrude, « que ne font-ils aux petites filles défense de filer ! »

La peste de 1549 enleva ma mère, Gertrude, Madeleine & Catherine. Voyant ses filles tout en larmes : « Pourquoi pleurez-vous? » dit ma mère, « priez plutôt l'Eternel d'abrèger mes souffrances. » Elle trépassa le 3 juillet; le 16, ce fut le tour de Gertrude. Madeleine étoit mourante aussi; elle quitta son lit pour tirer de l'armoire le linceul de Gertrude & le sien; elle recommanda de ne jeter que peu de terre sur la tombe de sa sœur, parce qu'elle-même y seroit inhumée bientôt; puis s'étant recouchée, elle  
expira

expira le 18 juillet, le lendemain de l'enterrement de Gertrude. Madeleine étoit la plus grande & la plus robuste de mes sœurs, ménagère accomplie, laborieuse & de jugement sain.

Catherine me manda ces nouvelles le 9 septembre, deux jours avant de succomber au fléau; loin de me cacher sa fin prochaine, qu'elle appeloit de tous ses vœux, elle m'exhortoit à la résignation. Des deux enfans qu'elle avoit eus de son indigne époux, je pris le garçon, Christophe Meyer, & ma sœur Frobose, à Greifswald, se chargea de la fille, assez mal dotée. Christophe m'a causé mille chagrins; remontrances, punitions, rien n'y faisoit; devenu grand, il ne put se fixer nulle part & marcha sur les traces de son père, s'adonnant à la débauche & à tous les vices. Néanmoins je réussis à l'établir avantageusement par un bon mariage. A sa mort, il laissa deux fils: l'aîné fut placé par ses tuteurs à Dantzic chez d'honnêtes gens qui ne voulurent pas le garder. Le cadet demeura chez moi deux ans; il alloit à l'école & je me donnois avec lui plus de mal que ne le comportoit mon grand âge; j'espérois arriver à quelque chose: hélas! il suivit si bien l'exemple paternel, que je dus bénir le ciel quand je fus débarrassé du garnement.

Ma sœur Barbara avoit été envoyée à Greifswald; au déclin de l'épidémie, mon père la rappela, car il étoit âgé, misérable & accablé de

*b*

foucis. Barbara n'avoit que 15 ans; fort jolie, aimable, laborieuse, elle époufa Bernard Claffen, lequel étoit veuf de fa seconde femme. Ce gendre déplaiſoit à mon père, qu'il avoit deſſervi devant les tribunaux au profit de la partie adverſe; mais Claffen ne ſe découragea pas & finit par obtenir le conſentement. La noce eut lieu à la Saint-Martin de 1549. Je viſitai le nouveau couple à mon retour de Spire: mon beau-frère me fit voir la fenêtre de ſon cabinet ornée de ma marque avec mon nom, n'oubliant pas d'ajouter qu'il avoit payé un marc de Stralfund au verrier; je déſis les cordons de mon eſcarcelle & lui comptai la ſomme, mais le procédé me parut étrange après toutes les proteſtations d'amitié que mon père m'avoit tranſmiſes au nom de Claffen.

*Le duc Bogiſlaw X reçoit l'investiture impériale.*

L'an 1521, à la diète de Worms (où le docteur Martin Luther fit avec tant de courage ſa confeſſion de foi), le duc Bogiſlaw X, aieul des ducs aujourd'hui régnants, reçut de S. M. I. Charles V l'investiture ſolennelle à ciel ouvert & devant l'étendard, au grand déplaiſir de l'électeur de Brandebourg. Les conſeillers impériaux eurent miſſion d'accorder les deux compétiteurs à Nuremberg, ou d'en référer à S. M. en cas d'infuccès.

*Premiers troubles fomentés par Rolof Moller.*

En 1522, éclata le tumulte de Rolof Moller, jeune homme d'une trentaine d'années au plus. Son grand-père avoit été bourgmestre, & c'eſt

ainsi qu'il détenoit un registre des rentes & privilèges de la ville; ayant réuni au cloître de Saint-Jean une troupe de bourgeois, il s'appuya sur le contenu dudit registre pour parler bien haut des énormes revenus de la ville & accuser le Conseil de malversation. Puis il envahit l'hôtel de ville, apostropha les conseillers, les traita tous de voleurs, y compris un de ses parens, M. Schroeder, auquel il reprocha d'être petit de stature, mais grand larron. M. le bourgmestre Zabel Oseborn s'écria : « Je ne le fus de ma vie ! » Ce magistrat ressentit une si véhémente indignation, qu'on dut le reconduire au logis. Grâce à ses calomnies, Moller eut un parti dans la bourgeoisie; ses nombreux adhérens choisirent 48 des leurs (le double des membres Institution des Quarante-huit. du Conseil) pour exercer le pouvoir suprême; le Conseil vit son influence annulée; un acte fixant les limites de sa compétence & les règles de sa conduite fut présenté à la signature des conseillers, & par surcroît on exigea d'eux le serment. Seul, M. Nicolas Smiterlow résista; aussi, tant que dura leur domination, c'est-à-dire jusqu'en l'année 1537, les Quarante-huit lui firent-ils expier son courage par des persécutions inouïes.

La cause première de cette émotion si funeste à la ville fut l'absence d'une chancellerie permanente: le bourgmestre, le secrétaire emportoient à domicile les papiers secrets; à la mort

du magistrat, ces documens passoient aux enfans & petits-enfans, ils tomboient entre des mains étrangères; de là des indiscretions très préjudiciables à la chose publique.

*Des premiers  
prédicans évan-  
géliques instal-  
lés par les Qua-  
rante-huit.*

Jean Bugenhagen, le Poméranien, recteur de l'école de Treptow sur la Rega, convertit à la pure doctrine plusieurs moines du couvent de Belbuck; ils en fortirent; parmi eux, je citerai M. Christian Ketelhot, M. Jean Kurcke & M. Georges d'Ukermünde, que ceux de Stralsund choisirent pour prédicant. Mais lorsqu'après trois prêches à Saint-Nicolas, il vit la bourgeoisie résolue à le garder en dépit du Conseil, qui lui interdisoit la chaire, lorsqu'il vit le clergé papiste redoubler de menaces & les ducs expulser de Treptow Ketelhot & Kurcke, saisi de crainte il s'enfuit à la dérobée.

M. Jean Kurcke alloit faire voile pour la Livonie, où il comptoit se livrer au négoce, quand il fut retenu pour prêcher à Stralsund, d'abord au cimetière de Saint-Georges, puis dans le cloître de Sainte-Catherine, enfin à Saint-Nicolas. Il mourut en 1527 & fut inhumé à Saint-Georges.

M. Ketelhot avoit été seize semaines prieur du monastère de Belbuck. A l'instigation de l'abbé, M. Jean Boldewan, celui-là même qui l'avoit coiffé du capuce, il quitta le couvent pour la cure de Stolpe & y annonça quelque temps l'Évangile; les calomnies des prêtres amenèrent le prince à le destituer. En vain réclama-t-il

le droit de se justifier de vive voix & par écrit devant le souverain, les prélats, les seigneurs & les villes, ses instances ne purent lui faire obtenir une audience, pas même un sauf-conduit. Il se rendit alors en Mecklembourg, décidé à prendre un métier ; mais n'ayant trouvé de maître à sa convenance, il gagna Stralsund avec l'intention de s'embarquer pour la Livonie. Les vents contraires le retinrent plusieurs semaines au port ; il eut ainsi l'occasion d'entendre les fables, absurdités, mensonges impies qui se débitoient en chaire ; il vit les débordemens des prêtres, débauchés, ivrognes, gloutons, séducteurs, adultères, sodomites. Cédant alors à la requête d'un grand nombre de bourgeois, le dimanche des Rogations, sous le tilleul du cimetière de Saint-Georges (l'église étant trop petite pour la foule des auditeurs), il prêcha sur Matthieu XI : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés & chargés & je vous soulagerai* ; puis sur Jean XVI : *En vérité, en vérité, je vous dis que toutes les choses que vous demanderez au Père en mon nom, il les vous donnera* ; enfin sur le texte : *Allez donc & endoctrinez toutes nations &c.* Malgré les défenses du Conseil qui cédoit aux furibondes réclamations du clergé, toute la bourgeoisie entraîna M. Kettelhot en ville & le fit prêcher à Saint-Nicolas.

L'an 1523, le duc Bogislaw, escorté de 400 chevaux, se rendit à Nuremberg pour régler son différend avec le margrave de Brande-

*Le duc Bogislaw & le docteur Martin Luther à Wittemberg.*

bourg. Dans sa fuite figuroit le bourgmestre Nicolas Smiterlow, avec Christian son fils. Cet enfant, vif & hardi, fit si bien cabrer sa monture, qu'elle se renversa sur lui, & de cette chute il resta bossu. Une fois l'accident sans remède, M. Smiterlow envoya le jeune homme à l'université de Wittemberg, autrement il l'eût placé dans le commerce à Lubeck.

Au retour, le duc Bogislaw s'arrêta à Wittemberg pour voir Luther, le moine turbulent. A peine quelques mots venoient-ils d'être échangés, que le prince dit sur le ton de la plaisanterie : « Monsieur le docteur, confessez-moi ! » Et Luther de répliquer vivement : « Non, non, gracieux seigneur ! Votre Altesse est un trop grand pénitent, je suis trop chétif pour l'absoudre. » Il songeoit à l'auguste naissance de son interlocuteur, qui, du reste, étoit de haute & forte taille ; mais le duc vit dans cette réponse une allusion à la gravité de ses fautes, & il congédia Luther sans l'inviter à sa table.

Pendant l'absence du duc Bogislaw, les images furent abattues à Stralsund, ainsi que je vais le rapporter. L'an 1523, le lundi de la semaine sainte, M<sup>me</sup> Schermer envoya sa servante prendre à Saint-Nicolas un reliquaire qu'elle vouloit faire réparer. Des compagnons ouvriers, voyant enlever un objet sacré, se mirent à tout abattre ; leur troupe grossissante envahit les églises & les couvens, les autels furent brisés, les images

dispersées; moines & prêtres s'enfuirent de la ville, à la seule exception du gardien de Saint-Jean. Là-dessus, ordre exprès du Conseil que chacun eût à rapporter son butin au Vieux-Marché le mercredi suivant. Les bourgeois n'obéirent qu'à demi: ils restituèrent les images de bois, mais les plus précieuses manquèrent à l'appel. Deux femmes furent amenées devant le Conseil; l'une, la Bandelwitz, se campa sous le nez du bourgmestre & l'apostropha en ces termes: « Que me veux-tu, Jean Heye? Pourquoi me faire quérir? Quel crime ai-je commis? » — « Tu le sauras bientôt, » répliqua le bourgmestre, & il la fit incarcérer. Même sort échu à l'autre femme. A la Place du Marché, les partisans de l'ancienne doctrine étoient en armes, fort échauffés, tandis que les évangéliques s'indignoient de ce double emprisonnement. Le bailli Schröder parut à cheval, montrant avec affectation un calice qu'il venoit de confisquer; il juroit d'occire tous les évangéliques. S'élançant alors sur un banc de poissonnier, L. Vischer cria d'une voix tonnante: « A moi, ceux qui veulent vivre & mourir pour l'Evangile! » Le grand nombre se rangea de son côté. Des fenêtres de l'hôtel de ville les conseillers assistoient à la scène, & la crainte les prit de ne pas rentrer sains & saufs chez eux. Rolof Moller monta leur exposer la situation; les deux femmes furent relaxées, après une détention qui n'avoit



pas duré une heure, & le Conseil pria les bourgeois de se tenir pour satisfaits, protestant de son bon vouloir; mais la foule, lente à se calmer, stationna jusque vers 4 heures; les conseillers purent alors sortir sans danger.

*Le Conseil de Stralsund s'accuse auprès du duc.*

Au retour du duc Bogislaw, le Conseil de Stralsund s'efforça de persuader à Son Altesse que la destruction des images s'étoit faite malgré lui. Mais le prince dans sa colère n'admit aucune justification; il accusa les gens de Stralsund d'avoir trahi leurs devoirs envers la religion aussi bien qu'envers le souverain, patron des églises de la ville; le diable leur en tiendrait compte. Le duc trépassa le 29 septembre de la même année à Stettin, laissant deux fils, Georges & Barnim.

Pendant les mutineries continuoient, car la bourgeoisie voyoit avec déplaisir qu'à l'exemple des princes Georges & Barnim, le Conseil persévéroit dans le papisme, retardant ainsi les progrès de l'Évangile. Le lundi de la Saint-Jean 1524, Rolof Moller, à la tête d'une grosse troupe, déboucha sur la Place du Vieux-Marché; il y pérorait, monté sur un banc de poissonnier; la foule applaudissoit. Le dissentiment toujours plus accentué entre magistrats & bourgeois ne présageoit que trop la ruine de la chose publique. Moller attaquoit sans ménagement le Conseil. Il n'avoit alors guère plus de trente ans; bien fait de sa personne & disert, il pouvoit

pouvoit compter d'être élu bourgmestre tôt ou tard; simple question de temps. Sa présomption l'aveugla; enivré de la faveur populaire, il fut excessif à l'égard du Conseil, prit son vol avant que les ailes lui eussent poussé & entraîna beaucoup de monde dans sa chute; la ville elle-même ne s'en relèvera pas d'un siècle.

M. le bourgmestre Nicolas Smiterlow, personnage considéré, orateur habile, de cœur ferme & généreux, siégeoit au Conseil depuis dix-sept ans. Le duc Bogislaw, appréciateur de son mérite, l'emmena à la conférence de Nuremberg. Ce voyage permit au bourgmestre d'entendre proclamer le pur Evangile & de reconnoître les funestes erreurs du papisme; à Wittemberg même, il assista aux prédications de Luther. Aussi fut-il le premier à confesser la saine doctrine en plein Conseil, sans que l'opposition de ce corps le détournât de soutenir les propagateurs de la vraie foi, quand ils gar-  
doient la mesure. Il s'interposa entre le Conseil, les princes, les hauts personnages du pays encore sectateurs du papisme, & les Quarante-huit, Rolof Moller & ses adhérens, qui cherchoient à l'emporter de haute lutte. M. Smiterlow invita le Conseil à se montrer moins roide avec la bourgeoisie dans les choses justes & raisonnables; il exhorta, d'autre part, les bourgeois à plus de déférence pour les magistrats, assurant que les prédicans ne feroient point inquiétés

*Fâcheuse position du bourgmestre Smiterlow, entre la surexcitation de la bourgeoisie & l'entêtement des conseillers papistes.*

& que l'Évangile auroit libre cours. Mais il échoua des deux côtés.

*Moller & Lorbeer au banc des bourgmestres.*

La crise éclata. Les turbulens, François Weffel, L. Vifcher, Barthélemy Buchow, Hermann Meyer, Nicolas Rode, enlevant Rolof Moller du banc de poiffonnier, l'entraînèrent à l'hôtel de ville & le firent affeoir au banc des bourgmestres. Le Conseil dut accepter Moller & Christophe Lorbeer comme bourgmestres & huit membres de la bourgeoisie en qualité de conseillers. Pour sauver leurs têtes, les magistrats se virent contraints de partager avec leurs ennemis jurés, soit le petit banc des quatre bourgmestres, soit le long banc des vingt-quatre conseillers. Quant à M. Smiterlow, il subit le sort de quiconque met le doigt entre l'arbre & l'écorce, car les pacificateurs sont infailliblement étranglés par les partis en présence. Lorsque Rolof Moller, à l'église, entra dans la stalle des bourgmestres, M. Smiterlow en sortit, & comme son expérience consommée l'avertissoit du péril, il vint à Greifswald, lui & ses deux fils, demander à ma mère l'hospitalité.

*Pourquoi les ducs ne servirent point contre les perturbateurs.*

Une double raison explique la tolérance dont les jeunes princes Georges & Barnim usèrent en cette conjoncture. D'abord, ils espéroient avoir bon marché de la ville lorsque les dissensions intestines l'auroient épuisée. En second lieu, des illuminés, le docteur Jean Amandus à leur tête, agitoient le pays, surtout

la Poméranie orientale, pouffant au bris des images & déclarant en chaire que princes & ordures, il falloit tout balayer. Or, aux yeux des papistes, ces gens ne formoient avec les évangéliques qu'une seule & même secte, & comme leur nombre étoit imposant, par prudence les princes se tinrent cois.

La fuite des prêtres & des moines fournit aux magistrats l'occasion d'entendre prêcher M. Christian Ketelhot & ses collègues. Bientôt le Conseil ouvrit les yeux à la vraie lumière. D'accord avec les Quarante-huit & la bourgeoisie, il assigna les églises aux prédicans évangéliques; le pastorat, c'est-à-dire la suprématie sur tous ministres & serviteurs de l'Eglise, fut confié à M. Ketelhot, qui l'exerça vingt-trois ans, jusqu'à sa mort. Chanoines & curés avoient eu la précaution de rassembler toutes les espèces, valeurs & titres, ce qui représentoit des sommes considérables; ils confièrent à certains conseillers ou bourgeois notables de Greifswald des coffres & bahuts remplis de calices, de patènes, de riches chasubles; ils'en firent de l'argent à l'occasion & remirent à moitié prix aux débiteurs les lettres de rente. Les églises, hospices, fondations pieuses perdirent ainsi capital & revenus. Longtemps après ces évènements, les fils de mon parent Christian Schwarz m'expédièrent, pour le restituer au Conseil de Stralsund, un coffre de matelot qui étoit resté quarante ans

*Installation  
des prédicans  
évangéliques;  
la moinerie pa-  
piste s'ensuit à  
Greifswald.*

fous le lit de leur père; on y trouva des chaufubles de velours brodées d'argent & de perles, plus deux crucifix d'argent. Quoique la règle défendît aux moines de Saint-Jean de toucher au métal monnoyé, le père gardien ne se fit aucun scrupule d'emporter tout ce que le couvent renfermoit d'espèces sonnantes & d'objets précieux.

Appelé par un petit groupe de bourgeois qui ne s'étoient nullement inquiétés de sa paie, M. Ketelhot n'avoit, pour sa subsistance quotidienne, d'autre ressource que la Cave aux vins & le *Roi Arthur*; il y trouvoit table franche & bonne compagnie, mais ce fut au détriment de ses études. Un Juif, avec lequel il se flattoit d'approfondir la *lingua sancta*, parvint à lui faire annoncer en chaire l'*error a Judæo conceptus*. Aussi le Conseil s'empressâ-t-il de nommer surintendant M. Jean Knipstrow, le premier qui porta ce titre à Stralsund. Ketelhot n'en souffrit ni dans sa considération, ni dans son rang, ni dans ses bénéfices; il resta toute sa vie *primarius pastor* & son effigie à Saint-Nicolas, vis-à-vis de la chaire, est accompagnée de ces mots: *Repurgator ecclesiæ Sundenfis*. Nommé en 1524, M. Knipstrow fut, par son talent & sa mansuétude, ramener dans la bonne voie M. Ketelhot, qui rompit pour toujours avec l'erreur. Les deux ministres vécurent en fraternelle intelligence; M. Ketelhot ne jalou-

soit pas plus le surintendant, que M. Knipstrow ne prenoit ombrage du titre de *primarius pastor*; ils n'étoient point vaniteux, comme plus tard Runge & Kruse. Peu à peu les ducs reconnurent que les évangéliques, bien loin de pactiser avec les fanatiques de la Poméranie orientale, les combattoient énergiquement; les prédicans de Stralsund cessèrent d'être inquiétés; on les confirma dans leurs fonctions, & ni le Conseil ni la bourgeoisie n'eurent de moleste à subir pour les avoir appelés.

Je reprends l'histoire de ma famille à partir de 1523. Mes parens fondèrent leur jeune ménage en pleine abondance; ils avoient moulin & brasserie, vendoient blé, beurre, miel, laine, duvet, & possédoient jusqu'au superflu; tout étoit à si bon marché que s'enrichir paroissoit facile, on eût dit l'âge d'or. Pourtant la prospérité fit place à l'infortune.

*De l'affreuse  
catastrophe qui  
frappa mon  
père.*

Cette année 1523, en effet, Georges Hartmann, gendre du docteur Stoientin, acheta de mon père une certaine quantité de beurre. Une vive discussion s'étant élevée entre eux, Hartmann (qui alloit rendre une épée courte au bourgmestre Pierre Korchschwantz) courut se plaindre à sa belle-mère. Cette femme hautaine, fière de sa richesse, pleine de mépris pour les petites gens parce qu'elle avoit épousé un docteur & conseiller ducal (j'omets par charité certains détails dont j'instruirai de bouche mes

enfants), cette femme, dis-je, présentant à son gendre une hache : « Voici, dit-elle, une pièce de monnaie, va au marché, achètes-y du cœur! » Enhardi par un sauf-conduit du prince que le docteur Stoientin lui avoit procuré, Hartmann rencontre au haut de la Rue des Eperonniers mon père, qui alloit au poids public faire peser une caisse de miel. Pour repousser un assaillant armé d'une hache & d'une épée courte, mon père n'avoit pas même un couteau de poche ; il se précipite dans la boutique d'un éperonnier & s'empare d'une grande fourchette ; mais les compagnons la lui arrachent ; bien plus, ils l'empêchent de se réfugier sur la galerie. Alors mon père décroche de la paroi un épieu, & retournant dans la rue : « Qu'il se montre, s'écrie-t-il, celui qui en veut à ma vie! » Hartmann fort d'un atelier voisin ; non content de sa hache & de son épée, il a pris sur l'enclume un marteau : il le lance contre mon père, qui pare avec l'épieu, le coup glisse, néanmoins le marteau froisse la poitrine (mon père cracha le sang plusieurs jours). La hache suit le même chemin, elle atteint l'épaule. Croyant la partie gagnée par ce double exploit, l'agresseur fonde l'épée nue sur le blessé, mais celui-ci le transperce de l'épieu. Hartmann tombe roide mort. Tel est le véridique exposé de ce funeste accident. Je n'ignore pas la version inventée par la malveillance : mon père auroit occis Hartmann

désarmé, derrière le poêle, dans la chambre de l'éperonnier; ces rumeurs sont vaines, *nugæ sunt, fabulæ sunt.*

Mon père courut demander asile aux moines noirs, qui étoient de sa connoissance; ils le cachèrent au haut de l'église, dans un enfoncement de la voûte. Bientôt le docteur Stoientin, à la tête de ses domestiques & d'une nombreuse cohorte, vint explorer tous les coins & recoins du couvent; il pénétra dans l'église & le fugitif, se croyant découvert, alloit prendre la parole pour démontrer son innocence; heureusement la Providence lui ferma la bouche, & à ses ennemis les yeux. Au milieu de la nuit, les moines le firent passer par-dessus la muraille; en suivant la chaussée, il gagna Neuenkirchen, où l'attendoit un char de paysan envoyé par son beau-père. Il se glissa dans un sac de foin, à côté d'un sac d'orge. En route, le docteur Stoientin arrêta le véhicule: « Je vais à Stralfund, » déclara le conducteur. — « Qu'as-tu là? » dit Stoientin en frappant sur les sacs. — « De l'orge & mon sac de foin. » — « N'as-tu point aperçu quelque fuyard, à pied ou à cheval? » — « Oui, j'ai vu un homme galoper ventre à terre du côté de Horst, il m'a semblé même reconnoître Sastrow, de Greifswald, & je me suis demandé ce qu'il avoit à chevaucher de la sorte à pareille heure. » Stoientin n'en voulut



pas entendre davantage, il piqua des deux du côté de Horft.

Mon père arriva fans autre encombre à Stralfund; le Confeil lui délivra un fauf-conduit: mince garantie, car il avoit affaire à des ennemis riches, orgueilleux & puiffans; le docteur Stoïentin, confeiller de Son Alteffe, exploitoit avec habileté la circonftance que Hartmann étoit fous la protection du duc Georges. Mon père mena une vie errante en Danemark, à Lubeck, à Hambourg & autres lieux; enfin il apaisa fon fuzerain en lui payant comptant une fomme confidérable; puis, après de laborieufes négociations, fon beau-père réuffit à le réconcilier avec la partie adverfe; l'amende expiatoire fut de 1000 marcs; l'entrée de Greifswald, où féjournoit la famille du défunt, lui refta interdite. Que les 1000 marcs aient profité au fils de Hartmann, l'évènement a prouvé le contraire: le malheur l'a frappé fans relâche dans fa fanté, fes biens, fa femme & fes enfans.

*Du monaftère  
de Sainte-Brigitte.*

Aux portes de Stralfund s'élevoit le monaftère de Sainte-Brigitte; des moines & des nonnes y habitoient des corps de logis diftinets. Un mur féparoit les jardins, mais il n'étoit pas fi haut qu'un homme ne pût aifément le franchir. Les moines faifoient la cuifine & les mets arrivoient aux religieufes par un tour affez large pour une perfonne. De quelle façon s'obfervoit le vœu de chafeté, on l'apprit le jour que

que le couvent fut envahi, quand on trouva foit aux lieux secrets, soit ailleurs, des têtes & même des squelettes entiers de nouveau-nés.

Lors de l'envahissement des églises & monastères, M. François Wessel, conseiller depuis une année, fut chargé de prévenir à Sainte-Catherine le détournement des objets précieux. Pour couper court à l'idolâtrie, il fit creuser devant la porte du jardin, près du banc de gazon, une fosse de 18 aunes de long, où l'on enfouit les images. Le Jeudi saint, entre 4 & 6 heures du matin, les nonnes de Sainte-Brigitte, dont la retraite avoit été affaillie, furent conduites à Sainte-Catherine; M. François Wessel les reçut galamment sur le seuil du cloître; il prit l'abbesse par la main & entonna l'hymne papistique: *Veni, sponsa Salvatoris* &c. L'abbesse le pria de cesser cette dérision & de lui souhaiter plutôt la bienvenue avec des flacons de vin, mais M. Wessel objecta que l'heure étoit trop matinale pour se mettre à boire.

*Les nonnes de Sainte-Brigitte amenées au couvent de Sainte-Catherine.*

J'ai raconté les circonstances qui forcèrent M. le bourgmestre Nicolas Smiterlow à se réfugier chez ma mère avec ses deux fils, Nicolas & Bertrand. Le premier, vaillant jeune homme, de bonne mine & de caractère altier, avoit fait d'assez bonnes études; j'ai peu vu d'écriture aussi belle que la sienne: impatient de courir le monde, il se sentoît à l'étroit en Poméranie, & quand il apprit que l'empereur Charles avoit une armée

*Le bourgmestre Smiterlow en exil. Quel fut à Rome le sort de son fils aîné & du docteur Wardenberg.*

d

en Italie, il décida son père à l'équiper. L'escarcelle bien garnie, il rejoignit les troupes impériales, prit part à l'affaut & au sac de Rome, amassa du butin, mais la maladie le conduisit à trépas.

Le sort n'épargna pas non plus le docteur Zutfeld Wardenberg, pareillement fils de bourgmestre. Berckmann & d'autres écrivains en font un grand prélat. Quoi qu'il en soit, il étoit bien près de se croire membre de la Trinité qui régit l'univers : dans ses fonctions d'official, il ne suivoit d'autre loi que son bon plaisir ; son hôtel renfermoit une prison & il agissoit comme si le Conseil n'existoit pas. Bref, il finit par indisposer à tel point les magistrats, qu'une belle nuit il jugea prudent de quitter la ville ; son frère Joachim lui ouvrit les portes sans autorisation, hardieffe qui lui valut dix semaines de captivité dans la Tour bleue. Au sac de Rome, Zutfeld Wardenberg essaya de se cacher parmi les malades d'un hôpital ; bientôt découvert, il fut occis & tout son avoir pillé. L'église Sainte-Marie à Stralfund renferme le beau mausolée qu'il s'étoit préparé, avec une épitaphe énumérant ses titres, mais son cadavre gît à Rome, on ne fait où.

M. le bourgmestre Smiterlow avoit le parler aussi franc que le cœur ; quand il conversoit en rue, sa voix forte & claire s'entendoit à trois maisons plus loin ; tous ses discours commen-

çoient par : « Oui, au nom de Jésus ! » Un jour qu'après dîner il étoit entré à l'écurie, où il tenoit ordinairement trois chevaux, il vit le valet lancer à l'une de ces bêtes un coup de fourche, accompagné de l'exclamation du maître : « Au nom de Jésus ! » M. Smiterlow lui arrachant la fourche, la lui plante entre les épaules, le fait tomber & dit : « A l'occasion, je fais crier Au nom de tous les diables ! »

Selon la coutume des papistes, ma mère alloit à midi & demi, surtout pendant le carême, réciter à l'église un Pater noster & un Avé Maria devant chacun des trois autels. Elle prenoit toujours avec elle son petit Barthélemy. Une fois, je m'accroupis sur les marches du premier autel; ma mère passant au second, je la suivis & j'achevai ma besogne devant le troisième. Lorsqu'en se relevant, ma mère aperçut l'encens dont j'accompagnais ses prières, elle courut à la maison tout d'une haleine & dépêcha une servante qui joua du balai.

Séparée si jeune de son époux, avec quatre enfans en bas âge, ma mère avoit ses momens de tristesse & de découragement; qui s'en étonneroit? Un jour qu'elle dépeçoit sur le tranchoir une pièce de poisson sec, un morceau vint à tomber au pied du bloc; je le ramasse; sans me voir, ma mère se baissa à son tour, & comme je me relevois, le tranchant de la hache m'entailla le front. La cicatrice ne s'effacera

*De deux accidens qui m'arrivèrent.*

jamais. Loué soit Dieu que l'accident n'ait pas eu des suites plus graves.

La parenté de Hartmann ayant reçu satisfaction, mon père donna rendez-vous à sa femme & à ses enfans au presbytère de Neuenkirchen. C'étoit en automne, les poires étoient mûres; après en avoir abattu & mangé leur souï, les enfans finirent par se les lancer à la tête. Une grosse poire alla tomber sous les pieds de deux chevaux attachés à un poirier; au moment où je me glissois pour la ramasser, une ruade m'atteignit à la tempe. Consternation générale; la blessure paroissant dangereuse, on revint en ville aussitôt & l'on me conduisit chez le médecin.

*Stralsund rend  
la foi & hom-  
mage aux ducs.  
Les prêtres fu-  
gitifs rentrent.*

Les ducs Georges & Barnim arrivèrent à Stralsund avec 400 cavaliers; ils reçurent l'hommage & confirmèrent les privilèges de la ville. Pour les réclamations des prêtres, on convint de s'en remettre à la Chambre impériale. Bourgmestres, conseillers, bourgeois, prédicans (en tout une soixantaine) furent cités à déposer sous serment, par-devant les commissaires impériaux siégeant à Greifswald. Le procès coûta de grosses sommes à la ville; le clergé prodiguoit l'argent, mais le recteur, Hippolyte Steinwer, finit par se douter que la chance tournoit, & un beau jour on le trouva mort: on croit qu'il s'est étranglé de dépit. Cet événement termina le litige, les prêtres rentrèrent à Stralsund les uns après les autres.

Peu à peu les bourgeois dégrifés ouvrirent les yeux sur le grave préjudice que les menées de Moller causoient aux intérêts publics & privés; d'autre part, les princes avoient appris à connoître M. Smiterlow dans le voyage à Nuremberg; ils favoient aussi en quelle estime leur père l'avoit tenu. Tous ces sentimens se firent jour à la prestation du serment d'hommage, Rolof Moller fut contraint de quitter la ville & M. le bourgmestre Smiterlow y rentra le 1<sup>er</sup> août 1526. Moller, après un séjour de plusieurs années à Stettin, reçut l'autorisation de revenir à Stralsund, M. Smiterlow y consentant; mais quinze jours ne s'étoient pas écoulés depuis son retour, qu'il mouroit de chagrin, à ce qu'on dit, & la supposition est assez plausible.

*Fin de l'exil  
du bourgmestre  
Smiterlow.*

Ainsi donc, M. Smiterlow passa le temps de son exil chez ma mère à Greifswald, tandis que sa maison de Stralsund abritoit mon père. Les femmes des deux bannis alloient continuellement d'une ville à l'autre en toute saison, par la pluie, la grêle, la neige, le froid, au grand détriment de leur ménage, de leur bourse & de leur santé.

On me l'a répété plus tard, j'étois un enfant d'humeur fougueuse. Il m'arriva souvent de monter au clocher de Saint-Nicolas; une fois même j'en fis le tour à l'extérieur; ma mère, sur le seuil de sa porte, en face de l'église, assista à cette promenade & ne respira plus, pour ainsi

*Comment je me  
comportois à  
Greifswald,  
notamment à  
l'école.*

dire, jusqu'à ce que son fils fût redescendu sain & fauf; alors, il est vrai, le petit Barthélemy reçut d'elle ce qu'il avoit bien mérité.

A Greifswald déjà, je fus envoyé à l'école. Outre la lecture, on m'enseignait les déclinaisons, comparaisons & conjugaisons d'après le Donat; nous passâmes ensuite au *Torrentinus*. Le dimanche des Rameaux, je me vis désigné pour entonner le *Quantus*; les années précédentes, j'avois chanté d'abord le petit, puis le grand *Hic est*. Quel honneur pour l'enfant & pour les parens! C'étoit une véritable fête, car on choissoit les gars les plus éveillés, ceux qui, nullement intimidés par la foule des prêtres & des laïques, savoient lancer leurs notes claires, surtout au *Quantus*. Mais la suite de cette histoire ne fera que trop bien comprendre pourquoi, de sanguin, mon tempérament devint mélancolique & comment s'évanouirent ma fougue & ma gaieté.

## CHAPITRE II.

*Mon séjour à Greifswald comme étudiant. Victor Bole & sa fin tragique. Servante possédée du démon. Quels furent les précepteurs de mon frère Jean & les miens. De l'interminable procès que mon père eut à soutenir.*



YANT acquis la triste cer-  
titude que jamais les Hart-  
mann ne consentiroient  
au retour de mon père à  
Greifswald, mes parens  
désirèrent, comme de bons  
époux, supporter en com-  
mun les charges domes-  
tiques. Au printemps de

*Mamère émigre  
à Stralsund.*

1528, après avoir loué son habitation de Greifswald, ma mère rejoignit son mari à Stralsund, où il avoit acheté le droit de cité & une maison délabrée. Le beau-père de ma mère, M. Christian Schwarz, alors trésorier de Greifswald, me garda chez lui pour mes études. Je subis la déposition. Mon précepteur étoit Georges Normann, de l'île de Rügen, qui termina sa carrière au service du roi de Suède. Je n'étois guère studieux; aux livres je préférois les chevaux & les tournées avec mon parent dans le



district de Greifswald ; mes progrès furent en proportion de mes efforts.

*Du bourgmestre  
Victor Bole & de  
son horrible fin.*

Il y avoit à Greifswald un bourgmestre nommé Victor Bole, d'une famille notable de l'île de Rügen. Avant de parvenir aux honneurs, il étoit bon évangélique & ami zélé des prédicans ; mais son apostasie fut complète : autant il avoit soutenu les ministres, autant il leur devint hostile après son élection. Je me souviens de l'avoir vu dans sa corporation, assis à la première place en sa double qualité de doyen & de bourgmestre, à moitié gris, le verbe haut, seul à parler (toujours en haut allemand). Comme il avoit pris part à plusieurs expéditions, les faits d'armes étoient le thème invariable de ses discours. Il appela devant lui les ménétriers, fifres & timbaliers : « Sais-tu un cri de guerre ? » demanda-t-il à un fifre. — « Oui, certes, » répliqua l'autre, qui lança aussitôt ses notes les plus aiguës. Et M. le bourgmestre de s'écrier triomphant : « Au moins, voilà un gaillard utile ! Tandis que ce Knipstrow de Stralsund qui bégaie en chaire : *Pap ! pap ! pap !* seroit-il seulement capable de pousser un cri de guerre ? A quoi donc est-il bon ? »

Attendons la fin, dit le proverbe. Cette même année 1528, le roi de mai fut M. Bertrand Smiterlow ; je le précédai portant sa couronne. Bole fit à Smiterlow l'honneur de chevaucher à ses côtés, heureux qu'il étoit de parader avec  
ses

ses valets & ses chevaux (il avoit trois ou quatre bêtes à l'écurie). Si le ciel se fût montré plus clément, nous en aurions été bien heureux. Ni bourgeon, ni brin d'herbe n'apparoissoit encore au 1<sup>er</sup> mai! La neige, en revanche, couvrit de gros flocons le cortège, à l'aller comme au retour. Aussi quelle hâte de revenir se mettre au chaud! — Chose étonnante, les semailles ne souffrirent pas. — Dès qu'en ville on eut, selon l'usage, présenté la couronne au roi de mai, chacun s'empressa de regagner au galop son logis. Or, en rentrant, le bourgmestre Bole fut pris d'une colique si violente que, sans attendre un valet, il abandonna dans la cour son cheval pour courir au lieu secret. Avant d'y arriver, il tomba; les domestiques ne relevèrent qu'un cadavre. Il avoit le cou tordu & la face tournée de l'autre côté. Quelle infigne témérité de railler Dieu & sa parole!

En 1528, les Etats furent convoqués à Stettin pour ratifier le pacte de succession entre l'électeur de Brandebourg & les ducs de Poméranie. Le député de Greifswald, M. le bourgmestre Gaspard Bunfow, cousin germain de ma mère, me prit avec lui comme page, ou plutôt comme amufette, & aussi pour me faire voir du nouveau. Notre hôte possédoit un magnifique jardin; sur le bord d'un vaste étang s'élevait une tour avec un escalier intérieur, fermé en haut par une trappe. Certain jour que, de cette

*Je fais une chute dangereuse.*

e

tour, la société s'amusoit à regarder les carpes, je me hissai à la fenêtre par curiosité; mais en quittant la place, j'oubliai la trappe béante derrière moi & fus précipité jusqu'en bas. C'est un miracle que je ne me sois pas rompu le cou, tout au moins cassé bras ou jambe. Dieu me préserva par la main de ses anges, qui déjouent les machinations du Malin.

*Autre accident.* A l'âge de 5 ans, Nicolas, fils aîné de M. Bertrand Smiterlow, étoit déjà plus grand & plus fort que moi; ce démon incarné tourmentoit les enfans du voisinage; loin de le réprimander, son père recevoit très mal les plaintes. Cette indulgence porta de si beaux fruits que, pour prévenir entre le père & les voisins les disputes & peut-être même quelque voie de fait mortelle, l'aïeul, M. Christian Schwarz, jugea convenable de prendre chez lui Nicolas, qui vint partager mon lit. Un matin, nous nous habillions sur le grand coffre au pied du lit; sans dire mot & par pure malice, ce méchant, d'un coup en pleine poitrine, me culbuta tête en arrière, chute vraiment dangereuse.

Le grand-père donna un banquet à ses enfans & à d'autres personnes; les valets arrivèrent le soir avec des lumières pour reconduire leurs maîtres; pendant qu'ils attendoient devant le feu, Nicolas se mit à leur jouer de vilains tours, qu'ils enduroient par crainte du père. Il en vint à leur frapper les lèvres du doigt :

*Brumm! brumm!* mais un valet, perdant patience, riposta par un soufflet, & Nicolas de courir se plaindre. Après le banquet, on alluma les lanternes & chacun regagnoit paisiblement le gîte, quand M. Bertrand Smiterlow, tirant son coutelas, fondit sur le valet téméraire qui étoit en train d'éclairer son maître & le bleffa grièvement à l'épaule. Enfin M. Schwarz préféra me renvoyer à Stralsund, plutôt que de me laisser en la dangereuse compagnie de Nicolas.

L'enfant grandit, ses défauts en même temps, car le père y trouvoit son plaisir & personne n'osoit protester. Nicolas avoit atteint l'âge de 27 ans lorsque, chevauchant vers Rostock, il fit étape pour la nuit à Rœvershagen. Des marchands s'arrêtèrent avec leur char à l'auberge en face, cherchant à éviter un personnage dont le mauvais caractère étoit connu. L'un d'eux avoit un chien courant, qui s'introduisit dans l'hôtellerie de Smiterlow; celui-ci attacha la bête & la retint. Le lendemain, au départ, le marchand aperçoit son chien mené en laisse; il le réclame; pour toute réponse, Smiterlow met en joue, mais l'autre, plus prompt, lui loge une balle dans la cuisse. Tant bien que mal Smiterlow gagna Rostock, s'y fit panser & n'en mourut pas moins quelques jours après. Le marchand continua sa route tout à son aise, âme qui vive ne se plaignit. M. Bertrand Smiterlow attrapa la gale au dos; père & fils reçurent

*M. Bertrand  
Smiterlow puni  
comme le sacrificateur  
Élie.*

donc la juste récompense de leurs vertus. Dieu me préserve d'offenser la descendance de M. Smiterlow, à laquelle m'unit une double parenté; mais que les miens élèvent leurs enfans dans une discipline sévère & le respect du prochain.

*De notre ser-  
vante que le  
démon possédoit.*

En 1529, la peste angloise, dont on avoit parlé déjà à l'année précédente, emporta beaucoup de monde à Stralsund; ma mère en fut atteinte deux fois, heureusement elle guérit. Enceinte de mon frère Christian, avant ses couches elle ordonna, en bonne ménagère, un lavage général de la maison. Or nous avions une servante possédée du malin esprit. Personne ne s'en doutoit, lorsqu'au moment de nettoyer la batterie de cuisine, elle se mit à renverser avec fracas poêlons, casseroles, lèchefrites, criant à tue-tête: « Je veux sortir, je veux sortir! » Sa mère, domiciliée Rue des Potiers d'étain, dut la reprendre. La pauvre fille fut plusieurs fois conduite en traîneau à l'église Saint-Nicolas. On l'exorcisoit après le sermon, & voici ce que ses réponses établirent: la mère avoit acheté du fromage frais au marché; en son absence, la fille avoit ouvert l'armoire & fait une large brèche au fromage; la mère, à son retour, avoit souhaité que l'auteur du dégât eût le diable au corps; de ce moment datoit la possession. Cette fille avoit cependant communié depuis; comment donc le démon avoit-il pu garder son poste? Interrogé, il répondit: « Le

scélérat caché sous un pont laisse bien l'honnête homme passer dessus, » c'est-à-dire que pendant l'acte sacramentel il s'étoit blotti sous la langue. Il fut excommunié & exorcisé, les assistans prioient à genoux. Il accueillit par des railleries la formule d'exorcisme; quand l'ecclésiastique le somma de partir : « D'accord, s'écria-t-il, mais vous ne prétendez pas que je parte les mains vides; je veux ceci, je veux cela! » Lui refusoit-on une chose, il en demandoit une autre, & comme l'un des fidèles en oraison étoit resté couvert : « Permettez que j'emporte ce chapeau, » dit le méchant. Si Dieu l'avoit laissé faire, chevelure & cuir eussent pris sans doute le même chemin que le couvre-chef.

A cette époque aussi, je fus témoin d'un fait analogue: un démon possédoit M<sup>me</sup> Kron, honnête & pieuse matrone; le ministre s'apprêtoit à l'exorciser à outrance, lorsque M<sup>me</sup> Wolff entra. C'étoit une jeune femme qui surpassoit toutes ses pareilles dans l'art de parer son visage, de plisser sa coiffe, de s'ajuster devant le miroir. A sa vue le démon s'écria: « Ah! te voilà? Attends, que j'arrange ta coiffe devant le miroir, les oreilles t'en cuiront! »

Pour en revenir à notre servante, quand le malin esprit s'aperçut que l'occasion de la tourmenter étoit passée & que Notre Seigneur exauçoit les prières des fidèles, d'un ton moqueur

il demanda une vitre de la fenêtré du clocher; pas plus tôt lui eut-elle été accordée, qu'elle vola bruyamment en éclats. La fille cessa d'être obsédée; elle se maria au village & eut plusieurs enfans.

*Quels furent les  
précepteurs de  
mon frère Jean  
& les miens.*

Jean, mon frère aîné, eut pour premier précepteur M. AEpinus (qui n'étoit pas encore docteur), puis Hermannus Bonnus, lequel n'eût pas mieux demandé que de se fixer à Stralsfund avec 50 florins par an; mais le Conseil d'alors ne comptoit pas un seul membre qui eût étudié; comme les princes, il inclinoit vers le papisme &, peu favorable aux lettrés, il repoussa les ouvertures de Bonnus. Ce dernier ne tarda pas à devenir précepteur du jeune roi de Danemark, à l'intention duquel il rédigea ses *Præcepta grammaticæ*, plus faciles que le Donat & encore en usage aujourd'hui dans les écoles sous le titre de *Grammatica Bonni*. A son retour de Danemark, Bonnus fut nommé surintendant à Lubeck; il y est inhumé *honorifice* derrière le chœur.

Lorsque mon frère quitta l'école de Lubeck, mes parens s'imposèrent de lourds sacrifices pour l'entretenir à Wittemberg plusieurs années. Quelques *delicta juventutis* ne l'empêchèrent point d'étudier avec fruit.

Mon précepteur s'appeloit Matthias Brasfanus. D'abord jeune moine au monastère de Camp, il avoit, après la suppression de son cou-

vent, vécu à Wittemberg aux frais du prince, de même que M. Léonard Meiffich, le futur prédicateur de la Cour & de la ville de Wolgast, ensuite pasteur d'Altenkirchen, vrai pourceau d'Epicure. Braffanus, au contraire, étoit un petit homme poli, mesuré, tempérant, instruit. Après son séjour à Wittemberg, il devint le pédagogue de Georges & Jean Smiterlow, fils du bourgmestre, puis *rector Scholæ*. Messieurs de Lubeck ayant pressé le Conseil de Stralsund de leur céder ce maître habile, Braffanus consacra toute la fin de sa carrière à diriger avec succès l'école de Lubeck.

Je profitois des leçons autant que le permet-  
toit ma fougue naturelle; l'*ingenium* perçoit, mais l'application faisoit défaut. En hiver, je courais m'amuser sur les glaçons flottans avec d'autres écoliers de mon acabit. Jean Gottschalk, notre chef de file, se tiroit toujours d'affaire, grâce à ses longues jambes, tandis que le reste de la bande (& je n'avois garde de manquer au rendez-vous) prenoit de nombreux bains de pied; il falloit patauger pour regagner le bord. Que de fois, en passant sur le pont, mon père eut l'occasion d'assister aux prouesses de son fils, & quelles volées recevoit le pauvre Barthélemy lorsqu'il rentroit pour se sécher devant le poêle, car mon père étoit colère! En été, j'avois coutume de me baigner avec mes camarades derrière la grange de Lorbeer, aujourd'hui ma pro-

*Aventures diverses.*



priété; M. le bourgmestre Smiterlow m'ayant aperçu de son jardin, me dénonça, & un beau jour que je sommeillois encore, mon père se campa devant mon lit, un bâton à la main; il parloit si haut, tout en s'ajustant, que j'ouvris les yeux; la vue du gourdin m'apprit quelle heure avoit sonné, je fondis en larmes & criai merci. Mon père m'interrogea, je jurai de ne retourner de ma vie au bain. « A merveille, gentilhomme! » répliqua mon père (quand il me vousoyoit & m'appeloit gentilhomme, c'étoit mauvais signe); « vous vous êtes baigné, maintenant permettez que je vous effuie! » Il saisit la trique, releva par-dessus la tête mon vêtement & m'étrilla d'importance.

Mes parens nous élevoient avec soin; mon père étoit un peu vif, la colère l'emportoit quelquefois au delà des bornes. Je le mis en courroux un jour qu'il étoit à l'écurie & moi devant la porte; il prit une fourche, me la lança; je pus me garer & la fourche alla se planter dans une baignoire de chêne, on eut de la peine à la retirer. Ainsi l'Eternel déjoua le noir complot que le Malin ourdissoit contre nous. En pareille occurrence ma mère, la douceur & la tendresse mêmes, accouroit: « Frappe plus fort, disoit-elle, le méchant gars l'a mérité! » Mais à la dérobée elle retenoit le bras de son mari & empêchoit le bâton de sévir trop rudement. O mes enfans, sachez élever votre  
famille

famille; corrigez avec mesure, sans compromettre la santé ni l'intelligence, mais n'imitiez pas non plus les singes qui, par excès de tendresse, étouffent leurs petits.

Le recteur Brassanus exigeoit la présence des écoliers au prêche; quelques-uns étoient assez habiles pour fortir de l'église en tapinois; ils alloient acheter des gâteaux au poivre & se glissoient ensuite dans un débit d'eau-de-vie; en un clin d'œil le tour étoit joué; à la fin du sermon, chacun avoit repris sa place & l'on retournoit à l'école. Un jour, nous bûmes tant d'eau-de-vie qu'arrivé en classe (sauf votre respect), je rendis tout ce que j'avois dans le corps; impossible de me tenir sur mes jambes ni d'articuler une syllabe. Les plus robustes de mes camarades m'emportèrent au logis. Mes parens crurent à une maladie grave, ils me soignèrent avec sollicitude & je guéris. S'ils avoient soupçonné la cause réelle du malaise, le traitement eût été moins tendre; quand j'avouai la vérité, il y avoit longtems que je ne craignois plus la fêrule. L'aventure eut ce bon côté, de m'inspirer pour l'eau-de-vie un dégoût invincible, à n'en pouvoir même supporter l'odeur.

Je jouois tous les jours avec M. Georges Smi-terlow, car nous étions voisins, proches parens & contemporains (je n'avois qu'une année de plus que lui); avec son couteau il me fit une fois à la main droite, entre le pouce & l'index,

*f*

une large entaille dont la cicatrice est encore bien visible.

Comme je taillois un morceau de bois, ma sœur Anna me l'arracha, & en voulant le reprendre, je m'enfonçai dans la cuisse droite mon ciseau jusqu'au manche. Maître Joachim Gelhaar, excellent *chirurgus*, renommé au loin, commença par fonder la blessure, en fit sortir le sang corrompu & appliqua sur la plaie une feuille de chou, qu'on maintint constamment humide. Je recommençois à marcher, lorsque la fantaisie me prit d'aller au bois avec mes camarades (Barthélemy ne pouvoit tenir en place); la fatigue déterminâ une rechute. Le lendemain, je me traînai chez le chirurgien qui, devinant mon équipée, pesta de voir perdue sa peine d'un mois entier. S'il se fût plaint, surtout à mon père, oh! j'étois dans de beaux draps!

*D'un certain  
Bischof qui fut  
brûlé.*

L'an 1531, le lundi avant la Saint-Barthélemy, on brûla à Stralsund le tailleur Bischof, coquin fieffé qui avoit abusé de sa propre fille, âgée de 12 ans. Le gaillard étoit si solide, qu'il s'élança du bûcher lorsque le feu eut détruit ses liens; mais le bourreau lui planta son coutelas dans le corps & le rejeta au milieu des flammes.

*Curieuse his-  
toire d'un sacri-  
dote.*

On étoit au mois de juin 1532. Un adolescent bien fait de sa personne, ayant de jolies manières & une mise recherchée, mais de for-

tune plus que médiocre, courtifloit une veuve encore agréable, malgré ses neuf enfans (elle en eut également neuf de son second mari, total dix-huit). Séduite par l'amabilité, la tournure, la toilette du jouvenceau, la dame consentit au mariage. Déjà le jour étoit fixé, les viandes commandées, les préparatifs achevés, mais le fiancé ne savoit comment payer ses habits de noce, les présens d'usage & autres frais. Il sort de la ville un soir, arrive de grand matin au village de Putten, prend sur un char de paysan une échelle, l'applique contre l'église, brise une fenêtre, pénètre à l'intérieur, force le reliquaire & s'empare des calices, des patènes, de toute l'orfèvrerie, sans oublier une boîte de bois où l'on ferroit l'argent monnoyé. Puis il gagne le large, vide la boîte, qu'il jette loin, & rentre en ville les mains pleines.

En allant au pâturage, le vacher de l'endroit ramasse la boîte; au même moment la vue de l'échelle & de la fenêtre enfoncée mettoit en émoi recteur, marguillier, sacristain, paysans. L'église ouverte, le crime est constaté. On va, on vient dans le village, on bat les environs à la recherche du sacrilège. A midi, le berger revient avec la boîte, on l'appréhende. Les patrons de l'église, domiciliés en ville, le font appliquer à la torture; il avoue le larcin. Pourtant il y avoit impossibilité absolue qu'il se fût défait des objets dérobés, puisqu'il avoit

gardé son troupeau durant les cinq ou six heures écoulées entre le vol & l'arrestation; la moindre enquête eût prouvé son innocence. Cette confession arrachée par l'excès de la douleur parut néanmoins concluante. Aussitôt condamné, aussitôt roué. Le vrai coupable assista de sang-froid à l'exécution.

Mais le fruit de ce premier crime étoit loin de suffire aux dépenses de la noce. Le fiancé força une autre église; il y prit un reliquaire, un calice & une patène, les réduisit en fragmens & essaya de vendre son butin aux orfèvres de Greifswald. Cette fois, il ne put dépister les poursuites. Arrêté dans la maison des parens de ma femme, après jugement en forme il fut roué vif & son cadavre livré en pâture aux corbeaux.

*Meurtre de  
Jean Altingk;  
cas singulier.*

Semblable tragédie eut lieu entre Pâques & Pentecôte de l'année 1544. J'anticipe parce que l'horreur est égale, mais quelle différence dans la procédure! Là, des actes déplorables, contraires à toute sagesse, honteux pour des chrétiens; ici, une conduite louable, conforme au droit & à la raison. A son retour de Leipzig, où il étoit allé acheter des livres, Jean Altingk, fils de feu Werner Altingk, honorable bourgeois & libraire de Stralsund, fut occis sur la route d'Anclam à Greifswald. A la suite d'actives recherches, deux individus sur qui planoient de graves soupçons furent incarcérés à Wol-

gast. On procéda plus régulièrement que dans le cas narré ci-dessus. Les magistrats se rendirent avec les instrumens de torture vers celui des prisonniers qui paroissoit le moins résolu. Il fit des aveux complets. Son acolyte & lui s'étoient arrêtés un soir à l'auberge de Gros-Kisow ; Jean Altingk avoit pris place à la même table & partagé leur repas, puis avant d'aller se coucher, il avoit payé pour tous les trois, laissant voir une bourse assez bien garnie. Les bandits avoient aussitôt comploté de le tuer un peu plus loin, sur la chaussée à piétons, coupée de brèches où l'on ne passe qu'un à un. Le lendemain donc, comme le jeune libraire cheminoit au milieu de ses deux compagnons de route : « A ce moment, dit l'inculpé, je le frappai par derrière à la tête, le coup le renversa ; nous l'eûmes vite achevé ; le cadavre a été jeté au plus profond du marécage. Avec ma part du butin, je me suis acheté à Greifswald le chapeau & les souliers que voici. »

Après cet interrogatoire les juges se transportèrent, avec le bourreau & son attirail, auprès du second détenu, qui nia tout. On eut beau le presser, lui opposer les aveux de son complice, il persista dans ses dénégations. A la confrontation, le premier interrogé répéta tous les détails du crime, adjurant l'autre de prévenir un double martyre, puisque la vérité leur seroit arrachée par la torture & qu'ainsi le châti-

ment étoit inévitable. Nul doute que les autorités de Stralsund, celles qui avoient jugé le fufdit facrilège, n'euffent mis les accusés fur la roue, fans scrupule ni cérémonie, *de fimplice & plano, fine ftrepitu judicii, quemadmodum Deus procedere folet*. A Wolgast, au contraire, quoique le bourreau eût l'ordre de fe tenir prêt *ad actum propinquum*, les magistrats préférèrent furfeoir : le prince fit explorer le marais, mais on ne découvrit pas le cadavre; amené fur les lieux, celui des prisonniers qui avouoit les reconnut, fans pouvoir désigner l'endroit précis du meurtre; l'hôte & l'hôtesse de Gros-Kifow, examinés de près, soutinrent n'avoir hébergé personne à l'époque indiquée.

Enfin un meffager de la Marche de Brandebourg apporta la nouvelle qu'un affassin condamné à mort déclaroit avoir tué en Poméranie un compagnon libraire, crime pour lequel deux individus étoient fous les verrous à Wolgast. Au reproche d'avoir failli perdre des innocens par fes faux aveux, le prétendu meurtrier répondit que le dernier fupplice lui sembloit préférable aux tourmens de la question criminelle. La libération fut prononcée, fous le ferment d'oubli. De quelle circonfpection ne faut-il pas ufer envers les prévenus, furtout quand il s'agit d'appliquer la torture ! Il est vrai que des coupables endurcis à la souffrance fe laisseront déchirer en morceaux plutôt que d'avouer.

Cette année 1531, le duc Georges mourut à la fleur de l'âge; sa femme en secondes noces étoit la sœur du margrave Joachim, on se débarrassa d'elle moyennant 40,000 florins. Elle épousa ensuite un prince d'Anhalt & finit par s'enfuir avec un fauconnier.

Ma mère ayant réalisé tout ce qu'elle possé- De quelle façon  
mon père se  
laisa duper.  
doit à Greifswald, mes parens se trouvèrent à la tête d'une jolie fortune en espèces sonnantes; on appeloit mon père « le riche de la Rue de la Passé, » mais peu d'années suffirent pour ébranler son crédit & compromettre le bonheur de la famille. Deux femmes, la Lubbeke & l'Engeln, peuvent à bon droit s'imputer nos revers. Non contentes de nous acheter à crédit du drap qu'elles revendoient on ne favoit à qui, elles empruntoient à mon père 50, 100, 150 écus fans dire pourquoi. L'écu valoit alors 28 schellings de Lubeck, elles promettoient de rembourser à 28 & demi & de solder leurs emplettes à ce taux-là; mais versoient-elles un acompte de 100 florins, par la même occasion elles prenoient de la marchandise pour le double. Ma mère voyoit de mauvais œil ces deux pratiques, calculant qu'un simple placement au 5 étoit meilleur; elle n'épargna ni les avertiffemens, ni les prières, ni même les larmes; elle fit aussi parler à mon père par M. Knipstrow & les autres pasteurs. A la fin, le compte atteignit un total considérable, tandis que les débi-



trices étoient incapables de payer seulement 20 florins. On découvrit alors où passoit le drap: la mère de Jacques Leveling en avoit reçu pour 800 florins & la femme de Hermann Brufer pour 1725. Brufer étoit un grand marchand drapier, qui vendoit au détail bien meilleur marché que tous ses confrères.

*Procès contre  
H. Brufer.*

Mon père ayant cité en justice ses deux clientes ainsi que la Brufer, cette dernière & son mari promirent de payer les 1725 florins; M. Nicolas Rode, qui avoit épousé la sœur de Brufer, & le syndic de la ville, M. Jean Klocke, depuis bourgmestre, firent consentir mon père à un accord; Brufer obtint des termes, après avoir signé une reconnaissance commençant par: « Je déclare, avec ma femme légitime, être dûment & sciemment débiteur de..... » Cet acte, le syndic l'avoit rédigé de sa propre main; il y avoit apposé sa signature & son cachet, de même que Rode. Mais l'échéance du premier terme ayant coïncidé avec le tumulte contre M. Nicolas Smiterlow, Brufer, l'un des meneurs, crut avoir aussi bon marché de mon père que du bourgmestre. Sur son refus de payer, la cause fut introduite; alors, tout en niant la dette malgré les termes formels de sa déclaration, Brufer dénonça comme usuraires les marchés litigieux. MM. Klocke & Rode l'affirèrent de leurs avis & de leur influence; le premier, en sa qualité de légiste, conduisit le  
procès

procès, cita les *leges & doctorum opiniones* & persuada facilement ses profanes collègues du Conseil. Le westphalien Cyriacus Eickhorst, gendre de Rode & marchand de velours, intrigua de son côté : il eut des florins d'or pour le tout-puissant bourgmestre Lorbeer & pour M<sup>me</sup> la bourgmestre des pièces d'étoffe, si bien qu'après de longs débats, Brufer fut admis à jurer qu'il étoit ignorant de cette affaire & à prouver qu'elle étoit d'ailleurs entachée d'usure. Mon père ne put supposer que le personnage auroit l'effronterie de renier sa signature &, confirmé dans son illusion par M. le bourgmestre Nicolas Smiterlow, il ne se pourvut point contre la sentence. Or, à l'audience suivante, Brufer comparut à la barre du Tribunal inférieur, prêta serment & offrit de satisfaire à la seconde partie de l'ordonnance ; seulement il argua de l'absence de ses témoins pour solliciter un délai d'un an & un jour, qui lui fut accordé ; sur quoi, mon père en appela au Conseil de Stralsund, puis à celui de Lubeck.

Le moment venu, mon père se mit en route pour Lubeck ; il me prit avec lui. A Rostock, nous logeâmes au *Houblon*, sur la Place du Marché. Mon père avoit une forte somme en or pour payer comptant ses achats de sel, morue, savon &c., & par mesure de prudence, il portoit cet argent dans son haut-de-chausses, car les chenapans & les détrouffeurs de grands

chemins infestoient le Mecklembourg. Or, en se déshabillant, il laissa tomber la bourse sous le lit, accident dont il ne s'aperçut que le lendemain à midi, une fois arrivé à Bukow. Comme l'heure de l'audience alloit sonner, ce fut à moi de rebrousser *per pedes* jusqu'à Rostock. Je ne pus ce jour-là pousser plus loin que Berkentin, mais de grand matin j'étois à Rostock; je cours à l'auberge & à la chambre.... Par bonheur, les servantes n'avoient pas fait les lits; je ramassai le petit sac & fus encore à temps pour prendre le coche de Wismar. Mon père, inquiet sur mon compte, s'adressoit déjà mille reproches.

Messieurs de Lubeck condamnèrent Brufer à tenir sa promesse écrite; il en appela à la Chambre impériale. Le procès traîna plusieurs années à Spire; enfin l'arrêt définitif prononça qu'en première instance il avoit été bien jugé & mal appelé, en deuxième instance mal jugé & bien appelé; l'intimé fut condamné aux dépens à liquider par le juge.

Or, apprenez le peu de conscience, la déloyauté inouïe des procureurs de la Chambre impériale. Le docteur Siméon Engelhardt, procureur de mon père, osa écrire qu'il avoit obtenu gain de cause & demanda l'état des frais pour les deux premières instances, afin de le remettre au juge taxateur & impétrer des lettres exécutoires. Il ajoutoit que son zèle lui paroïssoit mériter

une rémunération spéciale. Joyeux de ces nouvelles, mes parens s'empresèrent de lui faire tenir le relevé de leurs frais, les espèces pour le coût des lettres exécutoires, enfin un *honorarium*. Engelhardt produisit la *cedula expensarum*; le procureur de Brufer en requit copie, non sans prétendre au droit de production; Engelhardt livra la copie réclamée, laissant au juge le soin de rechercher la partie gagnante, celle à qui appartenait le droit de présenter la *designatio expensarum*. Eh bien, ce droit fut attribué à Brufer, qui dressa la *cedula* d'après la nôtre; Engelhardt n'eut qu'à se taire & mon père à payer 164 florins.

Ce point vidé, on passa au second *membrum* du jugement de Stralsund : les conditions stipulées par mon père étoient-elles usuraires ? Après une procédure aussi longue que dispendieuse, le tribunal, considérant que Brufer avoit échoué dans son essai de preuve, le condamna à tenir ses engagemens. Il appela de cette sentence à Lubeck; débouté, il voulut recourir à la Chambre impériale, mais nous opposâmes l'*exceptio devolutionis*. Selon nous, il n'avoit pas satisfait au privilège de Lubeck; le procureur de Brufer prétendit le contraire; la discussion rouloit uniquement sur le sens du mot *wann*, inféré dans le *vidimus* de Lubeck : étoit-ce une *conjunctio causalis, cum, posteaquam*, ou bien un *adverbium temporis, quando* ? Après d'interminables débats,

l'appel ne fut pas admis & Brufer eut tous les dépens à sa charge.

Alors, pour frustrer sa partie adverse, il s'avisa de prêter le serment de pauvreté, quoiqu'il donnât en dot à sa fille autant de perles & de bijoux que fille de bourgmestre peut en posséder. Déjà, prévoyant l'issue du procès, il avoit vendu l'une de ses maisons. Il s'occupa ensuite de mettre à l'abri de la saisie sa maison d'habitation, son cellier & ses autres biens. A cet effet, son beau-frère, M. Nicolas Rode, celui-là même qui avoit signé l'obligation, déposa un acte soi-disant antérieur au titre de mon père, acte constituant en sa faveur une hypothèque générale sur la fortune de Brufer. Nouveau procès, qui parcourut les instances de Stralsund, de Lubeck & de la Chambre impériale. Celle-ci reçut l'appel de M. Rode au moment où les Etats protestans la récufoient; il s'ensuivit une suspension de six années; mais après la reconstitution de la Chambre & la clôture des débats, mes deux ans de séjour à Spire ne réussirent pas à faire prononcer le jugement.

Las de plaider depuis 34 ans, mon père finit par déclarer quittes les héritiers de Rode, moyennant 1000 florins; or, la dette principale seule étoit de 1725 florins; en outre, mon père avoit remboursé à Brufer 164 florins de dépens; ses propres frais dépassoient 1000 florins & il avoit attendu 40 années son argent.

Ce différend fut pour notre famille une véritable calamité; il interrompit mes études & causa la mort de mon frère Jean. *Dimidium plus toto*, sage maxime d'Hésiode, surtout quand il s'agit de procès à la Chambre impériale.

Ecrivant pour l'édification de mes enfans, je crois utile de rappeler ici la destinée ultérieure de nos impies adversaires. Le psaume 75 dit : *L'Eternel tient une coupe en la main, & le vin rougit dedans & il en verse, mais les méchans en boivent les lies*. Oui, l'Eternel m'a réconforté, Il m'a permis de voir la déroute de mes ennemis. Les deux principaux, Hermann Brufer & sa coquine d'épouse, sont tombés dans une profonde misère; ils furent plusieurs années sur les crochets des parens & amis; enfin le mari entra comme valet de chambre au service de Joachim Burvitz, lequel, simple chauffeur de l'école dans ma jeunesse, étoit arrivé au poste de secrétaire du roi de Suède. Mais à Stockholm le diable tordit le cou à Brufer, qu'on trouva gisant dans la garde-robe de son maître, la face retournée. Sa fille, dotée *in fraudem mei patris*, n'en connut pas moins la pauvreté; elle vendit terres & maison; à sa mort, son mari devint pensionnaire de l'hospice du Saint-Esprit; il y est encore aujourd'hui. Le fils de Brufer revêtit, il est vrai, l'emploi de secrétaire en Suède, mais, loin de prospérer, il ne commit partout que des sottises. Sa première femme,

filles du bourgmestre Gentzkow, mourut de chagrin à Stralfund, où il l'avoit laissée avec leurs enfans à son départ pour la Suède. Un matin, il fut relevé mort au lieu secret; sa descendance végète avec peine, les uns en ville, les autres aux champs.

L'auteur de la trame, l'honnête donneur de conseils, M. Jean Klocke, conserva ses richesses, mais il fut tourmenté de la goutte; on le portoit dans un fauteuil à l'hôtel de ville; après avoir souffert mort & martyre plusieurs années, il trépassa. Les quatre fils de M. Nicolas Rode ont été réduits à l'indigence; la maison que Brufer vendit pour frustrer mon père appartient actuellement à mon gendre. Quant au bourgmestre Christophe Lorbeer, si habile à faire traîner les procès, n'expie-t-il pas chaque jour, avec tous les siens, le tort de s'être laissé corrompre? Son tentateur, Eickhorst, fut dévalisé comme il transportoit deux grosses pacotilles de velours, de soie, de bijoux, de perles, qui valoient plusieurs milliers de florins. Sa seconde femme ne le cédoit à aucune fille de joie: la boutique, les halles, sa chambre, le plus petit recoin servoit à ses ébats avec les apprentis. Ce qui avoit échappé aux larrons fut dévoré par les galans. Désespérant de rétablir ses affaires, Eickhorst se poignarda.

*De la Leveling  
& de son fils.*

L'autre débitrice de mon père, la Leveling, étoit restée veuve avec un fils unique. Ses immeu-

bles en ville & ses terres lui rapportoient quotiennement une poule & un florin d'or, disoit-on. Cette fortune se fondit néanmoins & la Leveling, traquée par les créanciers, dut à la fin quitter sa maison, ne sauvant du naufrage que ce qu'elle avoit sur le corps. Pour que son fils, un affreux vaurien de 15 ans, ne passât pas les nuits en mauvais lieu, elle lui tenoit à domicile une ribaude; ensuite elle le maria si jeune que chacun s'en étonna, mais la sainteté du mariage, il en avoit cure autant que du carême un chien. Lors de l'hommage au duc Philippe, la duchesse logea chez Leveling & fut marraine de sa fille nouveau-née, ce qui ne changea rien à la vie scandaleuse qu'il menoit avec une concubine. Une nuit, en compagnie d'un certain Valentin Busf, il vida les nasses du maître des viviers; voleur infigne, il s'appliquoit à mériter le gibet. Busf, qui finit par aller en prison, eût bel & bien été pendu si Leveling, pour se racheter lui-même, n'avoit cédé au Conseil sa dernière terre, celle où la dépouille de son père reposoit dans l'église.

Un jour, au sortir du prêche, Leveling poursuivit l'épée au poing mon père, qui eut juste le temps d'atteindre le logis & de lui refermer la porte au nez. D'autre part, M. Sonnenberg, qui recueillit la vieille Leveling pendant qu'elle négocioit avec ses créanciers, non content d'inciter à mal le fils, eut le front de dire en public



à mon père : « Je vous mâterai si bien que vous viendrez manger dans ma main ! » Cette menace retomba sur lui-même.

Après avoir dissipé son patrimoine, Leveling mourut dans le plus complet dénûment ; sa fille Marie, la filleule de la duchesse, vend le poisson au marché. Telle fut la fin de l'opulent damoiseau. Mère & fils ont suivi les traditions de leur famille, sans profiter des leçons du passé : un parent de la Leveling étoit, en effet, ce bourgmestre Wulf Wulflam, réputé l'homme le plus riche du littoral, dont la femme étoit d'humeur si superbe, qu'à ses secondes noces elle fit venir de Stettin les musiciens du prince, & qu'elle marcha du logis à l'église sur un tapis de drap anglois ; à la garde-robe même, elle n'usoit que du plus fin lin de Riga. Tant de vanité fut châtiée par le Dieu de justice, qui bannit de son royaume les orgueilleux : de toute sa splendeur, cette femme ne conserva qu'une fébille d'argent pour quêter de porte en porte. « Faites, disoit-elle, l'aumône à la pauvre femme riche ! » Un jour, elle sollicita d'une ancienne domestique une chemise & de la toile pour une colerette ; émue de pitié, la servante ne refusa pas : « Voyez, Madame, ajouta-t-elle, cette toile provient du lin dont vous usiez à la garde-robe ; je l'ai soigneusement recueilli, nettoyé & filé. »

L'accord des Leveling avec leurs créanciers attribua à mon père le passage de la Rue des Moulins.

Moulins. Comme l'immeuble tomboit en ruine, les maçons, charpentiers, tailleurs de pierres, gypiers se mirent à l'œuvre, expulsant les rats & les fouris, les ribauds & les ribaudes qui s'étoient cantonnés là. Le meilleur logis, contigu au mur d'enceinte, avec belle vue sur les fossés & la campagne, étoit occupé par la concubine de Zabel Lorbeer, l'une des trois Maries; elle lui avoit donné sept, si ce n'est huit bâtards. Mon père, un matin, trouvant la porte fermée, ordonna d'abattre la muraille qui tomba sur le lit où le vaurien & la fille étoient couchés; ils n'eurent qu'à déguerpir lestement. Lorbeer éleva sa progéniture dans les mêmes principes qui le guidoient; aussi fit-il trancher la tête à son fils unique pour lui épargner l'ignominie du gibet.

A propos des trois Maries, une courte digression. Elles étoient trois sœurs, fort jolies, mais à qui s'appliquoit le mot du poète : *Et quidem servasset, si non formosa fuisset*. Tant de pièges sont tendus à la beauté, qu'elles sautèrent le pas l'une après l'autre; elles vécurent de leurs charmes, soignant leur toilette à l'intention des galans. Pour que leur mise attirât les regards, voici de quoi s'avisa une ignoble vieille, Anna Stranck, vraie Messaline qui se livroit à tout venant, au père, au fils, au frère, si bien que, sans avoir époux ni descendance, elle comptoit la ville entière dans sa parenté. Anna

*Les trois  
Maries.*

*h*

Stranck imagina donc, à l'usage des trois Maries, une coiffe flottante que nos femmes ont religieusement conservée; celles-là même qui la suppriment portent un chaperon de velours selon cette mode, c'est-à-dire que leurs cheveux, gris ou noirs, avancent de deux doigts, puis viennent deux doigts de galon ou de broderie, de façon que la calotte, destinée à tenir au chaud la tête, ne couvre pas du tout le cerveau. Je cite à dessein le nom d'Anna Stranck, car il est bon de rappeler par qui & pour qui cette coiffe fut inventée; plaise à nos dames la garder en perpétuel souvenir de la femme, mère, grand'mère & arrière-grand'mère de leurs époux!

Je reprends mon récit. Pendant les réparations de son nouvel immeuble, mon père m'employoit aux commissions; il m'envoya un jour chercher à la maison le déjeuner pour lui & les charpentiers. Les ouvriers venoient de procéder à la démolition d'une cheminée, ils travailloient plus haut sur un pont formé de planches qui, à chaque extrémité, dépassoient les poutres d'appui. Quantité de gros clous parfermoient cet échafaud. Je monte, embarrassé des provisions, mais à peine ai-je un pied sur le pont que la planche fait la bascule, me voilà précipité dans le vide & tous les clous de me pleuvoir sur la tête. Je tombai juste à côté de la cheminée ouverte; un rien & je descendois

par le canal jusqu'au rez-de-chauffée. L'accident étoit déjà bien assez grave comme cela : le coude droit démis & le bras horriblement écorché. On me ramena au logis, d'où ma mère me conduisit chez maître Joachim Gelhaar ; il étoit absent ; vu l'urgence, on recourut au barbier du Vieux-Marché, lequel pansa les écorchures sans voir que l'os étoit déboîté. Le lendemain, visite de maître Gelhaar : un coup d'œil lui suffit ; me saisissant le bras, il le tira, le tourna & remit tout en ordre. Le membre étoit écorché, enflé, luxé ; de ma vie je n'oublierai ces souffrances. Bientôt cependant je pus aller & venir dans la maison, un bras en écharpe, l'autre libre pour nos passe-temps enfantins.

On amonceloit chez nous les vieilles solives de l'immeuble en réparation. Un jour que, juché sur le tas, je frappois de la main gauche avec un marteau, une poutre ébranlée par le choc roula & me prit la jambe droite. La douleur me fit pousser des cris perçans, mais impossible de me dégager. Trop foible aussi, ma mère, qui me croyoit déjà la jambe brisée, courut appeler des manœuvres & des garçons brasseurs ; ils me délivrèrent. Une fois certaine que j'étois sain & sauf, ma mère, tout émue de l'alerte, ne m'épargna pas les taloches. — Le jour des Rois de l'an 1533, mon père fut élu doyen de la corporation des drapiers.

### CHAPITRE III.

*Où l'on voit l'ingratitude, la sottise, la méchanceté  
du peuple & comme, une fois infecté du mauvais  
esprit, il revient difficilement à la raison.*

*Longue passion de M. Smiterlow. Lor-  
beer & le duc de Mecklembourg.*

*Chute du séditieux régime  
des Quarante-huit.*

*Georges Wul-  
lenweber,  
bourgmestre de  
Lubeck; de sa  
politique vio-  
lente & des  
grands troubles  
qui s'ensui-  
rent à Stral-  
fund.*



LES affaires ecclésiastiques de Stralfund étoient à peu près réglées; l'Évangile se prêchoit dans toutes les églises sans opposition de la part des princes ni du Conseil; Smiterlow avoit permis le retour de Rolof Moller. Le calme néanmoins fut de courte durée, car le commun de Lubeck, de Rostock, de Stralfund, de Wismar, ne tarda pas à s'insurger contre les magistrats. En effet, à la mort du roi Frédéric de Danemark, Georges Wullenweber, bourgmestre de Lubeck, ayant pour acolyte Marx Meyer, osa déclarer la guerre au duc Christian de Holstein. A ses yeux, la conquête du Danemark étoit assurée, & comme les conseillers de Lubeck appartenant aux anciennes familles redoutoient l'issue de l'entreprise, on les déposa;

soixante bourgeois furent adjoints à leurs succeffeurs.

Marx Meyer étoit un ouvrier forgeron, beau de figure, beau de prestance ; maréchal-ferrant habile, il suivit la cavalerie dans plusieurs campagnes & s'y comporta de telle façon, foit avec les reîtres, foit devant l'ennemi, qu'il parvint aux plus hauts grades ; il fut armé chevalier en Angleterre & amassa un pécule important. Mais son élévation le remplit d'orgueil & de vanité : vêtemens fomptueux, chaînes & anneaux d'or, chevaux de prix, nombreux domestiques, rien n'étoit de trop pour rehausser sa dignité équestre : les gens de basse extraction ne gardent aucune mesure dans la prospérité. Sa société fut recherchée des personnes de condition &, qui l'auroit cru ? des femmes jeunes, riches, bien nées, s'éprirent de cet homme ; lui-même s'efforça de leur ôter tout sujet de plainte. J'ai lu ce que lui écrivoit l'une des plus grandes dames de Hambourg : « Mon cher Marx, après avoir vifité toutes les chapelles, venez donc une fois à la cathédrale. » Que son trépas foit un exemple de la justice éternelle !

Au mois de juin 1534, les conseillers des villes vénèdes, pressentant un désastre & d'ailleurs navrés de cette lutte contre le bon duc de Holstein, s'assemblèrent à Hambourg aux fins d'avifer. Mais le présomptueux Wullenweber s'opiniâtra, & ce fut avec dédain qu'il rejeta des

*Journée à Hambourg. Quelle bienvenue Wullenweber fit souhaiter à M. Nicolas Smierlow, au retour de sa mission.*

conditions de paix fort acceptables. Aussi le député de Stralfund, M. le bourgmestre Nicolas Smiterlow, lui adressa-t-il ces paroles prophétiques : « J'ai assisté à maintes négociations, seigneur Georges, jamais je n'ai vu traiter les affaires ainsi. Vous vous cognerez la tête contre la muraille & vous tomberez sur le cul. » A cette apostrophe, Wullenweber furieux quitte la salle, court à l'hôtellerie, fait seller son cheval & celui de Meyer, puis tous les deux reprennent le chemin de Lubeck. Au débotté, Wullenweber convoque son indigne Conseil & les Soixante, qui décrètent en un clin d'œil une levée de troupes ; on dépêche aux Quarante-huit de Stralfund un méchant séditieux, Jean Holm, avec des instructions verbales & une missive qui portoit en substance : « Wullenweber travaille avec ardeur à ranger principautés & royaumes même sous l'autorité des villes, mais l'opposition du bourgmestre Smiterlow l'a chassé de la diète ; la guerre doit continuer néanmoins ; à vous d'agir énergiquement. »

Il n'en fallut pas davantage pour soulever toute la bourgeoisie contre M. Smiterlow. Les Quarante-huit vinrent présenter leurs doléances au bourgmestre Lorbeer, qui jalousoit en secret son collègue. De la main droite il se frotta le bras gauche & dit : « En voilà trop, impossible de le défendre ! » Les auditeurs comprirent qu'il

leur abandonnoit Smiterlow, tandis que ces paroles ambiguës signifioient, suivant Lorbeer : Smiterlow a tant d'ennemis que je ne faurois lui venir en aide !

Dès que M. Smiterlow fut de retour, le feu qu'attifait Lorbeer se prit à flamber. On ne s'abordoit plus que par ces mots : « Nicolas le Pacifique est ici ! » L'envoyé dut faire son rapport devant la bourgeoisie convoquée à 6 heures du matin, à l'hôtel de ville, les portes de la cité closes, les pièces de campagne forties de l'arsenal & rangées en bon ordre au Vieux-Marché. La foule inondoit les rues, à l'hôtel de ville on s'étouffoit. Quand M. N. Smiterlow en vint à déclarer qu'il avoit combattu les motions belliqueuses de Wullenweber, ce fut une tempête de cris, de malédictions & d'injures ; tous sembloient avoir trente-six chats dans le corps. On vouloit jeter l'orateur par la fenêtre ; une hache vola contre les stalles des conseillers, & l'honorable H. Kafskow reçut une griève blessure en détournant le coup. Un individu se campa devant le bourgmestre : « Canaille, tu m'as injustement condamné à 20 florins d'amende, tu vas me le payer ! » — « Ton nom ? » demanda M. Smiterlow ; l'autre le déclina. « Je l'avoue, » reprit le bourgmestre, « ce fut une injustice, car tu méritois la potence. J'étois alors bailli ; en t'accordant la vie, le Conseil m'enjoignit de t'infliger 20 florins d'amende ; mon registre

*Commencement  
de la doulou-  
reuse passion  
que M. Smiter-  
low, ce vieil-  
lard fûmèrant,  
eut à subir  
l'espace de  
trente années.*



prouve que je ne les ai point gardés, mais dépensés pour la ville. » Le coquin s'éclipfa.

Notez que les mendiants qui assiégeoient habituellement la porte du bourgmestre, vociféroient sous les fenêtres de l'hôtel de ville : « Jetez-nous donc Nicolas le Pacifique, nous nous en lancerons les morceaux à la tête. » L'un des Quarante-huit ayant demandé : « Qu'en pensez-vous, chers bourgeois ? » la multitude se mit à crier : « Oui ! Oui ! » sans savoir de quoi il s'agissoit. Quelqu'un dit : « A quel propos criez-vous *Oui* ? Consentez-vous à la cession du trésor public ? » Alors tous de plus belle : « Non ! Non ! » Certes, le diable avoit sujet de rire dans sa barbe.

La passion de M. le premier bourgmestre, homme vertueux, éminent & d'un certain âge déjà, se prolongea jusqu'à 7 heures du soir. Enfin M. Smiterlow reçut l'ordre de garder les arrêts domestiques. Pareille injonction fut faite à mon père, en sa qualité de neveu par alliance du bourgmestre, & à Joachim Rantzow coupable de s'être écrié : « Doucement ! voyons, encore faut-il permettre aux gens de s'expliquer ! »

*Préparatifs  
de guerre.*

Le tambour invita les gens de guerre à monter sur les galères & l'on fit bon guet. La nuit, une forte escouade surveilloit la maison de M. Smiterlow ; les soldats s'amusoient à décharger leurs armes à la porte d'entrée, les balles reffor-

reffortoient par l'œil-de-bœuf au bout de l'allée. Quelles longues heures d'angoisse pour le bourgmestre, sa femme & ses enfans ! D'une minute à l'autre ils s'attendoient à une irruption.

Le lundi de la Saint-Jean, on élit deux bourgmestres, M. Joachim Prütze, ancien secrétaire de la ville, homme probe & sensé, & M. Jean Klocke, secrétaire de la ville & *syndicus*. Sept bourgeois passèrent conseillers ; à l'exception du secrétaire Jean Senckestack, qui n'en pouvoit mais, tous étoient d'honnêtes profanes, non moins simples d'esprit que vertueux. M. Jean Tamme, par exemple, brave & digne homme, répondoit aux artisans & autres qui venoient se plaindre du mauvais état des affaires : « Raf-furez-vous, cela va changer maintenant que sept capacités siègent au Conseil. » La simplicité antique ! Son collègue, M. Nicolas Bave-mann, se vançoit de gagner 10 marcs chaque fois qu'il sortoit du logis. Un jour, il descendit à la cave examiner une barrique de morue, accompagné d'un valet dont la tête étoit dérangée ; en ce temps, les hommes ne portoient à leur chemise qu'une très basse collerette de tulle plissé, la nuque restant à découvert ; or, tandis que son maître se penchoit sur la tonne, le valet, d'un coup de hachette, le décapita franc ; puis, loin de s'enfuir, il retourna d'un pas tranquille au travail. Interrogé sur le mobile

*Les factieux  
élisent deux  
bourgmestres &  
sept conseillers.*

de son crime, il répondit que M. Bavemann lui présentait la nuque si gentiment, que l'opération n'avoit plus été qu'un jeu. Malgré son état mental non douteux, le meurtrier fut roué vif.

*Des pertes & vexations infligées à mon père.*

Mon père garda les arrêts quinze mois, d'où un préjudice énorme, car en prévision de la foire aux harengs de Falsterbo, au pays de Schonen, sa cave & son vestibule étoient encombrés de fel de Lunebourg; il avoit aussi un fonds considérable de merluche, outre un grand assortiment de drap; & défense à lui de franchir le seuil de sa porte! Nul ne devoit non plus venir le voir. Ma mère étoit alors enceinte; à l'approche du terme, mon père implora la permission d'aller chez un voisin attendre l'accouchement; sa requête fut rejetée &, au moment critique, il se vit obligé de gagner par les toits la maison adjacente. On l'empêcha aussi d'inviter en personne les parrains.

*Défaite des villes vendées, Dieu & la fortune étant avec les Holsteinois. Wullenweber délaissé pour le duc Albert de Mecklembourg.*

Georges Wullenweber & sa désordonnée séquelle ouvrirent les hostilités sur terre & sur mer. Dans cette lutte acharnée, le duc de Holstein conserva l'avantage; il combattoit un contre deux, mais l'Eternel étoit pour lui. Humiliés de ces revers, amoindris dans leur prestige, menacés d'une chute ignominieuse, les frivoles auteurs de la guerre espérèrent tout sauver en substituant à Wullenweber un autre chef. Après huit jours de négociations, les

ambassadeurs de Lubeck, Rostock & Stralsund, réunis à Wismar, offrirent au duc Albert de Mecklembourg le trône de Danemark. L'acte en bonne forme, signé & scellé par Lubeck, Rostock & Wismar, fut expédié à Stralsund, dont le sceau manquoit. Les belles phrases du message lubeckois l'emportèrent sur l'opposition du Conseil: les Quarante-huit rompirent la cassette qui renfermoit le grand sceau, scellèrent le document & le renvoyèrent à Wismar.

Tout étoit en règle, & le duc de Mecklembourg invita les représentans des villes pour le lendemain; à ce banquet devoit avoir lieu la remise de l'acte. Mais le matin même, les députés de Stralsund se firent confier le parchemin, sous prétexte de l'examiner, & M. Christophe Lorbeer, empruntant à son collègue, M. François Wessel, un couteau de poche, coupa les cordons du sceau de Stralsund, puis tous les deux s'enfuirent au triple galop de leur attelage; ils étoient à mi-chemin de Rostock, que les autres ambassadeurs attendoient encore l'heure du dîner. Le duc Albert n'en partit pas moins pour Copenhague avec épouse, dames, laquais, chevaux & chiens, comme un roi légitime.

*Les envoyés de Stralsund détachent le sceau appendu au traité.*

Lorbeer lui-même, ses enfans, sa parenté, ont célébré sur tous les tons la conduite résolue, disons téméraire, qu'il tint dans cette occasion; personne n'en dut ignorer, ni citadin, ni campagnard, ni étranger; aujourd'hui l'on se

plait encore à dire que le bourgmestre Lorbeer, méprisant le péril (*non enim sine periculo facinus magnum & memorabile*), s'est illustré par cette action d'éclat, par ce trait héroïque. Mais tournons le feuillet, que lisons-nous? *Qui periculum amat peribit in eo*; le vrai courage ne sera jamais confondu avec l'audace inconsidérée. Or, que l'acte fût muni du grand sceau de Stralfund, c'est ce que savoient, pour l'avoir tenu, les représentans de Lubeck, de Rostock & de Wismar. Sur la foi de ce document ratifié par les Quarante-huit, à ce moment possesseurs du pouvoir, le duc Albert alla s'enfermer dans Copenhague; il y foutint un siège & Stralfund eut à faire pour lui les mêmes sacrifices que les autres villes. Ainsi, je le demande, qu'a-t-on gagné à détacher le sceau? Si Lorbeer avoit employé son énergie à retenir au port navires, munitions & soldats, oh! alors quel service infigne, que d'or économisé! Les admirateurs de Lorbeer s'imaginent-ils qu'une fois son trône affermi, le duc Albert n'eût pas tiré vengeance de l'outrage? Il nous auroit pour le moins fermé le Sund, il auroit entravé notre commerce en tous pays. Ils ont vraiment raison, les bourgeois de Stralfund qui exaltent le coup de tête de Lorbeer!

*Patience admirable de M. N. Smiterlow en sa dure captivité.*

M. le bourgmestre Smiterlow supportoit avec patience sa retraite forcée. Loin de s'ingérer des affaires publiques, il lisoit assidûment les saintes

Écritures & la prière absorboit la majeure partie de son temps; à la fin, il fut par cœur les psaumes de David. Hôte journalier de sa maison, j'affirme que jamais un seul mot amer ne s'échappa de ses lèvres; au contraire, il répétoit souvent: « Ce sont mes concitoyens, le Seigneur muera leur esprit, mon devoir est de souffrir pour l'amour de mes enfans. »

Notre gracieux prince, le duc Philippe, envoya demander la libération du bourgmestre. On dit aux ambassadeurs que la réponse seroit portée à leur auberge. Le débat fut long, puis on députa le propre hôte des envoyés, M. Hermann Meier, & M. Nicolas Rode, l'un & l'autre aussi dépourvus de science que d'éducation. Natif de Parow, M. H. Meier avoit amassé de grands biens, espèces sonnantes, fonds de terre, maisons en ville; propriétaire des deux villages de Parow, il avoit pour vassaux ses oncles & cousins, qu'il gouvernoit à sa guise. M. N. Rode étoit un marchand assez riche, mais qui n'avoit jamais frayé avec les personnes de condition. M. H. Meier s'étoit chargé de la harangue: au premier mot il se trouble, balbutie, puis reste court; alors, plantant là son collègue, il se précipite hors de la salle & dégringole l'escalier. Une fois dans la cour, il se sentit indisposé. Pourtant il finit par reprendre ses esprits & remonta. Vous croyez qu'il s'excusa? Erreur! Dédaignant tout exorde & sans même énoncer

*Message du duc Philippe; quelle fut la réponse.*

les titres des ambassadeurs, il alla droit au fait : « Le Conseil & les Quarante-huit, » dit-il, « ont arrêté au nom de la bourgeoisie que nous eussions à vous signifier ceci : ils n'ont pas consulté le prince pour infliger les arrêts, ils ne le consulteront pas davantage pour les lever. » Discours digne de l'orateur & de ses mandans, *similia enim habent labra lactucas*. Avisez-vous aujourd'hui de parler au prince sur ce ton, & vous verrez ! Comme les gouvernans de cette époque étoient gens de médiocre valeur (j'use d'un terme adouci), on peut faire deux suppositions : ou l'intention des Quarante-huit, en choisissant de pareils délégués, fut réellement de tourner en ridicule le jeune duc, ou bien les trois ou quatre hommes intelligens que le Conseil comptoit encore déclinerent cette sotte mission.

*Conditions auxquelles furent levés les arrêts de mon père & de M. Smiterlow.*

L'ambassade eut cependant un résultat : mon père fut cité à la maison de ville, où il apprit qu'il recouvreroit sa liberté moyennant 100 marcs d'amende. Il voulut favoir quelle faute il avoit commise. « Inutile d'ergoter, » lui répliqua-t-on, « 100 marcs ou le carcan, choisissez ! » Mon père s'exécuta, quoiqu'on n'ait jamais pu lui imputer d'autre crime que d'avoir épousé la nièce du bourgmestre Smiterlow. La même procédure fut suivie à l'égard de Joachim Rantzow, honorable citoyen qui plus tard entra au Conseil.

Peu après, les conseillers N. Rode & N. Bolte

vinrent fommer M. Smiterlow de figner, avec deux de ses proches, une pancarte déjà grossoyée & munie de cire pour trois cachets; c'étoit, lui dirent-ils, l'unique moyen de faire cesser sa captivité & de se soustraire à de sérieux dangers. Par cet écrit, M. Smiterlow s'avouoit traître à la ville, parjure, infâme & déchu de ses honneurs. Les deux conseillers ne manquèrent pas de peindre la situation sous les couleurs les plus sombres. Effrayée & tout en pleurs, la femme du bourgmestre conjura son époux de céder à ces fanatiques, en attendant le secours de l'Eternel. M. Smiterlow, ébranlé, pria mon père de sceller l'acte avec lui. « Non, » s'écria mon père, « je ne fignerai point votre déshonneur. » Mais les deux gendres, vaincus par les larmes de leur belle-mère, apposèrent leurs cachets. Le bourgmestre se rendit alors à l'hôtel de ville, escorté des deux conseillers, de ses deux gendres & de mon père. En chemin, il entra à l'église Saint-Nicolas, s'agenouilla dans la stalle voisine du grand saint Christophe & fit une courte prière.

Le Conseil des Quarante-huit tenoit séance en la salle d'été. Invité par M. Chr. Lorbeer à reprendre sa place habituelle, M. Smiterlow s'y refusa. « Je ne le puis, » déclara-t-il, « après ce que je viens de figner. » On insista jusqu'à ce qu'il se fût assis. Prenant la parole, M. Smiterlow dit qu'il avoit voyagé pour le service de



la ville cent & quelques jours (j'ai oublié le chiffre exact, car je n'avois guère plus de 16 ans): « Si l'on prouve, » continua-t-il, « que j'ai dépensé un seul florin mal à propos, commis une négligence ou causé un préjudice quelconque, je fais le sacrifice de mes biens & de ma vie. Suis-je, au contraire, innocent? alors je demande si je peux compter sur la même protection que les autres citoyens, hanter les églises, user des ponts, paroître aux marchés, vaquer à mon négoce en toute liberté & sécurité. » La réponse ayant été affirmative, il se leva, souhaita au Conseil une administration paisible & prospère, puis regagna son domicile, suivi de ses proches.

La situation demeura la même jusqu'en 1537. Fort de sa bonne conscience & laissant les Quarante-huit gouverner à leur guise, M. Smiterlow dans sa retraite gardoit une entière sérénité; il fréquentoit assidûment les églises & par les belles journées visitoit ses champs en compagnie de ses filles, de ses gendres, de mes parens & de leur famille; sa joviale humeur les charmoit tous.

*Détresse croissante des Quarante-huit.*

Les Quarante-huit, au contraire, étoient affaillis de craintes. Le succès de la guerre devenoit de plus en plus douteux, malgré des centaines de vies sacrifiées, malgré le pillage de l'hôtel de ville & des églises, malgré d'énormes sommes dissipées, jetées à l'eau, pour ainsi dire.

On

On battit monnoie avec les cloches de la ville & des villages; toutes prirent le chemin de Lubeck, où la marque de Stralsund, à notre honte, se voit encore aujourd'hui sur un mouton de bronze servant à enfoncer les pilotis. Deux fois les citoyens, du premier au dernier, acquittèrent l'impôt du centième sous la foi du ferment.

Lorsqu'ils sentirent leur pouvoir chanceler, les Quarante-huit imitèrent le maître d'hôtel infidèle (Luc, XVI) & contraignirent la communauté de confirmer, renouveler & étendre l'infâme déclaration arrachée par la violence au Conseil de 1522. Le nouvel acte avoit du bon en apparence, il prescrivoit aux magistrats des règles de conduite judiciaires, mais qui n'étoient pas à leur place. Au fond, l'ancien Conseil reconnoissoit avoir, par sa résistance, encouru une amende dont ses magnanimes successeurs lui faisoient remise; il s'engageoit à favoriser la cause des Quarante-huit; aucune dissension, méfintelligence, accusation, récrimination passée, présente ou future ne devoit être tolérée. Toute contravention entraînoit pour les conseillers la perte de leurs dignités, pour les citoyens celle de leur droit de bourgeoisie, pour les enfans & les femmes une amende de 50 florins, payable par le père ou le mari, au profit des constructions publiques.

Voilà ce qui fut arrêté le vendredi après la

j

Chandeleur de l'an 1535. Les Quarante-huit n'en continuèrent pas moins à trembler dans leurs chaufses : dès l'année suivante, un autre décret menaça du dernier supplice quiconque, jeune ou vieux, riche ou pauvre, magistrat ou simple particulier, déclineroit la responsabilité de l'expédition de Danemark ou chargerait autrui à ce sujet. Cet acte fut transcrit à la suite de celui de 1535 avec la formule : « Fait l'an & jour ci-dessus, » ainsi donc une antidate ! Ruse grossière, car un acte unique ne comporte pas d'appendice. Mais l'âne réussit-il jamais à cacher ses oreilles ?

*Mariage du duc Philippe célébré par le docteur Martin Luther.*

En 1536, le jour d'*Esto mihi*, le duc Philippe épousa au château de Torgau Mademoiselle Marie, sœur du duc de Saxe Jean-Frédéric. Le mariage fut célébré par le docteur Martin Luther, qui dit à l'époux après la cérémonie : « Gracieux prince & seigneur ! si l'événement désiré tarde un peu, que Votre Altesse ne se décourage point, *saxum* signifie pierre & du rocher on ne tire rien sans temps ni peine. Votre Altesse sera comprise dans mes prières : *semen tuum non deficiet.* » La duchesse, en effet, n'eut son premier-né qu'au bout de quatre ans.

*Ruine des factieux ; justice est rendue à leurs victimes.*

Le châtement des impies & le triomphe des justes marchent de pair, *inclusio unius est exclusio alterius & e contra* ; au milieu des tourmens de l'enfer, les damnés contemplant la suprême

félicité des bienheureux qu'ils ont persécutés sur la terre. C'est en insistant sur cette antithèse que je vais poursuivre mon récit. Non pas que je m'attende à des remerciemens, car les hommes ont l'épiderme sensible, ils frémissent au moindre attouchement, & voilà pourquoi tous ceux qui ont écrit sur Stralsund, les Thomas Kantzow, les Valentin d'Eichstedt, les Jean Berckmann, arrivés à l'année 1536, ont passé la plume à leurs successeurs. Je ne veux ni flatter ni dénigrer, je dirai la vérité pure, fût-elle désagréable; la dignité de l'histoire est mon unique souci. Compulsez les auteurs ci-dessus nommés, en particulier J. Berckmann, dit l'Augustin: ses impudentes calomnies vous feront comprendre l'utilité des présentes pages. L'approbation des gens de bien me suffit, peu m'importe le reste.

Il est inconcevable que le duc de Mecklembourg ait commis la faute de céder aux suggestions de Wullenweber, personnage que désavouoient tous les bons citoyens. Jamais guerre plus injuste! En disposant d'un pays qui ne leur appartenait d'aucune façon, les villes causèrent un préjudice incalculable au duc de Holstein, l'oïnt du Seigneur, le souverain légitime, bien-aimé, attendu. Celui-ci montra une grande fermeté: chef d'une puissante armée & maître de ses communications par terre & par mer, il avoit conscience de sa supériorité sur un

*Le duc de  
Mecklembourg  
en Danemark.  
Siège de  
Copenhague.*

adverfaire qui, bloqué dans Copenhague, ne révoit que plairs, chasses & banquets. Malgré son juste reffentiment, le magnanime Christian fe vainquit lui-même &, pendant que la reddition de la ville fe négocioit, il envoya des vivres à la ducheffe de Mecklembourg, alors en couches; c'étoit, à la lettre, lui faire la charité. Après la retraite du duc Albert, Christian célébra fon entrée triomphale à Copenhague; il y fut couronné en 1537, & la présence à cette pompeufe cérémonie des ambaffadeurs des villes lui donna complète fatisfaction. Quant au duc de Mecklembourg, il apprit à fes dépens ce qu'il en coûte d'oublier la parole du Saint-Efprit (Prov. XXIV): « Mon fils, crains l'Eternel & le roi, & ne t'entremêle point avec gens remuans, car leur calamité s'élèvera foudain. »

*Châtiment de  
Georges Wul-  
lenweber & de  
Marx Meyer.*

A Lubeck, la chute piteufe du Confeil amena la restauration des anciens magistrats. Par esprit de paix, ils donnèrent à Wullenweber la capitainerie de Bergendorf; mais Wullenweber, à fon paffage fur les terres de l'abbaye de Verden, fut faifi par ordre de l'évêque de Brême Christophe, qui le livra à fon frère le duc Henri de Brunfwick; après une dure captivité à Wolfenbüttel & fur des plaintes auffi graves que nombreuses (de Lubeck, en particulier, représentée par fon secrétaire), il fut condamné à mort au mois de feptembre 1537 & fon cadavre coupé en quatre quartiers. A la prife de la

forteresse de Wardenbourg, le duc Christian captura Marx Meyer, son frère Gérard Meyer & certain prêtre danois; ces trois misérables furent exécutés par le glaive, mis en quartiers, exposés sur la roue, au grand contentement de Son Altesse, du peuple danois & des Lu-beckois honnêtes, si longtemps opprimés.

Nicolas Nering, bourgeois, avoit vendu à Jean Kroffen une ferme avec toutes ses appartenances; mais, à l'en croire, il s'étoit réservé la portée d'une belle jument, si c'étoit un poulain, ce qui arriva. A l'époque du sevrage, dans l'automne de 1535, il réclama la jeune bête; Kroffen contesta. Alors, d'après la déposition de son beau-fils Pierre Klattevalle, âgé d'environ 15 ans, déposition consignée dans le livre noir du tribunal, Nering montant son cheval noir, le gars courant nu-pieds, se seroit rendu à 5 heures du matin à la ferme de Kroffen; là, il auroit sorti de l'écurie le poulain, tandis que son jeune compagnon faisoit sentinelle, & enfin caché sa prise plus de trois semaines chez Schwartz, au Nouveau-Moulin, après avoir recommandé le secret à Pierre, sous menace d'un châtiment exemplaire.

*Histoire de  
Nicolas Nering,  
Jean  
Blumenow &  
Christian  
Parow.*

Différente est la version du nouveau registre écrit sur parchemin & relié en peau de truie blanche; on y lit, en effet: « L'an 1536, le lundi après *Reminiscere*, Nicolas Nering, accusé de rapine, a confessé devant le tribunal

que, chevauchant le long de la chauffée des Francs, après avoir dépassé la barrière, il avoit aperçu dans la franchise de la ville trois pou-lains; que, mû par une détestable inspiration, il s'étoit approché & qu'ayant jeté le licou, il avoit attaché au pommeau de sa selle un pou-lain & l'avoit conduit à son écurie. Oui la sui-dite confession, résolu de mener hors la ville Nicolas Nering, qui fera pendu au gibet. »

La mauvaise réputation de Nering ne dispo-  
soit guère le Conseil en sa faveur; aussi tous  
ses amis l'avoient-ils exhorté à restituer le pou-  
lain, pour empêcher l'affaire de venir en jus-  
tice, mais il s'étoit obstiné. Dans son cachot, il  
répétoit que la mort lui étoit indifférente, il  
déplorait seulement les calamités qui suivroient  
son supplice: preuve évidente qu'il avoit tramé  
avec ses affidés tout un plan de vengeance. On  
s'en aperçut après son exécution, quand ses  
proches quittèrent la ville & se mirent à incen-  
dier les moulins, les fermes, les villages d'alen-  
tour, recrutant des complices à prix d'argent.  
Deux de ces malfaiteurs furent saisis à Bart &  
roués. A Stralsund, on arrêta d'un seul coup dix  
individus, entre autres Christian Parow, doyen  
des drapiers, & Jean Blumenow, doyen des cor-  
donniers. Le jeune Pierre Klattevalle avoua qu'il  
avoit mis le feu au Nouveau-Moulin à l'insti-  
gation de sa mère, la veuve de Nering. Il y en  
eut trois de roués; ils déclarèrent avoir reçu de

Parow 10 marcs pour commettre le crime, & les pasteurs qui les accompagnèrent au supplice eurent beaucoup de peine à leur faire rétracter cette accusation en présence de la foule. C'est la version des *Annales* de M. Berckmann, l'un des pasteurs. Voici ce que j'ai de mes propres yeux vu : lorsque Parow se promenoit au Marché, le corbeau du barbier Grellelen couroit lui picoter les mollets, si bien que Parow finit par désertter la place. Je dois ajouter cependant que cette bête avoit l'habitude de poursuivre les paysans aux larges chausses de toile; or, Parow, qui étoit un vieillard, ne s'inquiétoit pas de sa toilette au point d'avoir toujours ses chausses soigneusement remontées comme ses compagnons; rien ne prouve donc que la Providence se servît du corbeau pour déclarer quel genre de mort Parow méritoit.

Berckmann est l'esclave de Satan quand il s'acharne à jeter de l'odieux sur Parow. Il est vrai que ce brave homme a signé & scellé l'aveu de son forfait; l'acte m'est tombé entre les mains du temps que j'étois secrétaire de la ville, je l'ai détruit, garantissant ainsi de tout futur affront une honorable famille, & cela sans porter dommage à la chose publique. Du reste, cette confession fût-elle connue de chacun, elle auroit, aux yeux de quiconque réfléchit, la même valeur que celle du bourgmestre Smiterlow se déclarant traître & infâme. Dans l'en-



quête, on voit Parow outré contre les Nering; s'il leur remit 10 marcs, cet argent lui fut extorqué en plusieurs fois par un certain Smit qui périt sur la roue. Le beau-fils même de Nering, Klattervalle, déclare que Parow vint un jour chez sa mère & eut avec elle un long entretien. Que lui dit-il? Klattervalle l'ignore, mais Parow lui sembla navré de la conduite des Nering, car il pleura comme un enfant & partit tout en larmes. Dans la corporation des drapiers, aucun de ses confrères n'a jamais répugné à l'avoir pour voisin de table; seul Olaff Lorbeer, bouffon personnage, fils de l'un des principaux factieux, accabloit le bon vieillard de ses grossières allusions.

Condamné à mort un mardi, Jean Blumenow ne fut conduit au supplice que le jeudi. J'ai vu l'exécution. Le cadavre resta sur la roue, emmaillotté au moyen d'une cordelette dans le long habit bleu de tous les jours, pour empêcher les corbeaux de le dépecer trop vite. Ce Blumenow, gaillard à cheveux gris, doyen des cordonniers, étoit le plus huppé des Quarante-huit; il ambitionnoit la charge de bourgmestre, qu'il se flattoit de remplir comme pas un. Au dernier repas de bourgmestre qui fut donné, celui de M. Nicolas Sonnenberg, la femme de Blumenow dit à ses voisines de table: « Je ne voulois pas venir, mais il faut bien savoir ce que j'aurai à faire quand nous donnerons  
notre

notre banquet. » J'ai vu Blumenow occupé à nettoyer des peaux &, pendant ce temps, des notables portant fourrure de renard se découvrir, plier le genou devant lui, avec plus de respect que devant n'importe quel bourgmestre. Berckmann ne lui reconnoît d'autre tort que d'avoir fait tenir au Conseil la renonciation des Nering à la bourgeoisie (c'est déjà bien honnête!); mais, insinue-t-il, on avoit juré sa perte, parce qu'il étoit détenteur du fameux acte élaboré par les Quarante-huit. Quel dommage que Berckmann fasse si mince cas de la vérité! Qui l'obligeoit à coucher sur le papier tant de fottes inventions? Avec un peu de bonne volonté, il eût appris qu'une quarantaine d'années auparavant un prêtre avoit été assassiné dans sa maisonnette; le meurtrier resta inconnu jusqu'au jour où Blumenow, appliqué à la torture, s'avoua l'auteur du crime; il avoit compté sur une grosse somme d'argent, mais la victime ne possédoit que trois ou quatre deniers. Voilà, très cher Berckmann, ce qui mena Blumenow à l'échafaud. Les féditieux avoient si bien pris leurs sûretés dans l'acte de 1535 & son appendice que, sans le procès Nering, jamais les honnêtes gens n'auroient eu la joie de voir supplicier leurs anciens oppresseurs.

J'ai relaté plus haut la pitoyable fin de Rolof Moller; le châtement poursuit toute sa lignée. Son fils aîné Georges, mon condisciple à Ros-

*Sort misérable  
de la race de  
R. Moller.*

k

tock, avoit encore du lait derrière les oreilles qu'il fréquentoit déjà les garces, tant qu'il attrapa le mal françois. Il tranchoit du hobe-reau, travailloit peu, dépensoit beaucoup. Son beau-père le retira des études, l'envoya en Angleterre apprendre la langue du pays, puis l'entretint à grands frais à Anvers pour le lancer dans le négoce. Le jeune homme continuant son train de vie, il fallut le rappeler. Le second fils de Rolof Moller, à propos d'une vétille, poignarda en pleine rue son cousin germain, avec lequel il venoit de boire du claret chez l'apothicaire. Le nom de Moller est destiné à s'éteindre bientôt.

*De M. le  
bourgmestre  
Christophe  
Lorbeer.*

Que dirai-je du bourgmestre Lorbeer, l'instigateur des trois émeutes & surtout de la troisième contre M. Smiterlow? Chacun fait dans quel mépris il tomba de son vivant même & quelle affreuse maladie le conduisit lentement au tombeau. Lui mort, sa femme & ses deux fils se crurent encore les maîtres comme au temps où, s'ils visitoient une propriété de la ville, la formule de réception étoit : « Soyez, chers seigneurs, les bienvenus sur vos terres! » & que les passans les saluoient d'un : « Dieu vous garde, jeunes & chers bourgmestres! » Cette déférence avoit enflé leur présomption à tel point que l'autorité du Conseil & des tribunaux ne les tenoit plus en respect; ils finirent par laisser la patience divine.

Le maître meunier Nicolas Hildebrand n'étoit pas le moins influent des Quarante-huit; aussi remuant qu'intéressé, il s'immisçoit en tout pour faire venir l'eau à son moulin. Ayant eu certaines raisons particulières de se retirer à Wolgast, il y manœuvra si bien que le duc l'incarcéra, & comme personne n'eut l'idée d'intercéder en sa faveur, il passa l'hiver entier au cachot; à sa libération, il avoit les jambes gelées & la vermine ne le vouloit plus lâcher. Un autre mutin, actif & intrigant, l'ancien tailleur Marschmann, réfugié pour dettes à Wolgast, y tint durant tout l'hiver compagnie à Hildebrand, par ordre du prince. Knigge se mit à fabriquer de la fausse monnaie, & sans le docteur Gentzkow, dont il avoit épousé la belle-fille, la peine capitale qu'il avoit encourue n'eût pas été commuée en celle du bannissement. Christian Herwig mourut de misère; on l'avoit surnommé le comte Christian, parce qu'au temps de sa prospérité il se promenoit en grande toilette, le poing sur la hanche, tenant à lui seul toute la rue. Sa femme devint pensionnaire de l'hospice Saint-Jean; une de ses filles, vraie fouillon, mendoit son pain & fut trouvée morte un beau jour; les autres végétèrent dans la plus infime condition. Nicolas Løwe, une mauvaise tête, qui tranchoit du capitaine avec un habit blanc tout galonné de velours rouge, s'estima heureux, à l'hospice

*Comment finirent Hildebrand, Marschmann, Knigge, Herwig, Løwe.*

Saint-Jean, de porter les chausses grises que des âmes charitables lui donnoient ; sur la fin de sa vie, il fut atteint d'une cécité complète, & la ville entière a parlé de sa fille Anna. Il me seroit facile de prolonger cette énumération, car aucun des factieux, à ma connoissance, n'a évité le châtement dont l'Eternel punit les rebelles jusqu'à la troisième & à la quatrième génération.

*Présens d'argenterie substitués aux banquets.*

Certes, Stralsund se ressentira longtemps du pernicieux régime de Rolof Moller ; mais, de même que l'histoire loue Cambyse, cet archityran, *monstrum hominis & vera cloaca diaboli*, d'avoir fait écorcher le juge prévaricateur & clouer sa peau sur le siège du tribunal, de même en un point, en un seul, les féditieux méritent des éloges : ils ont remplacé les repas de bourgmestre & de conseiller par des présens d'orfèvrerie ; maintenant la ville reçoit d'un bourgmestre une pièce de vermeil, un conseiller donne une simple pièce d'argenterie. Les corporations ont également supprimé les banquets de réception & d'élection ; au lieu de se mettre sottement en frais pour une goinfreterie, le nouveau doyen, le nouveau compagnon offre un cadeau en argenterie qui sert aux fêtes & assemblées, de sorte qu'aujourd'hui les gobelets d'étain ou de bois ont cédé la place aux coupes d'argent. Le jour des Rois, le Conseil & les corporations exposent leur trésor, afin que le

public constate qu'il est intact & même augmenté.

Après la Passion, le glorieux jour de Pâques. M. Nicolas Smiterlow étoit mort civilement, & des individus qui siégeoient au banc des magistrats avoient pour mot d'ordre d'empêcher sa résurrection. Mais lorsque la désastreuse issue de la guerre n'eut que trop confirmé les prophéties de l'ancien bourgmestre, l'ironique surnom de Pacifique devint son plus beau titre de gloire. Conseil & bourgeois assemblés lui envoyèrent deux conseillers pour le prier de se rendre à l'hôtel de ville; le bourgmestre Lorbeer eut beau dire, en se frottant le bras, qu'il falloit avoir la lettre d'aveu signée par M. Smiterlow, puisqu'il s'agissoit de la mettre à néant (il essayoit de rétablir la partie en gagnant un jour), on passa outre & le secrétaire alla sur-le-champ prendre chez Blumenow ladite lettre, ainsi que le pacte imposé par les Quarante-huit. A l'entrée de M. Smiterlow, toute la bourgeoisie s'écria : « Voici notre père chéri, Nicolas le Pacifique ! » On le conduisit à son ancienne place, au-dessus de Lorbeer; on implora le secours de son expérience; on promit de le dispenser à l'avenir de toute ambassade. Monté sur le coffre du trésor, afin d'être mieux en vue, le secrétaire déchira le fameux accord & détacha le sceau de M. Smiterlow; mais les bourgeois, nullement satisfaits, lui crièrent de

*Joyeux rétablissement de M. Nicolas Smiterlow dans ses dignités.*

lacérer à coups de canif répétés & dans toute sa longueur la lettre d'aveu. Ainsi finit la domination des Quarante-huit.

Trop fidèle à ses habitudes, l'ex-moine augustin Berckmann peint M. Smiterlow des plus fausses couleurs. Il croit faire de l'ironie en disant : « M. le bourgmestre Nicolas Smiterlow étoit un fier homme, beau, éloquent, prudent & sage, considéré des princes & seigneurs. » Or, cela n'est que la vérité pure, & M. Smiterlow ajoutoit à ces mérites la crainte de Dieu & la science des Ecritures; les *Annales* de maître Gerhard Droege le citent comme le plus ancien protecteur des ministres évangéliques; tout ce que Berckmann écrit sur son compte est donc inexact. Un seul exemple: Berckmann avance que M. Smiterlow fut alité douze semaines, tandis qu'il se mit au lit un dimanche & mourut le mardi suivant, en 1539. Son fils Georges, mon cadet d'une année, fut vingt-deux ans bourgmestre; il eut les vertus de son père, subit les mêmes épreuves, reçut les mêmes consolations d'en haut, & je ne vois rien à modifier dans ma lettre au duc Ernest-Louis. Ce prince, influencé par les intrigans de cour, avoit, à l'annonce du trépas de Georges Smiterlow, laissé échapper cette exclamation désobligeante: « J'avois deux ennemis à Stralsund, Smiterlow est mort, bientôt le diable emportera Sastrow. » J'écrivis à Son Altesse :

« Gracieux prince & seigneur ! Le défunt bourgmestre n'étoit ni d'un mauvais naturel, ni de basse condition. Sa fidélité envers Votre Altesse & Stralsund ne s'est jamais démentie, témoin ses nombreux services ; s'il avoit pu changer un denier en un florin au profit de la ville, certes il n'y eût pas manqué ; ni lui ni les siens n'ont frustré le trésor. Laborieux, juste, incorruptible, le cœur toujours d'accord avec les lèvres, il étoit l'esclave du devoir, sévère ou gracieux selon les circonstances & les personnes. Point obstiné, il se rendoit aux bonnes raisons, car l'intérêt public étoit son seul guide. Il appliquoit la loi avec la plus stricte impartialité. Ennemi de la dissipation & des excès, il menoit une vie retirée & utile ; économe, il ne demouroit jamais en arrière dès qu'il y avoit honneur à dépenser. L'harmonie régnoit entre lui, sa femme & ses serviteurs. Sans avoir étudié, il possédoit la suprême sagesse ; il étoit doué d'une mémoire étonnante & d'une remarquable facilité d'élocution. Sujet loyal, je n'adresse à Dieu qu'une seule prière : le roi des Perses Darius souhaitoit d'avoir autant de Zopyres qu'une grenade contient de grains ; puisse Votre Altesse compter beaucoup de Smierlows à la ville, aux champs, voire à la cour (soit dit sans offenser personne). Que faut-il donc penser de ceux qui osent calomnier le défunt, qui le noircissent aux yeux de Votre Altesse,



qui contristent sa femme, ses enfans, ses amis ? »

*Smiterlow &  
Moller,  
antithesis.*

Chacun, en revanche, avouera que Rolof Moller étoit hautain, présomptueux, diffimulé, avide, ingrat, implacable, turbulent. Smiterlow & Moller différoient tellement de caractère, qu'ils ne pouvoient vivre ensemble nulle part; au Conseil, à l'église, en ville même, la présence de l'un chassoit l'autre. L'étonnement fut donc général lorsque M. Georges Smiterlow épousa la nièce de Moller. Des gens pour qui une grande ville étoit trop étroite, comment s'accorderoient-ils sous le même toit, à la même table, dans le même lit? Quelle singulière *communicatio idiomatum* alloit résulter de cette union! Aussi déconseillerois-je hautement d'élire au Conseil, à plus forte raison de nommer bourgmestre l'un de ces Smiterlow, car ils tiennent de la mère plus que du père; *in hac lucta duarum diversarum naturarum*, les Moller paroissent avoir remporté l'avantage. Néanmoins cette nouvelle génération est assez jeune encore pour s'amender, ce que je souhaite de grand cœur, dans l'intérêt de sa renommée & de sa prospérité.

Ces pages, je les ai écrites obsédé par la pensée des inimitiés que j'accumule sur ma tête en louant M. Smiterlow aux dépens de R. Moller; la descendance de ce dernier m'en gardera une éternelle rancune. Mais je puis ma consolation

lation & ma force dans l'estime des hommes instruits; ils le savent, le devoir de l'historien est d'aller droit au but & de proclamer la vérité en bien comme en mal, qu'elle plaise ou déplaise, adviene que pourra. Je recommande à mes enfans la soumission à l'autorité; que Pilate ou Caïphe gouverne, n'importe! Pour le salut de leur âme & le bien de leur corps, ils ne doivent jamais pactiser avec les séditeux.

## CHAPITRE IV.

*Le docteur Martin Luther écrit à mon père. Mes études à Rostock & à Greifswald. De ma dure servitude à Spire. Expédition de Juliers. Diète de Spire. Je suis créé notarius publicus. Le docteur Hofe.*

*Séjour à Stralsund.*



ES parens me rappelèrent en 1538, s'étant aperçus qu'à Greifswald j'accompagnois mon grand-père à la promenade plus souvent que je n'étudiois. Je suivis l'école durant ce séjour d'un an au foyer paternel.

Un trait va montrer en quelles mains le pouvoir étoit tombé. L'an 1539, le duc Philippe, allant à Rügen avec son épouse, fit sa première entrée à Stralsund, & le bourgmestre Christophe Lorbeer, qui se croyoit un foudre d'éloquence, lui tint ce beau discours: « Eh! Philippe, par la grâce de Dieu duc de Stettin, de Poméranie, des Cassubes & des Wendes, prince de Rügen & comte de Gutzkow, que le Conseil est aise de vous voir bien portant, foyez le bienvenu &c. » Plus tard, à la chancellerie ducale, on m'a souvent plaifanté à propos de cette

harangue; l'huissier Michel Kuffow, entre autres, n'ouvroit pas une seule fois la porte qu'il ne criât en m'apercevant : « Eh ! Philippe, par la grâce de Dieu..... »

De Wittemberg, où il avoit été reçu *magister* le premier sur treize, mon frère Jean rapporta une lettre du docteur Martin Luther, lettre adressée à mon père, que le procès Brufer-Lieveling tenoit depuis plusieurs années éloigné de la Table sainte. La voici :

« A l'honorable prud'homme Nicolas Saffrow, bourgeois de Stralsfund, mon bon ami. Grâce & paix.

*Lettre du  
docteur Martin  
Luther.*

« Après m'avoir exprimé son chagrin de ce que, depuis plusieurs années, mon ami, vous vous abstenez de la Cène, chose d'un mauvais exemple, votre cher fils, *magister Joannes*, m'a prié de vous détourner de cette voie tout à fait périlleuse, pas une seule heure de la vie n'étant à nous. Sa sollicitude filiale m'engage donc à vous adresser les présentes lignes. Je vous exhorte en chrétien, en frère, selon le précepte de Christ, à changer de résolution, vous souffrant des souffrances bien plus grandes du Fils de Dieu, lequel a pardonné à ses bourreaux. Songez qu'à votre dernière heure il vous faudra pardonner, comme pardonne un brigand lié au gibet. Attendez la décision du tribunal, il est saisi de l'affaire, mais sachez que rien ne vous empêche de participer à la Cène; autrement,

nous-même & nos princes devrions rester éloignés de la sainte Table jusqu'à ce que notre différend avec les papistes soit aplani. Remettez-vous-en à justice & dites-vous pour le soulagement de votre conscience : « Au juge de voir  
« où réside le bon droit; en attendant, je par-  
« donne à qui m'a fait tort & je veux prendre  
« la Cène. » Vous vous estimiez lésé, vous avez recouru aux tribunaux, ils prononceront, rien de plus simple. Prenez en bonne part cette exhortation, qui m'est dictée par les instances de votre fils. Dieu vous garde, amen !

« Mercredi après *Miser. Dni* 1540.

« Martinus Luther. »

Que ma descendance se transmette religieusement de génération en génération l'autographe du saint homme à qui le monde entier doit reconnoissance & amour. Avec cette lettre & comme preuve du bon emploi de l'argent paternel, mon frère apporta un certain nombre de ses *poëmata* imprimés en volume. Mes parens n'ayant pas les moyens de l'entretenir à l'étranger, il demeura près de quatre ans au logis, tout occupé de ses études. Outre les *Progymnasmata quædam* sortis des presses lubeckoises en 1538, il publia en 1542, à Rostock, une *Elegia de officio principis* dédiée au duc Magnus de Mecklembourg, puis la même année, à Lubeck, une *Querela de Ecclesia* & l'*Epicedion*

*martyris Christi doctoris Ruberti Barns*, qui lui valut de graves ennuis, ainsi qu'à l'imprimeur.

Sur le conseil de mon frère, mes parens m'envoyèrent étudier à Rostock auprès d'*Arnoldus Burenus* & de *Henricus Lingens*. Mon frère, qui avoit fait avec ce dernier bonne connoissance à Wittemberg, lui écrivit que j'avois déjà subi la déposition; mais les étudiants apprirent que j'étois retourné depuis à l'école, à Stralsund, & chaque jour mon entrée au *lectorium* excitoit un tumulte effroyable. Le *depositor* m'ayant tiré par mon manteau, je lui lançai en pleine figure le gros encrier que je tenois à la main; l'encre inonda son long manteau gris à tresses noires, une mode du temps. Je reçus, il est vrai, mon salaire quand, par gain de paix, je me soumis une seconde fois à la déposition: les horions de pleuvoir alors comme grêle. Le *depositor* me perça la lèvre supérieure avec son rasoir de bois; lente fut la guérison, car à peine la blessure commençoit-elle à se fermer, que le manger, surtout les alimens salés l'envenimoient de nouveau.

Les deux *magistri* dirigeoient en commun la bourse de l'Arnsbourg; c'étoit la plus nombreuse, une trentaine d'élèves. On mangeoit chez M. Jacques Brœcker, qui prenoit 16 florins par an pour le déjeuner & deux repas, plus, en été, du lait caillé ou quelque chose d'autre l'après-midi.

Au bout de deux ans, mes parens se plaigni-

*Comment je  
vécus trois ans  
à Rostock  
sub disciplina  
M. Arnoldi  
Burenii &  
M. Henrici  
Lingens.*

rent de la dépense que mon séjour à Rostock leur imposoit; d'ailleurs, ils me voyoient avec déplaisir incliner vers la théologie. En fait, je ne me sentoisi ni l'âge ni l'instruction nécessaire pour opter entre les diverses facultés; mais ne voulant pas quitter les études, j'exposai ma fâcheuse position à mes précepteurs, qui renoncèrent à toute rétribution & décidèrent aussi l'hôte à me nourrir pour 8 florins l'an. Je devois, il est vrai, mettre la table, servir aux repas & desservir, surveiller en outre Barthélemy Brœcker, le fils, lequel étoit de ma grandeur (on l'enferma plus tard à Ribbenitz), l'habiller, le déshabiller, soigner sa chaussure, ranger les livres &c.; d'autre part, envers *mag. H. Lingens* mes obligations consistoient à nettoyer les souliers, faire le lit, chauffer la chambre, l'accompagner à l'église ou ailleurs, en hiver à porter la lanterne. Il me parut bien dur, les premiers temps, de ne plus être servi & de ne plus m'asseoir à table avec mes condisciples; mais qu'y faire?

Nous étions, d'ailleurs, en bonnes mains. *Arnoldus Burenus* nous lut deux fois les *Offices* de Cicéron, qu'il interprétoit en artiste, puis les harangues *pro Milone*, *pro rege Dejotaro*, *pro Marco Marcello*, *pro Roscio Amerino*, *pro domo sua*, & le *de Aruspicum responsis*, les *Epistolæ familiares*, la longue & belle épître *ad Quintum fratrem*, la *Rhetorica ad Herennium* &c.

Son collègue expliquoit Térence, la *Dialectica Molleri*, même la *Sphæra Joannis de Sacrobusto*, les *Theoriæ planetarum*, le *Computum ecclesiasticum Spangenbergii*, le *libellus de Anima Philippi*, enfin il présidoit à d'utiles *exercitia styli & disputationum*.

J'avois pour camarades de chambre François de Stiten & Jean Vegesack, neveu de l'évêque de Dorpat, qui l'entretenoit sur un grand pied & lui permettoit un train, non pas de damoiseau, mais de seigneur. Vegesack s'exerçoit à tous les genres d'escrime, mais j'ai ouï dire qu'après la mort de l'évêque il est devenu maître d'école en Livonie. Mon répétiteur Danquart Hane l'examinait sur les *præcepta grammaticæ*, lui donnoit des *argumenta* à traiter en allemand & corrigeoit ses cahiers.

L'argent que nous recevions de nos parens devoit être remis à notre précepteur *H. Lingenfis*; il nous le rendoit au fur & à mesure de nos besoins; nous étions obligés d'inscrire soigneusement toutes nos dépenses, jusqu'à la plus minime. Mes précepteurs me témoignaient de l'intérêt, soit en considération de mon frère, soit à cause de ma persévérance à suivre les études; en retour je les servois avec zèle, toujours à leurs ordres. Mais les regards de travers de mes condisciples me firent comprendre l'opportunité d'un changement de résidence; mon frère me conseilloit Greifswald.



*Entrée du duc  
Philippe à  
Greifswald.*

L'an 1540, le duc Philippe reçut l'hommage de Greifswald. Les bannis y rentrèrent avec lui, les uns tenoient la queue, les autres le harnois de son cheval; mon père fut spécialement invité par le prince à saisir l'étrier. Le duc descendit chez Hannemann, son épouse chez les Stoientin. M<sup>me</sup> Stoientin, sa fille, son petit-fils & toute la parenté, en venant tirer leur humble révérence à la princesse, réclamèrent le maintien du décret d'expulsion prononcé contre mon père. La duchesse recommanda en termes exprès à deux de ses principaux officiers de transmettre ce vœu à son auguste époux; mais la réponse de ce dernier ôta toute envie à la princesse de revenir à la charge, & les portes de Greifswald se rouvrirent pour mon père.

Je quittai Rostock en 1541, cependant mon séjour à la maison fut de courte durée; je transportai bientôt ma personne & mes livres à Greifswald, où je louai une chambre en commun avec Joachim Løewenhagen, le futur pasteur de Saint-Nicolas à Stralfund. Maître Antoine Walter, un peu plus tard recteur du *Pædagogium* de Stettin, m'enseigna la *Dialectica Cæsarii*; maître Kismann interpréta les *Fastes* d'Ovide.

*Événement des  
tonneliers.*

En 1541, le jour de la Nativité, arriva de Colberg à Stralfund un vaisseau chargé de barils à destination de Falsterbo. Les tonneliers s'en émurent, décrétèrent l'embargo & ne voulurent pas même

même que la cargaison se vendît à Stralsund. En vain le Conseil les affura-t-il d'un recours contre quiconque achèteroit cette marchandise; ils continuèrent l'agitation, refusèrent de se rendre acquéreurs des barils & répondirent par des coups à ceux qui leur parloient raison; un bourgeois mourut de leurs mauvais traitemens. Les mutins finirent par briser les tonneaux. On fit cinq arrestations; Jean Vogt, leur doyen, s'enfuit à Garpenhagen, mais il fut ramené à Stralsund & mis sous les verrous. Peu s'en fallut que le bourreau ne jouât du glaive: tous les tonneliers furent cités à l'hôtel de ville, où les prisonniers comparurent le carcan au cou, les fers aux pieds & aux mains; la corporation fut imposée de 4 marcs par tête, on lui retira ses privilèges & elle dut, en outre, construire à ses frais une portion des murs de la ville.

J'ai dit que mon frère, *magister Joannes*,  
 avoit fait imprimer divers *poëmata* à Lubeck & à Rostock. De cette dernière ville il revint à Stralsund par le coche, en compagnie de M. Henri Sonnenberg & d'une femme. A côté chevauchoit Jean Lagebusch & un gentil jeune homme, Hermann Lepper, qui étoit allé à la monnoie de Gadebusch échanger contre des pièces neuves une centaine de vieux florins; cet argent se trouvoit dans la voiture. Certains larrons dits chenapans eurent vent de l'aubaine; grâce à la mollesse de la répression, les voleurs

*Mon frère  
 grièvement  
 blessé.*

de grand chemin pulluloient alors en Mecklembourg, & parmi eux figuroient les noms des plus nobles familles, ce qui donnoit raison au poète :

*Nobilis & nebulo parvo discrimine distans,  
Sic nebulo magnus nobilis esse potest.*

Ces vers ne fauroient, bien entendu, s'appliquer à beaucoup d'honorables personnages que la noblesse compte dans son sein. Or donc, après le village de Willershagen, les voyageurs mirent pied à terre, munis de leurs armes, car la contrée étoit peu sûre. Au lieu d'escorter prudemment le coche, les deux cavaliers avoient pris les devans; les détrouffeurs les accostent, lient conversation, puis soudain l'un d'eux s'empare du pistolet tout armé que Lagebusch portoit à l'arçon (ce n'étoit pas encore l'usage d'en avoir deux), le décharge contre Lepper, qui rebrouffoit vers la voiture, & le tue roide; Lagebusch dévale ventre à terre, M. Sonnenberg se cache sous bois. Un épieu à la main, mon frère, adossé au char pour ne pas être attaqué par derrière, se défend vaillamment & non sans succès; il blesse à la cuisse l'un des assaillans qui, emporté par sa monture, va tomber plus loin. Alors un autre malandrin, chargeant avec furie, enlève à mon frère un morceau du crâne grand comme un écu (le fragment d'os qui resta collé à la peau avoit la dimension d'un ducat); du même coup il lui fait à la gorge une profonde

entaille. Mon frère perd connoissance ; les bandits le laissent pour mort, pillent à fond la voiture, rattrapent le cheval de leur camarade blessé, puis, voyant que celui-ci n'est pas transportable, ils l'abandonnent & décampent avec leur butin, mais sans emmener l'attelage du coche. Bientôt M. Sonnenberg fort de sa retraite; avec l'aide du voiturier, il porte mon frère dans le char, la femme bande la tête & la pose sur ses genoux, on étend le cadavre de Lepper entre les jambes du blessé. Tant bien que mal nos gens gagnent Ribbenitz, où le *chirurgus* referme la plaie du cou au moyen d'épingles.

Le Conseil de Rostock se hâta d'envoyer sur les lieux; le brigand fut relevé, mais à peine en prison il expira sans nommer ses complices. Ils étoient, du reste, aisés à découvrir; leurs amis furent étouffer l'affaire, l'autorité agit mollement. Le voleur trépassé n'en fut pas moins jugé & décapité hors la ville; sa tête resta plusieurs années exposée au bout d'une pique.

Lagebusch apporta la nouvelle à Stralsund; aussitôt le Conseil offrit à mon père une voiture fermée, attelée de quatre chevaux de la ville. Nous partîmes le soir même, munis de matelas, & de grand matin nous arrivions à Ribbenitz. Mon frère étoit d'une foiblesse extrême. Pendant que les chevaux se reposoient & après que le tribunal eut dressé procès-verbal, nous donnâmes à Lepper une sépulture honorable &

chrétienne. Nous nous remîmes en route au crépuscule, n'avançant toute la nuit qu'au pas; enfin vers midi nous atteignîmes Stralsund. Maître Joachim Gelhaar soigna mon frère, mais, en dépit de son habileté reconnue, il ne parvenoit pas à guérir la blessure du cou; le lendemain détruisoit le mieux de la veille. On finit par découvrir que le chirurgien de Ribbenitz avoit recoufû de travers la plaie : l'une des lèvres dépassoit l'autre & avoit été aplatie au moyen d'une grosse épingle de cuivre, dont on n'apercevoit plus que la tête. Maître Joachim répara le mal, non sans causer de grandes souffrances au patient, qui cependant ne tarda pas à se rétablir.

*Grand cour-  
roux du roi  
d'Angleterre à  
la lecture de  
l'Epicedion  
Ruberti Barns.*

A la lecture de l'*Epicedion Ruberti Barns*, le roi d'Angleterre envoya des ambassadeurs menacer Lubeck, car l'écrivain étoit des presses de Jean Balhorn. Quoique l'auteur ne fût d'aucune façon justiciable de la ville, le Conseil l'exculâ néanmoins en disant que c'étoit un tout jeune homme, qui avoit simplement voulu donner un *specimen doctrinæ*; mais, pour apaiser le roi, Balhorn fut banni & dut quitter la ville au lever du soleil; il y rentra quelques mois après.

*Départ pour  
Spire.*

Comme le coûteux procès Brufer leur ôtoit les moyens de subvenir aux frais de nos études à l'étranger, mes parens achetèrent deux chevaux & m'expédièrent avec mon frère à Spire, où nous devons surveiller la marche du litige,

en tâchant de nous tirer d'affaire par nous-mêmes. Nous partîmes de Stralsund le 14 juin 1542. Nos parens nous accompagnèrent jusqu'à Greifswald, où nous nous arrêtâmes un jour pour dire adieu à notre grand'mère & au reste de la famille. J'étois de joyeuse humeur, Jean sombre & mélancolique: « Cher fils, » lui demanda notre mère, « pourquoi cette tristesse? Vois Barthélemy, comme il est gai! » — « Mon frère, » répondit-il, « a l'esprit libre de tout souci, il ne se préoccupe aucunement de l'avenir. »

Nous gagnâmes Stettin, puis Berlin & Wittemberg; c'est ce qui s'appelle chevaucher en ligne droite. A Wittemberg, Jean aborda le docteur *Martinus Lutherus*, qui étoit arrêté devant la librairie près du cimetière & qui me tendit la main. Philippe Mélanchthon & d'autres savans nous remirent des lettres de recommandation pour les procureurs & avocats de Spire.

A mi-chemin d'Erfurt & de Gotha existe une grande auberge: nous y fîmes halte une demi-journée, le temps de laisser souffler les chevaux & de réparer notre garde-robe; nous réglâmes l'écot avant d'aller nous coucher. Le lendemain, en arrivant à Gotha, mon frère s'aperçut de la disparition de notre bourse: il l'avoit oubliée dans le lit! Fatal accident, car nous ne possédions rien de trop & l'aspect de

l'hôtellerie ne permettoit guère d'espérer une restitution. Dès que mon cheval eut mangé, je rebrouffai chemin à bride abattue. Revenu à l'auberge, d'un tour de main j'attache ma bête & ne fais qu'un faut jusqu'à la chambre, avec le valet à mes trouffes; nous nous précipitons ensemble sur la bourse, j'ai la chance de la saisir, mais un pourboire me parut de circonstance; en effet, si la servante ou le valet s'étoit approché du lit après notre départ, nous n'aurions jamais revu notre argent.

Malgré le déclin du jour, je me remis en route, car il eût été imprudent de passer la nuit seul en pareil gîte. A un demi-mille voici un beau village, l'obscurité croissante me détermine à y faire halte. L'auberge regorgeoit de payfans (c'étoit dimanche) & ces braves gens qui, deux heures auparavant, m'avoient vu passer ventre à terre, se dirent: « Hein! avions-nous tort? c'est le courrier de Monseigneur. » Sur quoi, l'hôte ordonne au valet de soigner mon cheval, car il ne souffrira pas que je prenne cette peine; il insiste pour que je m'attable bien vite; on apporte bouilli, rôti, excellent vin; les payfans à leur tour rivalisent de prévenances; puis, quand je parle de régler avant de gagner ma chambre, l'aubergiste se récrie & jure que je ne partirai pas sans avoir mangé une soupe, que, si je restois même huit jours chez lui, il n'accepteroit pas un denier, qu'il ne fera jamais aller

pour son gracieux prince. On m'avoit préparé un lit bien blanc, bien moelleux, où je dormis longtemps.

Pendant que je me reconfortois, mon frère se désoloit de m'avoir envoyé à la recherche de la bourse : je ne connoissois pas la contrée, l'hôtellerie avoit un air suspect, je n'étois pas de retour & cependant il étoit convenu qu'on m'ouvreroit les portes de la ville pour me laisser rentrer. Qu'on se figure donc les tranes de mon pauvre *melancholicus* ! Il dépêcha un exprès avec mon signalement & celui du cheval ; ce messager passa devant l'auberge au moment où j'allois en partir, il me reconnut & m'apprit les inquiétudes fraternelles.

A Spire, nous descendîmes à *la Tonnelle*, une fois nos montures reposées, mon frère les vendit à l'aubergiste de *la Couronne*. L'hôtellerie étant trop chère, nous louâmes une chambrette à un lit ; il fallut s'en contenter plus de cinq semaines. A l'heure des repas, nous allions sous les remparts manger trois ou quatre petits pains, puis nous buvions à la taverne une demimesure de vin. Ah ! ce n'étoit plus le temps où Barthélemy Sastrow menoit la danse & faisoit gogaille à la *Grand'Cave*, au *Roi Arthur* & autres lieux de réunion !

Philippe Mélanchthon nous avoit recommandés à son frère utérin le docteur Jean Hochel, procureur, & au docteur Jacques Schenck, avo-

*Vie misérable à Spire les cinq premières semaines.*

*De l'agréable hospitalité que reçut mon frère chez le prévôt du Chapitre.*



cat à la Chambre impériale. Grâce à ce dernier, Jean trouva le gîte & la table, *mensa splendida & delicata*, chez le prévôt du Chapitre, un grand seigneur installé dans le plus bel hôtel de Spire, logis habituel de l'empereur. Ce prévôt régaloit quotidiennement de nombreux invités, mais lui-même vivoit de bouillon de coq & de ce que le médecin lui prescrivait à la pharmacie. Il aimoit à entendre disputer ses convives, les uns tenant pour Luther, les autres pour le pape. Au moment de clore le débat, s'il ajoutoit quelques mots, c'étoit pour avouer de bonne grâce qu'il n'avoit jamais lu S. Paul, qu'en revanche il avoit lu dans Térence : *Bonorum extortor, legum contortor*. Il pouvoit aller de pair avec l'évêque de Würzbourg, à qui l'on prête ce propos : « Je bénis le ciel de n'avoir point lu S. Paul, car je serois devenu hérétique tout comme Luther. »

*Entre au service du docteur F. Reiffstock.*

Le 10 août, le docteur Hochel me plaça chez le docteur Frédéric Reiffstock, l'un des plus anciens procureurs de la Chambre impériale, savant jurisconsulte & bon praticien, qui ne ressembloit nullement au commun des procureurs de Spire. Il avoit passé plusieurs années de sa jeunesse à Rome en qualité d'auditeur de rote. Il étoit zélé & consciencieux. Au retour de l'audience, son premier soin étoit d'écrire à la partie dont la cause avoit été appelée, puis, une fois la minute & les annexes copiées par son substitut,

substitut, il cachetoit le tout & jetoit le pli dans une grande boîte sur la table de l'étude. Quand un messager venoit annoncer son prochain départ, le procureur regardoit dans la boîte s'il y avoit une lettre à porter de ce côté-là, & il marquoit sur l'enveloppe le pourboire à donner, suivant l'état des chemins ou l'éloignement de la grande route. Seigneurs, comtes, princes formoient sa clientèle. Il répondit un jour au duc Albert de Mecklembourg, qui lui avoit envoyé une affaire, qu'à moins de nouveaux faits il conseilloit le désistement; pourtant les honoraires étoient de conséquence. Le duc remit la cause au docteur Léopold Dick, lequel se fit acheminer au *juramentum calumniæ* & perdit le procès en plein.

Mon maître avoit quatre fils, tous les quatre prirent leur grade de docteur. Les trois aînés étant revenus, l'un de France, les deux autres de Leipzig, ce fut trois chevaux que j'eus à soigner & trois chambres à chauffer. Le docteur Reiffstock s'entendoit à m'occuper: un jour, il posa devant moi un dossier épais d'une palme, mais fort bien écrit; il me dit de le copier, puis de le collationner attentivement avec le second substitut. Je crus qu'il s'agissoit d'une affaire grave: la besogne achevée, le procureur m'apprit qu'il avoit tout simplement voulu m'exercer!

Le 4 décembre 1542, une imposante députation des Etats protestans récusa comme suspecte

*Ici je puis dire  
avec Horace:  
Multa tulit fe-  
citicque puer,  
sudavit & alsit,  
Qui cupit opta-  
tam cursum con-  
tingere metam.  
Et tel fera mon  
fort jusqu'à ce  
que je touche à  
la véritable  
meta optata.*

*La Chambre im-  
périale récusee.*

la Chambre impériale, déclarant ses arrêts nuls & non avenues jusqu'après sa totale réformation. Les procureurs réduisirent aussitôt leur personnel & le docteur Reiffstock me congédia, ce dont je fus bien marri. Ainsi que je le craignois, mes parens me soupçonnèrent de quelque vilain tour; une lettre de Jean vint à propos les dé- tromper.

Quoiqu'un emploi d'écrivain fût facile à trouver hors de Spire, je ne voulois ni quitter mon frère, ni partir avant l'issue de notre procès; nous espérons aussi que la Chambre impériale seroit reconstituée à la prochaine diète. Pour toutes ces raisons, j'entrai chez le procureur de mon père, Siméon Engelhardt. Autant servir en enfer! Le docteur Engelhardt étoit un honnête homme, mais il appartenoit, lui & sa famille, à la secte de Schwenkfeld. Il avoit trois filles & un garçon de 8 à 9 ans, à qui je dus enseigner les déclinaisons & conjugaisons. La dame du logis étoit une mégère de la pire espèce, chiche & acariâtre, qui pleuroit la vie à son mari. Que de fois ne l'ai-je pas vue lui ôter le verre des lèvres! Elle pensoit bien faire, dirait-on, elle l'empêchoit de s'enivrer. Non! elle se comportoit ainsi quand il étoit à la table de famille; d'ailleurs, on ne pouvoit l'accuser d'être un biberon. Le gobelet d'étain de chaque enfant (il y avoit deux grandes filles) égaloit en contenance une mangeoire de pigeon; on le rem-

*Le docteur  
S. Engelhardt  
me prend à son  
service; quelle  
méchante  
femme il avoit.*

pliffoit une fois de vin, deux fois de bière de Mayence (une drogue abominable), ensuite liberté complète de se gorger d'eau. Quant aux deux servantes & aux scribes, ah ! quelle maigre pitance : un morceau de viande moins gros qu'un œuf de poule, dans un bouillon clair au suprême degré ; puis des raves, des choux, des lentilles, des herbes, de la bouillie d'avoine, des pommes séchées &c., même les jours de poisson ; à la fin du repas, un gobelet de vin ; quiconque avoit encore soif, ce qui n'étoit pas difficile, pouvoit aller tirer la corde du puits. En vérité, dans cette maison j'ai bien avalé un demi-foudre d'eau !

Le docteur Siméon Engelhardt avoit presque autant de causes que le docteur Reiffstock, 400 environ. Toute pièce se faisoit à quatre exemplaires, dont le premier restoit au dossier, le deuxième s'envoyoit au client, le troisième & le quatrième étoient remis au greffe, qui en gardoit un, écrivoit *Productum* sur l'autre & l'expédioit incontinent par le bedeau au procureur de la partie adverse. Il y avoit par semaine deux audiences, quelquefois même une troisième pour les causes fiscales.

La copie du protocole & des actes nous imposoit un rude labeur. N'étant que deux substitués, nous n'avions pas le temps, les jours d'audience, de manger une seule bouchée de pain. D'autre part, la maîtresse de la maison ne tenoit

compte de rien : ce que ses filles ou les servantes auroient pu faire, mettre le couvert, apporter l'eau fraîche ou l'eau chaude pour la vaisselle, desservir, verser les eaux grasses, tous ces soins incomboient à Barthélemy, qu'il eût ou nom de la besogne par-dessus la tête, & le mari n'osoit souffler mot ! Au plus fort de la presse, lorsque nous renoncions au repas, la dame crioit à travers la cour : « Barthélemy, te plairoit-il de venir jeter la lavure ? Voyez donc ce lâche fainéant, il n'a pas encore versé l'eau ! » Défense de sortir sans sa permission, même pour aller voir mon frère. Ce n'est pas tout : le matin, j'épargnois aux servantes la peine de faire le marché ; un panier au bras comme Jeanneton, je pourvoyois le ménage de choux, de raves, de racines, de pain ; puis, au retour, j'essuyois des reproches sans fin & l'on m'accusoit de n'avoir pas assez marchandé. A la lessive (trop fréquente à mon gré), je pompois l'eau. La pompe étoit-elle gâtée ? j'étois obligé de descendre dans le puits pour faire l'ouvrage du fontenier. Et j'avois 23 ans ! Quelle expiation du bon temps de Stralsund ! A chaque visite mon frère s'apitoyoit sur mon sort & me prêchoit la patience. « Plus tard, » disoit-il, « lorsque tu auras femme, enfants & serviteurs, tu aimeras à leur parler de ces mauvais jours. »

M<sup>me</sup> Engelhardt pouvoit, dans ses lubies, rester une semaine entière sans adresser une parole

amicale à son mari; alors le fils Salomon venoit à l'étude me dire: « Hein! Barthélemy: mon père, quel facripant! voilà huit jours qu'il n'a couché avec ma mère &c. » La cadette des filles, âgée d'environ 6 ans, tomba malade & mourut; sa mère mit le cadavre dans un sac, en guise de cercueil; une vieille femme le porta sur son dos au cimetièrre; il faut espérer qu'elle creusa une fosse & qu'elle y jeta son fardeau, car personne n'accompagna la morte, personne ne surveilla l'inhumation.

Grâce à sa belle clientèle de seigneurs & de villes qui le rétribuoient à l'année, grâce aussi à l'avarice de sa ménagère, le docteur Engelhardt mettoit aisément de côté 2000 florins par an. Il prêtoit à intérêt aux villes ses clientes; deux années de suite je fis pour son compte un versement de 2000 florins, contre reçu.

En 1543, à son retour d'Italie, l'empereur *Expédition de Juliers.* accéléra les préparatifs de guerre contre le duc de Juliers. Ulm & Augsbourg fondirent de magnifiques pièces de campagne sur affût & roues, & comme on jugea plus commode de transporter les affûts séparément, une cohorte innombrable de charretiers souabes fut mise en réquisition. Sa Majesté Impériale s'arrêta à Spire, l'artillerie n'étant pas encore prête; l'automne arriva, saison où les routes des Pays-Bas sont mauvaises, & l'empereur eut le déplaisir extrême de voir son attaque différée.

*L'empereur  
Charles, & le  
charretier  
souabe.*

Un jour, il poussa son cheval contre un charretier dont l'allure étoit trop lente à son gré; il l'apostrophe durement; le Souabe, qui ne connoissoit pas son interlocuteur, se contente de faire une grimace en haussant les épaules; un violent coup de canne le rappelle à l'ordre, mais aussitôt le rustre décharge sur la tête du monarque une grêle de coups de fouet, accompagnés de mille imprécations: « La foudre t'écrase, canaille d'Espagnol! » On s'empara de l'individu; cette méprise lui coûta cher.

Les colonels chargés de l'instruction traînèrent le procès en longueur, pour laisser passer le premier moment de colère. L'empereur croyoit déjà ses ordres exécutés, c'est-à-dire le coupable attaché au gibet, quand tous les colonels & capitaines vinrent humblement exposer les motifs de pardon: l'ignorance du charretier, la rudesse parfois excessive des Espagnols envers ces malheureux Souabes, la clémence auguste des grands potentats, la reconnoissance de l'armée entière, qui la sauroit prouver à l'heure opportune. Le prince poussa la condescendance jusqu'à décider que le coupable auroit le nez coupé, en mémoire de l'attentat. Les colonels & capitaines exprimèrent leur respectueuse gratitude, le condamné apprit cette commutation de peine avec bonheur. On lui coupa le nez à ras du visage; il subit de bonne grâce l'opération & toute sa vie chanta les louanges de l'em-

pereur. Il parcourut longtemps les routes entre le Rhin & le Danube; plusieurs fois le hafard me le fit rencontrer dans les hôtelleries; je lui demandois en présence des autres voyageurs par quel accident il avoit perdu fon nez, s'il l'avoit laiffé au pays des François: « Nenni! » répondoit-il, & d'un air riant il contoit fon aventure, comblant de bénédictions Sa Majesté Impériale.

Tandis que l'empereur guerroyoit en Afrique, Martin van Roffe avoit profité du moment pour agir à fa guise aux Pays-Bas: il avoit, par exemple, rançonné la ville d'Anvers fous menace de la brûler. Sa Majesté ayant appris qu'il faisoit comme lanfquenet l'expédition de Juliers, fut curieuse de voir cet impudent personnage. Martin van Roffe reçut trop tard l'éveil, l'empereur étoit déjà là. Il arrêta fon cheval devant le rebelle; celui-ci, mettant genou en terre, implora l'oubli du passé, jura de verser jusqu'à la dernière goutte de fon fang pour Sa Majesté; de fa canne l'empereur le toucha légèrement à l'épaule & lui donna pleine absolution: « Il fuffit, Martin! foyez pardonné, mais n'y revenez pas. »

*Remise à Martin van Roffe d'un châtement bien mérité.*

Le 20 février 1544, la diète s'ouvrit à Spire. J'ai entendu dire que l'électeur palatin Louis détournoit toujours Sa Majesté de choisir cette ville, parce que fon *mathematicus* lui avoit pronostiqué qu'il trépasseroit à la diète de Spire. Or

*Dite à Spire. Prédiction faite au palatin Louis.*



donc, il se présenta en personne tout au commencement de la session, prit congé de l'empereur au bout de quelques jours &, de retour à Heidelberg, y mourut le 16 mars.

*Prêches & chants  
à la taverne  
publique.*

Faute d'église, l'électeur de Saxe faisoit célébrer le culte dans une taverne, où l'on avoit établi un siège pour le ministre; les luths, fifres, cornets, trompettes, violons, qui remplaçoient les orgues, formoient un agréable concert. — Le cheval de l'électeur étoit un robuste animal; à la selle étoit attaché un montoir.

*L'église des  
Carmes dé-  
chauffés attri-  
bués aux Espa-  
gnols. Des  
flagelliferi.*

La veille du jeudi saint, au coucher du soleil, quatre-vingts flagellans des deux sexes défilèrent en chemise, le visage couvert d'une étoffe percée de trous aux yeux & à la bouche, le dos assez à nu pour que la peau même fût touchée par la discipline garnie d'hameçons & autres engins pointus. Spectacle hideux, les crochets enlevoient des lambeaux de chair, le sang ruisseloit jusqu'à terre. Les pénitens avançoient avec une lenteur extrême, un par un, sur deux files; au milieu, des gentilshommes espagnols de haut parage, à ce qu'il sembloit, portoient un gros cierge chacun; la rue en étoit toute illuminée. Parvenue à l'église des Carmes déchauffés, la procession se traîna sur les genoux depuis le portail jusqu'au crucifix du chœur. A l'entrée, des *chirurgi* pansoient les blessures; d'après le bruit public, on emporta deux cadavres.

L'empereur lava les pieds à douze pauvres,  
le

Le roi des Romains en fit autant; on avoit eu la précaution de s'affurer que ces individus étoient sains, on leur avoit même lavé les pieds au préalable. Les deux souverains, une serviette autour de la ceinture, se contentèrent d'essuyer, puis ils servirent à table les pauvres: « Mes amis, » disoient-ils en les pressant, « mangez & buvez! »

Comme toutes les grandes réunions de hauts personnages, cette diète amena un renchérissement des vivres, surtout du poisson: un saumon du Rhin coûtoit 16 écus; pour la moitié d'un, le pourvoyeur du duc Albert de Mecklembourg paya 8 écus. *Grande cherté.*

Un gentilhomme espagnol, en quartier chez une veuve affable & veillant à ce qu'il eût ses aïses, s'imagina qu'elle n'avoit rien à lui refuser. Une nuit, il se glissa en chemise auprès d'elle, mais la veuve ayant pu saisir un couteau, le lui plongea dans le ventre. Le galant sentit son ardeur s'éteindre, car il trépassa du coup. La femme se lève, fort embarrassée du cadavre, & quoique certaine de sa perte, elle reste au logis. Déjà l'appréhension du supplice la remplissoit d'angoisse, lorsqu'informé du fait, l'empereur envoya la rassurer; les Espagnols vinrent chercher leur compatriote pour lui rendre les derniers devoirs. *Abominable exemple d'impudicité espagnole & beau trait de vertu germanique.*

Le 20 mars 1544, Sa Majesté Impériale conféra des armoiries & le titre de *poëta laureatus* à mon frère Jean, qui lui avoit dédié un *carmen*. *Mon frère anobli & poëta laureatus.*

*Réponse du  
vice-chancelier  
à Joannes Sti-  
gelius.*

Joannes Stigelius offrit également à l'empereur un *scriptum poëticum* ; Sa Majesté lui répondit par la plume de son vice-chancelier, le seigneur Jean de Naves : « *Carmen placet Imperatori ; Poëta petat, quid velit habebit ; si voluerit esse Nobilis, erit ; si Poëta laureatus, erit id quoque ; sed pecuniam non petat, pecuniam non habebit.* » Avis au Conseil de Stralsund de ne point prodiguer l'argent au premier venu qui lui dédie quelques méchantes rimes.

*Je suis nommé  
notaire. Présent  
de l'évêque  
d'Augsbourg à  
mon frère.*

Le 19 mai 1544, je fus créé notaire par diplôme impérial. Le seigneur Othon, truchsefs de Waldbourg, gratifia d'une chaîne d'or mon frère, pour un *carmen gratulatorium* à l'occasion de sa récente intronisation à l'évêché d'Augsbourg.

*Discours pleins  
de sens du  
docteur Hofe :  
comme il censu-  
roit la négli-  
gence & la ra-  
pacité des pro-  
cureurs.*

Le docteur Christophe Hofe, ex-procureur & avocat de Stralsund, destitué parce qu'il professoit la religion évangélique, s'étoit bâti à Worms une belle demeure. Il vint à Spire pendant la diète. Vieux praticien, homme franc & d'agréable compagnie, il étoit recherché de ses confrères, des jeunes principalement ; tous l'avoient en haute estime & ne s'offensoient même pas lorsqu'il dévoiloit leur astuce. Un docteur l'avoit invité avec plusieurs collègues, parmi lesquels M. Engelhardt ; quand j'arrivai avec ma lanterne pour reconduire mon maître, le coup du soir étoit versé ; bon gré mal gré, l'hôte & le docteur Hofe, qui connoissoit mes circon-

tances de famille, me firent affeoir au bas bout de la table, où l'on m'offrit gâteaux, pâtisseries &c. M. Engelhardt se lève alors brusquement & veut partir : « Du moment, » dit-il, « que mon domestique s'attable, je me retire; je ne me rassierai que s'il reste debout pour me servir. » Mais le docteur Hofe continuoit à me débiter son chapelet :

« Vois-tu, Poméranien, qui dit procureur à la Chambre impériale dit coquin fieffé, voilà ! (*Voilà !* étoit son interjection favorite.) A ton âge j'étois aussi chez un procureur, qui soutiroit de grosses sommes aux parties & ne battoit pas le coup, voilà ! Ecoute cette anecdote : un gentilhomme de Franconie confia une cause très importante à mon maître, lui compta une forte avance & promit tant à titre d'honoraires au bout de l'an. L'instance introduite, le procureur mit les pièces dans un sac avec une étiquette portant les noms des parties en grosses lettres, puis il suspendit ce sac à la suite des autres dans la chambre des actes, que tu dois avoir appris à connaître ici. L'année révolue, il réclame ses honoraires; par la même occasion il annonce que le procès est terminé & qu'il presse l'expédition du jugement. A la somme convenue le gentilhomme ajoute une gratification & pour nous, copistes, un pourboire. Cependant il finit par trouver le temps long; un beau jour il arrive à Spire & sonne à notre porte, on ouvre,

mon maître reconnoît le visiteur. (Les procureurs, voilà ! ont leur étude droit en face de la porte, voilà ! afin de bien voir qui sonne & qui entre, voilà !) Mon maître donc court à la chambre des actes, décroche le sac en question & le pose sur la table. Le Franconien monte, le procureur le reçoit à merveille, lui prouve qu'il garde constamment sous ses yeux le dossier, lui dit qu'il a réclamé l'expédition du jugement un millier de fois, qu'il insistera de plus belle & s'empressera d'envoyer un exprès à son noble client. Ce dernier repart très satisfait, non sans offrir un riche cadeau à Madame la procureuse. Eh bien ! on n'en étoit pas même au libellé, voilà !

« Oui, ils sont passés maîtres en fourberie, les procureurs de la Chambre impériale, voilà ! Si tu veux plaider à Spire, Poméranien, il faut te munir de trois sacs : l'un pour l'argent, l'autre pour les actes, le troisième pour la patience ; au cours du procès tu verras la bourse s'aplatir, les actes grossir, la patience s'enfuir ; mais tu te consoleras à la pensée que l'empereur t'écrit :  
« Nous, Charles V, par la grâce de Dieu Em-  
« pereur romain, perpétuel Agrandisseur de  
« l'Empire germanique, Roi d'Espagne, des  
« Deux-Sicules, de Jérusalem, de Hongrie, de  
« Dalmatie &c., assurons notre cher & féal  
« Barthélemy Sastrow de notre grâce & bien-  
« veillance &c. » Quel plaisir, quel honneur

de recevoir cette missive au coin de ton feu, en présence de ta famille ! quel argent bien employé ! » Ainsi discourait le docteur Hofe.

La diète se sépara. Le roi Ferdinand avec ses deux fils, Maximilien & Ferdinand, fit la conduite au landgrave. Au retour, orage épouvantable, des grêlons plus gros qu'une noisette ; à Spire il y eut des vitres cassées pour plusieurs centaines de florins. La débandade se mit parmi les reîtres, hofsards & trabans royaux ; le fauve-qui-peut fut général & la nuit tomboit. Les fuyards n'atteignirent Spire qu'après la fermeture des portes ; ils se couchèrent dans les fossés extérieurs afin de sauver leur vie. Le roi Ferdinand arrive, absolument seul ; il appelle, heurte, se nomme & finit par se faire reconnaître ; on vient à sa rencontre avec quantité de flambeaux, les portes s'ouvrent. La première parole du roi fut pour ses fils : ils n'étoient pas rentrés ; sur quoi, bruit de chevaux, allées & venues, questions, brouhaha ; enfin voici les princes suivis d'une foible escorte. Les trabans s'excusèrent sur le danger de mort dont leurs meurtrissures témoignaient ; le roi leur ayant fait mettre habit bas, vit en effet de quelle façon la grêle les avoit transpercés ; tous déclarèrent que leurs chevaux n'obéissoient plus au frein.

La reconstitution de la Chambre impériale étoit ajournée ; j'aurois regretté de rentrer sous le toit paternel avant que notre procès fût en

*Misaventure  
du roi  
Ferdinand.*

*Je quitte enfin  
le docteur  
Engelhardt.*

bonne voie; d'un autre côté, mon fort étoit intolérable chez M. Engelhardt, grâce à sa maudite femme, vrai diable incarné; son affreux caractère m'inspira dès lors pour le gouvernement féminin une aversion que j'espère bien conserver jusqu'à mon dernier soupir. Les intérêts paternels me commandoient la résignation, car mon séjour à Spire, en accélérant les affaires, économisoit aussi des frais de procédure & de correspondance, ce qui permettoit d'être large quand il falloit expédier à Stralsund un messager. J'étois assez versé dans l'art du scribe & dans le haut allemand pour trouver ailleurs un emploi. On m'offrit une place à la chancellerie du margrave Ernest de Baden & Hochberg, landgrave de Saufenberg, seigneur de Rœtteln & de Badenweiler &c., qui tenoit résidence à Pforzheim. Ce n'étoit qu'à 6 milles de Spire, j'acceptai.

J'avois grossoyé sans relâche avec mon camarade; en général, il s'agissoit de requêtes, soit à l'empereur, soit à quelque prince, pour les Juifs de Souabe ou du Palatinat, qui payoient grassement. Notre maître nous laissoit faire, il savoit que nous n'étions pas d'humeur à besogner gratis; stimulés par l'espoir du gain, nous prenions même sur notre sommeil pour tirer de la diète tout le bénéfice possible. Nous avions aussi le pourboire des cliens, contre la promesse de ne pas négliger leur affaire. Les recettes se ver-

soient dans une solide boîte de fer, vissée à la fenêtre de l'étude; le docteur Engelhardt en gardoit la clef. Notre évaluation portoit ce trésor à 100 couronnes au moins; quelle joie de se le partager! Or, quand il fut que je le quittois, le procureur vint à l'étude, ouvrit en ma présence la boîte & la vida. O l'admirable collection de couronnes, de florins, de batzen, de gros, de pièces de Schreckenbergh & d'autres belles monnoies, tant allemandes que welches! M. Engelhardt me donna une couronne, une seconde à mon camarade & empocha le reste. Stupéfaits, consternés, ahuris, nous le vîmes s'éloigner avec le fruit de nos veilles & de nos sueurs. Non, le docteur Hofe ne calomnioit pas  
M. Engelhardt!



## CHAPITRE V.

*Séjour à Pforzheim. Le margrave Ernest. De ma grande pénurie à Worms, suivie d'abondance chez un receveur de l'ordre de St-Jean.*

*Je n'allonge pas ce sommaire, car je tairois volontiers maint épisode, n'étoit le respect de la vérité.*

*Mon voyage dans le margraviat de Baden.*



*De ce qu'il advint à mon frère Jean.*

MON frère m'accompagna jusqu'à Rheinhausen. Je gagnai Bruchsal, résidence de l'évêque de Spire, Heildelsheim, Brettheim, la patria Philippi, Pforzheim enfin. J'entrai à la chancellerie le 24 juin 1544.

Mon frère Jean suivit son maître aux bains de Zell. Il y rencontra une jeune fille d'Esslingen, jolie, honnête, aimable. Le tuteur de la personne & ses proches (des licenciés, le syndic d'Esslingen & autres notables) permirent aux amans de se promettre le mariage, le consentement de nos père & mère réservé; il fut convenu que mon frère iroit en Italie prendre son doctorat, qu'il se marieroit au retour & emmèneroit sa femme en Poméranie. Jean me pria d'aller à Esslingen voir la jeune fille & sa famille: naissance,

naissance, caractère, fortune, tout étoit à souhait. Nous en écrivîmes à la maison, chacun de notre côté; mes parens opposèrent un refus catégorique. Jamais plus je ne revis mon frère réellement gai. La jeune fille épousa un riche orfèvre de Strasbourg; quand ma mère nous manda qu'elle consentoit ainsi que son mari, il étoit trop tard, hélas ! Le pauvre Jean, miné par les regrets, changea à vue d'œil.

Pforzheim n'est pas grand & n'a qu'une seule église. La ville est dans un fond, au milieu de riantes prairies qu'arrose une eau limpide, salubre, abondante en poisson délicat; un plaisant séjour en été. Les hautes montagnes voisines sont couvertes de forêts presque impénétrables & très giboyeuses. Quoique situé dans la vallée, le château domine la ville. La population comptoit un grand nombre d'hommes instruits, modestes, accorts, bien élevés. On trouvoit là toutes les nécessités de la vie, en bonne comme en mauvaise santé, apothicaires, barbiers, hôteliers, artisans &c., outre les cantiques & les sermons de la religion évangélique. Le train de la cour étoit réglé avec économie, sur un pied décent toutefois & sans chicherie indigne d'un prince; mais quelle différence avec les us de Poméranie ! Aux repas, viande, poisson, légumes, figues sèches, bouillie d'avoine, choux, bonne ration de pain, & dans un gobelet d'étain du vin ordinaire, malheureusement en quantité insuffi-

*Quel genre de vie on menoit à Pforzheim.*

fante, surtout l'été; on verfoit une feconde rafade à la table des confeillers. La chancellerie ne manquoit jamais de befogne; il y avoit là un fe crétaire âgé de 70 ans & un chancelier non moins vieux, qui étoit bien le plus morofe des docteurs en droit.

*Pacte de fucceffion paffé à Pforzheim.*

En 1545, le margrave Erneft conclut un pacte de fucceffion avec fes neveux; les négociateurs n'attendoient plus que l'échange des actes, je fus chargé de groffoyer l'un des exemplaires. Le texte étoit fi long qu'à peine entroit-il fur la plus grande peau de vélin; il s'agiffoit d'écrire fin & ferré. J'éprouvois de l'appréhenfion, car le chancelier étoit difficile: on avoit beau gratter fi proprement que la rature étoit invifible, en plein midi il allumoit une chandelle, paffoit l'acte devant la lumière, découvroit le défaut & déchiroit, en ajoutant une verte femonce.

Je travaillois donc à cette copie depuis quarante-huit heures, lorsqu'une omiffion d'au moins une ligne me frappa tout à coup. Non, de ma vie fiteuation plus affreufe! Je pouvois compter fur plusieus jours de prifon; un ftragème étoit mon unique chance de falut. Le château eft fur la hauteur, la chancellerie au pied, dans la ville; quand la trompette fonna le repas, je demurai le dernier à fortir; alors, empoigner un chat, lui tremper la queue dans l'encre & le planter fur la feuille de parchemin, ce fut l'affaire d'une feconde; l'acte étoit bar-

bouillé, les pattes bien marquées. J'enfermai l'animal & montai dîner. Le repas fini, je laisse mes collègues prendre les devans; ils ouvrent, le chat leur saute aux yeux, sur la table ils aperçoivent son chef-d'œuvre. J'arrive, ils me montrent le désastre & m'expliquent qu'un chat s'est élancé contre eux; comment cette bête se trouvoit-elle là? Je joue le désespoir, tous de me consoler & je fors d'embarras avec honneur.

Chaque fois qu'un condamné étoit conduit au supplice, le margrave Ernest le faisoit venir pour se réconcilier avec lui. Après lui avoir demandé pardon de sa rigueur forcée, il l'exhortoit à se montrer ferme, le sang de Jésus-Christ ayant été répandu non pour les justes, mais pour les injustes. Il lui tendoit la main & le malheureux étoit emmené.

*Coutume  
du margrave  
Ernest.*

Le margrave avoit ses appartemens droit au-dessus de la porte du château, de manière à voir qui entroit & sortoit. Un jour, le chef de cuisine emporta une carpe si belle que la queue dépassoit le bas de son manteau: « Ecoute, » lui cria Son Altesse, « la première fois que tu me voleras, prends une moins grosse carpe ou un plus long manteau! »— On encavoit du vin; passent deux cuisiniers qui descendoient en ville, l'un avec une paire de chapons à sa ceinture; le margrave les hèle pour un coup de main; pressés d'obéir, ils jettent manteau bas. Le fri-

*Active surveillance  
du margrave Ernest;  
plaisantes  
aventures.*

pon ne songeant plus aux volailles, elles se mettent à lui picoter les reins pendant qu'il tire à la corde; on appelle les femmes afin qu'elles jouissent du spectacle; jugez si nos maîtres queux furent la risée de la domesticité.

*Secours miraculeux qui me fut envoyé.*

Comme une diète devoit se réunir à Worms, je voulus avoir une entrevue avec mon frère. Afin d'épargner le temps, je louai un trotteur qui me porta dans la journée à Spire & me ramena le lendemain à Pforzheim. Le retour faillit me coûter la vie. En quittant l'hôtellerie de Brettheim, je fus accosté par un cavalier qui sortoit d'une autre auberge : « Où allez-vous ? » me demanda-t-il. — « A Pforzheim. » — « Cela se trouve à merveille, c'est mon chemin, nous chevaucherons de compagnie. » Un mille plus loin, un sentier que je connoissois nous permit de couper à travers prés, mais à son issue on avoit planté quatre pieux; au lieu de rebrouffer, je pouffe mon cheval, qui d'abord pose entre les pieux un pied de devant; il ne le dégage pas à temps, s'embarasse encore un pied de derrière & tombe sur le flanc gauche. Mon compagnon me crie de saisir la tête de l'animal, pour empêcher tout mouvement; puis il saute à bas, désharnache &, après m'avoir dit de lâcher la tête, d'un coup de houffine il fait partir le cheval; je reste à terre sur ma selle, mon éperon gauche étoit pris dans la ventrière. On le voit, seul & privé

du secours divin, j'aurois été traîné, affommé, broyé. Ma délivrance accomplie, le cavalier déclara que notre route se séparoit; j'eus beau lui rappeler qu'il m'avoit dit aller à Pforzheim, il me souhaita une bonne nuit en me recommandant à Dieu & à ses anges. Je désirois lui offrir un doigt de vin à la prochaine auberge, il refusa sous le prétexte qu'il arriveroit trop tard au gîte. On ne m'ôtera pas de l'idée que mon fauveur étoit un saint ange.

Jean m'approuva de quitter Pforzheim pour Worms, où la diète procéderoit sans doute à la reconstitution de la Chambre impériale; ce seroit alors le moment de revenir à Spire. En me congédiant, le margrave me fit donner un demi-florin d'or, outre l'habit de cour.

*Je quitte  
le margrave  
Erneß.*

Il me vint sous la narine droite une pustule grosse comme un grain d'orge; je la perçois fréquemment, il en sortoit plus de sang qu'on ne l'auroit cru, mais le mal persistoit. Le chirurgien consulté coupa la tumeur, elle repoussa; alors, pour détruire la racine, disoit-il, il me frotta avec de l'eau-forte, à ce que je suppose, car je sentis une douleur atroce. C'est en allant à Spire que je souffris le plus; grâce au vent & au froid, mon nez enfla prodigieusement.

Le 17 avril, mon frère m'accompagna jusqu'à Hütten, à un mille & demi de Spire. Là, nous nous séparâmes en pleurant; le cœur nous avertissoit que nous ne devions plus nous re-

*Dernière entre-  
vue avec mon  
frère.*

voir ni même nous écrire. Le lendemain, Jean partoit pour l'Italie.

*Diète transférée à Ratibonne.*

La goutte retenant aux Pays-Bas Sa Majesté Impériale, ce fut le roi des Romains qui ouvrit la diète de Worms, le 24 mars 1545. Les princes n'étoient venus qu'en petit nombre; à son arrivée, l'empereur prorogea la diète à l'année suivante.

*De mon affreuse misère à Worms.*

Si la méchante, impie, diabolique épouse du procureur Engelhardt m'avoit empoisonné la vie à Spire, à Worms je connus la faim, la soif, toutes les détresses de la misère. Que mes enfans en gardent la mémoire & quiconque lira ces lignes. Ma fortune entière, je la portois sur moi, savoir l'habit de Pforzheim, deux chemises, une rapière à bouterolle d'argent & les 6 florins du margrave, maigre ressource. L'absence de l'empereur nuisoit à mon gagne-pain, car les copistes avoient peu d'occupation. Toutefois mon séjour se prolongea douze semaines. Un chanoine, frère du patron de Jean, m'hébergea la première quinzaine, puis il partit pour Mayence. L'envoyé des ducs de Poméranie, Maurice Damitz, capitaine d'Ukermünde, qui connoissoit bien ma famille, mit, il est vrai, son escarcelle à ma disposition, sachant qu'on le rembourseroit à Stralsund; le syndic de Lubeck se trouvoit aussi à Worms avec François de Stiten, mon camarade de Rostock; ni l'un ni l'autre ne m'auroit refusé un service; mais

emprunter, c'étoit imposer à mes parens de nouveaux sacrifices; plutôt les privations!

Le nez me causa longtems de vives douleurs; lorsqu'il me laissa quelque répit, mes matinées & mes après-midis se passèrent en promenades, soit avec mes compatriotes de Mecklembourg, de Poméranie, de Lubeck, soit avec mes relations de Worms. Nul ne se doutoit de ma profonde indigence. A l'heure du dîner, quand chacun gagnoit son auberge, j'achetois un pfenning de pain & la fontaine me fournilloit la boisson gratis; il étoit très rare que je prisse à la gargote une petite soupe avec un morceau de viande de la grosseur d'un œuf. Le soir, pour un kreutzer, le gargotier me permettoit de passer la nuit sur un banc; un lit auroit coûté un demi-batz, & puis le banc me sembloit préférable, ayant assez de ma propre vermine sans ramasser encore celle d'autrui. Je vendis la bouterolle d'argent de ma rapière, une bouterolle de fer me parut suffisante. Je vendis ensuite l'une de mes deux chemises pour ce qu'on voulut bien m'en offrir; les 6 florins s'étoient fondus & il me falloit avoir de quoi acheter du pain sec. Mon unique chemise étoit-elle sale? j'allois au Rhin la laver, attendant au soleil qu'elle fût sèche; c'étoit tout économie, nuls frais de lessive, de savon, de repassage ni de plissage.

Les chausses me tomboient sur les talons,



plus moyen de les raccommo-der moi-même. Or le tailleur, à Worms, ne m'eût jamais demandé moins d'un batz; à Spire, au contraire, j'étois sûr d'en être quitte à moitié prix. En route donc pour Spire! Je n'atteignis l'avancée qu'après la fermeture des portes; mourant de faim, de soif, de fatigue, je me couchai dans le fossé, où je faillis périr de froid. Le lendemain, chez mon tailleur, après m'être déshabillé, je demurai accroupi tant que durèrent les réparations. Je redescendis à Worms au pas accéléré, faisant ainsi 12 milles pour épargner un demi-batz.

*Conséquences  
de mon dénuement.*

Le mauvais régime m'avoit rendu tout rabougri, galeux, incapable de tenir une plume, à supposer que j'eusse trouvé des copies. Ma détresse étoit au comble lorsqu'une de mes bonnes connoissances, le chancelier de l'évêque de Strasbourg, m'annonça qu'ayant besoin d'un scribe, il alloit me proposer à son maître; mais l'évêque dit non, parce que les Poméraniens sont évangéliques. Enfin, par l'entremise du secrétaire de l'ordre de Saint-Jean, le chancelier réussit à me procurer un emploi chez le receveur dudit ordre. Quelle délivrance! A l'abattement succéda l'allégresse; plus tard j'ouvris les yeux sur les périls de ma nouvelle condition.

*Il m'échoit une  
condition fortunée  
(selon le monde).*

Donc, le 9 juillet 1545, Christophe de Löwenstein, receveur de l'ordre de Saint-Jean pour la Haute & Basse Allemagne (il avoit as-  
sisté

sisté à la prise de Rhodes par les Turcs), m'engagea en qualité de scribe. Il me promit un habit & des bottes comme à ses autres serviteurs, sans fixer la paie, mais en laissant entendre que j'aurois lieu d'être satisfait.

L'office du receveur consiste à percevoir les redevances des commanderies pour le compte des chevaliers de Rhodes, actuellement à Malte. Au décès d'un commandeur, le receveur recueille la succession du défunt & l'expédie avec les rentes ordinaires, par lettres de change, au grand-maître de l'ordre, qui étoit à cette époque un Franc, don Jean de Homedes. Le grand-maître confère à vie le bénéfice vacant à tel chevalier qui s'est distingué contre l'ennemi; le droit d'installer le nouveau titulaire appartient au receveur, qui retire de sa charge d'énormes profits.

*Des commanderies & de la charge de receveur.*

Mon maître jouissoit, en outre, de sept commanderies pour sa part; il lui étoit donc permis d'avoir huit chevaux à l'écurie comme un grand seigneur. Il me donna de quoi prendre le coche jusqu'à Oppenheim, pour de là gagner par eau Mayence, où lui-même devoit s'arrêter plusieurs jours. Mayence, Francfort & Niederweifel étoient les trois commanderies qui réclamoient le plus souvent sa présence.

Niederweifel est une ville impériale du Wetterau, entre Butzbach & Fribourg. M. de Löwenstein y passoit la majeure partie de l'année

*Description de la commanderie de Niederweifel.*

dans une opulente demeure qui réunissoit toutes les commodités imaginables : des constructions en bon état s'étendoient autour d'une vaste cour, granges, étables, manège, brasserie, boulangerie, cuisines au-dessus desquelles le réfectoire & les chambres de domestiques ; à l'extrémité, le seigneur habitoit une belle chambre à cabinet, d'où la vue embrassoit la cour entière ; un fossé rempli d'une eau profonde, avec un pont-levis, entouroit les bâtimens. Qu'on y songe : manquer du strict nécessaire à Worms & nager ensuite dans l'abondance, pour moi quel brusque changement de fortune !

*Genre de vie  
de M. de Lö-  
wenstein.*

Quoique de petite stature, mon maître avoit gagné ses bénéfices par sa bravoure au siège de Rhodes. Homme de guerre dans sa jeunesse, il l'étoit resté. Festins quotidiens, succulens morceaux arrosés de larges rasades, société nombreuse en permanence, voilà le train de vie que ses revenus lui permettoient. La commanderie étant sur la grande route, lansquenets & reîtres, assurés de l'accueil, y faisoient régulièrement une étape ; les voisins n'étoient pas non plus chiches de leurs visites ; bref, le jeu, la boisson, la ripaille absorboient tous les instans.

*Marie König-  
stein, concubine.*

Le commandeur entretenoit à demeure une concubine. Il la choisissoit jolie, l'habilloit & la paroit selon ses moyens ; puis, s'il vouloit se rajeunir, il la marioit à l'un de ses piqueurs, lui donnoit un logis à Butzbach & la mettoit à

l'abri du besoin; Butzbach n'étant qu'à deux pas de Niederweifel, il conservoit la faculté de la voir à son gré. De mon temps, il vivoit avec Marie Kœnigstein, fille du défunt secrétaire de la ville de Mayence; c'étoit sa filleule & même sa pupille, à teneur du testament paternel. Beauté, éducation, politesse, amabilité, tous ces dons elle les possédoit. Que n'avoit-elle eu plus sage tuteur! Elle touchoit à ses 18 ans lorsqu'un jour le commandeur arriva en carrosse fermé à Mayence, manda la jeune fille &, l'ayant invitée à monter un instant, l'emmena de toute la vitesse de ses chevaux à Niederweifel. Elle y fut si bien cachée, que son frère & la parenté restèrent fix ou huit semaines sans savoir ce qu'elle étoit devenue. Le commandeur finit, à force de bienfaits, par amadouer le frère, qu'il envoya au grand-maître de l'ordre. Quant à Marie, robes de soie, coiffes brodées d'or, bagues, fourrures de martre, il ne lui refusa rien.

M. de Lœwenstein me voyoit de bon œil. Tout payfan des sept commanderies avoit un bail à passer & je touchois un écu par bail. Mon costume étoit celui des piqueurs. Madame Marie soignoit mes chemises, mouchoirs & bonnets de nuit, toujours parfaitement propres. Une jolie pièce, bien rangée, proche du pont-levis, me servoit à la fois de chambre à coucher & de cabinet de travail. Je mangeois à la table du

*De mon office  
& de mes  
profits.*

commandeur avec ses hôtes, Marie, le chapelain & les trois piqueurs. Une mise soignée, une épée à bouterolle d'argent, une bague d'or au petit doigt me transformèrent en damoiseau; ma piètre figure de Worms subit une métamorphose complète, je pris beau poil & fus capable de plaire.

Quant à la besogne, certes elle n'étoit pas lourde; les commanderies du landgraviat de Hesse étoient seules à nous donner parfois du tracas; elles s'acquittoient de mauvaise grâce, à cause de l'antipathie du landgrave pour mon maître, lequel s'occupoit fort peu de religion, n'étant ni papiste ni luthérien, mais rien que chevalier de l'ordre; les menées de la cour obligeoient donc M. de Lœwenstein à citer en justice les commanderies hessoises; il en résul-  
toit pour moi des courses à Cassel & à la chancellerie de Marbourg.

*De l'écurie du  
commandeur.*

Le commandeur possédoit un riche assortiment de brides, de mors, de selles, de houffes; il avoit à ses gages trois piqueurs, dont l'un portoit le titre d'écuyer; l'écurie comptoit à l'ordinaire de sept à huit jeunes étalons de la Frise, achetés à la foire de Francfort. Si mon maître sortoit à cheval, cas fréquent, je l'accompagnois avec les piqueurs; il nous faisoit changer de bête chaque fois & nous confioit des chevaux de 60, 70 écus, quand lui-même ne montoit qu'un bidet de 10 florins à peine. Ses

chevaux avoient tous le même poil; dès que la couleur cessoit de lui plaire, il les vendoit à moitié prix ou les donnoit pour s'en débar-rasser. L'envie lui prit d'une bête marchant l'amble: il trouva un gris-pommelé, fort, de belles proportions, admirable d'allure, estimé 100 écus; mais il ne tarda pas à l'offrir en don à l'électeur de Mayence, qui le convoitoit & qui le réserva pour son usage personnel.

Le commandeur entretenoit un fou de 18 ans, un vrai fou de naissance. Certain jour, le gail-lard entre chez son maître: « Seigneur, à la grange, tout à l'heure, j'ai embrassé la Catherine du bouvier (il parloit franc & net); après dîner, nous recommencerons au même endroit.» — « Gare au mal de saint Valentin! » dit M. de Lœwenstein. — « Oui, seigneur, » répéta le fou, « à midi sonnant, à la grange! Votre Grâce pourra le constater. » Le commandeur ne fut si diligent qu'il n'arrivât *opere operato*. Il envoie quérir à Fribourg l'opérateur & signifie au fou son arrêt. Le gars rechignoit, mais son maître lui promet une paire de bottes rouges: « Bien vrai! Votre Grâce s'engage-t-elle par une poignée de main? » Le commandeur la donna, & l'autre aussitôt: « Allons, maître Jean, leste! » L'opérateur l'étendit sur un banc, où les servi-teurs le maintinrent immobile, car au premier coup de rasoir il reprit vie. Maître Jean procéda vite & bien; les espèces enlevées, il referma la

*Histoire d'un  
jeune fou & com-  
ment on le fit  
eunuque.*

bourse & le fou de s'écrier : « Monseigneur, appelez votre coquin de prêtre (il ne le calomnioit point), qu'on le taille à son tour, Votre Grâce fait qu'il a engrossé une fille de Butzbach. » On suspendit derrière le poêle les angelots cousus dans un sachet. Le patient resta neuf jours à l'étroit dans une couchette, lié à ne pouvoir faire le plus léger mouvement; M. de Lœwenstein recommanda de le traiter avec sollicitude.

Déjà maître Jean estimoit la guérison assez avancée pour être délivré du fou, mais il le garda quelque temps encore dans sa chambre, sur le désir du commandeur. Or maître Jean avoit jeune & jolie femme; au milieu de la nuit le lit craque : « Qu'est-ce ? » demande le fou. — « Rien, je me retourne pour mieux dormir. » — « J'entends, » repartit l'autre, « vous allez aussi vider votre escarcelle. » Le lendemain, au dîner, maître Jean & sa moitié figurant à table, le fou se mit à crier très haut : « Monseigneur, que Votre Grâce envoie quérir un opérateur pour maître Jean, car cette nuit il a fait ceci & cela. » La pauvre femme pâlit, rougit, mais ne sonna mot.

Survenoit-il un étranger, le fou l'apostrophoit aussitôt : « Seigneur, où mon argent est-il ? » — « Eh ! que fais-je de ton argent ! » — « Or ça, venez & voyez, il est derrière le poêle; la preuve, gracieux seigneur, ce sont les bottes

neuves dont Sa Grâce a daigné me faire présent à cette occasion. » Si le visiteur répliquoit : « Oui, mais on dit que cela t'est revenu, » alors, exaspéré par le souvenir cuisant de son infortune, le fou hurloit : « Qu'à toi-même le mal de saint Valentin revienne ! » & les plats, les brocs, tout ce qui lui tomboit sous la main voloit à la tête de son interlocuteur. Au demeurant, le fripon étoit gras & dodu ; à la mort du commandeur, le landgrave Philippe se le fit expédier à Cassel.

Le chapelain étoit un bel échantillon de jeune *Du chapelain.* débauché. Au lieu de prêcher la pure doctrine de Luther, il chantoit la messe deux fois par semaine dans la chapelle de la commanderie. Pour s'y rendre, il avoit à traverser le réfectoire au moment du déjeuner des domestiques ; il s'attabloit & s'emparant d'une cuiller, la plongeoit dans la soupe. « Seigneur Jean, » lui disions-nous, « osez-vous bien manger avant la messe ? » — « Bah ! » répliquoit-il, « le Sauveur a raison des verrous, ce n'est pas la soupe qui l'arrêtera. »

M. de Lœwenstein possédoit un vieux finge, *D'un méchant vieux finge.* robuste gaillard aux colères redoutables. Cette bête, tenue à la chaîne, ne supportoit que son maître, le boulanger & moi. Montroit-elle les dents comme si elle rioit, c'étoit l'heure de se méfier. Quand je m'affeyois à sa portée, je ne pouvois plus m'en aller sans sa permission ;



juché sur mon épaule, le singe s'amusoit à me gratter la tête & j'attendois qu'il se lassât; alors je lui donnois la main & il me laissoit partir. Un jour, un lansquenet arrive, joli garçon, bien découplé, que l'espoir d'un bon repas alléchoit; il tenoit une javeline; le singe, qui par malheur étoit libre, s'élançe contre lui &, après avoir saisi la javeline, le couvre de morsures que c'étoit pitié; puis il franchit le fossé, grimpe à la fenêtre de son maître, l'ouvre & pénètre à l'intérieur. Du premier coup d'œil M. de Loewenstein voit que l'animal est en furie, il essaie de l'apaiser en le flattant de la voix; un poignard d'argent se trouvoit près de la tablette d'appui, notre singe s'amuse à le ceindre; alors le commandeur tire doucement l'arme du fourreau, transperce la bête & la tient clouée sur place jusqu'à son dernier souffle, malgré les morsures. Il faut avouer qu'un singe est une terrible créature, surtout s'il prend de l'âge & de la croissance.

*Dangereuse  
chute de cheval.*

Après la moisson, notre maître eut envie de chasser la perdrix, car ses faucons étoient bien dressés. Comme on lui amenoit son gris-pommelé, celui qui alloit l'amble, la visite inopinée de cavaliers étrangers rompit la partie; le commandeur me remit son faucon, en disant de partir sans lui. Au moment où je passois la jambe droite, l'oiseau battit des ailes, le cheval effrayé échappe au laquais, & me voilà pris dans l'étrier,

l'étrier, préoccupé du faucon plus que de ma vie; je tombe, le cheval continue ses cabrioles, me traîne sur le sol, détache des ruades, sous les yeux mêmes du commandeur & de ses hôtes consternés. Par bonheur, mon foulier & ma chauffe gauches cèdent & restent à l'étrier, moi sur le carreau; j'en fus quitte pour une forte enflure. Ce jour-là je vis la mort de près.

L'électeur de Saxe & le landgrave de Hesse opérant d'incessantes levées contre le duc de Brunswick, colonels & capitaines affluoient à la commanderie. Ils m'offrirent l'emploi de secrétaire, c'étoit même une affaire conclue, mais je ne voulus partir qu'avec l'agrément de M. de Lœwenstein. Il m'accorda congé, tout en me prévenant que je ne devois pas espérer de rentrer chez lui après la guerre. Comme elle devoit être de courte durée, cet avertissement me fit réfléchir; l'hiver approchoit, avois-je envie d'endurer une seconde fois les privations de Worms? Je restai, car les vers suivans me revinrent en mémoire :

*Campagne de  
Brunswick.*

*Si quâ sede sedes, & erit tibi commoda sedes,  
Illâ sede sede, nec ab illâ sede recede.*

Plusieurs compagnies de lansquenets furent passées en revue. Rien de plus divertissant! Il falloit voir l'inspecteur examiner les armes, la conformation des hommes, leur tenue, leur démarche. Il faisoit défiler devant lui plutôt

*Revue de  
troupes.*

r

deux fois qu'une; comme alors chacun cherchoit à diffimuler ses côtés foibles! Et ceux qui étoient acceptés, comme ils se rengorgeoient! quels propos de foudards! quelle vantardise! quelles allures brusques & hautaines! La guerre prit fin le 21 octobre par la capture du duc Henri de Brunswick & de son fils Charles-Victor; son second fils, Philippe, courut à Rome implorer l'assistance du pape.

*Séjour à Francfort. François de Stiten parle à Marie, & de ce qui s'ensuivit.*

A la foire d'automne, M. de Lœwenstein séjourna six semaines environ à Francfort avec tout son domestique. Mon ancien camarade François de Stiten m'ayant accosté en rue, je l'instruisis de ce qu'il avoit besoin de savoir touchant ma position, & quand je lui eus indiqué la maison des chevaliers de Saint-Jean, il m'annonça sa visite pour un matin, avant le lever du commandeur. Il vint en effet, eut un long entretien avec Marie, lui dit que j'étois de naissance honnête, la mit au fait de mes circonstances de famille. Ces renseignemens disposèrent toujours plus la dame en ma faveur; bref, il me faut avouer que je perdis tout droit au mérite du chaste Joseph. Depuis, j'ai confessé à Dieu ma faute & l'ai suffisamment expiée dans mon voyage à Rome pour ne point douter du pardon; d'ailleurs, au milieu des privations, dangers, épreuves dont le récit va suivre, quelque juste que fût le châtement, la miséricorde divine n'a cessé de reposer sur ma tête, m'envoyant

protection & délivrance par ses voies admirables.

Tandis que mon maître buvoit & jouoit avec ses invités (il étoit rarement seul & à Francfort moins qu'ailleurs), je lisois, retiré dans ma chambre, les *Institutes*, qui ne me quittoient jamais. M. de Lœwenstein avoit beau me répéter : « Ne songe pas à devenir docteur chez moi, » je ne craignois de sa part aucune opposition.

L'an 1546, au mois de février, mon maître, convoqué à Spire, résidence habituelle du supérieur de l'ordre pour l'Allemagne, étoit parti de Mayence en n'y laissant que Marie dans sa famille & moi. Une lettre de mes parens, qui m'annonçoient la mort de mon frère survenue à Rome, me décida enfin au voyage d'Italie. Des souffrances de Worms, pas le moindre ressentiment : santé excellente, garde-robe bien montée, esкарelle honnêtement garnie; d'un autre côté, les mœurs dérégées des chevaliers de Saint-Jean risquoient de me conduire en enfer plus vite qu'en paradis; l'argent gagné à ce service ne pouvoit porter bonheur, mieux valoit le dépenser sur les grandes routes, en rompant avec un train de vie répréhensible. Oui, certes, il en étoit temps. D'ailleurs, il importoit d'éclaircir les circonstances du décès; je savois ce qu'avoit emporté mon frère, & qu'en si peu de temps il eût tout dépensé, c'étoit inadmissible.

*Comment & pourquoi je demandai mon congé. Départ pour l'Italie.*

J'exposai mes raisons à Marie (pas toutes) & nous primes amicalement congé; dans la lettre qu'elle me remit pour le commandeur, elle indiqua ce qu'elle m'avoit donné au départ, lui laissant le soin d'augmenter la somme. M. de Lœwenstein me souhaita bonheur & prospérité; il me conseilla, si je tenois à la vie, de m'abstenir en Italie, & surtout à Rome, de toute controverse théologique; enfin il ajouta un double ducat à ce que j'avois reçu de Marie. — De Spire je fis un léger détour pour revoir mes amis de Pforzheim; après leur avoir dit adieu, je commençai mon long voyage, seul & à pied, sous la sainte garde de l'Eternel.

## CHAPITRE VI.

*Voyage en Italie. De ce qui m'advint à Rome.  
Démarches pour recueillir la succession fra-  
ternelle. Particularités secrètes venues  
à ma connoissance. Départ pré-  
cipité de Rome.*



ARTI de Mayence le 8 avril  
1546 & traversant par de  
mauvais chemins une con-  
trée inconnue, j'atteignis  
Kempton, antique ville im-  
périale au pied des Alpes,  
siège d'une importante  
abbaye. Les seuls désagré-  
mens du voyage avoient

*Mon voyage  
jusqu'à Kemp-  
ton. Rencontre  
de deux énormes  
loups.*

été la fatigue & la solitude, lorsqu'à un quart  
d'heure de Kempton apparurent deux loups de  
belle taille; ils se dirigeoient vers un petit bois  
de chênes de l'autre côté de la route, mais arri-  
vés sur le grand chemin, à un jet de pierre  
devant moi, ils s'arrêtèrent à me considérer.  
Evidemment, ils n'alloient faire qu'une bou-  
chée de ma personne. Quel parti prendre? Bat-  
tre en retraite, c'étoit provoquer la poursuite;  
d'autre part, chaque pas en avant diminoit la  
distance. Mettant ma confiance en l'Eternel,  
je continuai de marcher & les loups s'enfon-

cèrent dans le taillis. J'accélérai ma course pour échapper au double risque de revoir les dangereux carnassiers ou de trouver closes les portes de la ville, car le jour tomboit. A l'hôtellerie, ma rencontre n'étonna personne, les loups pululoient dans la montagne; mais que je me fusse tiré d'affaire, voilà ce dont chacun fut surpris. Je rendis grâces au Seigneur.

*Je trouve  
compagnie à  
mon gré.*

Je couchai deux nuits à Kempten, parce qu'on me conseilla de ne pas m'aventurer seul dans ces montagnes, qui foisonnoient en bêtes féroces & en assassins. Trois Hollandois arrivèrent, ils se rendoient à Rome & à Naples, je ne pouvois souhaiter mieux; d'autres voyageurs allant à Venise se joignirent à notre caravane. Chaque soir, tout au moins de deux soirs l'un, nous nous plongeons les jambes dans l'eau courante, remède souverain contre la fatigue & l'échauffement; je le tiens des Hollandois.

*Oubliez ma  
bourse sur une  
table d'auberge.  
Comment elle  
me fut restituée.*

Le concile siégeoit à Trente. Avant cette ville, nous fîmes une étape au milieu du jour dans un de ces bourgs appelés marchés, c'est-à-dire trop grands pour un village, trop petits pour une ville, malgré quelques maisons en pierres de taille. Après nous être rafraîchi les jambes dans l'eau courante, nous apprêtâmes nous-mêmes un repas composé de lait chaud, d'œufs & de ce qu'il fut encore possible de trouver; l'hôte & l'hôtesse, par nous conviés au festin, se montrèrent des plus serviables, flairant

une grasse rétribution. Bien repofés, repus, défaltérés, nous leur dûmes adieu, l'écot payé, & déjà nous étions à une honnête diftance, quand un cavalier apparut à nos trouffes, lancé au triple galop & qui nous faifoit figne en agitant fon chapeau. Or, il rapportoit l'efcarcelle de damas brun qui contenoit toute ma fortune; je l'avois oubliée fur la table! Cet homme refufa le pourboire; pareille probité fe verroit-elle chez nous?

Dans les églifes de Trente, j'entendis aux fêtes de Pâques des chants délicieux. J'ai entendu les muficiens du duc Ulrich de Würtemberg (& il y mettoit fon amour-propre), ceux de l'électeur de Saxe, du roi des Romains, voire de l'empereur, mais quelle différence! Des vieillards à barbe descendant plus bas que la poitrine chantent les deffus avec une pureté, un art à défier la jouvencelle la mieux douée. Trente pofsède le plus élégant château d'Allemagne & d'Italie. J'y vis auffi le tombeau de l'enfant Siméon, l'innocente victime des Juifs.

*Ce que je  
vis & entendis  
à Trente.*

De Venife un personnage étoit venu en poste au concile; pour une bagatelle, le valet chargé de ramener l'équipage me laiffa monter le fecond cheval. Je devois à Venife attendre mes compagnons à l'hôtellerie du *Lion blanc*.

*De Trente  
à Venife. Def-  
cription de  
la Lombardie.  
Halte à Venife.*

A une petite journée de Trente, on débouche en Lombardie. Après la longue & difficile traversée des Alpes, où l'on n'aperçoit que le



ciel & des montagnes menaçant les nues, je crus entrer dans un autre monde : l'air étoit chaud, la campagne luxuriante de verdure, & si j'avois voulu pour mille florins de cerifes, je me les ferois procurées plus facilement qu'en Poméranie à la mi-juin.

La Lombardie est un beau pays de plaines, fertile & bien cultivé. Les arbres sont plantés à 30 pieds de distance, avec un intervalle de 60 pieds entre chaque ligne; la vigne étend ses pampres d'un arbre à l'autre, & le raisin mûrit au milieu des poires & des pommes; entre les arbres croît le blé; au bout du champ, des fontaines fournissent une eau que les écluses distribuent dans les canaux le matin. Le pays entier ressemble à une vaste prairie. Toute la journée le soleil darde ses rayons; comment la terre ne fructifieroit-elle pas? Le grain se récolte deux fois l'an. De Trente à Venise on rencontre aussi quantité de villes importantes & de beaux châteaux.

Vers la fin d'avril j'étois à Venise. La promenade m'aidoit à tuer le temps jusqu'à l'arrivée de mes compagnons; comme mon costume attiroit en rue l'attention des enfans, qui me poursuivoient du cri : « *Tu sei Tedesco, percio Luterano!* » je fis arranger mes habits à la mode welche.

Un vieux prêtre, voyageant avec un valet chargé de soigner sa monture, avoit quitté les  
Pays-

Pays-Bas dans la folle intention de visiter le saint sépulcre. Mes compagnons l'entreprirent sur le chapitre de la religion, & le pauvre homme se montra si peu ferré, que je vins à son secours en faisant le catholique; aussi payai-t-il ma dépense à l'hôtellerie & vouloit-il absolument m'emmener à Jérusalem à ses frais. J'ignore s'il a revu ses pénates, mais il n'ébranla point ma résolution d'aller à Rome.

Venise & ses environs, Murano, par exemple, où se fabrique le verre le plus précieux, entretiendroient la curiosité pendant une année entière; mais notre bourse réclamoit des ménagemens & nous allâmes à Chioggia prendre passage sur un gros bâtiment à destination d'Ancone. Le vent contraire nous retint au port assez longtemps; pour chasser l'ennui, nous jouions aux quilles hors des murs. Nous portions le poignard derrière le dos, à la mode wallone, ce qui nous valut une citation devant l'autorité: comment osions-nous paroître en public armés de poignards, crime puni de la corde en Italie? on useroit cette fois d'indulgence, vu notre ignorance présumée de la loi, mais nous devons nous tenir pour avertis. Les magistrats s'enquirent d'où nous venions, d'où nous étions, & leur étonnement fut sans pareil d'apprendre que mon pays étoit à 200 milles, sur la mer Baltique, & s'appeloit Poméranie. L'interrogatoire continua: « Professez-vous la religion

*De quel mauvais pas nous nous tirâmes à Chioggia.*

catholique? » — « Oui, » répondis-je. — « Admettez-vous la doctrine de notre saint père le pape? Que pensez-vous de la Mère de Dieu, des saints & de la messe? » — « Chez nous, l'Eglise enseigne qu'au moment où saint Jean baptisa Jésus-Christ, Dieu le Père fit entendre ces paroles: *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai pris mon bon plaisir, écoutez-le!* La doctrine du Fils de Dieu & des apôtres est donc la pure doctrine catholique; quiconque la prêche mérite créance. Touchant la bienheureuse Vierge Marie, les saints & la messe, nous nous en rapportons à la Parole de Dieu. » Enfin, sur notre déclaration que nous allions à Rome, les magistrats, inclinant la tête avec un sourire, nous recommandèrent à Dieu & à ses saints anges.

Ancona, nobile  
emporium.

De notre guide  
jusqu'à Rome..

Nostra Donna  
di Loreto.

Au premier vent favorable nous nous embarquâmes, pourvus de la quantité de provisions indiquée par le pilote. Après avoir passé devant Ravenne & plusieurs autres belles cités de l'Adriatique, nous mouillâmes à Ancône, ville de commerce considérable, avec un excellent port en forme de demi-lune, où les navires défient la tempête. Là, notre caravane s'adjoignit un nommé *Petrus*, des Pays-Bas, jeune & beau garçon, grand, bien découplé & depuis longtemps soldat en pays welche. Il nous fit faire le détour de Notre-Dame de Lorette, localité célèbre par les indulgences qu'on y gagne. Rien de plus

sausage que la contrée, véritable pays de brigands. La ville n'a qu'une seule & unique rue, à l'extrémité de laquelle s'élève une petite chapelle, soi-disant la demeure de la Vierge Marie à Nazareth, transportée en ce lieu par les anges. Dans une niche se trouve une image de la Vierge, prétendue œuvre de saint Luc; moyennant finance, un prêtre met les chapelets en contact avec l'image, & alors le pèlerin gagne une telle quantité d'indulgences, que pour un empire il ne faudroit s'en priver. Les piquans de porc-épic sont un des principaux articles de vente à Lorette; je vis beaucoup de ces animaux en vie, ils sont de la grosseur d'un hérisson. Je fis coudre à mon chapeau une grande médaille en plomb de la Vierge, surmontée de trois piquans réunis par un fil de soie, chacun avec un petit drapeau au bout. Je vis aussi à Lorette un chamois vivant, le seul que j'aie vu jamais, quoique les chamois ne soient pas rares en ce pays, surtout dans les Alpes. La chair du chamois est plus estimée que celle du chevreuil, j'en ai mangé; j'ai même porté plusieurs paires de chausses en peau de chamois, c'est excellent: cela se lave comme de la toile, la peau conserve toute sa souplesse.

*Petrus* étoit connu partout, principalement dans les monastères; sans avoir jamais étudié, il pouvoit se vanter d'être bon musicien & de savoir chanter à première vue. Dans chaque

ville il nous conduisoit droit à un couvent, & les jeunes moines de le saluer par son nom, de lui faire fête, d'apporter vin & reliefs; on chantoit un morceau, on buvoit un coup, un feul, puis nous prenions congé. Ce *Petrus* étoit un précieux compagnon de route : à la connoissance du pays il joignoit un esprit agréable, & *comes facundus in viâ pro vehiculo est*. Il nous apprit où il étoit né & depuis combien d'années il vivoit en Italie, loin de ses parens qu'il désiroit revoir. Moi, je lui racontai ce qui m'appeloit à Rome; il s'offrit pour le retour; le voyage de Milan & à travers la France étoit charmant, me dit-il, lui-même connoissoit toute la route jusqu'aux Pays-Bas. Je fus enchanté de cette proposition; on verra qu'elle faillit m'être fatale. A Rome, après nous avoir logés dans une hôtellerie, *Petrus* me donna son adresse & nous convînmes de nous voir souvent.

*Quel bon accueil  
me fit le docteur  
Gaspard Hoyer.*

Le 21 mai 1546, je me présentai chez le docteur Gaspard Hoyer qui, rien qu'à la ressemblance, me reconnut pour le frère du *magister Joannes*. A mon chapeau de paille orné de la sainte relique que j'avois achetée à Lorette, il substitua une barrette noire à l'italienne, coiffure alors en usage à Rome. Dans son étude travailloit Gérard Schwarz, frère cadet de M. Arndt Schwarz; nous découvrîmes en conversant que nous avions tous les deux quitté Trente le même jour, sans nous être

rencontrés; Schwarz avoit passé par Ferrare. C'étoit un très savant garçon, proche allié du docteur Hoyer. Je ne l'ai jamais revu; à mes questions M. Arndt Schwarz répondit un jour que Gérard étoit revenu à Stralsund atteint de maladie mentale & qu'il avoit ensuite disparu; m'est avis qu'il avoit rapporté de Rome une relique dont il n'osa souffler mot à sa famille.

M. Gaspard Hoyer n'avoit appris la mort de mon frère que treize jours avant mon arrivée, par une lettre de mon père; la nouvelle l'avoit surpris autant qu'affligé. Ainsi donc mes parens en Poméranie avoient été informés du malheur plus vite qu'un habitant de Rome! Il me vint à l'esprit mille soupçons lugubres, au sujet desquels je m'en remets à Dieu. Le docteur me prouva sa bonne volonté en m'accompagnant aussitôt chez le cardinal comte de S. Flore, dont feu mon frère avoit été le domestique; il me présenta, exposa ma situation misérable & renouvela la demande qu'il avoit faite au reçu de la missive de mon père. Le cardinal fut d'une bienveillance exquise; il s'étoit empressé d'écrire à son intendant d'Acquapendente & la réponse alloit arriver d'une heure à l'autre, avec les effets de mon frère. Cependant M. Hoyer attendit jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet avant de recevoir une nouvelle assignation. Ma présence lui parut nécessaire. Chemin faisant, il me dit qu'il avoit, lui

& le cardinal, offert à mon frère un canonicat à Lubeck & que, par son refus, Jean s'étoit fortement rendu suspect de luthéranisme.

*Restitution des valeurs laissées par mon frère. Singuliers discours du cardinal de S. Flor.*

Nous fûmes introduits sur-le-champ & le cardinal me remit 25 couronnes d'or, 3 doubles ducats, 2 florins d'or, 2 rosenobles, 1 florin de Hongrie, 3 angelots, 1 chaîne d'or de 20  $\frac{1}{2}$  couronnes, 3 anneaux d'or (le premier un cachet, le deuxième un souvenir, le troisième orné d'une turquoise) valant 7  $\frac{1}{2}$  couronnes, un demi-écu & trois Jules. On m'apprit en même temps que mon frère s'étoit fait faire des habits pour la somme de 30 couronnes, que pendant sa maladie il avoit légué aux pauvres 20 couronnes, enfin que son monument funèbre en avoit coûté 30; la domesticité s'étoit partagé la garde-robe, selon l'usage romain. Le cardinal me dit aussi : « *Legit aliquoties libros mihi admodum suspectos, & quanquam admonui eum, ut non legeret, tamen deprehendi sæpius legentem.* »

Il s'enquit avec curiosité de la Poméranie; y faisoit-il aussi chaud qu'à Rome? Le cardinal étoit, en effet, assis en chemise dans une salle à fenêtres garnies de toiles, au lieu de vitres; on arrosoit le parquet, certaines dispositions facilitent l'écoulement de l'eau. Ma réponse provoqua cette exclamation : « *O utinam & Romæ ejusmodi temperatum aërem haberemus!* » Nous nous retirâmes après que M. Hoyer eut remercié en notre commun nom. « As-tu en-

tendu ce qu'a dit le cardinal? » me demanda le docteur au retour. — « Sans doute. » — « Oui, » reprit-il, « bien court a été le séjour du *magister Joannes* à Acquapendente, & pourtant jamais Allemand ne fut moins friand des fruits d'Italie, figues fraîches, melons &c. » Il faut savoir que ces fruits sont délicieux, mais nuisibles à qui n'y est pas habitué; plus d'un Allemand nouveau débarqué cède à la tentation & paie de sa vie cette imprudence. Du reste, M. Hoyer n'avoit pas eu d'inquiétude sur mon frère, pour l'avoir rencontré dans la rue tout récemment. Je confiai au docteur l'argent & les bijoux jusqu'à mon départ.

M. Gaspard Hoyer étoit un petit homme honnête, loyal, serviable; que Dieu l'ait en sa grâce! Dans l'intérêt de ma bourse, il se donna beaucoup de mal pour me procurer un emploi chez l'intendant de l'hospice Sainte-Brigitte, un vieux prêtre suédois qui recevoit des pensionnaires, avocats, procureurs & sollicitateurs du tribunal de rote. Cuifiner, relaver, faire les lits, mettre le couvert, desservir, monter le vin, verser à boire &c., telles furent mes fonctions, rétribuées une demi-couronne par mois. On parut satisfait de mes talens culinaires; je n'avois guère, il est vrai, qu'à préparer la soupe dite *minestra*, les autres mets venant du cabaret. A Rome, où vivent tant de personnages qui, publiquement, ne peuvent habiter avec une

*Le docteur  
Hoyer me place  
en service à  
Sainte-Brigitte.  
Quelles choses  
ce poste me per-  
mit de voir &  
d'entendre.*



femme & où plaideurs & sollicitateurs affluent, lesquels seroient fort empêchés de tenir ménage, d'excellens cabarets fournissent poisson, viande, gibier, volaille, rôtis, bouillis, pâtés, vins fins, bref tout le menu d'un régal princier.

Un jour, à table, mon maître annonça l'heureuse nouvelle de la mort de Martin Luther : l'hérésiarque avoit fait la fin qu'il méritoit, une légion de diables s'étoit abattue sur lui, un varcarme épouvantable avoit mis en fuite toute l'assistance; Luther beugloit comme un taureau, en expirant il avoit poussé un horrible cri, son esprit continuoit à hanter la maison. Parmi les pensionnaires, ce fut à qui déblatérerait contre l'abominable Luther, ce suppôt de Satan, voué comme les démons aux flammes éternelles. Seul, un procureur de rote n'ouvrit la bouche que pour murmurer durant ce charitable colloque : « *O Jesu, fili Dei, miserere mei!* » sur l'air de la fameuse chanson des Italiens qui ne se termine jamais : *Falalilalela!*

Mon maître, qui disoit la messe à la chapelle de l'hospice, eut la fantaisie de me prendre pour acolyte; mon ignorance de la manœuvre & ma tiédeur à l'apprendre lui arrachèrent cette exclamation : « *Profecto tu es Lutheranus!* » — « *Sum Christianus,* » répliquai-je; « l'école au pays natal, à Spire & chez M. le receveur de l'ordre de Saint-Jean la besogne quotidienne m'ont privé du loisir de songer à la messe. » Je  
dois

dois avouer qu'à la longue les soupçons de l'hôpitalier ne laissèrent pas que de m'inspirer des craintes pour ma sécurité.

Mon maître officioit à toutes les fêtes patronales de la ville & des environs; or il y en avoit jusqu'à trois le même jour, & comme d'une église à l'autre le trajet étoit long, partis avant l'aube, nous rentrions tard au gîte; aussi notre sacoché contenoit-elle un large flacon de vin & de substantielles provisions de bouche. Chaque autel étoit tout préparé pour la messe: mon maître s'arrêtoit devant l'autel le plus proche de l'entrée, revêtoit sa chasuble & disoit une messe; la première, je l'entendois; puis nous partions pour une autre église; là, tandis que mon maître officioit, je m'asseyois derrière l'autel &, la gibecière sur les genoux, je mangeois un morceau en buvant un bon coup. L'heure du repas venue, le prêtre remarquoit le déchet, il m'en demandoit compte; je déclarois avec franchise avoir été incapable de prolonger le jeûne, auquel, du reste, je n'étois nullement tenu, puisque je ne disois pas la messe, & mes raisons passoient tant bien que mal.

Cette visite aux stations me permit de voir & d'apprendre en peu de temps une foule de choses, car mon maître, qui connoissoit la ville à fond, se plaisoit à me montrer les curiosités & faisoit volontiers un détour pour l'amour de moi.

t

Rome possède près de 150 églises, dont 7 principales, & quantité d'abbayes, couvens, hospices. Je n'ai point visité tous ces édifices & la plupart de ceux que j'ai vus ne m'ont rien présenté de remarquable. A la porte de chaque église, une table indique à quelle date ont lieu les stations & le nombre d'indulgences qu'on y gagne; la liste générale des stations & des indulgences se vend aussi, imprimée à part. Le total annuel des stations dépasse la centaine; on peut donc se racheter douze fois au moins de tous ses péchés, c'est-à-dire onze fois plus que le nécessaire, & l'on est encore gratifié de cent mille années d'indulgences. O bon Jésus, pourquoi n'es-tu pas resté aux cieus, si notre salut dépend des saints papes & de leurs belles indulgences, malgré lesquelles ils vont cependant rejoindre les démons en enfer?

*L'hospice du  
Saint-Esprit.  
Vive discussion  
avec le  
docteur Hoyer.*

Une mention spéciale est due à l'hospice du Saint-Esprit, l'orgueil de Rome & qui passe aux yeux des sages pour l'œuvre la plus méritoire de la chrétienté. Rome compte une foule de célibataires des deux sexes; autour du pape vivent quinze ou seize cardinaux qui tiennent cour aussi bien que nos princes d'Allemagne, puis une centaine d'évêques ayant domestiques, & enfin plusieurs milliers de prélats, chanoines, prêtres avec leurs serviteurs. J'ometts l'innombrable cohorte des jeunes moines, qui observent leur vœu de chasteté comme un chien le

carême. N'oublions pas cependant les affesseurs, avocats, procureurs, notaires, plaideurs de cent pays divers qui encombrant les tribunaux. A tout ce monde-là, défense d'avoir femme. Des milliers néanmoins abritent sous leur toit des personnes du sexe, prétendues cuisinières, blanchisseuses, filles de chambre. Supputez maintenant le nombre des ribaudes !

Elles jouissent d'une étonnante liberté, & mieux vaudroit à Rome bleffer, occire même un homme, que de rudoyer une gourgandine importune. A la vesprée, les grands seigneurs, pape, cardinaux, évêques, prélats font venir les filles de joie à domicile, sous des habits masculins; les autres gens savent assez où les trouver. Les courtisanes vendent cher leur marchandise, car elles se promènent couvertes de velours, de damas, de soie & d'or; elles ne peuvent, d'ailleurs, donner à bas prix, puisqu'elles paient un tribut élevé qui constitue, avec les messes, l'unique ressource des prêtres dont Rome fourmille. Pour connoître le revenu d'un ecclésiastique on demande : Combien de ribaudes ? & le chiffre indique s'il est plus ou moins favorisé. La belle merveille qu'ainsi privilégiées, vêtues avec luxe, richement entretenues, les prostituées affluent de toutes parts. Notez que les jouvencelles romaines se piquent d'émulation. (La cuisinière du docteur Hoyer, native de Nuremberg, avoit dû être une fort belle créature ;

son maître ne l'appeloit jamais que *Madonna Margarita*.) A 30 ou 35 ans, lorsqu'elles voient les galans s'éloigner, ces personnes se font cuisinières, blanchisseuses, filles de chambre, sans pour cela renoncer aux bonnes aubaines. Le résultat, le voici : on étouffoit, on jetoit dans les cloaques, on noyoit dans le Tibre plus de nouveau-nés qu'il n'en fut massacré à Bethléem; encore Hérode étoit-il un tyran impie, barbare, & il s'imaginoit défendre sa couronne; mais à Rome, par qui les pauvres innocens étoient-ils privés du baptême & de la vie? Par leur mère, par les auteurs de leurs jours, c'est-à-dire par les saints de ce monde, les vicaires du Christ!

Remédier au mal par les voies de Dieu même établies, point n'y falloit songer, le mariage étant déclaré incompatible avec le caractère sacerdotal; mais le pape Sixte IV, ayant à cœur d'arrêter ces meurtres horribles, restaura de fond en comble & agrandit par de belles constructions l'hôpital du Saint-Esprit, qui tomboit en ruine; il y installa une importante confrérie, à la tête de laquelle il s'inscrivit de sa propre main, exemple que suivirent beaucoup de cardinaux. A tout membre de la confrérie le privilège de se choisir un confesseur, & puissance audit confesseur de donner l'absolution plénière, en état de santé une fois, à l'article de la mort un nombre de fois

illimité, même pour les cas réservés au siège apostolique.

Les salles de l'hôpital sont belles & commodes, lits & accessoires ne laissent rien à désirer. Les malades de toute nationalité y reçoivent des soins assidus ; à la guérison, paie qui peut & qui veut, mais on ne renvoie les indigens qu'habillés de neuf & l'escarcelle garnie. Le personnel se compose de gardes-malades des deux sexes, de docteurs en médecine & de chirurgiens ; la maison possède, en outre, une excellente pharmacie, abondamment pourvue, à laquelle on a souvent recours du dehors. L'hospice élève les enfans trouvés & les orphelins ; les directeurs font apprendre aux garçons un métier selon leur goût & leurs aptitudes ; les filles ne restent pas non plus oisives, car de bonne heure elles tricotent, filent, cousent, tissent, exécutent enfin tous les travaux de leur sexe, sous l'œil des maîtresses attachées à l'établissement. Un pensionnaire veut-il se marier ? il doit en informer les administrateurs directement ou par un intermédiaire &, renseignemens pris sur les futurs, sur leurs moyens d'entretenir une famille, on leur donne une dot honnête, un trousseau, des ustensiles de ménage ; à Pentecôte, cinq, six, sept unions se célèbrent à l'hospice le même jour.

OÈuvre grandiose en vérité & qui semble défier la critique. Malgré des frais énormes, le

fort de l'institution est assuré par ses ressources; non point que le pape Sixte IV y ait mis du sien, mais songez aux sommes folles que ses courtisanes ont collectées au profit de l'hospice dans la chrétienté tout entière, en Allemagne aussi, par conséquent, & même en Poméranie, si j'en crois mes souvenirs de jeunesse. Un jour, à la promenade, je me hasardai à demander au docteur Hoyer s'il ne désirait pas revenir au pays, où il avoit parens, amis, biens, prébendes. Il répondit que non, à cause de la différence de religion: « Puissent mes compatriotes s'amender & se convertir, » ajouta-t-il, « comme en général tous ceux qui se sont détournés de la vraie & primitive doctrine catholique! » — « Mais, » répliquai-je, « c'est nous qui possédons la vraie & primitive doctrine catholique dans sa pureté. » Et M. Hoyer: « Il est écrit: *Vous les reconnoîtrez à leurs fruits*; eh bien, qu'on me cite en Allemagne une œuvre comparable à l'hospice du Saint-Esprit! » — « Cette parole du Christ m'est connue & je la rétorque contre les papistes. Quels bons fruits vraiment! Une vie d'abomination, le meurtre d'innocentes créatures, la prime qu'on donne à la débauche en recueillant les nouveau-nés! Pape, cardinaux, évêques, prélats, chanoines, leurs domestiques, moines, assesseurs, docteurs, procureurs, avocats, notaires & tous autres aboutissants des prêtres, ces gens-là ne feroient-ils pas mieux

de prendre femme? car autant l'Eternel condamne la fornication, autant il recommande aux ecclésiastiques comme aux laïques le saint état du mariage, antidote de la sodomie romaine. Ne lit-on pas aux Epîtres de Paul : *Le mariage est honorable entre tous?* Dès lors, plus de massacre des innocens, pères & mères élèvent eux-mêmes leur famille, l'hospice du Saint-Esprit devient inutile, immense économie! & chacun jouit d'une conscience tranquille.» A ce discours le docteur Hoyer ne répliqua mot, mais quelle grimace!

Rome renferme une grande quantité de belles maisons, car les papes, pour perpétuer leur mémoire, élèvent des palais de trois étages & à quatre faces; on démolit des rues entières si elles gênent la vue. Les matériaux sont des pierres de taille magnifiques; on connoît le dicton: « A Rome, grands blocs de marbre, grands personnages, grandscoquins.» Cardinaux & évêques ne se contentent pas non plus d'habitations obscures, d'humbles cabanes; aussi les maçons travaillent-ils sans relâche. Les buffles, espèce de forts bœufs, charrient les pierres, qui se montent le plus aisément du monde au moyen de curieux engins.

*Pourquoi tant de palais à Rome.*

Le pape fait une grande procession le jour du *Corpus Christi*. Les rues qu'il parcourt sont jonchées de verdure, de riches tentures tapissent les maisons; falves d'honneur, feux d'artifice

*Pompe déployée par le pape à la fête du Corpus Christi.*



ingénieux partent des palais ; foule compacte, on marcheroit sur les têtes, la moindre fenêtre est garnie de spectateurs. Au château Saint-Ange je vis brûler un admirable soleil, l'édifice sembloit tout en feu. A Saint-Pierre, de grosses pièces tiroient, l'artillerie du château Saint-Ange & celle des cardinaux répondoient ; c'étoit à ne plus rien voir ni entendre. Enfin le bruit s'apaise, le pape apparoît au balcon ; on lui présente un livre couvert d'une reliure d'or, il lit, mais je ne fais pas un mot. Soudain l'assistance entière, des milliers d'hommes, se prosterne ; seul, je reste debout ; mes voisins me regardent stupéfaits, pensant que je suis hors de sens. Sa lecture achevée (elle fut courte), le pape bénit le peuple ; qui s'écria : « *Vivat papa Paulus, vivat !* »

*Pasquin.  
Comme quoi l'on  
peut médire  
impunément du  
pape à Rome.*

Proche de l'église *Maria de Pace* se trouve Pasquin, haute statue de pierre qui chaque matin, pour ainsi dire, dénonce sans ménagement ni péril les méfaits des grands, des cardinaux & du pape. Il y étoit souvent question de Paul III ; que d'allusions à ce qui lui avoit valu le chapeau ! — Un Allemand, qui venoit à Rome chercher l'absolution, se confessa, entre autres, d'avoir mal parlé du pape ; cet aveu rendit le prêtre fort perplexe : le moyen, en effet, de crier au péché, quand toutes les minutes le pénitent pouvoit entendre injurier le pape ; d'un autre côté, passer condamnation  
sous

sous prétexte qu'à Rome le cas est commun, n'y avoit-il pas là de quoi toujours plus discréditer la papauté aux yeux des Allemands? En habile homme, le confesseur demanda: « *Ubi maledixisti Pontifici, in patriâ vel hic Romæ?* » — « *In patriâ,* » répondit l'autre. — « O, » s'écria le prêtre, « *commisisti grande peccatum; Romæ licet Pontifici maledicere, in patriâ vero non.* »

Le pape recrutoit alors au son du tambour, pour aider l'empereur à exterminer les Luthériens; 10,000 soldats & 500 cheveu-légers bien équipés s'engagèrent. Le quartier d'assemblée étoit à Bologne; le petit-fils du pape, Octave, gouverneur du château Saint-Ange, reçut le commandement de cette troupe. L'Inquisition d'Espagne redoubla de zèle afin d'exciter la sainte ardeur des reîtres & lansquenets. Un Espagnol, convaincu de luthéranisme, fut promené sur un cheval qui étoit couvert jusqu'aux sabots de pancartes représentant le diable; devant *Sancta Maria super Minervam* se dressoit le gibet, tout auprès le bûcher; le malheureux fut pendu & son cadavre brûlé, puis un moine bavard démontra longuement les dangers temporels & spirituels de l'hérésie luthérienne.

Les cardinaux donnèrent un grand banquet en l'honneur du duc Philippe de Brunswick. Parmi les domestiques de l'Eminence chez qui la fête avoit lieu, se trouvoit un seigneur espagnol; or, cette nation est encline au vol; on

*Levée de troupes en Italie contre les évangéliques d'Allemagne.*

*Inquisition d'Espagne.*

*Larcins & supplices fréquens à Rome. Singulier vol commis par un seigneur espagnol.*

connoît la réponse de l'empereur Charles V aux Espagnols qui l'incitoient à réprimer l'ivrognerie des Allemands : « Ce seroit vouloir empêcher un Espagnol de commettre un larcin ! » Jugeant donc l'occasion favorable, l'Espagnol, après s'être pourvu de pain & d'un flacon de vin, alla se blottir sous la table, dont les draperies retomboient jusqu'à terre ; en cas de surprise, comme le cardinal goûtoit beaucoup ses facéties, il feindroit d'avoir imaginé un tour plaisant. Deux de ses valets étoient apostés près du palais. Le banquet ne se termina qu'à minuit ; accablés de fatigue, les officiers pensèrent que l'argenterie ne s'envoleroit pas, une fois les portes closes ; ils la laissèrent donc là & se contentèrent de fermer derrière eux. Sortant alors de sa retraite, l'Espagnol introduit ses affidés & chacun emporte le plus qu'il peut. Le butin est vendu à la rue des Juifs, sauf les pièces les moins encombrantes, que le fripon conserve pour en tirer vanité ; puis les trois complices détalent à franc étrier du côté de Naples.

Les serviteurs de l'Eminence, qui s'étoient couchés tard, ne se levèrent pas de bon matin. Jugez de leur effroi quand ils rentrèrent dans la salle ! Ils en eurent la chair de poule. Comment éviter la prison ? falloit-il céler l'accident, ou prévenir le cardinal ? Ils prirent ce dernier parti. On les incarcéra & des courriers furent

lancés sur les routes pour avertir les aubergistes ; l'ordre exprès du pape étoit de conduire à Rome tout détenteur des objets volés. Voici que, las & affamé, l'Espagnol s'arrête à une hôtellerie ; on met le couvert ; à la vue des plats de terre, le voyageur s'indigne : « Qu'est-ce à dire ? suis-je un manant ! » & il commande à ses valets de sortir l'argenterie. L'aubergiste eut le loisir, à la cuisine, d'examiner cette vaisselle ; il la reconnoît, va quérir du renfort, & ses trois hôtes sont ramenés à Rome. Interrogé, l'Espagnol dénonce deux Juifs comme receleurs ; on lui confisque ses espèces ; l'argenterie se retrouve chez les Juifs, qui sont aussitôt mis sous les verrous.

Les Juifs vivent nombreux à Rome, confinés dans une longue rue fermée ; l'imprudent qui fortiroit de cette rue la semaine sainte, en ces jours qui rappellent le martyre du Christ, seroit infailliblement massacré. Pâque une fois passée, les Juifs recouvrent la sécurité, ils circulent & trafiquent sans entrave ni gêne. Les deux receleurs étoient les principaux & les plus riches de leur tribu ; des milliers de couronnes furent offertes pour leur rançon, mais en vain. Au pont Saint-Ange, les cinq criminels furent attachés au gibet, l'Espagnol au milieu, une couronne de laiton sur la tête, comme roi des voleurs.

Pas de semaine sans pendaïson. Je fus témoin

du fait suivant : le bourreau alloit repousser de l'échelle un condamné, quand une voix amie s'écria dans la foule : « *Messere Nicolao, confide in uno Dio !* » A quoi le voleur répondit : « *Messere, fi !* » Au même instant il fut lancé dans l'espace.

*De l'estrapade.* J'ai vu souvent donner l'estrapade, entre autres à des prêtres coupables d'avoir dit plus d'une messe par jour, ce qui portoit préjudice à leurs nombreux confrères. Une poulie est fixée au bord du toit ; au milieu de la corde est ajusté un bâton qui s'arrête franc à la poulie ; dans la rue, l'autre bout de la corde sert à lier le coupable, les mains derrière le dos ; puis on le hisse & on le laisse brusquement retomber, sans que ses pieds touchent de nouveau terre ; de la sorte, les poignets passent par-dessus la tête, les épaules se disloquent. Après trois traits on détache le supplicé ; on le fait entrer dans la maison & on lui remet les membres, opération que les *lictors* exécutent prestement, vu la grande habitude qu'ils en ont. Il y a des patients qui demeurent estropiés toute leur vie ; en revanche, j'ai connu un prêtre qui, pour une pièce d'un Jules, consentoit à subir trois tours.

*Motifs  
de mon départ  
de Rome.*

Je songeois au départ, non sans être fort perplexe, car la canicule approchoit & en Italie les gens du nord ne peuvent la supporter ; d'autre part, sur toute ma route la guerre étoit déchaînée, & les soldats welches sont diables

cent fois pires que les Allemands; en Allemagne même, comment réussir à traverser les formidables cohortes impériales, les sauvages bandes de Bohêmes, enfin l'armée protestante? Falloit-il donc prolonger mon séjour à Rome? Non, la prudence s'y oppoſoit, j'avois trop bien entendu le cardinal de S. Flore dire de mon frère : «*Fruſtra eum admonui, ut non legeret libros ſuſpectos.*» Or, mon opinion ſur l'hoſpice du Saint-Eſprit avoit ſcandalisé le docteur Hoyer, & l'hôpitalier de Sainte-Brigitte s'étoit écrié avec un juron : «*Profeſto tu es Lutheranus!*» L'Inquiſition eſpagnole ſévifſoit rigoureuſement, & comme le vin étoit bon, je riſquois fort d'oublier une minute les ſages avis de mon ancien maître le commandeur de Saint-Jean. En conféquence, après mûre réflexion, plein de confiance en l'Eternel & comptant auſſi ſur la fidèle compagnie de *Petrus*, j'annonçai mon départ au docteur Hoyer. Il crut devoir me rendre attentif aux dangers du voyage, mais trouvant ma réſolution inébranlable, il me remit la ſucceſſion fraternelle, avec une lettre pour mon père. Je me ſéparai du Suédois *bonâ cum veniâ*, puisqu'il me donna une couronne pour les fix ſemaines que je l'avois ſervi.

*Je prends amicalement congé du docteur Hoyer & de mon maître le Suédois.*

J'avois dit à mon camarade *Petrus* que, juſqu'au départ, je confiois à M. Hoyer les valeurs reſtituées par le cardinal; de ce moment il parla de quitter Rome, ſurtout lorſque les

*De novo periculo & liberatione ex eodem.*

enrôlemens eurent commencé (pas plus tôt inscrits, les reîtres étoient dirigés sur Bologne); enfin nous fixâmes notre départ au 5 juillet. Dieu, encore une fois, me prit sous sa sauvegarde. J'avois lié connoissance avec un compagnon à peu près de mon âge, nommé Nicolas, fils d'un tailleur de Lubeck; il m'exposa qu'après plusieurs années de séjour à Rome, il avoit envie de revoir le pays, mais que l'argent lui manquoit: si je voulois le défrayer en route, il me rembourseroit à Lubeck & se tiendroit à jamais pour mon obligé. Sa demande me remplit d'aïse, car je l'estimois honnête homme & loyal; sans compter qu'il possédoit à merveille l'italien, que je savois très mal; je bénis donc la Providence qui m'envoyoit un *comitem mente fideque parem*.

La veille de notre départ, je fus annoncer à *Petrus* cette excellente nouvelle. Mon homme pâlit, devint sombre & ne sonna mot. J'attribuai cette froideur à quelque contrariété: « *Petre,* » lui dis-je, « nous viendrons vous prendre de grand matin. » Après un instant d'hésitation, il répondit: « Oui » & s'éloigna. Le lendemain, j'arrive avec Nicolas, tous deux prêts & équipés. *Petrus* logeoit chez de pauvres gens; simple lansquenet, il ne possédoit que ce qu'il avoit sur le corps, au dire de son hôtesse. Cette femme nous apprit alors qu'en me quittant, *Petrus* avoit couru s'engager & qu'il

s'étoit enfui sur l'heure, par crainte de ses créanciers & malgré sa promesse de les payer tous avec l'argent qu'il attendoit incessamment. Que mes enfans louent l'Eternel, il m'a sauvé au moment où j'allois en aveugle me livrer à la merci d'un mercenaire vagabond ! Nul doute, en effet, qu'à peine hors de ville, j'aurois été occis en quelque lieu solitaire (il n'en manque pas aux environs de Rome); pas un chat ne se fût inquiété de moi; pour le moins, *Petrus* m'auroit dépouillé à fond avant de me relâcher, & comme j'ignorois la langue du pays, je frémis à la pensée du sort misérable qui m'étoit réservé.

Ici je consigne pour mes enfans la prédiction du saint docteur Martin Luther : « La guerre, » avoit-il dit, « fera expier à l'Allemagne ses péchés; je la retarderai ma vie durant, mais elle éclatera dès que j'aurai expiré. » Or, il s'endormit au Seigneur le 18 février de cette année 1546, à Eisleben, sa ville natale, & les historiens témoignent que les préparatifs de guerre commencèrent en février, au moment où il tomboit malade; moi-même, en avril, j'avois des preuves surabondantes que l'empereur & le pape armoient de tous côtés, & ce fut au commencement de juin que le cardinal de Trente arriva à Rome, dépêché par S. M. I.

pour hâter l'envoi des 10,000 gens de  
 pied italiens, outre 500 hommes  
 de cavalerie légère.



## CHAPITRE VII.

*De Rome à Stralsund, par Viterbe, Florence, Mantoue, Trente, Inspruck, Ratisbonne & Nuremberg. Aventures diverses.*

*Première  
journée de  
marché. Com-  
ment j'étois  
équipé.*



Le matin du 6 juillet 1546, âgé de 26 ans, je sortis de Rome avec mon fidèle compagnon Nicolas. Mon or étoit cousu dans ma collerette, la chaîne dans mon haut-de-chausses. En fait de bagage, une petite sacochette renfermant une chemise & les *poëmata* composés par mon frère à Spire & à Rome; sur l'épaule, une trouffe à laquelle, dans la journée, j'attachois mon manteau; la rapière au côté, un chapelet à la taillade du haut-de-chausses, comme un soldat qui rejoint. Nous étions convenus (car il y alloit de la vie) que je feindrois d'être muet; aussi Nicolas ne me quittoit-il une seconde, non pas même quand un besoin me prenoit; aux lansquenets qui m'accostoient sur la route sans recevoir de réponse, il faisoit part de ma prétendue infirmité: « Quel dommage, » disoient-ils, « un si beau garçon! Mais baste! il n'en pourfendra pas moins tout comme un autre ces brigands de

de Luthériens. » — « Oh ! n'ayez aucune inquiétude à cet égard, » ajoutoit mon camarade. C'est ainsi que nous avançons au travers des mercenaires welches.

Le lendemain de notre départ, le duc Octave passa en poste, lui & cinq personnes. Nous atteignîmes Ronciglione, village à 2 milles de Viterbe, & résolûmes d'y souper, comptant gagner ensuite notre lit afin d'arriver à la ville de bonne heure, frais & dispos, mais pas avant l'aube cependant, car nous voulions faire des emplettes. A peine étions-nous attablés, qu'une soldatesque tumultueuse envahit l'auberge; l'hôte nous conjura de rester cois, il trembloit pour lui-même. Ces bandits commencèrent par le jeter à la porte; le garde-manger fut mis au pillage; après avoir bu tout leur souf, ils défoncèrent les tonneaux & le vin inonda la cave. Quelle engeance abominable! Combien les mercenaires welches surpassent en sauvagerie les lansquenets d'Allemagne! Voilà ce qu'ils se permettoient en pays ami, sous les yeux du pape. Ils nous invitèrent à les accompagner jusqu'à Viterbe; Nicolas eut beau objecter que la nuit tomboit & que les portes seroient fermées: « Non, » répondirent-ils, « nous entrerons quand même. » Il fallut bien les suivre. Nous arrivâmes vers minuit, on hêla le garde: « Qui va là? » demanda-t-il. — « Soldats du duc Octave! » & le guichet s'ouvrit.

*Le duc Octave.  
Fâcheuse rencontre de mercenaires.*

»

*Dieu, par l'un  
de ses anges,  
nous sauve  
d'un péril im-  
minent. Que la  
lecture de ces  
lignes contribue  
à l'édification  
des miens.*

Je recommande ce qui fuit aux méditations de mes enfans ; qu'ils rapprochent mon aventure de celle de Simon Grynæus, amplement relatée dans les écrits de Philippe Mélanchthon, Selneccerus, Camerarius, Manlius & autres doctes personnages. En 1529, Grynæus, alors *professor mathematicæ* à Heidelberg, vint voir Mélanchthon à la diète de Spire ; il entendit Faber, une de ses vieilles connoissances, débiter en chaire quantité d'erreurs sur la transsubstantiation. L'ayant accosté au sortir de l'église, il entama une discussion & Faber, sous prétexte de la reprendre, l'invita pour le lendemain à son hôtellerie. Mélanchthon & ses amis dissuadèrent Grynæus de s'y rendre. Le jour suivant, au moment du dîner, un vieillard de mine chétive arrête Manlius à l'entrée de la salle & lui demande où est Grynæus : les huissiers, annonce-t-il, s'apprêtent à le saisir. Aussitôt les savans qui se trouvoient là emmènent Grynæus hors de la ville & attendent sur la rive qu'il ait passé le Rhin ; à trois ou quatre maisons de l'hôtellerie, ils avoient rencontré les huissiers qui, par bonheur, ne les connoissoient point, non plus que Grynæus. Du vieillard aucune autre nouvelle, on pensa que c'étoit un ange ; je le tiendrois plutôt pour un pieux Nicodème qui, prévenu des méchans desseins de Faber, avoit voulu les faire échouer sans se compromettre. Maintenant voici mon aventure.

Notre entrée à Viterbe se fit au beau milieu de la nuit. La prudence ordonnoit d'éviter les logis de mercenaires, car la rencontre de *Petrus* nous eût été fatale; mais partout la soldatesque! Errant de maison en maison, remplis d'anxiété, nous invoquions le Seigneur, notre dernière espérance. Et voici, un homme de quarante ans & de belle prestance nous accoste; jamais nous ne l'avions vu, pas une syllabe n'étoit sortie de notre bouche, nous étions habillés à la welche, chacun nous eût pris pour des soldats, même en plein midi; eh bien, sans préambule, il nous adresse la parole en notre langue: « Vous êtes Allemands & en pays welche, l'oubliez-vous? Si le podestat vous appréhende, c'est l'estrapade & pis encore. Vous regagnez l'Allemagne (comment le favoit-il, à moins de lire dans notre pensée?), laissez-moi vous mettre sur le chemin. » Muets de surprise, nous le suivîmes en silence jusqu'à la porte de la ville; il échangea quelques mots avec le gardien, lequel nous dit en son jargon: « Pour l'amour de vous, amis, j'enfreindrai la consigne qui défend expressément d'ouvrir avant l'aube. Vous ne trouverez rien dans le faubourg, je vous en avertis; les soldats ont tout pillé, tout brûlé; mais vous ne mourrez ni de faim ni de soif pour une nuit. » Il nous fit sortir & se hâta de refermer.

Qui nous avoit servi de guide? je me le demande. Rassurés par le sentiment de la pré-

fence divine, nous célébrâmes en nos cœurs cette délivrance miraculeuse. Le faubourg, détruit par l'incendie, n'étoit plus qu'un amas de décombres. Nous couchâmes en plein champ sur la paille d'une aire où l'on bat le blé au moyen de chevaux & de bœufs. Il faisoit jour à notre réveil, & qu'aperçûmes-nous au-dessus de nos têtes? une potence! Vers midi nous atteignîmes Montefiascone, jolie ville renommée pour son muscat. Grâce à Dieu, notre voyage se continua sans alarme nouvelle; nous ne revîmes des mercenaires qu'à Bologne.

*Montefiascone,  
bourgade.*

Halte jusqu'au soir à Montefiascone, où l'on nous servit poulets rôtis & plats succulents, mais la chaleur accablante chassoit l'appétit; les accolades à la bouteille n'en furent que plus fréquentes. On raconte qu'un voyageur avoit l'habitude, à chaque hôtellerie, de faire goûter le vin par son valet. « *Est!* » disoit ce dernier si le vin étoit mauvais; « *Est! Est!* » s'il étoit passable; « *Est! Est! Est!* » s'il étoit bon. Et le gentilhomme descendoit ou passoit son chemin. Or, à Montefiascone, le domestique ne manqua pas de s'écrier: « *Est! Est! Est!* » mais tant longuement but son maître, qu'une inflammation l'emporta. Quand les parens s'enquirent de la cause de la maladie, le valet répondit: « *Est, Est, Est facit quod dominus meus hic jacet,* » & dans sa douleur il ne cessoit de répéter: « *O Est, Est, Est, dominus meus mortuus est!* »

Le 9 juillet, nous arrivâmes à Acquapendente, où mon frère étoit décédé; je visitai l'église sans pouvoir découvrir sa sépulture. Adresser des questions, c'eût été nous trahir, alors que les Allemands étoient en butte à l'animosité publique.

*Acquapendente,  
bourgade.*

Sienna, ville importante, avec une célèbre université, s'appelle *Siena virgo*, quoiqu'elle ait depuis longtemps perdu sa virginité. D'une montagne voisine on aperçoit deux bourgades nommées l'une Cent, l'autre Nonagent; le pape étant à Sienna, un moine s'engagea à lui faire voir *centum nonaginta civitates*; une fois Sa Sainteté parvenue au fommet, il lui montra les deux villes en question.

*Ville de Sienna.*

*Firenze bella est* la perle de l'Italie. A l'entrée de chaque ville on nous disoit: « *Liga la spada*, liez la garde au fourreau; » à Florence il fallut déposer notre arme; si nous n'avions fait que passer, un homme nous auroit accompagnés pour nous la rendre à l'autre porte; mais sur notre déclaration que nous séjournerions jusqu'au soir, nos épées furent prises & à la poignée on attachâ une taille dont nous gardâmes un morceau. Du reste, quelqu'un vint en ville avec nous &, entre autres renseignemens utiles, nous indiqua une belle hôtellerie, où pour notre argent nous fûmes traités à souhait. Un magnifique palais, une église toute de marbre varié de couleur & assemblé avec un art parfait,

*Florence;  
des curiosités  
que nous y  
vîmes.*

douze lions & lionnes, deux tigres & un aigle, voilà ce dont je me souviens. Que d'autres curiosités à voir ! mais nous n'avions que l'Allemagne en tête. A la fraîcheur, nous poursuivîmes notre voyage ; on nous restitua nos armes aux portes, sur le vu de la taille.

*Mont Scarperia. Bologne.*

Après avoir franchi le mont Scarperia, mont rocailleux très justement baptisé, car c'est le passage d'Italie le plus fatal aux chaussures & aux pieds, nous entrâmes, le 13 juillet dans la matinée, à Bologne, grande cité appartenant au pape (*Bononia grassa, Padua la passa*) & dotée d'une école fameuse. La ville regorgeant de mercenaires, nous n'eûmes garde d'y moisir.

*Ici de nouveau j'appelle l'attention de mes enfans sur le secours que Dieu nous envoya.*

A quelque distance de Bologne commence un canal creusé de main d'homme. Là, Dieu nous fit rencontrer un habitant de Mantoue qui revenoit de s'engager en qualité de reître ; il nous proposa de louer un bateau en commun jusqu'à Ferrare. « Où allez-vous ? » demanda-t-il. Comme nous avions l'air de soldats & qu'il pouvoit s'étonner de nous voir tourner le dos au quartier d'assemblée, nous imaginâmes de répondre que notre maître étoit au concile de Trente. « Oh ! » reprit-il, « vous allez plus loin. » Nous ne dîmes ni oui ni non. Il savoit un peu de latin, moi de même, & devant lui je ne foutins plus mon rôle de muet. Il professoit une mince estime pour le pape & le papisme. « Comment osez-vous, » m'écriai-je, « parler de

la forte en Italie, sur les terres de l'Eglise? Et pourquoi, imbu de pareilles opinions, prenez-vous du service contre les évangeliques? » — « Bah! » répliqua-t-il, « je n'ai point de chapeau de cardinal à perdre &, homme de guerre, je suis à qui me paie. » Lorsque nous approchâmes du Pô, il nous dit: « Ferrare est évidemment la route la plus directe pour l'Allemagne, mais qu'y verriez-vous d'intéressant? Ce n'est qu'une grande ville de vieux style. Venez plutôt à Mantoue, la patrie de Virgile, belle, plaisante, forte cité, ayant un superbe château. Le repos dans l'embarcation compensera le détour. Je me ferai débarquer devant Ferrare, où j'engagerai un batelier; l'endroit est réputé pour les oies grasses qu'en cette saison on y mange toutes fumantes au sortir de la broche; je veux vous en rapporter une, avec du pain & du vin; courte fera mon absence. »

Certes, Ferrare, si connue par son université, son importance, son antique origine, excitoit vivement notre curiosité; mais le conseil du reître étoit bon à suivre, car en remontant le Pô, nous avancerions malgré la chaleur. Notre guide revint bientôt avec ce qu'il avoit promis. Le batelier qu'il amenoit, vêtu d'une simple chemise, avala d'un trait une mesure entière d'un vin très fort que nous lui offrîmes, puis, la corde sur l'épaule, il nous hâla jusqu'à Mantoue; Ostiglia fut l'étape de nuit.



Arrivés dans la matinée du 15 juillet, nous pûmes encore avant le dîner parcourir Mantoue, qui ne trompa d'aucune manière notre attente. Après nous avoir montré le château & les principaux édifices, l'aimable reître se fit un plaisir de nous traiter à l'auberge. « Etes-vous, » nous demanda-t-il, « pourvus de menue monnoie ayant cours partout? Sachez, en effet, la coquinerie des hôteliers: ils refusent de prendre votre monnoie & vous rendent sur une couronne, puis à l'auberge suivante on ne veut plus accepter ce même argent qu'au-dessous de sa valeur. Donnez-moi une couronne, je vous procurerai de la monnoie qui passe jusqu'à Trente. » Il rapporta de bonnes pièces d'argent, non pour une, mais pour deux couronnes, nous priant d'accepter la seconde en cadeau, parce que, dit-il, « je vous crois d'honnêtes compagnons. » Hors les murs, il nous traça en détail notre itinéraire, appela sur nos têtes la protection des anges & nous donna sa bénédiction: « Elle vaut mieux, » ajouta-t-il, « aux yeux de l'Eternel & contre le diable, que si le pape Paul à Rome vous avoit imposé lui-même ses mains sacrées. » Quelle heureuse rencontre! que de grâces n'avions-nous pas à rendre à Dieu!

*De Mantoue à  
Trente.*

Non loin de Mantoue, à un carrefour, voici deux voyageurs venant de Vérone. Un Pater de plus ou de moins, & nous les manquions. Or, c'étoient mes compagnons de Kempten à Rome

Rome qui, après avoir poussé jusqu'à Naples, avoient au retour visité Venise ; ils rentroient chez eux par Milan & la France, ils voulurent m'entraîner ; je ne demandois qu'à les suivre, mais comme Nicolas étoit d'un autre avis, c'eût été conscience d'indisposer le camarade que l'Eternel m'avoit octroyé.

En apprenant la conduite de *Petrus*, mes interlocuteurs n'eurent aucun doute sur le danger que mes imprudentes confidences m'avoient fait courir ; si les Italiens valent peu, les Allemands finissent, après un long séjour en pays welche, par ne plus rien valoir du tout ; preuve en soit le proverbe : *Tedesco italianato è un diavolo incarnato*. Plus tard, les nouvelles orales ou écrites m'apprirent les troubles de France & des Pays-Bas, & quels obstacles nous eussions rencontrés si nous avions choisi la route de Milan : nouveau fujet de gratitude envers la divine Providence.

Nous passâmes assez près de Vérone pour en distinguer les maisons ; c'est une grande ville. A Trente, où se parlent les deux langues, mais l'allemand plus que l'italien, ma prétendue infirmité cessa, & ce fut à Nicolas d'être muet, car le dialecte lubeckois n'est pas compris avant Brunswick.

Les scorpions en Italie se glissent partout, dans les chambres, sous les lits, au milieu des draps ; aussi place-t-on devant les fenêtres de

l'huile de scorpion, c'est-à-dire de l'huile où l'on a noyé un de ces animaux ; mise sur la piqûre, elle arrête l'effet du poison. Pour moi, durant tout mon séjour en Italie, je n'ai pas aperçu le moindre scorpion.

*De Trente à  
Sterzing.*

Le 18 juillet, nous arrivions à Botzen, ville importante avec de riches mines. Le 19, nous étions à Brixen, plaisante bourgade dans un joli site ; son chapitre est considéré, le docteur Gaspard Hoyer en étoit chanoine, & c'est là qu'il mourut.

*Qui nous ren-  
contrâmes  
sur la route de  
Sterzing.*

Les troupes d'Augsbourg, sous les ordres de Sébastien Schærntlin, avoient enlevé le château d'Ehrenberg. Le roi Ferdinand tenta de rentrer dans la place à l'aide des mineurs de Botzen ; mais la solde vint à manquer &, vivement irritée, cette horde farouche qui, pour n'être guère dévote, préféroit encore Luther au pape, reprit en masse le chemin de ses foyers. Entre Brixen & Sterzing, la malefortune nous fit tomber au beau milieu de la bande. A la vue de notre costume welche, de notre équipement guerrier, tous brandirent l'épieu : « Tue les papistes ! Tue ces canailles welches ! » Nicolas, longtemps habitué à porter la parole, lâcha quelques mots en son patois ; les vociférations redoublèrent : « Ils sont des Pays-Bas ! Ils valent les Italiens ! » — « Frères, » m'écriai-je, « détrompez-vous, nous sommes bons Allemands, luthériens, évangéliques comme vous ; ainsi, point de violence. »

L'entretien s'engagea, ils se répandirent en plaintes amères contre le roi & sa prétention de guerroyer sans un denier vaillant : « Des horions pour toute folde, grand merci ! Nous retournons aux mines, on y gagne au moins quelque argent. » Les adieux furent empreints de cordialité. Je réitérai au bon Nicolas la recommandation de se taire à son tour & de me laisser parler.

Inspruck, capitale du Tyrol, est une assez *Inspruck.* grande ville, aux longues rues garnies d'écuries pour quelques milliers de chevaux, car le roi, les archiducs d'Autriche & toute leur suite s'y arrêtent fréquemment. Les apostrophes des mineurs de Botzen nous engagèrent à transformer à la mode allemande notre costume.

Le trajet le plus direct étoit Ulm, Cannstadt, Spire, Francfort, puis la Hesse & Brunswick. Or, deux routes partent d'Inspruck, l'une pour la Bavière, l'autre pour la Souabe. Ayant rencontré aux portes de la ville des gens qui disoient se rendre en Allemagne, nous les suivîmes de confiance ; quelle fut notre surprise d'arriver, non point en Souabe, mais en Bavière, à Hall & à Ratisbonne ! Eh bien (ce fut plus tard que nous l'apprîmes), à ce moment la nombreuse armée que l'empereur attendoit de France & d'Espagne se dispoit à pénétrer en Souabe ; les troupes papales, à qui les messages impériaux ne laissoient aucune trêve, arrivoient

à Landshut, tandis que toutes les forces protestantes, l'électeur de Saxe & le landgrave de Hesse à leur tête, occupoient la contrée. Que de périls nous eussions courus, si Dieu ne s'étoit fait notre guide !

Nous voulûmes descendre en radeau de Hall à Ratisbonne, mais dans l'embarcation surchargée, un cheval piétinoit d'une manière inquiétante, l'eau entroit à travers les pièces de bois disjointes; nous préférâmes débarquer & fatiguer nos jambes, plutôt que de boire un mauvais coup. Une demi-lieue plus loin, les bateleurs, débarrassés du cheval, s'approchèrent de la rive pour nous offrir de nouveau leurs services; nous restâmes néanmoins fidèles au plancher des vaches.

*Couvent  
d'Ebersberg.  
Tentative  
avortée de  
mendicité.*

Au beau monastère d'Ebersberg, la curiosité nous prit de savoir ce que rapporte le métier de mendiant. Humbles & contrits, nous accostâmes le chancelier à son entrée chez l'abbé: « Nous arrivons de Rome, nos ressources sont épuisées, que le seigneur abbé daigne nous secourir. » Après avoir promis ses bons offices, le chancelier s'informe de l'armée italienne: « Nous l'avons laissée à Bologne, » répondîmes-nous, « on la passoit en revue, vous la verrez bientôt. » Et voilà toute la sainte maison sens dessus dessous; les moines accourent vers l'abbé, ils vont, viennent éperdus, car pour un couvent fis en rase campagne, mercenaires romains ou

soldats de Schmalkalden c'étoit tout un. Comme nos chétives personnes étoient oubliées en cet émoi, je dis à Nicolas : « Entrons à l'auberge (elle étoit vis-à-vis) & montrons à ces frocards que nous nous moquons de leur soupe. Foin du métier ! Attendons de le savoir mieux ! » Nous commandâmes les meilleurs plats, arrosés d'un vin généreux, & les éclats de notre gaité parvinrent jusq'au monastère. L'écot payé, nous poursuivîmes notre voyage.

Halte de quatre jours dans la grande & belle ville impériale de Ratisbonne. Le roi Ferdinand, son épouse, ses filles, les dames de la cour aux toilettes somptueuses logeoient sur la place, dont les superbes maisons s'étoient élégamment décorées. Nous y vîmes le carrosse envoyé par le duc de Mantoue à sa fiancée : il étoit entièrement blanc & d'une construction irréprochable, partout l'argent remplaçoit le fer, même pour le moindre clou. L'attelage se composoit de quatre magnifiques jumens blanches, sans une tache, tout d'argent harnachées, le fondement garni de trois anneaux du précieux métal. Vêtu de soie blanche, bottes & fouet de même couleur, éperons d'argent, le cocher fit trois fois le tour de la place au petit pas.

Nous pûmes constater que l'empereur & le roi étoient en force. Nuit & jour, à l'intérieur comme à l'extérieur, on faisoit bonne garde. L'armée de Bohême campoit au delà du Danube,

*Ce que nous  
vîmes à  
Ratisbonne.*

tandis que les Allemands occupoient la tête du pont du côté de la ville. On nous avertit qu'il y avoit danger à s'aventurer parmi les Bohêmes; entre ces enragés & les lansquenets allemands, chaque jour voyoit éclater une nouvelle dispute, suivie de bleffures souvent mortelles. D'autre part, les troupes protestantes étoient en marche; rien de plus difficile que de franchir leurs lignes. Il falloit pourtant quitter Ratisbonne; nous partîmes bravement, décidés à ne point perdre la tête en cas d'arrestation, mais à nous faire conduire devant l'officier supérieur, car pourquoi redouter un interrogatoire? quel péril à dire d'où nous venions, où nous allions? Notre fort étoit, d'ailleurs, entre les mains de Celui qui, en Italie, nous avoit confiés à la protection de ses anges.

Nous réusîmes à traverser l'armée de Bohême, sans même apercevoir un seul homme de guerre, ni à pied, ni à cheval. Nous marchions droit sur Nuremberg; route délicieuse, temps magnifique, hôtelleries copieusement approvisionnées &, l'escarcelle aidant, partout accueil empressé, d'altercation nulle part. Toutefois Satan continuoit son maudit jeu.

*Notre passe-  
temps sur la  
route de  
Nuremberg.*

Au gros du jour, à l'ombre d'un buisson, nous donnions la chasse à la vermine qui nous rongeoit: horrible massacre d'insectes en bon point, mais les démangeaisons persiffoient, tout étoit à recommencer le lendemain, & chez

moi nulle différence appréciable pour la taille non plus que pour le nombre. Nicolas n'avoit pas cette fatale chance, on en saura bientôt la raison. Impossible de s'imaginer ce que nous avons souffert sur les routes d'Italie, en pleine canicule ; chaque matin, au sortir de l'auberge, les premiers rayons de l'aube nous faisoient dire : « *Ecce*, l'ennemi s'avance ! » Nous avions constamment le soleil à dos, aussi nos épaules ruisseloient-elles. Par cette chaleur accablante, la vermine suçoit nos forces ; trois, quatre fois dans la journée notre chemise se trempoit de sueur, puis séchoit sur le corps & se pourrifoit. Heureusement que ma sacoché renfermoit une chemise propre &, dans un bois non loin de Nuremberg, je résolus de changer de linge ; eh bien, la chemise que je portois depuis Rome étoit pourrie à la détacher avec les doigts. Avant de la jeter, j'eus soin de reprendre l'or cousu dans la collerette, ce qui me fit découvrir pourquoi les battues me profitoient moins qu'à Nicolas : le gibier, en effet, fourmilloit dans mon or ; c'étoit son refuge &, après chaque alerte, il sortoit plus dégourdi, plus vorace, plus sanguinaire que jamais.

Nuremberg est l'*oculus Germaniæ* ; l'Allemagne, disent les Italiens, n'a qu'un œil, Nuremberg. A Nuremberg les marchands, à Augsbourg les grands négocians. Nous demeurâmes trois jours dans cette curieuse ville, & ce n'est point



du temps perdu que d'étudier son régime civil & ecclésiastique. Nous y complétâmes notre costume à l'allemande par des pourpoints à taille courte. Il me parut inutile de cacher plus longtemps dans mes habits l'or & les bijoux, car malgré les 80 milles qui nous en séparaient encore, je me croyois déjà au pays.

*Histoire du  
seigneur de  
Plawe.*

A notre hôtellerie logeoit le sire de Plawe, gentilhomme bohémien de grande considération, homme de guerre éprouvé, personnage avisé, sage, difert, en faveur auprès des princes & des électeurs, connu de tous les hauts dignitaires d'Allemagne, de France & d'Italie. Son histoire, je l'espère, intéressera mes enfans. Un sire de Plawe étoit sans postérité; pour empêcher le retour de ses fiefs au fuzerain, il décida son épouse à simuler une grossesse & s'entendit avec un berger du voisinage, garçon bien découplé, dont la femme étoit enceinte. L'enfant qui vint au monde étant du sexe masculin, on l'apporta clandestinement au château, où les réjouissances commencèrent; parrains d'accourir, grande pompe au baptême. Or, sept ans plus tard, la dame de Plawe accoucha réellement d'un fils; les deux enfans furent élevés en frères. Une fois d'âge, l'aîné visita les cours & partout se fit bien venir. Le père meurt; l'aîné, qui se sentoit à l'étroit au logis, abandonne au cadet la seigneurie contre une rente. Mais la mère tombe malade à son tour,

avant

avant de trépasser elle révèle à son véritable enfant le secret. L'aîné, ne recevant plus sa pension, réclame; on lui répond qu'il est simple fils de berger. Il déféra l'affaire au suzerain, le roi Ferdinand (les sires de Plawe portent le titre de burgrave de Misnie & de premier chancelier du royaume de Bohême). Pour établir sa filiation, il produisit les nombreuses lettres où son père le recommandoit en termes exprès à l'empereur & aux princes comme son héritier légitime. Mains puissans personnages, la plupart évangéliques, s'intéressèrent à sa cause & pourvurent largement à son entretien. Les principales universités welches & allemandes déclarèrent toutes qu'il faisoit la preuve de sa filiation. Mais le roi Ferdinand penchoit pour la partie adverse, sans doute *ratione papisticæ religionis*.

En des conjonctures si difficiles, ce gentilhomme estima ne pas devoir prendre du service dans la guerre entre l'empereur & la ligue de Schmalkalden, ne voulant trahir ni son maître, ni sa conscience. La catastrophe qu'il redoutoit l'atteignit quand même. Environ six mois après la fin de la guerre, lorsqu'il s'applaudissoit déjà de son habile abstention, il fut appréhendé au corps par ordre du roi Ferdinand, embarqué sur un radeau & conduit en Hongrie. On n'entendit plus jamais parler de lui.

Le 11 août, nous n'atteignîmes Nordhausen, dans le Harz, qu'au moment de la fermeture des

*Comment on nous prit pour des incendiaires*

portes, mais encore assez tôt pour remarquer dix cadavres liés à des poteaux. La garde renforcée fit mine de nous laisser dehors; elle nous montra les suppliciés. « S'ils sont là, » répondîmes-nous, « c'est qu'ils l'ont mérité. Notre cas est différent. » Une fois en ville, impossible de trouver un abri; je m'informai de la demeure du bourgmestre, il étoit au logis.

Les premiers propos échangés & quand nous eûmes décliné noms, pays, itinéraire, le bourgmestre nous questionna sur le début des hostilités; nous dîmes ce que nous en savions, puis nous lui exposâmes notre embarras: « Jamais, au cours de ce pénible voyage, pas même en Italie, nous n'avons rencontré pareille inhumanité. Nous n'exigeons rien pour rien, nous paierons, personne n'aura sujet de se plaindre; veuillez donc nous assigner d'office un gîte honnête. » Notre mise sordide n'empêcha pas le bourgmestre de nous juger inoffensifs; en homme de sens, il s'excusa: « Nos bourgeois, » dit-il, « sont encore sous le coup d'une vive alarme, car nous savons pertinemment qu'une bande soudoyée par le suppôt de l'enfer qui trône à Rome parcourt le pays saxon, empoisonnant sources & pâturages & mettant le feu partout. La preuve, ce sont les dix suppliciés que vous avez dû voir à votre arrivée, leur crime est avéré. » — « D'accord ! » répliquai-je, « mais si notre conscience étoit le moins du monde chargée, aurions-nous l'audace

de nous présenter au premier magistrat de la ville? »

Le bourgmestre donna l'ordre à un serviteur de nous mener de sa part chez un certain particulier. C'étoit un boucher approvisionné de belle viande grasse; sur le foyer, du bœuf cuisoit à l'étouffée, sans doute pour être débité tout chaud le lendemain matin. Nous en demandâmes, puis : « Qu'avez-vous à boire? » — « D'excellente bière de Nordhausen. » Mais nous étions habitués au vin : « Avez-vous du vin? il en faut avec le rôti. » — « Si vous le payez! La mesure coûte tant. » — « Voici l'argent. » — « Désirez-vous du poisson? » — « Oui! car après journée si rude, que la soirée au moins soit bonne. Allons! prenez place & tenez-nous compagnie. » Il ouvroit de grands yeux, ne sachant trop que penser. Malgré son air madré, il fit convenablement les choses.

La faim & la soif apaisées, le boucher demanda : « Voulez-vous aller au lit ou restez-vous dans cette chambre? » — « Apportez ici de la paille fraîche, cela suffit, nous n'aurons pas la peine de nous habiller demain matin. » Outre la paille, il donna des oreillers, des draps blancs, bref de véritables, d'excellens lits; aussi nous l'assurâmes, en lui souhaitant une bonne nuit, que nous étions nés pour nous entendre. Le lendemain, le premier qui voulut sortir trouva le verrou tiré, il fallut attendre la venue de

notre hôte; nous réglâmes avec lui, la servante qui avoit préparé notre couche reçut un pourboire.

A Lunebourg, où nous arrivâmes le 15 août, halte d'un jour & demi; nous y fîmes toilette à l'intention des nôtres, que nous allions revoir. Nous traversâmes la bourgade de Mœlln, lieu de sépulture d'Eulenspiegel; mais à Lubeck un messager qui nous rattrapa m'apprit que mon oncle André Schwarz résidoit à Mœlln avec femme & enfans & me prioit de rebrousser chemin. Je passai chez lui une journée pleine; quand nous eûmes assez causé, il me fournit un cheval & un suivant jusqu'à Lubeck. A la porte de la ville, je voulus tourner court (peut-être sous l'influence du coup de l'étrier), ma monture s'abattit, un instant bête & cavalier restèrent privés de mouvement; on me crut la cuisse gauche brisée, pourtant je me relevai sain & sauf.

*Retour  
à Stralsund.*

A Lubeck, mon fidèle compagnon de route Nicolas me remboursa loyalement sa dette; je pris le coche & enfin, le 29 août, après un voyage de 8 semaines, sur lesquelles 18 jours de halte (la distance entre Rome & Stralsund est de 255 milles d'Allemagne, le mille d'Allemagne fait 5 milles welfches), je m'entendis souhaiter la bienvenue par mon père, ma mère, mon frère & mes cinq sœurs, tous en parfaite santé. Avec la lettre du docteur Hoyer, je remis les objets

restitués par le cardinal de S. Flore, selon inventaire ; mes parens me laissèrent deux bagues. Comme j'étois aussi endolori que le cheval le plus fourbu, deux fois la semaine ma mère faisoit préparer un bain & me frottoit elle-même la cuisse avec du savon blanc de Venise, de sorte que la souplesse des membres ne tarda pas à revenir.





*BARTHELEMY SASTROW*

II





MEMOIRES  
DE  
BARTHELEMY SASTROW

Bourgmestre de Stralfund

TRADUITS PAR

*Edouard Fick*

DOCTEUR EN DROIT ET EN PHILOSOPHIE

\*

TOME SECOND



GENEVE

Imprimerie Jules-Guillaume Fick

\*

1886



## Table du Tome second



### DEUXIEME PARTIE

Chapitre premier. *Je suis nommé secretarius poméranien. De mes voyages diurnes & nocturnes avec le chancelier. Missions dans les camps ; quels périls je courus à la suite de l'armée.* Page 3.

Chapitre II. *Séjour d'une année à Augsbourg pendant la diète. De l'empereur & des princes. Sébastien Vogelsberg. De l'Intérim. Voyage à Cologne.* Page 31.

Chapitre III. *Comment je remplis à Spire, deux années durant, l'office de sollicitator à la Chambre impériale. Visite à M. Sébastien Münster. Voyage en Flandre. Caractère du roi Philippe. Je quitte le service des princes.* Page 73.

### TROISIEME PARTIE

Chapitre premier. *Arrivée à Greifswald. Fiançailles & mariage. Une vieille coutume. Du péril que je courus. Martin Weyer, évêque.* Page 103.

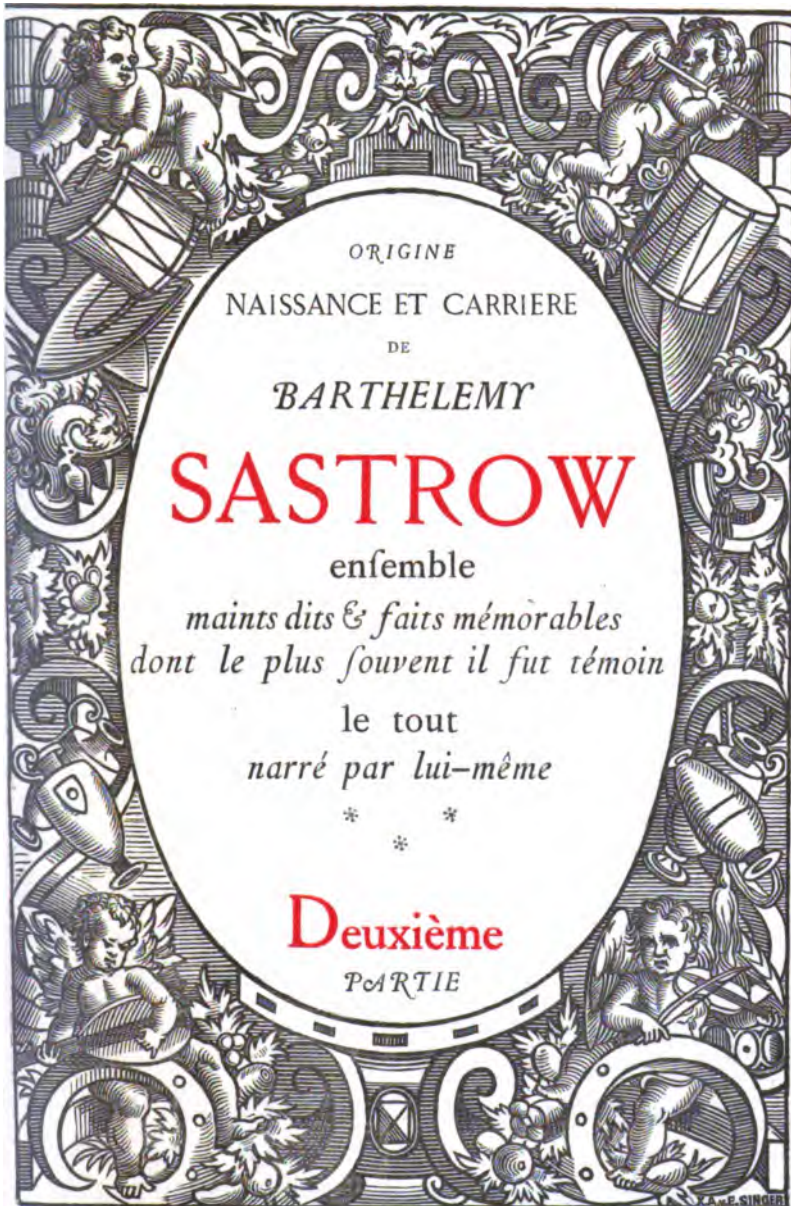
Chapitre II. *De mes pénibles débuts en ménage. Mes labeurs & succès comme scribe & notaire,*

*puis comme procureur. Exposé de quelques causes  
où je fus mêlé.* Page 115.

**Chapitre III.** *Le Conseil de Greifswald me nomme  
secrétaire de la ville. Délicate mission à Stral-  
fund. Le bourgmestre Christophe Lorbeer & ses  
fils. Voyage à Bergen. Mon établissement à  
Stralsund.* Page 145.

**NOTES.** Page 161.





ORIGINE  
NAISSANCE ET CARRIERE  
DE  
BARTHELEMY

# SASTROW

ensemble  
*maints dits & faits mémorables  
dont le plus souvent il fut témoin  
le tout  
narré par lui-même*

\* \*  
\*

Deuxième  
PARTIE



## CHAPITRE PREMIER.

*Je suis nommé secretarius poméranien. De mes voyages diurnes & nocturnes avec le chancelier. Missions dans les camps; quels périls je courus à la suite de l'armée.*



NE fois remis des fati- De mon instal-  
lation à la chan-  
cellerie du duc  
Philippe.  
gues du voyage, je me  
dis qu'une vie monotone  
& les séances aux taver-  
nes n'étoient point mon  
fait. Le jour viendrait  
où j'aurois femme &  
enfans à nourrir, il me  
falloit donc un gagne-

pain. J'optai pour le métier de scribe & recourus au crédit du surintendant général Knipstrow pour obtenir un emploi à la chancellerie de Wolgast. Le succès ayant couronné les actives démarches de notre ami, je fus mandé à Wollin, où le prince convoquoit une diète. Le trajet en carrosse me permit de faire ample connoissance, soit avec les conseillers, soit avec mes futurs collègues. Mon entrée en fonctions eut lieu le 5 novembre 1546.

Le personnel de la chancellerie se composoit de : Jacques Citzewitz, chancelier, Erasme



Hausen, maître des comptes, Joachim Ruft, protonotaire, Jean Gottschalk, Laurent Dinnies, Christophe Labbun & Henri Altenkerke, secrétaires, sans compter Valentin d'Eichstedt, étudiant de Greifswald que le chancelier déferoit initier aux affaires courantes.

Valentin mufoit d'un pupitre à l'autre, on lui donnoit de loin en loin un bout de lettre à copier. Il étoit misérablement vêtu : fa jaquette bleue arrivoit à peine à la ceinture ; ses chaufses, en revanche, tomboient fur les fouliers ; Ruft & Gottschalk ne le souffroient pas à la table des commis, il mangeoit plus bas avec les valets. Et pourtant, à la retraite d'Erafme Hausen, la faveur du chancelier fit entrer Valentin à la Chambre des comptes. On le chargea des conciliations, pour l'habituer à la parole ; puis on lui fit continuer ses études à Wittemberg ; bientôt il devenoit maître des comptes, & Citzewitz, quelques années plus tard, lui céda le poste de chancelier. L'obligé paya son bienfaiteur comme de coutume en ce monde ; fur ce chapitre j'en dirois long moi-même.

L'expérience que j'avois acquife à la Chambre impériale & dans les chancelleries força Ruft & Gottschalk à reconnoître que je favois manier la plume, & comme le chancelier préféroit mon ouvrage au leur, ils faifissoient toutes les occasions de me nuire. Leur demandois-je quelques matériaux pour un travail, je pouvois

compter sur de la besogne mal faite & fourmillant d'inexactitudes.

La dissolution de la ligue de Schmalkalden & les menaces de l'empereur donnoient une fiévreuse activité à la correspondance qui s'échangeoit entre nos princes, l'électeur de Brandebourg & l'électeur de Saxe ; ce dernier passoit fort tristement son hiver à Altenbourg. Le chancelier Jacques Citzewitz étoit l'âme de ces négociations ; son expérience des diètes impériales & provinciales, son érudition ornée d'éloquence, sa considération personnelle, sa figure imposante, l'élévation de son esprit, ses habitudes laborieuses, tout l'appeloit à représenter les princes aux solennités comme dans les conseils. Conscient de sa tâche, il s'y devoit ; tous les actes émanant des princes sortoient de sa plume & défioient la critique. Lorsque Citzewitz, à la fin d'une délibération, demandoit : « Qui se charge de la rédaction ? » les conseillers s'écrioient en chœur : « C'est l'affaire de Salomon ! » Ainsi l'appeloient-ils.

*Portrait du chancelier Citzewitz, ses talens, son infatigable activité.*

Jour & nuit, à cheval, en carrosse, je courois les grands chemins avec le chancelier. En partant le soir de Berlin, nous étions rendus à Stettin l'après-midi, assez tôt pour présenter le rapport. Et que de nuits passées à travailler avec Citzewitz ! Il me dictoit les arrêtés à prendre en conseil le lendemain ; je les mettois encore au net avant la séance, de sorte qu'aussitôt lus,

*Comme quoi j'étois nuit & jour par voie & par chemin.*

auffitôt scellés & expédiés. Si mes enfans calculent la fomme de labeur par moi fournie à la cour & à Stralfund, ils tireront un falutaire enfeignement de la récompense que mes peines ont reçue jufqu'en mes vieux jours : *in fine laborum*, l'ingratitude !

Grâce à ces allées & venues continuelles, fur fix mois je ne paffai pas quatre femaines à Wolgast & moins encore à la chancellerie. Je logeois chez maître Ernest, cuisinier de S. A. S. le duc Philippe & de fes augustes père & aïeul : c'étoit un homme honnête & craignant Dieu.

*De mon voyage en Bohême avec les confeillers poméraniens; comment ils m'envoyèrent à la découverte & quelles aventures il m'advint.*

L'année 1547 trouva les cours de Stettin & de Wolgast en proie à l'anxiété, & la nouvelle que le duc de Wurtemberg avoit fait fa foumiffion hâta le départ d'une ambaffade à l'empereur ; elle devoit nier toute participation des princes à la ligue de Schmalkalden. Les envoyés du duc Barnim étoient le docteur Jean Falcke, chancelier, & le capitaine Jacques Putkammer; ceux du duc Philippe, le capitaine Maurice Damitz & Henri Normann. On m'adjoignit à ces quatre perfonnages. Le 10 mars, nous partîmes de Stettin, prenant par la Siléfie. A Zittau nous dûmes laiffer Damitz entre les mains des médecins; puis, à travers la Forêt de Bohême, nous atteignîmes Leitmeritz, la principale & la plus forte ville du royaume après Prague. Nous y féjournâmes plusieurs jours pour nous orienter. La répugnance des Bohêmes à mar-

cher contre l'électeur de Saxe étoit évidente, mais le roi Ferdinand pesoit énergiquement sur eux; il appeloit force troupes, tant de Silésie que de Hongrie. Or, les reîtres hongrois, dits huffards, sont d'impitoyables brigands; le roi les avoit placés sous les ordres de Sébastien von der Weitmülen, institué au début de la guerre régent du royaume; le quartier général étoit à Eger, où cette soldatesque coupoit aux enfans les pieds & les mains, pour se les mettre au chapeau en guise de panache.

Les conseillers m'envoyèrent en reconnoissance du côté d'Eger, à Schlackenwerth & à Schlackenwald. Mon guide suivoit à pied, jeune gars intelligent & adroit, qui parloit l'allemand & le bohème. J'appris que les Bohèmes ayant opéré des abatis dans la forêt, la route étoit impraticable pour les chevaux & l'artillerie; impossible même aux lansquenets impériaux d'y passer enseignes déployées. Les conseillers m'envoyèrent ensuite au château du seigneur Gaspard Pflug, à qui les Etats du pays avoient confié le commandement des troupes. Il tenoit un langage discret: « Que résoudre? » disoit-il tout perplexe; « l'électeur de Saxe est notre allié, notre coreligionnaire, nous ne pouvons l'abandonner; d'autre part, Ferdinand est notre roi, faut-il mettre en péril nos libertés? » Réfugié à Magdebourg après la capture de l'électeur, Gaspard Pflug s'y construisit, en face de la

cathédrale, une élégante demeure, où il finit ses jours ; le roi confisqua ses biens.

Tandis que l'électeur campoit devant Leipzig, l'empereur parcouroit l'Algau & la Souabe, imposant de grosses amendes & une garnison aux villes forcées de capituler. Pas d'excès que les Espagnols ne commissent, en Wurtemberg principalement. On fait quel pain favorable on y mange ; eh bien, ils creusoient les miches de seigle, fientoient dans la croûte & se torchoient avec la mie !

Le 23 & le 25 avril, le soleil prit un aspect si lugubre, que chacun accourut sur le seuil de sa maison ; experts & savans pronostiquèrent des événemens étranges.

Je me promenois seul un jour en dehors de Leitmeritz, le long des remparts (car les heures me sembloient longues), quand un individu, les yeux étincelans de colère, m'affaillit à l'improviste, proférant d'horribles invectives en son idiome & cherchant à me précipiter dans le fossé ; évidemment il croyoit avoir affaire à un espion. J'essaie de le détromper, mais le moyen de nous entendre ? Enfin, les mains jointes, d'un signe de tête j'indique la porte de la ville, & ce furieux comprend que j'offre de rentrer avec lui ; il y consent, grâce au ciel, sans arrêter pour cela le cours de ses imprécations. A peine étois-je de retour à l'hôtellerie, que deux membres du Conseil vinrent prier nos députés  
d'interdire

d'interdire à leurs gens la sortie de la ville & les promenades sur les remparts : « Nous savons bien, » dirent-ils, « que nous n'avons rien à craindre de vous, mais notre bourgeoisie est ombrageuse & tout à l'heure peu s'en est fallu que malheur n'advînt à l'un des vôtres. »

Le 26 avril, on apprit à Leitmeritz que, deux jours auparavant, l'électeur de Saxe avoit été fait prisonnier. Quittant aussitôt la Bohême, nous nous dirigeâmes sur Torgau, mais pour arriver au camp de Wittemberg, que de périls à courir au milieu des troupes d'Espagne, qui ne reculoient devant aucun méfait ! Aussi fut-il décidé que j'irois à Wittemberg quérir un sauf-conduit ; moi de protester : « Comment voulez-vous que je passe sans le moindre parchemin ? » — « Qu'importe ! » s'écria Damitz, « l'Éternel est la meilleure sauvegarde. » Je riposte : « En ce cas, n'êtes-vous pas vous-mêmes sous la protection divine ? » Vaine raison, ma vie pesoit moins dans la balance que celle de mes supérieurs.

*Les conseillers  
m'expédient au  
camp de Wit-  
temberg.*

Appelé à remplir des missions en Bohême & au camp de l'électeur, je portois un hausse-col jaune, l'insigne des protestans ; je dus le cacher dans ma poitrine & le remplacer par celui qu'on m'acheta, le hausse-col rouge des impériaux. Je partis. Qu'on eût trouvé sur moi le double signe de ralliement, & mon compte étoit bon : pendu au premier arbre !

\*

b

Je traversai Mühlberg ; c'étoit là que l'électeur, blessé à la joue, avoit été fait prisonnier, aux lieux mêmes où sa passion de la chasse causoit tant de préjudice à ses infortunés sujets. Partout les traces du combat : débris de lances, mousquets, harnois, & le long de la route lanfquenets mourant de leurs blessures & d'inanition. Autour de Wittemberg tous les villages déserts ; les tenanciers s'étoient enfuis sans rien laisser derrière eux. Ici, le cadavre d'un paysan, dont une troupe de chiens s'arrachoit les entrailles ; là, un lanfquenet avec un dernier souffle de vie, le corps déjà tuméfié, les bras étendus, les jambes écartées à mettre une barrique entre les deux.

Au terme de mon voyage (les troupes d'Espagne étoient en vue), je croise un Espagnol qui me dit : « Cavalier, beau cavalier ! tu fers l'empereur depuis peu ! » Je chevauchai quelques minutes encore, puis détachant mon hausse-col, je le frottai contre ma botte pour qu'il parût moins neuf. Enfin me voici sain & sauf au camp ; j'y perdis plusieurs jours en démarches infructueuses.

*Ce que je fis  
& appris au  
camp de Wit-  
temberg.*

Par intervalles une décharge partoit de Wittemberg ; des reîtres poméraniens avec qui j'avois lié connoissance m'avertirent de ne pas suivre la grande route, si je m'aventurois de ce côté-là, mais de cheminer capricieusement pour éviter d'être un point de mire. A deux

pas de moi, un individu eut la tête effleurée de si près, que la commotion le coucha roide sur le carreau ; on l'emporta quasi mort. De ce moment je suspendis mes promenades.

Le docteur Seld, vice-chancelier, que je réussis à voir, ne cela point la profonde irritation de l'empereur ; je répondis que, malgré son mariage avec la sœur de l'électeur de Saxe, le duc Philippe, non plus que son frère Barnim, n'avoit prêté la moindre assistance aux protestans, ni en hommes, ni en argent, ni en paroles, ni en action ; rien de plus facile à Sa Majesté que de s'en convaincre. Ma négociation n'avançoit guère néanmoins.

On disoit au camp qu'après la capture de l'électeur, lorsque Christophe Carlowitz, le principal conseiller du duc Maurice, vint saluer l'empereur (dont il étoit le docile instrument) : « Eh bien, Carlowitz, » s'étoit écrié le monarque, « que va-t-il se passer ? » — « Tout est entre les mains de Votre Majesté, » avoit répondu Carlowitz. Et l'empereur : « Oui, oui, il se passera quelque chose ! » Au moment où l'électeur prisonnier fléchissoit le genou devant l'empereur, en disant : « Très clément empereur & seigneur ! » le roi Ferdinand avoit lancé cette apostrophe : « Ah ! ah ! il est ton empereur maintenant ? Mais à Ingolstadt ? Patience, ton compte sera vite réglé. » Et la sentence de mort prononcée, Ferdinand insista pour qu'elle reçût



une prompte exécution ; le marquis de Saluces, au contraire, répétoit à l'empereur (même avant l'arrivée de l'électeur de Brandebourg) que son plus grand trésor étoit l'électeur de Saxe, tandis que le supplice de ce prince fouldéroit l'Allemagne entière.

*Prompt retour  
à Stettin.*

Désespérant d'obtenir un sauf-conduit, je revins à Torgau, & aussitôt après avoir oui mon rapport, notre ambassade monta en carrosse pour regagner directement Stettin.

*Les ducs me  
renvoient en  
poste au camp  
de Wittemberg.  
Fatigues &  
dangers extra-  
ordinaires.*

Comme l'électeur de Brandebourg promettoit hautement ses bons offices auprès de l'empereur, les princes me chargèrent de lui porter au camp de Wittemberg une lettre de remerciement ; ils m'instruisirent aussi du langage à tenir, soit au vice-chancelier, soit aux autres conseillers impériaux. Pour plus de célérité, on me prépara six relais, dont l'indication très précise me fut donnée par écrit ; toutefois je partis de Wolgast sur un mauvais cheval de labour, harnaché à la diable : selle, brides, étriers, rien n'étoit en état. Bah ! avoit-on pensé, il change de monture à deux pas d'ici. D'accord ! mais au premier relai, au deuxième, au troisième, au quatrième, au cinquième, pas trace de cheval ! La dernière étape étoit Brandebourg le Vieux ; Abraham Gatzkow, gentilhomme de la Basse-Poméranie, m'y attendoit avec un courfier, le meilleur des six & le mieux harnaché ; seulement, le jour de mon passage,

il l'avoit enfourché pour une promenade au camp, de sorte que la même haridelle me porta jusqu'au terme du voyage.

Le 1<sup>er</sup> juin, je mis pied à terre devant la tente de l'électeur de Brandebourg, & en présentant ma dépêche, je priai le chancelier Weinleben de m'épargner un long séjour. Le lendemain, quand il me vit déjà revenir : « Oh ! » dit-il, « l'affaire exige plus de temps que tu ne le crois. » Ce qui ne m'empêcha pas, le 3 juin, d'insister pour obtenir une réponse : puisque l'électeur alloit plusieurs fois par jour chez S. M. I., l'occasion ne lui manquoit pas d'aborder le sujet ; il y avoit urgence, car on venoit de jeter un pont de bateaux sur l'Elbe & l'empereur avoit transporté sa tente de l'autre côté de l'eau, indice assuré de son départ. A quoi le docteur Weinleben de répliquer en colère : « Les intérêts des princes se discutent à tête reposée. Voyez l'outrecuidance d'un simple messager ! Attends qu'on te congédie & alors va-t-en ! Tiens, voici la réponse de l'électeur ; prends, décampe, laisse-moi la paix ! »

Je fis halte au premier fourré, ouvris la lettre & tournai bride aussitôt. « Qu'est-ce encore ? » s'écria le chancelier à ma vue, « ne cesseras-tu de m'importuner ? » — « Mes gracieux maîtres, » dis-je, « m'ont autorisé à décacheter la réponse de S. A. E., afin d'agir en conséquence ; or, la missive que je viens de lire prouve une fois

de plus les sentimens fraternels de l'électeur, mais comme il plie sa tente, je crois utile de lui rappeler avec respect ses généreuses assurances. Je l'attendrai à sa sortie de chez l'empereur, parce qu'il me faut rapporter à Wolgast autre chose que de vagues paroles. » Le chancelier, à ce discours, changea de ton; il cessa de me tutoyer & s'excusa même plus que de raison, jurant qu'il ne savoit le premier mot de l'affaire, qu'il devenoit mon allié & que son maître ne quitteroit pas l'empereur sans plaider chaleureusement la cause de nos princes.

Je suivis à distance l'électeur quand il se dirigea vers la tente impériale &, dès qu'il remonta en selle, je galopai sur sa piste, car je pressentois le départ pour Berlin. A l'entrée du pont de bateaux, totalement dépourvu de barrières, je vois s'avancer de l'autre rive une pesante charrette : le temps pressoit, je poursuis; mon étrier droit se prend dans la roue & ma vaillante monture a beau trépigner sur place, comment tenir contre quatre robustes chevaux de trait? Pour tourner bride l'espace est trop restreint; impossible même de sauver ma personne en sacrifiant le cheval; bête & cavalier vont périr dans les flots. Rien à espérer des hommes! M'eussent-ils pu d'ailleurs secourir, les Espagnols campés au bout du pont s'en seroient donné garde : songez-y, un Allemand faisant le

plongeon dans l'Elbe, lui & son cheval, quel charmant spectacle !

C'est au fort de la détresse, quand ni père ni mère ne sauroient plus nous sauver, que l'Eternel étend sa main protectrice ; par sa grâce miséricordieuse, tout à coup l'étrivière pourrie cassée, l'étrier reste à la roue, je suis dégagé ! Confirmation éclatante de cette divine parole, que le juste verra le mal se convertir en bien, car supposons un harnois tout neuf, en cuir de la dernière solidité, supposons-le même brodé d'or & de perles, ce harnois-là m'envoyoit servir de pâture aux poissons !

Enfin je rejoignis l'électeur ; il me fit répondre par son chancelier que l'occasion d'intercéder en faveur des princes de Poméranie ne s'étoit pas présentée, mais les conseillers qu'il laissoit auprès de l'empereur s'occuperoient de l'affaire & tiendroient les ducs au courant. Que n'étois-je au fin fond de l'Elbe !

Au camp l'on racontoit que le roi des Romains, le duc Maurice &, après eux, l'empereur avoient visité attentivement l'église du château à Wittemberg, s'étant laissé dire (l'empereur & le roi surtout) que lampes & cierges brûloient jour & nuit sur le tombeau de Luther, & que des prières s'y récitoient comme aux églises papistes devant les reliques des saints.

A Treuenbrietzen, je fis rapport au chancelier Citzewitz. Comme il attendoit la venue

prochaine des conseillers poméraniens qui devoient l'accompagner à Halle vers l'empereur, il me chargea d'aller retenir les logemens & de prévenir le capitaine brunswickois Werner Hahn, afin que 20 reîtres se trouvassent à Bitterfeld le 12 juin. Dans la matinée du 12, en effet, l'ambassade descendit à l'hôtellerie commune en dehors de Bitterfeld, tandis que le capitaine des hussards de l'escorte donnoit la préférence à une auberge en ville. Les Brunswickois n'arrivant pas, les conseillers remisèrent leur carrosse, de sorte que le capitaine, à son retour, crut l'ambassade partie &, rencontrant les reîtres, leur fit tourner bride, convaincu que les députés avoient pris une autre route.

Le soir approchoit ; ma besogne étoit achevée, les logemens retenus, le souper commandé, la litière prête. J'avois profité de l'occasion pour renouveler ma garde-robe &, vêtu de neuf, je sortis en promenade par la porte que l'ambassade devoit passer. Mais apercevant du haut de la colline une troupe de cavaliers, je rebroussai en toute hâte, crainte d'une verte semonce. A ce moment deux bandits espagnols, sales, dépenaillés, à demi nus, me courent sus à travers champ, l'un à pied, l'autre sur un misérable bidet de payfan (apparemment volé) & le pistolet à la selle. D'un œil investigateur ils s'affuroient que leur mauvais coup resteroit sans témoin, & déjà le cavalier saisissoit le pistolet

tolet, quand les reîtres brunswickois apparurent : « *Sunt isti ex tuâ parte?* » demanda-t-il. « *Senior, si!* » m'empressai-je de répondre. « Ah! lansquenet, lansquenet! » dit-il en remettant l'arme où il l'avoit prise, & les deux coquins de détalier.

Mais nouvel incident : je trouve les portes de la ville closes, le long des remparts galope un trompette sonnant à pleins poumons, c'étoit à n'y rien comprendre. Survient le capitaine des huffards, qui me reconnoît & m'interpelle : « Que faites-vous là? que se passe-t-il? pourquoi les portes sont-elles fermées? pourquoi sonne-t-on l'alarme? » Tout en confessant ma propre ignorance, je m'informe des ambassadeurs : étonnement du capitaine qu'on en soit à les attendre ; l'affaire lui semble louche, d'autant plus qu'en route il s'est croisé avec des reîtres espagnols qui se disoient envoyés à la rencontre d'une ambassade ; pourvu que nos conseillers n'aient pas été affaillis par ces gens, emmenés dans un bois & dépouillés ! Jugez si je brûlois d'avertir le capitaine brunswickois, pour qu'une forte reconnoissance se portât du côté de Bitterfeld. Enfin le bruit cessa dans la ville & les portes se rouvrirent ; je fis aussitôt mon rapport à W. Hahn, qui de grand matin expédia ses reîtres. Une heure après arrive Abraham Gatzkow, ce même gentilhomme de la Basse-Poméranie qu'on avoit chargé de me garder un

\*

C

cheval frais pour la dernière traite de Brandebourg le Vieux au camp de Wittemberg; les ambassadeurs lui avoient fait prendre les devans, impatiens de savoir pourquoi l'escorte avoit manqué au rendez-vous, contre-temps qui les dispofoit fort mal à mon égard.

*D'une grande  
alarme à Halle.*

Chose fingulière, ni Sleidan ni Beuter ne mentionnent l'alarme dont je viens de parler; quelques détails ne feront donc pas superflus. Rien de plus fréquent dans les armées & de moins facile à prévenir que les vols de chevaux; une bête vous plaît-elle, pour 6 ou 8 écus un coquin de valet vous la procure; tenez-la cinq ou six semaines ailleurs, afin de rompre les habitudes, changez la queue, la crinière & autres signes, vous pouvez ensuite la ramener au camp. Telle fut la manœuvre de certain gentilhomme allemand avec l'étalon d'un Espagnol; il l'expédia dans ses terres, puis l'affaire affoupie, la bête reparut. Or les reîtres allemands (huit escadrons pour le moins) campoient au milieu d'une prairie délicieuse, arrosée par la Saale, tandis que toute l'infanterie de leur nation étoit cantonnée en ville: circonstance providentielle, car si les fantassins étoient venus prêter main forte à la cavalerie, il y auroit eu un massacre; aussi l'empereur fut-il bien inspiré en ordonnant tout d'abord la fermeture des portes.

Les Espagnols occupoient l'éminence autour du château. Au crépuscule, comme on menoit

boire à la rivière l'étalon volé, un gars espagnol le reconnoît, s'écrie qu'il appartient à son maître & veut le reprendre ; le jeune valet allemand résiste, il se voit soutenu par 3, 4 compatriotes, l'Espagnol par 10, 12, l'Allemand par 20, 30 ; les deux partis grossissent de minute en minute & les coups de feu commencent. Postés sur la hauteur, les Espagnols ont l'avantage du terrain ; leurs balles, transperçant les tentes, tuent plusieurs gentilshommes à table ; de leur côté, les Allemands ne demeurent pas en reste. Un seigneur espagnol fort de la ville pour apporter de bonnes paroles aux Allemands de la part de l'empereur ; à son cou brillent de magnifiques chaînes d'or, il monte un superbe genet. Un cri général s'élève à sa vue : « Feu sur ce chien d'Espagnol ! » Il s'avance néanmoins sur le pont, mais un projectile abat sa monture qui roule & se noie dans la Saale, en compagnie de son maître, porteur de si beaux colliers. Neuf jours auparavant, à Wittemberg, une étrière usée m'avoit, grâce à Dieu, sauvé la vie ; ce gentilhomme, au contraire, couvert d'or & de velours, périt misérablement !

L'empereur envoie alors le fils du roi Ferdinand, l'archiduc Maximilien (depuis empereur), ne doutant pas qu'à sa voix l'ordre ne se rétablisse. Mais on crie de plus belle : « A bas le maudit Espagnol ! » L'archiduc est atteint au bras droit, je le vis plusieurs semaines avec une



écharpe noire. Il fallut que l'empereur fortît en personne : « Chers Allemands, » dit-il, « je vous fais irréprochables, calmez-vous donc ; vous serez indemnisés de tout dommage &, sur ma parole impériale, demain vous verrez les Espagnols pendus haut & court. » Cette promesse apaisa la bagarre, on rouvrit les portes. L'enquête ayant constaté que la perte des Allemands étoit de 18 écuyers ou valets, outre 17 chevaux, & celle du parti contraire de 70 hommes, l'empereur, tout en se déclarant prêt à payer la valeur intégrale des chevaux & même à châtier les Espagnols, selon sa promesse, exprima l'espoir que les Allemands s'estimeroient assez vengés puisque leurs adversaires avoient souffert quatre fois plus.

*Arrivé à Halle  
du landgrave  
de Hesse. Com-  
ment il plia le  
genou devant  
l'empereur.*

Le 18 juin au soir, les électeurs de Saxe & de Brandebourg entrèrent à Halle avec le landgrave Philippe de Hesse au milieu d'eux. Le lendemain, à 6 heures après midi, dans la grande salle du logis impérial, en présence des électeurs, princes, potentats étrangers, ambassadeurs, comtes, colonels, capitaines, de quiconque en un mot put trouver place à l'intérieur ou regarder aux fenêtres, le landgrave fit amende honorable. Mais tandis que son chancelier, à genoux tout contre lui, demandoit très humblement pardon, Philippe, toujours railleur, sourioit d'un air de bravade, si bien que l'empereur irrité s'écria, en menaçant du doigt : « Va, je t'apprendrai à rire ! » Hélas ! il tint parole.

Nos conseillers résolurent de me laisser au camp impérial, incognito, auprès d'un gentilhomme de la Basse-Poméranie, Georges de Wedel, qui, meurtrier de son propre cousin & subissant la disgrâce du duc Barnim, servoit l'empereur avec 29 réîtres (ses bons offices envers l'ambassade ainsi que mes instances lui valurent son pardon). Voilà comment le cheval sur lequel j'étois forti de Wolgast dut me porter jusqu'à Augsbourg.

*Comment, de Halle à Nuremberg, caché parmi les réîtres, j'eus tout loisir d'observer de quelle façon se comportent les gens de guerre.*

Parti de Halle le 20 juin, l'empereur s'arrêta trois jours à Naumbourg. Le 24, de grand matin, il étoit au quartier d'assemblée, à quelque distance hors des murs; il portoit coiffure de velours & manteau noir avec velours large de deux doigts. Survient une ondée: vite l'empereur envoie chercher en ville un chapeau & un manteau de feutre gris; mais en attendant, il retourne son manteau & cache son couvre-chef dessous. Pauvre homme, qui dépensoit pour la guerre des tonnes d'or & qui recevoit la pluie nu-tête, crainte de gâter ses nippes!

L'escorte espagnole du landgrave précédoit d'une journée S. M. I. & commettoit des excès inouis. Les cadavres, le lendemain, gisoient sur le passage de l'empereur. Femmes & filles effuyoient les derniers outrages; quant aux hommes, après les avoir suspendus par les parties, ces barbares les torturoient pour connoître leur cachette; puis, d'un coup franc au-

deffous du nœud, rafibus du ventre, ils détachèrent le patient.

L'empereur coucha à Cobourg, en Franco-  
nie ; les reîtres allemands se cantonnèrent dans  
les villages d'alentour. Toutes les habitations  
étoient désertes, les demeures de la noblesse  
auffi bien que les fermes des payfans ; nulle  
part âme qui vive, car éprouvée la veille par  
le terrible passage des Espagnols, la population  
appréhendoit de nouvelles scènes d'horreur.  
Dans une maison nous trouvâmes un *membrum  
virile* ; ailleurs, sur un lit, une morte enfan-  
glantée, encore en l'état où l'avoient mise l'un  
après l'autre ces abominables scélérats ; par mon  
ordre, les valets de M. de Wedel creusèrent une  
fosse pour le cadavre & le *membrum virile*.

Notre premier cantonnement fut ensuite un  
village au milieu de riches prairies. Je deffellai  
mon cheval, afin de le laisser paître en liberté  
jusqu'au matin. Il y avoit là une belle maison de  
gentilhomme ; dans la cour grande ouverte sta-  
tionnoit un char attelé de quatre robustes che-  
vaux ; sur ce char, deux tonneaux d'un vin  
exquis. Chapons, grues, faisans couroient de  
tous côtés ; oh ! quel massacre & comme, de  
retour à la tente, nous eûmes vite plumé, bouilli,  
rôti le gibier. Nous étions maîtres absolus, rien  
à craindre. Le grenier regorgeant d'avoine,  
nous remplîmes nos sacs jusqu'au bord. Bref,  
chevaux, voiture, vin, tout fut emmené. Les ton-

neaux furent vidés en route & l'attelage vendu à Nuremberg pour ce qu'on voulut nous en offrir, car nous l'avions eu à bon compte.

La vue de notre abondance attira le duc Frédéric de Liegnitz, nous l'invitâmes. Deux ribaudes en magnifiques robes de soie nous tinrent compagnie; au moindre caprice, on prenoit la femme par la main, on la conduisoit un peu à l'écart, puis on regagnoit la table & c'étoit le tour d'un autre. Les valets participèrent à la fête qui se prolongea jusqu'à l'aube; les nuits, du reste, étoient courtes.

Il faisoit plein jour lorsque, voulant seller mon cheval, je m'aperçus qu'on l'avoit volé. Aussitôt, selon les us & coutumes de la guerre, je choisis la meilleure bête à ma portée; l'étriller, la brider, l'enfourcher, tout cela fut l'affaire d'un instant.

Le 1<sup>er</sup> juillet, vers midi, l'empereur entra à Bamberg avec une nombreuse suite. L'électeur de Saxe occupoit une maison du faubourg à main droite, juste au contour, ayant vue, par conséquent, d'un côté sur la ville, de l'autre sur le faubourg & la campagne. Le captif étoit à la fenêtre &, quand S. M. I. passa, montée sur un petit genet, il s'inclina profondément; l'empereur se prit à rire d'un air sarcastique & ne le quitta pas des yeux, tant qu'il put l'apercevoir.

Les Espagnols emmenèrent de Bamberg 400

femmes, filles & servantes, & ils ne les relâchèrent qu'à Nuremberg. Pères, époux, frères fuivoient ; le père cherchoit sa fille, le mari sa moitié, le frère sa sœur ; enfin, à Nuremberg, chacun se retrouva. Oh ! ces Espagnols, quelle nation ! Mener une telle conduite après la cessation des hostilités, en pays ami, sous les yeux du souverain ! Celui-ci pourtant déployoit une rigueur inflexible : chaque soir, en même temps que sa tente, il faisoit dresser une potence qui se garnissoit bien vite ; mais cette sévérité demeurait sans effet.

Dans un pré aux portes de Nuremberg, je reconnus mon cheval ; je lui remis sur le dos ma selle, en abandonnant la bête que j'avois prise à Cobourg.

S. M. I. voyageoit à petites journées, vu l'excessive chaleur ; dans le fait, la diète étoit convoquée pour le 1<sup>er</sup> septembre seulement. Cette lenteur me donna le loisir de chevaucher avec Georges de Wedel sur le flanc de l'armée, de la tête à la queue. Spectacle intéressant que cette foule sous les armes, en ordre de bataille ; ici des Espagnols, là des Allemands. Nous retournions le soir vers les nôtres. Loin de suivre le grand chemin, les soldats marchaient droit devant eux, traçant une voie quatre fois plus large que la route ordinaire, renversant tous les obstacles, abattant les clôtures, comblant les fossés. Un certain jour, la monture rétive de  
Georges

Georges de Wedel s'obstinoit à pénétrer dans les rangs des Espagnols, qui ne pouvoient ou ne vouloient se garer, & comme son cavalier s'écrioit furieux: « Que les François te fassent crever! » un foudard se méprenant riposta: « *Senor mio, no soy Frances, mas soy un Espanol.* » Les Espagnols, en effet, se croient fort supérieurs aux François.

Si près de Nuremberg, plus n'étoit besoin de me cacher. Dans cette ville je descendis à la même hôtellerie que le duc Frédéric de Liegnitz, alors en instance auprès de S. M. I. pour les affaires paternelles. Ce prince ne deffouloit une minute &, sur le refus de ses conseillers, il festoyoit avec la suite du margrave Jean. Le duc Frédéric de Liegnitz.

Un jour, le duc & six domestiques du margrave se coupèrent la manche droite du pourpoint & de la chemise: le bras nu, les chausses defferrées de façon à laisser passer la chemise, le chef non couvert, de simples chaufsons aux pieds, ce fut en cet accoutrement que nos sept personnages, marchant un à un derrière les musiciens de la ville qui jouoient à pleins poumons, se rendirent tôt après dîner chez le duc Henri de Brunswick. Le prince Frédéric tenoit dans une main des dés, dans l'autre des pièces d'or, & la foule d'accourir, les étrangers au premier rang, Espagnols, Italiens, qui se pâmoient à voir défiler ces soullards d'Allemagne. Le vin travailloit si fort que Liegnitz, à son entrée chez

\*

d

le duc, alla s'étendre sur la table, les deux poings en avant. Il n'avoit plus qu'un dé, d'or pas trace ! Incapable d'articuler une syllabe, il roula sur le parquet ; quatre gentilshommes brunswickois le portèrent au lit, à l'étage supérieur. L'empereur éprouva, dit-on, un vif déplaisir que les Allemands se fussent ainsi donnés en spectacle.

Ce seroit une erreur de croire que l'éducation du prince Frédéric eût été négligée, car peu de jours auparavant, quoiqu'il eût déjà bu, j'étois resté ébahi de toutes les histoires de l'Ancien Testament qu'il narroit sans réciter le texte consacré ; même il en faisoit des applications ingénieuses à sa propre situation. Rien de mieux, certes, qu'une éducation soignée, pourvu que le Saint-Esprit guide le jeune homme devenu responsable de ses actes ; voilà ce qu'il faut demander à l'Eternel.

Quant aux conséquences de l'ivrognerie, source inépuisable de péchés, quel exemple que le duc de Liegnitz ! Une nuit qu'il ne trouvoit plus personne en humeur de lui tenir tête, il vint heurter à ma porte, usant de mille supplications pour me faire lever. Je finis par répondre que boire à pareille heure étoit au-dessus de mes forces & que je priois humblement S. A. S. de ménager notre santé à tous deux. Le prince se résigna, non sans peine, à la retraite ; je n'avois eu garde d'ouvrir.

Après deux semaines de séjour, l'empereur quitta Nuremberg. Le duc Frédéric fut si matinal, le jour du départ, qu'en arrivant vers 6 heures à la résidence impériale, il apprit que S. M. étoit partie depuis deux bonnes heures. N'osant plus suivre l'empereur, il se contenta d'envoyer à Augsbourg deux de ses conseillers.

J'avois acheté à Nuremberg une belle rapière que je portois à un ceinturon espagnol. Etant resté seul après le déjeuner, je m'endormis sur ma chaise; au réveil, je constatai qu'un adroit voleur avoit su dégager l'arme & l'emporter. Je fis emplette d'une nouvelle rapière, puis l'écot réglé, je sellai mon cheval; j'arrivai à Augsbourg trois jours encore avant l'empereur.

Le prince Frédéric regagna son pays avec sa fuite. Il ne s'amenda jamais. Deux étudiants retournoient chez eux: ils déjeunent à Liegnitz en passant, leur gaie humeur les pousse à entonner. Le duc, qui étoit à boire, les entend; sur l'heure il les fait appréhender, conduire hors de la ville & décapiter. Le lendemain, avant de recommencer ses libations, il va se promener à cheval avec quelques-uns de ses conseillers, qui l'amènent sur le lieu du supplice; à la vue du sang, il s'informe; on lui dit que ce sont les deux étudiants qu'il a condamnés la veille; tout étonné, il demande: « Qu'avoient-ils fait? »



A la fin d'une orgie, il enjoignit à ses conseillers de le mettre en prison, au pain & à l'eau, sinon leur tête ne tiendrait pas longtemps sur leurs épaules. La tour renfermoit déjà plusieurs hôtes; on y descendit S. A. S. & le geôlier reçut la consigne la plus sévère. Son vin cuvé, le duc plus dispos s'entretint un moment avec les prisonniers, puis il cria au gardien de le remonter: «La défense est trop expresse!» répliqua l'autre. Cependant il alla prévenir les conseillers; ceux-ci temporisèrent trois jours; le prince ne laissoit pas une minute de répit au porte-clefs. Enfin les conseillers se présentèrent en personne, ils entendirent ses pleurs & ses supplications, mais ils lui rappellèrent sa menace de leur faire trancher la tête, & sur ce chapitre il n'avoit coutume de plaifanter. Il dut les rassurer mille fois avant d'obtenir sa délivrance.

Trois ans plus tard, ce même prince fit le voyage de Stettin uniquement pour boire en compagnie des courtisans. A la nouvelle de sa venue, le duc Barnim partit avec tout son monde, excepté les femmes. Le visiteur arrive: ni duc, ni le moindre gentilhomme! Du château on le renvoie en ville. Dans la maison qui lui fut assignée, un vieillard gisoit agonisant; ce voisinage, espéroit-on, abrégeroit la visite. Tout au contraire, le prince de Liegnitz s'établit au chevet du malade, lui récita des passages

de la Bible jusqu'au dernier moment & lui ferma les yeux. Le quêteur Valentin s'étant présenté, le tronc des pauvres à la main, le duc y gliffa quelques écus, puis il fit chercher du drap noir pour deux manteaux de deuil, l'un pour lui-même, l'autre pour Valentin avec qui, disoit-il, il vouloit accompagner le mort au cimetière; mais la duchesse ne le souffrit point. Elle l'hébergea donc au château, au-dessus de la chancellerie, en face des appartemens des femmes; on pouvoit converser d'un logis à l'autre. J'étois allé aux cuisines; comme je traversois la cour, le duc, passant la tête à la fenêtre & les deux mains en porte-voix, me cria de toutes ses forces: « Bouy! » Je le connoissois de Nuremberg, je savois par conséquent la manière d'en user avec lui: « Bâah! » répondis-je. Et lui, charmé: « Eh! eh! quel honnête gaillard! Au nom du ciel, montez, je vous prie; nous nous tiendrons mutuellement compagnie en tâchant de nous égayer. » Je lui fis d'humbles remerciemens & continuai mon chemin.

Comme l'absence du duc Barnim se prolongeoit, son hôte de Liegnitz dut à la fin songer au départ; les cadeaux princiers de la duchesse le mirent quelque temps à son aise. Santé, bien-être, pays, il ruina tout par ses désordres. Quand la boisson l'eut tué, sa femme, née duchesse de Mecklembourg, se vit réduite au

dénuement le plus complet, elle & ses enfans. Ce n'étoit pas seulement ses pairs, mais aussi les magistrats des villes que l'infortunée veuve prenoit pour confidens de sa détresse; elle s'avouoit hors d'état d'élever son fils selon son rang, elle imploroit un léger secours, une aumône; le Conseil de Stralsund lui envoya quelques écus par l'un des messagers qu'elle expédioit de tous côtés.

## CHAPITRE II.

*Séjour d'une année à Augsbourg pendant la diète.  
De l'empereur & des princes. Sébastien  
Vogelsberg. De l'Intérim.  
Voyage à Cologne.*



**U**E 27 juillet 1547, je mis pied <sup>*Je loue un logis  
pour les conseil-  
lers.*</sup> à terre devant une auberge du Marché au Vin à Augsbourg. L'hôte étoit un personnage de considération & de sens, un maître des corporations. Celles-ci ré-

gissoient la ville depuis un siècle; il y avoit le même nombre d'années qu'à Nuremberg, au contraire, elles avoient cédé le pouvoir au patriciat. Etant évangéliques, les maîtres des corporations d'Augsbourg avoient pris parti contre l'empereur; S. M. I. se proposoit donc, à cette diète, de les exclure du gouvernement, au profit des patriciens fidèles à l'ancienne foi.

Je louai deux chambres (chacune avec un cabinet à coucher) dont le maître du logis n'avoit pas besoin pour ses hôtes de passage. Les ambassadeurs s'installèrent dans l'une; l'autre fut occupée par leur chancellerie, qui se composoit du chancelier Jacques Citzewitz, le deux secrétaires du duc Barnim & de moi.

Je vendis mon cheval avec son harnois, qui ne valoit pas grand'chose, pour le prix qu'on voulut m'en donner, 8 écus; l'avoine étoit fort chère & cette bête ne m'étoit plus d'aucune utilité.

*Entrée de  
S. M. I. Comment  
l'électeur de  
Saxe & le land-  
grave de Hesse  
étoient traités.*

L'empereur & son armée arrivèrent à la fin de juillet. Le landgrave étoit resté à Donauwerth, sous la garde d'un détachement espagnol, tandis que l'électeur, amené à Augsbourg, logeoit chez les Welfer, deux maisons plus loin que la résidence impériale & de l'autre côté d'une ruelle bordant mon auberge; le percement de ces deux maisons & une galerie jetée sur la ruelle mirent les appartemens de l'électeur en communication directe avec ceux de S. M. I. Le prince captif avoit ses cuisines particulières, son chancelier de Minkwitz étoit auprès de lui, ses propres domestiques le servoient, de sorte que les Espagnols n'avoient aucun prétexte pour s'introduire dans sa chambre ou dans son cabinet à coucher. Le duc d'Albe & les autres seigneurs de la fuite impériale lui tenoient compagnie; le temps se passoit en agréables entretiens ainsi qu'en distractions variées. On avoit établi une lice pour les joutes dans la cour de l'habitation, édifice non moins superbe qu'une demeure royale. L'électeur alloit à cheval visiter les endroits plaisans de la ville, divers jardins arrangés avec art. Dès sa jeunesse il avoit aimé l'escrime, & tant qu'il fut alerte, il pratiqua tous les exercices d'armes;

on

on le laissoit donc ordonner des affauts, ce qui ne l'empêchoit pas d'être constamment précédé & suivi de soldats espagnols. Quant à ses lectures, liberté entière, sauf dans les derniers temps, après son refus d'accepter l'Intérim.

A Donauwerth, au contraire, le landgrave étoit gardé à vue jusque dans son appartement ; s'il se mettoit à la fenêtre, un, deux Espagnols tendoient le cou en dehors, ni plus ni moins que lui ; tambours & fifres annonçoient la garde montante, la garde descendante. Des sentinelles armées veilloient dans la chambre du prisonnier ; elles étoient relevées une fois par nuit &, au moment où leurs remplaçans entroient, tambours & fifres en tête : « Voyez, » disoient-elles en ouvrant les courtines, « nous vous le remettons ; faites bonne garde. » Non, le mot de l'empereur au landgrave : « Je t'apprendrai à rire ! » ce mot ne fut point une vaine menace.

Au débotté, S. M. I. fit dresser devant l'hôtel de ville, au grand effroi de plusieurs, un gibet, puis à côté l'estrapade & vis-à-vis un échafaud ayant la hauteur d'un homme de moyenne taille, pour la roue, la décollation, la strangulation, l'écartèlement & autres opérations analogues.

L'empereur avoit mandé d'Espagne son secrétaire, un grand seigneur qu'il affectionnoit beaucoup, ainsi qu'on va le voir. Comme le-

*Engins de supplice dressés par ordre de l'empereur.*

*Arquebuser de Pèlerin mis à mort.*

\*

e

dit secrétaire descendoit l'Elbe, venant de Torgau, un fidèle sujet de l'électeur captif, adroit arquebuser, alla s'embusquer dans un bois sur la rive & lâcha son coup au passage de l'embarcation; on ne ramena à l'empereur qu'un cadavre. La dépouille mortelle du secrétaire fut transportée en Espagne dans un beau cercueil; le meurtrier s'enfuit à travers la Hongrie, du côté de la Turquie, mais d'actives poursuites aboutirent à sa capture & il fut dirigé sur Augsbourg. Une charrette le conduisit de Saint-Ulrich à l'hôtel de ville par le Marché au Vin; l'électeur eut donc le déplaisir extrême de le voir passer sous ses fenêtres. Le condamné avoit entre les genoux une perche, à laquelle sa main droite étoit liée aussi haut que possible; au milieu du trajet, le glaive la fit tomber; un pansement prévint l'hémorragie & la main fut clouée à un poteau dressé à cet effet dans la rue. Devant l'hôtel de ville on descendit de la charrette le malheureux, il fut roué de bas en haut.

*Grand tumulte  
à Augsbourg.*

Depuis plusieurs mois, les lansquenets allemands en garnison à Augsbourg n'avoient pas touché leur solde; on devoit y consacrer l'amende infligée au landgrave & aux villes; cette amende avoit été versée, disoit-on, mais le duc d'Albe l'avoit perdue au jeu contre l'électeur prisonnier, de sorte que les troupes attendoient encore. Sur ces entrefaites, un certain

nombre de foldats pénètrent chez les enseignes, enlèvent trois drapeaux, les déploient & fe dirigent en ordre de bataille vers le Marché au Vin. A peu près à la place où l'arquebufier avoit eu la main coupée, un orgueilleux Efpagnol, pouffé par le fol espoir de gagner la faveur impériale en illuftrant fon nom à jamais, s'élance au milieu des rangs & veut s'emparer d'un étendard; mais derrière celui-ci trois hommes marchotent porteurs de grandes épées, & l'un d'eux pourfend le téméraire ni plus ni moins qu'un navet : « *Qui amat periculum, peribit in eo,* » est-il écrit.

Mis en émoi par l'approche de la colonne, les foldats efpagnols fe hâtèrent d'occuper les rues aboutiffant au Marché; on transféra l'électeur à la demeure impériale, crainte d'enlèvement. La population appréhendoit le pillage, pour peu que l'idée vint aux lansquenets de fe payer de leurs propres mains; les plus inquiets étoient les trafiquans, car en prévision de la diète, leurs boutiques regorgeoient de marchandises précieuses, riches étoffes de foie, objets d'or & d'argent, diamans & perles. C'étoit des cris, des attroupemens, un tumulte inexprimable; chacun fe retranchoit dans fa maison & s'armoit jusqu'aux dents : demi-piques, mousquets chargés, tout étoit bon. Bref, la journée rifquoit de « fe tenir en armes, » comme dit Sleidan.



L'empereur envoya demander aux mercenaires ce qu'ils vouloient : « De l'argent ou du sang ! » répondirent les arquebuziers, l'arme sur le bras gauche, la mèche allumée dans la main droite, près de la lumière. S. M. I. leur promit le paiement dans les vingt-quatre heures, mais avant de se disperfer, ils réclamèrent l'impunité pour leur incartade ; l'empereur consentit. Le lendemain, ils recevoient leur folde & auffi leur congé.

Or, écoutez la fin de l'aventure. Le mot d'ordre fut donné de faire route avec les chefs, puis, au premier propos injurieux pour l'empereur, de requérir main-forte & de ramener à Augsbourg les coupables. En conséquence, au bout de deux ou trois jours, comme ces gens, qui sentoient leur escarcelle bien garnie, s'égayoient à l'auberge autour des flacons, pensant à toute autre chose qu'aux faux frères, ils dégoisèrent sans plus de retenue que s'ils eussent été sur les terres du prêtre Jean : « On lui en donnera des soldats, à Charles de Gand, pour ne pas les payer ! La fièvre quartaine le ferre ! Nous lui apprendrons à vivre ! Que la foudre l'écrase ! » Là-dessus, empoignés, conduits à Augsbourg & pendus devant l'hôtel de ville, avec un petit drapeau à la patte du haut-de-chauffes.

On accrocha au même gibet deux Espagnols qui avoient sans doute volé, selon leur

habitude. A la brune, le bourreau vint avec sa charrette, coupa les cordes & emporta hors de la ville les cadavres des féditieux. Puis arriva une troupe d'Espagnols, qui décrochèrent en cérémonie leurs compatriotes & les couchèrent dans une bière recouverte d'une blanche étoffe de lin ; ils étendirent le drap mortuaire par-dessus & le cortège s'ébranla : des écoliers vêtus de blancs manteaux ouvroient la marche en psalmodiant ; les autres en beaux habits suivoient deux à deux, un cierge allumé à la main. On se rendit ainsi à l'église cédée aux Espagnols pour leur culte, où les deux suppliciés furent inhumés. Comment refuser aux larrons de solennelles funérailles, quand on est soi-même un incorrigible voleur ?

Les troupes italiennes & espagnoles étoient réparties dans les villes de l'Algau & de la Souabe. Memmingen & Kempten s'exonérèrent moyennant 30,000 & 20,000 florins, ce qui suggéra l'idée à certain commissaire impérial de se présenter en diverses villes comme ayant ordre d'y cantonner pour l'hiver quelques centaines d'Espagnols ; les bourgeois consternés le supplioient de leur épargner ce fléau & s'estimoient trop heureux qu'il daignât accepter une douceur de 200, 300, 400 écus payés comptant ; il réussit de la sorte à empocher des sommes importantes. Le bruit en étant venu aux oreilles de l'empereur, l'escroc fut arrêté, con-

*D'un homme  
étranglé & mis  
en quartiers  
par ordre de  
l'empereur.*

damné à mort & exécuté devant l'hôtel de ville d'Augsbourg. L'œuvre du bourreau commença par la strangulation : le patient étoit assis sur un banc contre la barrière de l'échafaud, les pieds solidement liés en prévision des convulsions, les bras attachés derrière le dos à la balustrade ; l'exécuteur, après lui avoir passé autour du cou une corde suffisamment courte, lui glissa dans la nuque un bâton de trois doigts d'épaisseur, qu'il se mit à tourner de la même façon qu'on presse les ballots. Une fois étranglé, le malheureux fut dépouillé de ses vêtements, sauf la chemise, & étendu sur une table ; le bourreau, soulevant la chemise, enleva d'abord les parties ; il pratiqua ensuite une incision de bas en haut, sortit les intestins, qu'il jeta dans un baquet sous la table, & coupa enfin le corps en quatre quartiers.

*Georges de  
Wedel traite le  
duc Philippe  
de Brunswick.*

Georges de Wedel logeoit à mon auberge. Il invita le duc Philippe de Brunswick ainsi que son maître d'hôtel, & me choisit pour quatrième convive. Six plats composèrent tout le menu, le premier fut une soupe avec un chapon dedans ; je fais que l'hôtesse avoit payé le chapon un écu & qu'à Wedel elle demanda une couronne d'or par tête. Je ne manquai pas de raconter que j'avois vu pendre à Rome l'Espagnol, ses valets & les deux Juifs ; le duc fut enchanté de ce souvenir ; il rappela que les cardinaux donnoient le banquet en son hon-

neur & narra l'histoire bien plus au long que je ne l'ai fait ci-dessus.

En attendant la venue des conseillers poméraniens, j'empruntai sur ma signature 200 écus à l'électeur de Saxe prisonnier, car mes fonctions à la diète exigeoient une garde-robe présentable, appelé que j'étois à conférer avec de grands personnages, tels que le vice-chancelier Georges Seld, l'évêque d'Arras, le docteur Jean Marquardt, conseiller impérial. Tout, d'ailleurs, à Augsbourg étoit horriblement cher; impossible d'y subsister sans argent. Nos ambassadeurs arrivèrent à la Saint-Mathieu, je remboursai sur-le-champ les 200 écus.

*L'électeur de Saxe me prête 200 écus; je les lui rembourse.*

Depuis Wittemberg je n'avois laissé échapper aucune occasion de parler aux conseillers impériaux, tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là. Plus d'une fois, par exemple, il m'advint en route de chevaucher aux côtés de l'évêque d'Arras, *intimus consiliarius imperatoris*; je sollicitois son intervention pour qu'un sauf-conduit permît à nos princes de venir plaider leur cause en personne, ou de se faire au moins représenter par de hauts dignitaires; le ton bienveillant de ses réponses me donnoit bon espoir, quoiqu'il s'abstînt de toute promesse positive.

*A quel résultat aboutissoient mes démarches & celles de l'ambassade poméranienne.*

Un soir, entre Nuremberg & Augsbourg, le hasard me fit descendre à la même hôtellerie que Lazare de Schwendi. C'étoit alors un jeune compagnon encore imberbe. Nous soupâmes

ensemble & spontanément il déclara qu'envoyé par l'empereur dans la marche de Brandebourg jusq'aux frontières de Poméranie, pour savoir comment les ducs s'étoient comportés durant la dernière guerre, il n'avoit pas relevé le plus léger indice à leur charge; c'est ce qu'il avoit écrit à S. M. I. & il se promettoit de le lui répéter de vive voix. Malgré ce témoignage, quand je vis à Augsbourg l'évêque d'Arras, son père le seigneur de Granvelle (le plus intime confident de S. M. I.), le docteur Seld, le docteur Marquardt, ce fut à qui me regarderoit de travers & formuleroit un refus en termes hautains, durs & pour moi bien inattendus, tels que: « *Bannus decernetur contra principes tuos.* »

Nos ducs députèrent leurs principaux conseillers, qui ne s'épargnèrent pas, c'est une justice à leur rendre; mais ils en furent pour leurs frais, car l'évêque d'Arras alla jusq'au s'écrier: « Supposer l'empereur capable de punir des innocens comme prétendent l'être vos princes, cela seul constitue déjà le crime de lèse-majesté & mérite châtement. » S. M. I. ferma l'oreille à la vérité, son parti étoit pris de sévir contre les ducs de Poméranie. A Wittemberg le docteur Seld m'avoit répondu: « Nous allons examiner le cartel d'Ingolstadt, nous en relèverons les témérités, les offenses, les provocations; S. M. I. montrera à tout l'empire qu'il ne lui manque ni le sang noble allemand,

mand, ni la puissance pour châtier à sa guise n'importe qui ! » Allusion à ce passage des lettres de défi : « Faisons savoir à Charles, qui s'intitule cinquième & empereur romain, que nous l'estimons traître à ses devoirs envers Dieu, parjure envers nous & la nation allemande, digne des châtimens célestes, comme aussi trop dépourvu de sang noble & allemand pour mettre ses menaces à exécution. »

Nos ambassadeurs visitoient journellement les hauts personnages, tant ecclésiastiques que séculiers ; ils y alloient deux ensemble, excepté le chancelier J. Citzewitz, lequel croyoit, non sans raison, pouvoir se passer d'aide ; mais il avoit le tort de se répéter & d'ennuyer. Le chancelier de l'électeur de Cologne, chez qui Citzewitz étoit venu la veille, dit à deux des nôtres : « A quoi pensez votre chancelier ? Il reffasse continuellement les mêmes choses ; me suppose-t-il si courte mémoire que trois ou quatre jours me fassent oublier le *status causæ vestrorum principum* ? ou s'imagine-t-il que les affaires me laissent le loisir d'écouter ses sempiternelles litanies ? C'est une poule en train de pondre, qui saute d'abord sur le vantail de l'étable en criant : « Un œuf ! un œuf ! » puis elle monte à la fenière : « Un œuf ! un œuf ! je veux pondre un œuf ! » de là, elle va se percher sur les folives : « Un œuf ! un œuf ! attention, mes amis, un œuf ! » enfin, quand elle

\*

f

a bien caqueté, volant à son nid, elle pond un œuf minuscule. Je préfère l'oie, qui se couche en silence sur le fumier & pond un œuf gros comme la tête d'un enfant. »

L'archevêque de Cologne ne pardonnoit pas à nos princes la sécularisation du monastère de Neu-Camp, maison filiale d'Alt-Camp au diocèse de Cologne. Le clergé de Poméranie lui étoit, d'ailleurs, suspect depuis que son choix pour l'évêché de Cammin s'étoit porté sur le pieux, habile & savant chancelier Barthélemy Schwabe. Aussi fut-ce en termes peu courtois que l'empereur défendit à nos princes de reconnoître le nouveau dignitaire & somma les chapitres de venir à Augsbourg prêter foi & hommage, en attendant qu'il leur donnât un chef de sa propre main. Les princes, les chapitres, l'ordre équestre, les villes (à l'exception de Colberg) interjetèrent appel; l'ambassade poméranienne fut chargée de conduire l'affaire; les Etats déléguèrent, en outre, Martin Weyer, chanoine de Cammin, qui plus tard parvint à l'épiscopat.

*Riches présents  
pour gagner les  
bonnes grâces  
des conseillers  
impériaux.*

L'électeur de Brandebourg n'étoit point en bonne odeur non plus. Où donc rencontrer une intercession efficace? Toutes mes supplications demeuroient vaines, car à la cour & dans les grandes villes *causæ perduntur quæ paupertate reguntur*. Enfin le docteur Marquardt m'insinua discrètement qu'un petit cheval bien dressé lui

seroit fort utile pour aller au Conseil, selon l'étiquette impériale. J'écrivis aussitôt en Poméranie, d'où l'on m'expédia une jolie bête, avec l'ordre d'acheter un harnois convenable. Le cadeau, accompagné de trois pièces portugaises, parut faire plaisir au docteur qui l'accepta sans cérémonie.

La fonte de doubles ducats & de florins rhénans nous donna de l'excellent or à couronnes, qui servit à confectionner deux coupes pesant chacune 7 marcs. A plusieurs reprises Citzewitz les porta chez le seigneur de Granvelle, sans jamais trouver l'occasion de les lui remettre. Quels scrupules intempestifs ! Ce présent, voire le double, n'eût pas été plus refusé alors, qu'il ne le fut ensuite à Bruxelles ; en effet, pour prix de ses bons offices auprès de S. M. I., le seigneur de Granvelle se laissoit combler d'or, d'argent, d'objets précieux, tant qu'au départ il en chargea de pleins fourgons & de nombreux mulets. Lui demandoit-on : « Que transporte ce long convoi ? » — « *Peccata Germaniæ !* » répondoit-il.

Après mille & mille démarches infructueuses, De deux pamphlets. nos ambassadeurs se voyoient condamnés à l'inaction ; en guise de passe-temps, ils reçurent deux pamphlets latins, l'un sur la personne & les actes de *Carolus quintus*, l'autre ayant pour titre : *De horum temporum statu*, avec Pasquin & Marforio comme interlocuteurs.



*A côté du sérieux & du terrifiant, grandes fêtes, pompes & magnificences à la diète d'Augsbourg.*

Dix enseignes de lansquenets composoient la garnison d'Augsbourg, sans compter les Espagnols & les Allemands amenés par l'empereur; dans les environs étoient cantonnés gens de guerre d'Espagne & d'Italie, plus 600 reîtres des Pays-Bas; 12 enseignes d'Espagnols, qui avoient eu leurs quartiers d'hiver à Biberach, occupoient les bords du lac de Constance; 700 reîtres napolitains avoient hiverné à Weissenbourg, dans le Nordgau. C'étoit donc une véritable « journée en armes, » mais c'étoit aussi un luxe, une pompe, des magnificences extraordinaires.

Augsbourg, en effet, avoit l'honneur d'héberger S. M. I., S. M. R., tous les électeurs en personne, avec suites imposantes, l'électeur de Brandebourg & son épouse, le cardinal de Trente, le duc Henri de Brunswick & ses deux fils Charles-Victor & Philippe, le margrave Albert, le duc Wolfgang, comte palatin, le duc Auguste, le duc Albert de Bavière, le duc de Clèves, le seigneur Wolfgang, grand-maître de l'Ordre teutonique, l'évêque d'Eichstedt, le seigneur Jules Pflug, évêque de Naumbourg, l'abbé de Weingarten, Madame Marie, sœur de l'empereur, accompagnée de sa nièce la douairière de Lorraine, l'épouse du margrave, la duchesse de Bavière, les envoyés des potentats étrangers. Le roi de Danemark étoit représenté par un homme savant & sage, éprouvé dans mainte ambassade, *Petrus Suavenius*, le même qui avoit

accompagné Luther à Worms & en étoit reparti avec lui ; le roi de Pologne par Stanislas Lasky, seigneur magnifique, instruit, expérimenté, éloquent, bien tourné, aimable & charmant *in familiari colloquio*.

Comment dénombrer la foule des abbés, comtes, barons & autres personnages de marque ? N'oublions pas le Juif Michel, qui tranchoit du grand seigneur & se pavanoit à cheval en habits superbes, des chaînes d'or au cou, escorté de dix ou douze serviteurs, tous Juifs, mais ayant bien l'air de reîtres. Lui-même étoit de belle prestance ; on le disoit fils d'un comte de Rheinfeld. Le vieux maréchal héréditaire de Pappenheim, qui n'y voyoit plus guère, le rencontra un jour &, non content de lui tirer son chapeau, s'inclina comme devant un supérieur ; dès qu'il reconnut sa méprise, il exhala tout haut son dépit : « La foudre t'écrase, grand coquin de Juif ! »

La présence des princesses, comtesses & autres nobles dames, belles & parées plus que je ne faurois le dire, étoit une occasion quotidienne de banquets & de danses welches ou allemandes. Le roi Ferdinand avoit toujours des invités : réception splendide, ballets magnifiques, orchestre nombreux & bien ordonné, musique vocale, rien n'y manquoit. Derrière S. M. R. se tenoit un fou babillard, son maître faisoit assaut de saillies avec lui. Le roi soutenoit la conversa-

*Contraste entre  
l'empereur  
Charles & le roi  
Ferdinand.*

tion à table & sa langue ne s'arrêtoit pas une minute. Un soir, je vis chez lui un gentilhomme espagnol, vêtu d'un manteau tombant jusqu'aux pieds, danser avec une demoiselle ce qu'on appelle une *algarde* ou *passionesa* (j'ignore la signification de ces mots); il fautoit haut, en avant comme en arrière, elle de même, sans cesser de faire face; c'étoit charmant. Ensuite un nouveau couple exécuta une danse welche.

L'empereur, au contraire, loin de donner le moindre banquet, ne retenoit personne auprès de lui, ni sa sœur, ni son frère, ni ses nièces, ni la duchesse de Bavière, ni les électeurs, ni aucun des princes; dès qu'on l'avoit reconduit de l'église à ses appartemens, il congédioit sa cour, tendant la main à chacun. Il mangeoit seul, sans dire mot. Une fois, par exception, au retour de l'église, remarquant l'absence de Carlowitz : « *Ubi est noster Carlevitius?* » demanda-t-il au duc Maurice. — « Très clément empereur, » répondit ce dernier, « il se sent un peu foible. » Aussitôt S. M. I. de dire à son médecin Vésale : « *Vesali! gy zult naar Carlevitz gaan, die zal iets wat ziek zyn, ziet dat gy hem helpt* (allez vers Carlowitz, il est indisposé, voyez à le soulager). »

M'étant trouvé à plusieurs journées (à Spire, à Worms, de nouveau à Spire, puis à Augsbourg & à Bruxelles), j'ai souvent assisté au dîner de l'empereur; jamais il n'invita le roi

son frère. De jeunes princes & comtes servoient le repas, régulièrement quatre entrées de six plats; après avoir posé les mets sur la table, ils les découvroient; pour refuser, l'empereur secouoit la tête, il l'inclinoit si le plat étoit à sa convenance; alors il le tiroit à lui. On remportoit d'énormes pâtés, des pièces de gibier, les plus succulens *fercula*, tandis que S. M. I. retenoit un rôti, une tête de veau ou chose semblable. Il ne faisoit pas trancher, usoit peu du couteau, commençoit par couper son pain en morceaux de la grosseur d'une bouchée, puis attaquoit le plat choisi; il plantoit le couteau où bon lui sembloit, s'aidant même des doigts; l'assiette sous le menton, il mangeoit si naturellement, si proprement aussi, que c'étoit plaisir de le voir. Lorsqu'il vouloit boire (il ne buvoit que trois coups), un signe avertissoit les *doctores medicinæ* postés devant la table; ils alloient prendre sur le dressoir deux flacons d'argent & remplissoient un verre de cristal qui pouvoit bien contenir une mesure & demie; l'empereur le vidoit jusqu'à la dernière goutte, quitte à reprendre haleine deux ou trois fois. Pas une parole, du reste, quoique les fous derrière lui fussent assez plaisans; il sembloit ne pas s'inquiéter d'eux, à peine un demi-sourire à quelque heureuse rencontre. Nul foudri de la foule qui venoit voir manger le monarque. Les nombreux chanteurs & musiciens qu'il entretenoit

se faisoient entendre à l'église, jamais dans les appartemens. Le repas duroit moins d'une heure, puis tables, sièges, tout étoit enlevé & il ne restoit que les quatre parois tendues de riches tapisseries. Après les grâces, on présentoit à l'empereur des bouts de plume pour se nettoyer les dents ; il se lavoit, puis alloit se placer dans une embrasure de fenêtre. Là, chacun pouvoit l'aborder, lui remettre des suppliques, exposer ses raisons ; il décidoit sur-le-champ. Le futur empereur Maximilien tenoit plus assidue compagnie à S. M. I. qu'à son père.

*Comment les  
princes met-  
toient tout leur  
plaisir dans le  
dérèglement.*

Le duc Maurice eut bientôt lié connoissance avec les dames bavaraises ; à son logis même il n'engendrait pas non plus mélancolie, car il demeuroit chez un docteur en médecine, père d'une fille nommée Jacqueline ; cette belle créature & le duc se baignoient ensemble & jouoient aux cartes chaque jour avec le margrave Albert. Ce dernier se voyant une fois beau jeu, hafarda plusieurs couronnes. « Je tiens ! » s'écria la donzelle ; « allons, mise égale ! » — « Je tiens aussi, » riposta le margrave, « avance ton enjeu, nous verrons qui surmontera. » Ceci en bon & franc allemand, & Jacqueline décochoit son plus aimable sourire. Voilà leur train de vie, la ville en caufoit, le diable en crevoit d'aïse.

Ecclésiastiques ou séculiers, tous les hauts personnages se donnoient libre carrière. N'ai-je pas vu le margrave Albert, ainsi que d'autres jeunes

jeunes Alteſſes, boire & jouer au truc avec certains évêques de leur âge, mais d'une naiſſance inférieure. Foin des titres en ces momens-là ! Le margrave crioit d'un ton bruſque : « A toi, prêtre ! Gage que ton coup ne vaut rien ! » L'évêque, à ſon tour, s'il ſortoit preſſé d'un beſoin, diſoit : « Viens, Albert, allons piſſer ! » Les jeunes princes ſ'afſeyoient aux côtés des plus nobles dames ſur le parquet même, car il n'y avoit ni bancs ni ſièges, mais au milieu de la ſalle un magnifique tapis, bien commode pour ſ'étendre ; je laiſſe à penſer les embraffades.

Princes & princeſſes épuifèrent leurs reſſources en banquets d'une prodigalité inouïe. Ils étoient arrivés la caſſette pleine, mais que de pénibles démarches enſuite, que d'amers déboires, que d'emprunts onéreux pour ne pas quitter Augſbourg la tête baſſe ! Plusieurs ſouverains, le duc de Bavière, entre autres, gendre du roi des Romains, avoient reçu de leurs ſujets des milliers de florins comme argent de jeu ; ils perdirent tout.

Nos ambaffadeurs vivoient à l'écart, ils n'invitoient ni n'étoient invités ; ſurvenoit-il cependant une viſite, ils étoient bien tenus d'offrir une collation & de divertir leurs hôtes. Un jour ils eurent pour convive le feigneur Jacques Sturm, de *Jacques Sturm.* Strasbourg ; à table, la converſation tomba ſur Cammin ; Sturm fit l'historique de cet évêché, de ſa fondation, de ſon accroiffement, des an-

\*

g

tiques prérogatives des ducs de Poméranie, des négociations entamées à la diète de Ratisbonne sept ans auparavant, bref un exposé lucide, précis, complet, comme s'il venoit d'étudier le sujet; les conseillers admiroient ce prodige de mémoire. En vérité, c'étoit un homme supérieur, expérimenté, éloquent, sage, le témoin de nombreuses journées tant impériales que provinciales; à diverses reprises, malgré son hérésie, l'empereur l'avoit chargé de missions importantes; sans lui, Sleidan n'eût jamais écrit son Histoire, il l'avoue franchement & rend hommage à Sturm en maint passage de ses Commentaires. Nul dans l'empire ne réalisoit au même degré la devise: *Usus me genuit, mater me peperit memoria*. Comme un personnage de marque lui demandoit si les villes de la ligue de Schmalkalden étoient toutes en paix avec S. M. I.: « *Constantia tantum desideratur,* » répondit-il; impossible de mieux exprimer en trois mots & l'isolement de Constance, & la faute à laquelle les protestans devoient leurs revers. Si mes enfans sont curieux de connoître la physionomie de Sturm, qu'ils regardent mon portrait: il est d'une ressemblance qu'Apelle n'eût point surpassée. Nos ambassadeurs recevoient aussi Musculus & Lepusculus, mais l'un & l'autre séparément. L'heure des entretiens sérieux étoit venue, car l'Intérim se forgeoit & il s'agissoit moins de rire que de s'instruire.

J'amenais quelquefois mon compatriote, ami & contemporain Valère Krakow, secrétaire de *V. Krakow.* Carlowitz ; exclus de toutes les négociations, nos conseillers étoient bien aises d'apprendre de sa bouche ce qui se tramait. Durant la campagne il n'avoit pas quitté Carlowitz &, en récompense de ses services, celui-ci l'avoit placé à la chancellerie du duc Maurice. Un autre compatriote qui venoit nous voir étoit le traban Simon Plate, une de mes vieilles connoissances, *Simon Plate.* car nous avions étudié ensemble, tant bien que mal, à Greifswald sous Georges Normann. Les conseillers ne l'aimoient guère, parce qu'il ne leur étoit bon à rien. Les trabans comptoient dans leurs rangs d'honnêtes compagnons, bien tournés, valeureux & jouissant d'une certaine considération. L'empereur soignoit leur tenue : pourpoint de velours noir, manteau à larges galons de velours, coiffure espagnole de velours aussi.

Comme Plate ne tariffoit point sur l'éloge de son camarade de chambrée, les ambassadeurs lui permirent de l'amener. Ce nouveau convive portoit une belle chaîne d'or ; Plate n'avoit rien exagéré, il finit même par prendre ombrage des prévenances dont son ami étoit l'objet, de sorte qu'un jour il s'écria : « Certes, il est honnête, il a fait ses preuves, partant il plaît à l'empereur ; dommage seulement qu'il ne soit pas né gentilhomme. » Ce propos, je



dois le dire, offusqua très fort les ambassadeurs & surtout le chancelier Jacques Citzewitz; mais que mes enfans y prennent garde, j'ai entendu beaucoup de nobles poméraniens tenir le même langage; pour eux l'intelligence, le jugement, l'habileté étoient l'apanage exclusif de la naissance.

S. Plate se comporta mieux dans une autre occurrence. Nos conseillers avoient reçu des visites, on avoit joyeusement vidé quelques flacons. Les hôtes partis, comme il y avoit grand bal à la cour (non point dans les appartemens de l'empereur, mais dans ceux de sa sœur & de sa nièce, qui habitoient aussi la maison Fugger, au Marché au Vin), Maurice Damitz, capitaine d'Ukermünde, homme vif & gai, eut fantaisie d'assister à la fête. Ses collègues, qui n'avoient pas oublié la menace adressée au landgrave : « Je t'apprendrai à rire, » eurent peur d'un esclandre & objectèrent que nos princes étoient en disgrâce; mais Damitz s'emporta : « Nos princes me donneront de l'argent, oui! la santé, non! Qu'est-ce que je fais ici? Quoi! renoncer au spectacle de telles réjouissances! Comment vivre alors? autant me condamner à ne plus revoir la Poméranie! » Là-dessus, il dégringole l'escalier; un conseiller essaie de le retenir par sa chaîne d'or, les anneaux se rompent & notre capitaine court au bal.

Simon Plate étoit encore de sang-froid, on

le prie de suivre l'imprudent. Celui-ci pénètre au beau milieu de la réunion; le feigneur Jean-Walther de Hirnheim, chef de guerre puissant & renommé, se promenoit au fond de la salle; Damitz remarque en face des danseurs une jolie femme très richement parée, il l'aborde : « Charmante créature, vous ne dansez pas ? » — « Oh ! non, Monsieur, danser ne sied qu'à la jeunesse & je suis une vieille femme. » — « Quoi ! vous êtes mariée ? » reprend le capitaine, « j'aurais juré que vous étiez fille ; s'il m'étoit permis à cette heure de danser avec la plus belle, en vérité, c'est vous que je choisirois. » — « Ah ! Monsieur, vous vous moquez ! » — « Et comment s'appelle votre époux ? » — « Jean-Walther de Hirnheim. » — « Jean-Walther, oh ! je le connois bien. » Le mari, fort intrigué du colloque, alloit & venoit d'un air sombre. Damitz poursuit : « Avez-vous des enfans ? » — « Non, Dieu ne l'a pas voulu. » — « Ah ! si j'avois une pareille femme, je me connois, Dieu nous octroieroit bien vite des enfans. » Cette incursion du capitaine dans le champ de la *physica* engagea Simon Plate à rompre les chiens ; il réussit à nous ramener Damitz.

Au mois de décembre, nos ambassadeurs ayant résolu d'envoyer l'un d'eux en Poméranie, Henri Normann fut désigné pour ce voyage. Rigoureuse étoit la froidure & Normann prit ses précautions : pour la tête un bon-

*Jean-Walther  
de Hirnheim.*

*En quel équipage Henri-Normann partit pour la Poméranie.*

net de nuit en toile, une calotte de fourrure, une cape de drap avec un grand cache-nez se boutonnant par derrière & par devant (comme les portent encore les payfans), enfin un épais chapeau brodé de soie ; pour les mains des gants blancs de fil, des gants en peau de chamois garnis de fourrure, de gros gants en peau de loup à la mode du jour ; pour le corps une chemise de toile, un tricot à l'italienne, une camifole en drap anglois rouge, un pourpoint rembourré de coton, une jaquette doublée, un habit de bure grise garni de peau de loup ; enfin chauf-fettes de toile, guêtres de Louvain dépassant le genou, chausses de drap, bas doublés de peau de mouton & bottes. Quand chacun l'eut encore chargé de ses commissions, les valets le hisèrent sur la selle, car tout seul il n'eût jamais en-fourché. Il poussa jusqu'à Donauwerth ; là, son équipage lui parut décidément trop incommode, mais n'ayant aucune envie non plus de périr gelé, il tourna bride & regagna la bonne ville d'Augsbourg.

*Sébastien Vogelsberg pris, jugé & décapité.*

Comme le récit de Sleidan est très incomplet, je vais écrire l'histoire de Sébastien Vogelsberg ; témoin oculaire, j'ai eu soin de recueillir ses derniers discours. Vogelsberg étoit de haute & imposante stature, l'embonpoint à l'avenant ; bel homme, bien proportionné, tête aussi ronde qu'une boule, barbe descendant jusqu'à la ceinture, figure ouverte ; bref, jamais peintre n'au-

roit mieux trouvé. Il ne manquoit pas d'instruction, on disoit qu'il avoit été maître d'école en Italie. Le comte Guillaume de Fürstemberg, qui se mettoit à la solde des monarques belligérans en qualité de colonel, l'engagea comme écrivain comptable. Vogelsberg, devenu enseigne, se distingua à l'armée ; homme de ressource, ambitieux, éloquent, il conquit rapidement le grade de capitaine & de hauts potentats le préférèrent bientôt à Guillaume de Fürstemberg. Ce dernier en conçut un vif dépit, étant de ceux pour qui le mérite est inséparable de la naissance ; il se répandit en injures contre Vogelsberg, lequel ne ménagea pas non plus son rival ; de part & d'autre on imprima des pamphlets ; le comte semble avoir commencé ; il fit appel à ses pairs, leur honneur lui paroissoit en cause. Les Etats protestans penchoient pour Vogelsberg, leur coreligionnaire, tandis que le camp papiste lui vouoit une inimitié mortelle.

Las d'une guerre de plume infructueuse & sachant bien que vouloir se faire justice à soi-même eût été folie, Vogelsberg prit le parti de saisir la Chambre impériale d'une plainte en réparation d'injure. J'étois alors à Spire substitut de son procureur, le docteur Engelhardt ; je connois donc l'affaire par le menu. Après de longs débats, le tribunal, donnant raison à Vogelsberg, condamna le comte Guillaume à 400 florins d'amende, sentence dont son frère, Frédéric de

Fürstemberg, se tint pour offensé, lui & tout ce qui portoit le titre de comte.

On peut dans ce drame distinguer trois *causæ proægoumenæ*, comme disent les dialecticiens : la religion, les vertus guerrières de Vogelfberg, l'hostilité des nobles & des papistes. Ajoutons-y deux *causæ procatarctiæ* : la première, mentionnée par Sleidan, fut qu'un an auparavant Vogelsberg avoit mené au roi de France un régiment de lansquenets ; la seconde, celle-là je l'ai de mes propres yeux vue à Weissenbourg sur le Rhin, ville impériale, où Vogelfberg s'étoit bâti une belle maison en pierres de taille, avec les armes de France au-dessus de la porte, trois grandes fleurs de lis artistement sculptées. Certains que, dans le cas probable d'une nouvelle guerre de religion, le vaillant capitaine leur donneroit du fil à retordre, & altérés de son sang comme le cerf en été de frais ruisseaux, les papistes, habiles à exploiter auprès de S. M. I. les *causæ irritatrices*, firent nommer juges deux docteurs de leur séquelle, l'un welche, l'autre allemand, qui se hâtèrent de prononcer une sentence de mort, aussitôt mise à exécution.

Le 7 février 1548, un peu après 8 heures du matin, une enseigne de soldats partis du faubourg Notre-Dame, puis deux autres enseignes venant du faubourg Saint-Jacques, se rangèrent sur la Place de l'Hôtel de ville. Sleidan dit

dit que l'échafaud fut dressé à l'intention de Vogelsberg; c'est une erreur, il existoit depuis six mois & avoit beaucoup servi déjà. Un officier welche, qu'ils appellent *magister de campo*, se détacha de la troupe avec une trentaine d'arquebufiers, pour aller extraire de la tour de Perlach le condamné; il l'amena au son des fifres & des tambours.

Vogelsberg portoit un habit de velours noir & un chapeau welche brodé de soie. A son entrée dans le cercle, il aperçut le comte Reinhard de Solms (à qui le mal françois avoit rongé la moitié du nez) & le chevalier Conrad de Boinebourg; sans s'occuper du comte, papiste enragé qui l'exécroit à cause de Fürstemberg, il demanda au chevalier : « Seigneur Conrad, tout espoir est-il perdu ? » — « Cher Bastian, » répondit M. de Boinebourg, « que le Seigneur Dieu vous assiste ! » — « Oui, certes, il m'assistera ! » reprit Vogelsberg. Et de son pas le plus ferme, la tête haute, avec son assurance accoutumée, il gravit l'échafaud.

Ses regards se promenèrent longuement sur la foule. Toutes les fenêtres étoient garnies de nobles spectateurs; à celles de l'hôtel de ville se pressoient électeurs, princes de l'Eglise & de l'empire, comtes, barons, chevaliers. D'une voix mâle & d'un air aussi délibéré qu'à la tête de ses troupes, Vogelsberg entama une harangue : « Alteſſes séréniffimes, Alteſſes, Excellences,

\*

h

nobles, puissans, vaillans, sages, gracieux seigneurs & amis ! Puisqu'en ce jour je. . . . » A ce moment, le maître de camp cria à l'exécuteur d'accomplir son office ; mais le bourreau s'adressant au condamné : « Seigneur, je ne vous presserai point, parlez tant qu'il vous plaira. » Et Vogelsberg de continuer : « . . . . je dois perdre la vie par ordre de l'empereur, notre très clément seigneur & maître, je dirai la cause de mon trépas : c'est d'avoir levé dix enseignes, l'été dernier, pour le couronnement du louable roi de France. Nulle félonie en ces dix ans ne fauroit m'être imputée. Innocent, je vous prie de m'avoir en bonne souvenance ; ayez pitié de mon infortune imméritée ; faites que les miens n'en pâtissent & qu'ils recueillent le fruit de mes services, car ma vie entière fut celle d'un honnête homme. Je suis immolé à l'implacable ressentiment de l'infâme Lazare Schwendi (lequel étoit à la fenêtre en face de l'échafaud, il rentra bien vite la tête). Il est venu chez moi, à Weissenbourg, me dire qu'il étoit en disgrâce pour le meurtre d'un Espagnol, gentilhomme de S. M. I., & que les Espagnols me recherchoient aussi ; il me proposa de gagner ensemble la France, & m'emprunta 200 couronnes ; je lui donnai même un cheval en récompense de son avis. Eh bien, le traître m'a conduit tout droit aux Espagnols ! En prison, j'ai voulu lui réclamer, pour mes besoins personnels, quelques-

unes des couronnes prêtées ; il a fait la sourde oreille. Que tous se méfient du voleur ! Le misérable a nom Lazare de Schwendi, un être avec lequel il ne faut avoir rien de commun ! Son audace est allée jusqu'à dénoncer à l'empereur S. A. S. l'électeur palatin, comme s'étant ligué avec le roi de France : calomnie infigne ! j'en témoignerai par mon trépas. On m'a refusé l'assistance d'un prédicant, d'un confesseur, chose qui ne s'est jamais vue ; je n'en meurs pas moins innocent & racheté par le sang de Jésus-Christ ! »

Il fit le tour du cercle, priant chacun de lui pardonner comme lui-même pardonnoit. Il s'assit ensuite ; le bourreau lui divisa en deux sa longue barbe pour la nouer sur le crâne, puis lui ayant demandé pardon & après l'avoir invité à dire un Pater & le *Credo*, il accomplit son office. La tête roula comme une boule de l'échafaud sur le sol ; l'exécuteur la refaisit par la barbe, la plaça entre les jambes du cadavre & étendit un manteau ; cependant les pieds dépassoient.

Sur ce, l'officier *welche* & les trente arquebuziers allèrent chercher Jacques Mantel & Wolf Thomas, de Heilbronn, amenés à Augsbourg en même temps que Vogelsberg. Le maître des hautes œuvres laissa Thomas au pied de l'échafaud. Mantel parcourut la plateforme & prononça quelques paroles qui ne furent point de tous entendues. Comme sa jambe roide le gênoit pour s'agenouiller, le bourreau



glissa un tabouret sous le membre paralysé. Il ne réussit pas à trancher la tête du premier coup & dut achever à terre l'opération, puis il recouvrit le corps.

Restoit Wolf Thomas : d'après sa tenue & son costume, ce n'étoit point un homme du commun. Il considéra les pieds de Vogelsberg qui sortoient de dessous le manteau, puis détournant bientôt les yeux, il raconta qu'il pratiquoit le métier des armes depuis 27 ans ; loyal & fidèle soldat, il mouroit innocent ; son seul crime étoit d'avoir servi trois mois le roi de France, à l'exemple de maint honnête comte ou écuyer, qui jamais pour cela n'avoit encouru le moindre châtement. Il demanda aux assistans de lui pardonner comme il pardonnoit & de prier pour lui comme il intercéderoit en leur faveur, ayant la ferme assurance d'obtenir une place auprès de l'Eternel ; il fit lever la main à ceux qui diroient pour lui un Pater & le *Credo*. Il fut ensuite décapité.

La triple exécution terminée, le bourreau cria du haut de la plateforme : « Au nom de S. M. I., défense expresse que nul ne serve le roi de France, sous peine de subir le sort de ces trois hommes ! »

Le trépas de Vogelsberg excita d'universels regrets ; l'opinion unanime étoit qu'un soldat de cette trempe valoit son pesant d'or pour un monarque guerrier. Sleidan avance à tort que

les deux juges disculpèrent Lazare de Schwendi : ce fut l'empereur qui fit imprimer & partout colporter un écrit d'une demi-feuille, où l'on proclamoit Schwendi exempt de tout blâme, vu qu'il s'étoit borné à suivre les instructions impériales & que le discours de Vogelsberg étoit visiblement dicté par le désir d'échapper à la plus méritée des punitions.

Le roi de France conçut, dit-on, un déplaisir tel du cri du bourreau, que par ses ordres le marquis de Saluces (celui-là même qui, à Wittenberg, avoit déconseillé l'exécution de l'électeur de Saxe) fut saisi & décapité à son retour d'Allemagne.

Au mois d'avril, Augsbourg vit arriver Muley-Haffan, roi de Tunis. Treize années auparavant, chassé par Barberouffe, il avoit été rétabli sur le trône par l'empereur, mais son fils aîné l'avoit ensuite dépossédé & lui avoit fait crever les yeux. Fugitif & misérable, il venoit se mettre sous la protection de S. M. I. ; bientôt un de ses fils le rejoignit en exil. Je rencontrais souvent ces deux personnages chevauchant de compagnie avec Lasky, ambassadeur de Pologne, qui étoit à même de leur parler.

*Arrivée du roi de Tunis & de son fils.*

Comme le pape s'opposoit, contre toute prévision, à la tenue à Trente d'un concile chrétien, libre, impartial, & l'expérience enseignant de reste que jamais les savans des deux partis ne tomberoient d'accord, les Etats de l'Empire pro-

*Comment & par  
qui fut forgé  
l'Intérim. Je  
n'insère pas ce  
document, im-  
primé souvent,  
même à l'étran-  
ger; le texte la-  
tin & l'allemand  
se trouvent  
dans toutes les  
mains.*

posèrent à S. M. I. de remettre à un nombre restreint d'hommes pieux & capables le soin d'élaborer une ordonnance pour l'avancement du règne de Dieu & le maintien de la paix publique.

En conséquence, l'empereur délégua l'archevêque de Mayence en personne, le docteur Georges-Sigismond Seld & le docteur Henri Hafe.

Le roi des Romains, le seigneur Gaudenz de Madrutz.

Les électeurs: l'électeur de Mayence, son évêque suffragant; l'électeur de Trèves, Jean de Leyen, chanoine de Trèves & de Würzburg; l'électeur de Cologne, son provincial; l'électeur palatin, le chevalier Wolf d'Affenstein; l'électeur de Saxe, le docteur Fachs; l'électeur de Brandebourg, Eustache de Schlieben.

Les princes: l'évêque d'Augsbourg, le docteur Heinrichmann; le duc de Bavière, le docteur Eck.

Les prélats, l'abbé de Weingarten.

Les comtes, le comte Hugo de Montfort.

Les villes: Strasbourg, Jacques Sturm; Ulm, Georges Besserer.

Ces personnages se réunirent le vendredi 11 février 1548, mais ils ne purent s'entendre: c'étoit à prévoir. Les membres ecclésiastiques de la diète profitèrent de l'occasion pour faire composer le livre de l'Intérim par l'évêque de Naum-

bourg, Jules Pflug, par l'évêque suffragant de Mayence, nommé peu après à l'évêché de Mersebourg, & par le prédicateur de la cour de l'électeur de Brandebourg, Jean Agricola dit Eisleben, qui convoitoit l'évêché de Cammin. Restoit à obtenir l'approbation impériale, voici comment on s'y prit.

L'électeur de Brandebourg avec son épouse tenoit à Augsbourg un état somptueux ; l'électeur aimoit le faste ; l'électrice, fille d'un roi de Pologne, étoit prodigue. Depuis longtemps la cherté de la vie, la fréquence & la profusion des festins avoient épuisé la cassette de S. A. S. Sept années auparavant, à la journée de Ratibonne, le docteur Conrad Holde avoit déjà prêté au prince 5713 écus ; il les réclamoit sans succès ; à Augsbourg enfin, à défaut d'argent, on lui délivra la promesse écrite de payer en quatre acomptes aux foires de Francfort ; signature & sceau, rien n'y manquoit ; le plus défiant eût été tranquille. Néanmoins les paiemens ne furent pas effectués à l'échéance & le créancier intenta des poursuites par-devant la Chambre impériale. L'électeur ne savoit à quel saint se vouer, toutes les bourses lui étoient fermées. Il désespéroit de pouvoir quitter décemment Augsbourg, avec son épouse & sa nombreuse suite, lorsque l'évêque de Salzbourg vint le tirer d'embarras en lui avançant 16,000 florins de Hongrie, sur l'engagement en bonne & due

*Par qui l'Intérim fut soumis à l'empereur.*

forme de rembourser à bref délai. Mais la principale condition du prêt fut que l'électeur de Brandebourg présenteroit à S. M. I. l'œuvre des trois susdits personnages, en s'obligeant, lui & ses sujets, à s'y conformer.

Philippi  
Melanchthonis  
judicium.

L'électeur de Saxe chargea Christophe Carlowitz d'expédier un exemplaire de l'Intérim à Philippe Mélanchthon ; la réponse de ce dernier fut singulièrement pusillanime ; on la disoit inspirée par les théologiens de Wittemberg & de Leipzig, qui préludoient ainsi aux Adiaphores. Carlowitz s'empressa de divulguer partout cette épître ; elle excita une surprise générale & les sentimens les plus opposés : la douleur, la consternation chez les confessionnels, une jubilation inouïe chez les catholiques. Seigneur Dieu, l'ont-ils assez cornée aux quatre coins de l'Allemagne ! s'en font-ils assez prévalus pour chanter victoire !

Publication so-  
lennelle de l'In-  
térim.

Les électeurs ecclésiastiques envoyèrent au pape la lettre de Mélanchthon, en même temps que le livre. Les intrigues & les défaillances aidant, bientôt la poire fut mûre. La publication de l'Intérim eut lieu le 15 mai, à 4 heures de l'après-midi, en présence des Etats assemblés. L'empereur le fit imprimer en latin & en allemand. Dans le premier texte remis à S. M. I., le passage de saint Paul : *Justificati fide pacem habemus*, étoit altéré par la suppression du mot *fide*

*fide*; les confessionnels réclamèrent vivement & confondirent les fauffaires.

La teneur févère de l'acte de promulgation n'arrêta ni les discours ni les écrits mordans. Des réfutations folides parurent, même hors d'Allemagne; les deux plus connues font le traité latin de Calvin, qui fe répandit par tout l'empire, en Italie, en France, en Pologne &c., & un écrit encore plus goûté, en langue allemande, dont l'un des auteurs étoit AEpinus, furintendant de Hambourg.

Le feigneur de Granvelle & fon fils, l'évêque d'Arras, préfèrent l'électeur de Saxe d'adhérer à l'Intérim pour recouvrer fa liberté; mais le prince refta fidèle à la confession d'Augsbourg. Alors on lui enleva fes livres, la viande difparut de fa table les jours maigres, & fon chapelain, qu'il avoit gardé avec l'agrément de l'empereur, dut s'efquiver fous un déguifement. Le landgrave, au contraire, peu foucieux d'en favoir plus long que les pères de l'Eglife, consentit à recommander le livre à fes fujets & implora fon pardon, au nom du Christ & de tous les saints.

*Exécution  
de l'Intérim.*

A la clôtüre de la diète, je pris comme S. M. I. le chemin des Pays-Bas. Le féjour de l'empereur à Ulm amena la déposition du Conseil, auquel on fubftitua des créatures dévouées. Les fix miniftres furent fommés d'accepter l'Intérim: quatre demeurèrent inébranlables, ils furent emmenés captifs à la fuite de S. M. I. ; les deux

\*

i

autres, malgré leur apostasie, eurent à quitter femme & enfans, & on ne les ménagea guère non plus. A Spire, le prieur des carmes déchauffés étoit bon évangélique ainfi que tous les frères de son couvent, quoiqu'ils euffent gardé l'habit de l'ordre ; pendant quatre ans je l'avois vu circuler en ville revêtu de sa robe ; chaque dimanche il montoit en chaire, la foule refluoit jusque sous le porche ; jamais le moindre mot ni du pape ni de Luther, mais c'étoit un maître en la pure doctrine ; à l'approche de S. M. I., il s'enfuit sous un costume séculier. Worms & toute la contrée perdirent leurs prédicans. Landau possédoit une élite de ministres savans & distingués, car le séjour offroit mille avantages : site délicieux, bonne chère, excellent vignoble aux portes de la ville ; il fallut céder la place aux prêtres papistes, garnemens sans expérience, sans instruction, sans piété, sans moralité ni vergogne.

Impudens mendacium de adoratione Mariæ.

J'eus souvent l'occasion plus tard d'aller à Landau, où résidoit l'avocat de mon père, le docteur Engelhardt. Un dimanche, après la messe, j'entendis un jeune & impudent vaurien débiter le prône que voici : « Les Luthériens combattent le culte de Marie & des saints. Or, écoutez, mes amis, écoutez une histoire authentique. Un homme venoit d'expirer, son âme arrive à la porte du paradis, saint Pierre la lui ferme au nez. Heureusement la Mère de Dieu

se promenoit dehors avec son doux fils. Le défunt l'aborde, lui rappelle les Pater & les Avé qu'il a récités en son honneur, les cierges qu'il a brûlés devant son image, & Marie de dire à Jésus : « C'est la pure vérité, mon cher fils. » Mais le Seigneur : « N'as-tu jamais lu ni entendu que je suis le chemin & la porte de la vie éternelle ? » — « Es-tu la porte, je suis la fenêtre ! » répliqua Marie qui, saisissant l'âme par les cheveux, la lança dans le paradis à travers la fenêtre. Maintenant, je vous le demande, entrer au ciel par la porte ou par la fenêtre, n'est-ce pas tout un ? Et ces abominables Luthériens osent soutenir qu'il ne faut pas invoquer la Vierge Marie ! » Voilà quelle scandaleuse impiété s'étaoit aux lieux mêmes où naguère étoit annoncée la saine doctrine évangélique !

De sa soumission à l'Intérim le landgrave ne récolta que mépris. Son épouse, accourue à Spire afin d'implorer l'empereur, obtint de rester jour & nuit auprès du captif pendant cette halte d'une semaine. Au départ pour Worms, je vis à 8 heures du matin passer le landgrave avec son escorte d'Espagnols aux longues arquebuses, devant, derrière & en flanc. Il montoit un méchant bidet, les fontes étoient découvertes & vides, son épée avoit la garde solidement liée au fourreau. Une foule compacte, étrangers & habitans, femmes & valets, jeunes & vieux, le ferroit de plus en plus près, comme s'il y avoit

*Traitement  
enduré par le  
landgrave.*



eu un mot d'ordre. On crioit: « Voici le misérable rebelle, le félon, le coquin! » & d'autres pires injures que je tais par scrupule. On eût dit le cortège d'un vulgaire malfaiteur traîné au gibet.

*De quelle façon  
le duc Maurice  
obtempérait aux  
assignations.*

Le hasard me rendit témoin, à Augsbourg, d'une scène piquante. J'ai dit que le duc Maurice avoit fait bonne connoissance avec les dames de la cour de Bavière : un dimanche de décembre que le temps étoit propice, il se disposoit à monter en traîneau ; je me trouvois devant la porte, avec d'autres qui entendirent comme moi le dialogue suivant. Carlowitz descendoit précipitamment de la chancellerie en s'écriant : « Où V. A. va-t-elle? » — « A Munich! » — « Mais V. A. a demain audience de S. M. I. » — « Je vais à Munich! » répéta le duc. Alors Carlowitz : « Si, grâce à moi, la dignité électorale vous est acquise, fachez cependant que votre frivolité vous attire le mépris de LL. MM. & de tous les honnêtes gens. » Maurice se contenta de fouetter ses chevaux qui prirent le galop, Carlowitz criant de sa plus forte voix : « Eh bien, allez au diable & que le ciel vous foudroie avec votre traîneau! » Au retour du prince, Carlowitz fit mine de partir pour Leipzig : « Si je manque la foire du nouvel an, » disoit-il, « je perds plusieurs milliers d'écus. » L'électeur n'eut donc qu'un moyen de le retenir, ce fut de lui compter la somme.

Comme la reconstitution de la Chambre impériale alloit me rappeler à Spire pour le procès de mon père, j'écrivis en Poméranie qu'on me dispensât de suivre l'empereur. Voici la réponse de nos princes :

« Salut d'abord, féal & amé. Nos conseillers nous ont nantis de ta requête, laquelle nous voudrions gracieusement t'octroyer, si elle ne préjudicioit à nos intérêts & à ceux du pays, par toi jusqu'à présent gérés. Nous t'invitons à prendre quelque patience & à nous servir avec zèle & fidélité comme par le passé, inclinés que nous sommes à te rappeler après la clôture de notre diète pour te donner des témoignages non équivoques de notre haute satisfaction, ainsi que les moyens de mener à bonne fin les affaires paternelles. Nous comptons sur ton obéissance, prêts à confirmer tout ce que dessus. Donné à Stettin-le-Vieux, le dimanche après la Saint-Jacques, l'an 1548. »

*Gracieuse lettre  
des ducs de Po-  
mèranie.*

J'avois séjourné à Augsbourg un an sans interruption, sauf une chevauchée à Munich, ville qui vaut la peine d'être vue. La diète tirant à sa fin, j'achetai un cheval, acquisition que ce grand révaiffeur de Normann différoit de jour en jour. Qu'arriva-t-il ? Une fois l'empereur sur son départ, tout le monde voulut des chevaux; celui qui s'étoit commandé un bel habit, le revendoit à moitié prix afin de se procurer une monture. Normann, qui avoit attendu à la der-

*Départ d'Augf-  
bourg.*

nière heure, malgré les avertissemens, ne trouvant aucune bête à sa guise, prit la mienne, bien nourrie & bien reposée en prévision du long voyage ; ce sans-gêne me déplut fort, mais qu'y faire ? Il fallut me contenter d'une place sur un grand fourgon, où je mis les coupes d'or destinées à Granvelle. A Ulm, Martin Weyer prononça que Normann restituerait le cheval à Spire & descendrait le Rhin en bateau ; mais à Spire, point de Normann ; je finis par apprendre qu'il étoit allé aux bains de Zell, dans le chimérique espoir de s'y débarrasser des pustules qui le défiguroient.

Après avoir confié les deux pièces d'orfèvrerie au docteur Louis Zigler, procureur de nos princes, je me rendis par le coche à Oppenheim & par eau à Mayence. Le 10 septembre, notre barque abordoit à Cologne. Dès le lendemain je me mis en quête d'un bon cheval pour continuer ma route avec des connoissances ; mais devinez qui je rencontrai en rue : Henri Normann ! Me voilà donc obligé de changer d'auberge & de compagnie. Normann étoit en marché pour un cheval qu'il acheta ; nous étions enfin tous les deux pourvus, mais sans valet, chacun soignant sa bête ; du reste, les palefreniers étoient excellens & la surveillance superflue, il suffisoit de commander.

*De Cologne  
à Aix-la-Chapelle.*

Nous partîmes pour les Pays-Bas le 12 septembre, l'empereur descendoit le Rhin en bateau.

Le jour suivant, à la bifurcation du grand chemin, nous hésitâmes ; comme nous l'apprîmes à l'auberge la plus voisine, l'une des routes menoit à Maestricht, l'autre à Aix-la-Chapelle. La première étoit de six milles plus courte ; en revanche, Aix-la-Chapelle est la célèbre cité fondée par Charlemagne & sa principale résidence ; elle possède le trône royal, c'est là que l'empereur est couronné après son élection à Francfort. Le pour & le contre longuement débattus, nous imaginâmes de rendre la bride à nos chevaux en piquant des deux ; or, par je ne fais quelle subtile & mystérieuse intuition, ces animaux choisirent, selon notre secret désir, la route d'Aix-la-Chapelle.

Cette ville est grande & de vieux style, la Aix-la-Chapelle. contrée stérile, le sol formé de charbon de pierre & d'ardoise ; c'étoit un désert avant la fondation de la ville. Excellentes eaux thermales ; la piscine, en belles pierres de taille, est carrée & longue de 14 pieds environ ; trois gradins permettent de s'asseoir avec de l'eau jusqu'au cou, ou bien de n'en avoir qu'une foible nappe. A part les bains du margraviat de Baden, je ne connois rien d'aussi commode. A l'hôtel de ville, château & arsenal de Charlemagne, des flèches à fer aigu sont ferrées par centaines de mille dans des bahuts clos. A l'entrée de l'église, on remarque à hauteur d'homme un fauteuil d'ivoire & or, travaillé avec art ; au fond de la nef, à

l'ouest, est suspendue une grande couronne ronde, de 12 pieds de diamètre pour le moins, j'ignore de quelle matière, mais passée en or & en couleur. En fait de reliques, les chausses de Joseph; on ne les montre qu'à certaines époques; à qui les voit, une foule de péchés sont pardonnés.

*Retour en Pomé-  
ranie.*

Le 24 septembre, nous atteignîmes Bruxelles en Brabant, où l'ordre me parvint de rentrer au pays, les fonctions de solliciteur à la Chambre impériale m'étant dévolues. J'entrepris donc à la Saint-Denis ce voyage de plus de cent milles, seul, à travers des contrées inconnues, par des routes abominables, surtout en Westphalie, & mainte fois obligé de descendre aux gîtes les plus suspects. A mi-chemin mon cheval étoit fourbu, hors de service, tant Normann l'avoit surmené; je dus le troquer en payant une foulte, mais je tombai sur la pire des rosses, qu'il me fallut garder; le mal étoit irréparable. Enfin, cahin caha, j'arrivai le jour de la Toussaint à Wolgast. .

### CHAPITRE III.

*Comment je remplis à Spire, deux années durant,  
l'office de sollicitator à la Chambre impériale.*

*Visite à M. Sébastien Münster. Voyage  
en Flandre. Caractère du roi*

*Philippe. Je quitte le service  
des princes.*



USSITOT ma nomination De l'expédition  
de mon brevet.

rédigée, on m'envoya la porter au chancelier Citzewitz en sa terre de Muttrin, près Dantzic. Les principaux du pays étoient accourus le consulter. Il me retint passé dix jours en bonne compagnie, me

faisant participer à leur récréation favorite (& mon plus grand ennui), la chasse, à laquelle se prête si bien la contrée. Je revins avec le chancelier à Stettin, où mon brevet fut dûment paraphé & scellé.

A Wolgast, le duc Philippe m'interrogea longuement en tête à tête, dans son cabinet, sur l'état des choses à Augsbourg & à Bruxelles. Il s'étonna fort de ma témérité à lui écrire aussi crûment les nouvelles de la cour. « Une seule de tes lettres interceptée, » me dit-il, « & l'on te pendoit à l'arbre le plus proche. » Il n'exa-

\*

j

géroit aucunement, & supposons une catastrophe : prince de l'empire il restoit malgré tout, tandis que moi j'y laissois bel & bien ma peau. Ce trait lui donnoit la mesure de mon dévouement. Il me promit un bon cheval ; en outre, les cuisines ducales me fourniroient le nécessaire pour un repas d'adieu, & en effet, au souper, des pages nous apportèrent deux lièvres provenant du réduit où le prince serroit sa chasse. On m'alloua 100 écus en récompense de mes loyaux services & 140 écus d'appointemens, les frais de copies & de messagers à la charge de LL. AA. SS.

*De Wolgast à  
Leipzig.*

Je fus prendre congé de mes parens à Stralsund. Ma mère avoit commandé pour ma sœur aînée des chaînes & des agrafes que l'orfèvre n'avoit pas encore livrées ; je les payai & laissai 30 écus à la maison : « En cas de besoin, » dis-je, « employez-les ; avec ce qui me reste je nouerai bien les deux bouts. » C'étoit un de ses chevaux de chasse, vif & robuste, que le duc Philippe m'avoit donné ; derrière la selle j'avois une petite valise comme les courriers. Mon frère Christian m'accompagna jusqu'à Leipzig, où nous voulions être pour la foire.

Le voyage s'effectua sans incident, sauf qu'un jour, en Misnie, ayant perdu notre route, nous tombâmes au sortir d'une grande forêt dans un village, résidence d'un gentilhomme pauvre ; l'approche de la nuit nous fit frapper à la noble demeure ; une jeune femme, veuve depuis quel-

ques semaines, l'habitoit avec sa belle-mère. La méchante vieille nous refusa durement l'hospitalité: « Allez où bon vous semblera ! » Sa bru nous dit, au contraire: « Nous n'attendions personne & ne tenons pas auberge, mais l'obscurité gagne & vous auriez longtemps encore à cheminer ; si vous vous contentez d'une chétive réception, restez cette nuit. » L'autre, à ces mots, tempête de plus belle: « Que le diable t'emporte avec eux ! Tu as trouvé muguets à ton goût, tu as déjà oublié mon fils. » J'essayai de l'apaiser: « Nous ne sommes jamais venus en ce pays, » lui déclarai-je; « au jour nous retrouverons notre chemin ; vous n'aurez à nous reprocher aucune parole malséante, aucune incongruité ; nous nous accommoderons de quoi que ce soit, l'essentiel est que nos chevaux aient un peu d'avoine, de foin & de paille ; nous paierons le double de grand cœur. » Mais la mégère n'entendit à rien : si nous n'étions pas les amans de sa belle-fille, pourquoi venir à cette heure tardive dans un endroit où jamais étranger ne passe ? La jeune femme prit son mal en patience ; après avoir fourni paille & foin pour nos montures, elle nous conduisit à une chambre haute de médiocre apparence ; nulle trace de valets ni de servantes, mais le repas n'en souffrit point. Une fois toutes les provisions étalées, notre hôtesse s'assit & nous raconta la triste existence qu'elle menoit. La couche fut passable, les draps



propres. Nous payâmes plus qu'on ne nous réclamoit.

*De Leipzig à  
Spire.*

A Leipzig, deux jours de halte pour laisser reposer mon cheval. Je donnai à mon frère de quoi effectuer son retour & continuai seul. Le pays jusqu'à Francfort m'étoit connu. De Butzbach je pris par Niederweifel & le Hundsrück, trajet souvent parcouru avec mon ancien maître le commandeur de Saint-Jean ; c'est plus direct que par Fribourg, mais les larrons y pullulent. Comme je gravissois la côte de la forêt, voici deux cavaliers qui s'arrêtent pour m'attendre, puis qui se postent l'un à droite, l'autre à gauche du chemin, & quand je suis au milieu, m'interpellent d'un ton farouche : « De quel pays ? » — « De Poméranie. » — « Qu'as-tu dans ta valise ? » — « Des lettres. » — « Où vas-tu ? » — « A Spire. » — « A qui es-tu ? » — « Aux ducs de Poméranie, voyez mon faufconduit. » L'un des cavaliers alors : « Comment se porte Monseigneur le duc Philippe, cet excellent prince ? Je l'ai beaucoup connu à Heidelberg. » Et sur ma réponse : « Allons, détale ! » Ils me suivirent du regard un bon moment. Je vendis cheval & harnois à Francfort, descendis le Main jusqu'à Mayence, d'où remontant le Rhin je gagnai Oppenheim, & par le coche Worms & Spire.

*De mon logis  
à Spire.*

Mon arrivée eut lieu le 21 janvier 1549. Je louai une chambre avec cabinet chez un ton-

deur de draps, qui étoit en même temps conseiller. Il me fournit aussi la table, comme à beaucoup de jeunes docteurs & autres notables retenus à Spire par leurs fonctions de sollicitateurs ou par le désir de se former à la pratique.

Le docteur Siméon Engelhardt qui, à teneur d'une décision formelle de S. M. I., n'avoit pas été réintégré dans sa charge de procureur (non plus que son beau-frère le licencié Bernard Mey & Jean Helfmann), avoit transporté ses pénales à Landau. Sur sa recommandation, je pris pour procureur le docteur Jean Portius, à qui j'amena de si nombreux cliens, qu'il ne voulut point accepter d'honoraires. Engelhardt resta mon avocat, malgré l'inconvénient de la distance. Que de fois j'ai parcouru les quatre milles qui séparent Landau de Spire! En partant à la fermeture des portes, j'atteignois Landau au moment où elles se rouvroient; la matinée me suffisoit pour terminer avec le docteur, je repartois l'après-midi. Engelhardt non plus ne me réclama point d'honoraires, mais je me souviens de lui avoir conduit un client qui, pour un seul acte, lui paya spontanément 20 écus. La correspondance ne me coûtoit rien, grâce aux courriers de Poméranie toujours à ma disposition.

*Choix  
d'un procureur.*

Les Loytz, de Stettin, me constituèrent leur sollicitateur, Martin Weyer aussi dans l'affaire du chapitre de Cammin, d'autres encore, &

*De mes  
occupations à  
Spire.*

tous rémunérèrent largement mes services, Weyer excepté. De plus en plus connu des procureurs, je finis par fonctionner *pro principale vel adjuncto notario*. Je gagnois donc assez d'argent pour vivre à mon aise, sans recourir à la bourse paternelle; je pus même économiser la totalité de mes appointemens & quelque chose en sus. Toutefois mon principal bénéfice fut d'acquérir une expérience dont les bienfaits s'étendirent à toute ma famille, car ma plume a été mon unique gagne-pain. Bien appris, bien exercé, le métier ne laisse personne dans la misère; c'est avec dédain qu'on prononce le nom de scribe, je n'en ai pas moins bu de bons coups & mangé de fins morceaux.

*Comment  
j'écrivis deux  
fois  
à M. Sébastien  
Münster  
& de la réponse  
autographe  
qu'il m'adressa.*

De Spire j'écrivis à M. Sébastien Münster que Messieurs le prioient instamment de ne point hâter l'impression de son excellente *Cosmographie*, parce qu'un exprès lui porteroit, aussitôt terminée, la description de la Poméranie; ce ne seroit pas le moindre ornement de l'ouvrage. Il invoqua l'impossibilité d'attendre; son beau-fils étoit tellement engagé dans l'entreprise, qu'il seroit ruiné s'il manquoit la prochaine foire de carême à Francfort. Je transmis cette réponse en Poméranie; le même messager me rapporta un gros paquet de notes, malheureusement incomplètes, ainsi qu'on le faisoit observer. Je m'empressai de les envoyer à M. Münster, avec la promesse de lui faire parvenir le reste dès que

je l'aurois reçu. L'aimable homme, si plein de mérite & tant renommé, m'écrivit de sa propre main une lettre que mes enfans trouveront jointe à celle du docteur Martin Luther.

Je réfléchis qu'un entretien avec M. Sébastien Münster me permettroit de renseigner exactement nos princes ; la Chambre impériale étoit en vacances, quelle bonne occasion de voir l'Alsace, si riche en blé & en vin, tant de jolies villes, les châteaux du margrave de Baden, des évêques & des comtes, la cité de Bâle enfin ! J'entrepris donc à pied cette promenade de 60 milles bien comptés, aller & retour. A Strasbourg je logeai chez mon bon ami le docteur Daniel Capito ; c'étoit une pauvre demeure ; nous mangeâmes à la salle des ammeftres. Le seigneur ammeftre nous octroya la permission de monter à la flèche. De Strasbourg à Bâle j'admirai la fertilité du pays, le nombre & la beauté des villes.

*Voyage pédestre  
à Bâle.*

A Bâle, je vis dans l'église la *statua* de pierre élevée à Desiderius Erasmus, de Rotterdam. J'invitai au Petit-Bâle M. Lepusculus, le fugitif d'Augsbourg ; que de choses intéressantes à nous dire ! Je fis bonne connoissance avec M. Sébastien Münster, qui m'accueillit de la façon la plus affable. Dans une vaste salle de sa maison, il me montra quantité de planches, soit fondues, soit gravées sur bois ou sur cuivre, provenant d'Allemagne, de France, d'Italie, dessins géogra-

phiques, astronomiques, mathématiques, représentation des engins à l'usage des mineurs, vues de pays, de villes, de châteaux, de couvens &c., toutes choses contenues en sa *Cosmographie*. Il vouloit être mon hôte & me montrer les curiosités de la ville; mon temps étoit malheureusement compté. Après avoir pris congé de Münster & de Lepusculus, je regagnai Spire sur la monture des apôtres, c'est-à-dire à pied.

*La ville de  
Stolpe &  
Simon Wolder.  
Que mes enfans  
lisent  
& méditent.*

J'arrivai juste assez tôt pour recevoir un message de Poméranie relatif au procès entre le duc Barnim & la ville de Stolpe. Celle-ci, sous prétexte d'atteinte à ses privilèges, avoit député à l'empereur Simon Wolder, jeune garnement sans instruction, mais d'un naturel turbulent, un fin matois, lequel à force d'intrigues obtint la confirmation des susdits privilèges & pour lui-même la sauvegarde impériale. Les gens de Stolpe triomphèrent; à leur jactance on eût dit qu'ils n'avoient plus rien de commun avec leur prince & seigneur. Mais le duc Barnim, étant entré en armes dans Stolpe, cita le Conseil & la bourgeoisie à l'hôtel de ville; là, il défendit de bouger à ceux qui avoient trempé dans l'intrigue, pendant que les autres se rangeroient à part. La majorité des assistans changea de place; le reste, en particulier le bourgmestre Schwabe, proche parent de l'évêque de Cammin, fut emprisonné à Stettin, à Greiffenberg, à Treptow. Simon Wolder s'enfuit vers l'empereur, qui guer-

guerroyoit alors en Afrique contre les Maures blancs ; il fut obtenir du monarque l'ordre catégorique de relâcher les captifs, sous peine très expresse de la mise au ban ; mais cette injonction arriva trop tard. Les amis des prisonniers s'humilièrent devant le prince & chaque libération s'acheta au prix d'une lourde amende, après une détention prolongée. Quant à Wolder, loin de s'endormir, il poursuivit ses menées à la cour impériale, s'insinuant auprès des princes, des nobles & des villes. Il rencontra grande faveur ; sa mise étoit magnifique ; avec quel argent soutenoit-il ce faste ? Bref, à sa restauration, la Chambre impériale fut saisie de l'affaire.

Certes, les ducs de Poméranie n'avoient lieu d'être rassurés, car leurs rapports étoient déjà bien tendus avec l'empereur, que sa victoire dispofoit peu à ménager les partisans de la confession d'Augsbourg. Simon Wolder jubiloit, croyant la partie gagnée : juges & assesseurs étoient papistes & Messieurs sous le coup de la disgrâce impériale. A Spire, nous vouâmes au procès la plus sérieuse attention ; le procureur Zigler & l'avocat Jean Kalte firent amplement leur devoir ; au besoin, j'étois là pour les stimuler. A Stettin, au contraire, Martin Weyer & le docteur Schwallenberger, à qui fut confiée l'affaire, étoient deux fainéans dont la conduite fut honteuse. A bientôt les coquinerics de Schwallenberger !

\*

k

*Je porte à  
Bruxelles  
les coupes d'or.*

Au mois de mai, nos conseillers m'écrivirent de leur porter à Bruxelles les deux coupes d'or. Le bruit couroit, en effet, que S. M. I. alloit faire venir d'Espagne, en grande pompe, son fils, par l'entremise duquel, en se conciliant la bienveillance de quelques personnages influens, les nôtres espéroient fléchir l'empereur. Je partis aussitôt, descendant le Rhin jusqu'à la Meuse & de là prenant la voie de terre par Herzogenbusch & Louvain.

*Gand.*

Remise faite de mon précieux dépôt, la curiosité de voir la Flandre me conduisit à Gand. C'est une grande ville, dotée autrefois d'importans privilèges : par exemple, l'empereur ne pouvoit établir aucune imposition en Flandre, ni rien exiger sans l'assentiment de ladite cité; mais Charles-Quint lui a ravi ses immunités. Il a rasé un couvent & nombre de maisons pour construire un château fort avec fossés larges, profonds, remplis d'eau, outre quantité d'autres travaux remarquables, de sorte que la ville est à sa merci. Au centre de Gand s'élève un haut clocher, où je suis monté; c'est de là que l'empereur & son frère Ferdinand choisirent l'emplacement de la forteresse; ils y ont tracé *propriis manibus* leur *symbolum* à la craie rouge.

Le château où naquit Charles-Quint est une vieille masure sans apparence, tout entouré d'eau, avec un pont-levis. A la tête du pont, sur le parapet, on voit deux statues de bronze,

une à genoux, les mains jointes, & derrière elle une autre le glaive levé : la tradition rapporte que deux condamnés à mort, le père & le fils, étoient détenus ; comme on ne trouvoit pas de bourreau, grâce pleine & entière fut promise au père s'il vouloit décapiter son fils ; il refusa ; alors on s'adressa au fils & celui-ci, acceptant avec joie & gratitude, trancha la tête à son père.

A Anvers, je rencontrai M. Henri Buchow, le futur conseiller de Stralsund. Nous avons beaucoup entendu parler de la maison de Gaspard Duitz, située à un bon mille d'Anvers ; on la comparoit au château de Trente, on la disoit même plus belle. Nous obtînmes du propriétaire une lettre pour son intendant, lequel nous fit tout voir, & vraiment la renommée n'exagéroit pas. Si nombreuses qu'elles soient, toutes les salles ont une décoration différente ; chacune renferme un lit de repos & une table ; les tentures sont de même couleur que les rideaux du lit & le tapis de la table, soit en velours, soit en damas, noir, rouge, violet. Partout des instrumens de musique, mais variant d'une chambre à l'autre : ici un tympanon, là des violons de Pologne, plus loin des *partes*, puis des luths, des harpes, des cithares, ou bien des cornets, des hautbois, des bassons ou encore des flageolets, des fifres suisses &c. La fille qui nous servoit de guide joua correctement du tympanon,

*Anvers.*  
*Gaspard Duitz*



du violon & du luth. Devant la maison, un beau jardin cultivé avec art & garni de plantes exotiques; ensuite un parc rempli d'animaux. Le rez-de-chauffée comprend une salle d'une telle magnificence qu'on y recevroit un prince, & en effet Madame Marie, un jour, y traita son frère l'empereur. Celui-ci, après avoir tout examiné, demanda: « Maintenant, ma sœur, à qui appartient cette maison? » — « A notre trésorier. » — « Eh bien, » reprit l'empereur, « c'est ce qui s'appelle savoir profiter! »

Ce Gaspard Duitz, Italien de naissance, artificieux & rusé marchand, avoit pratiqué le grand négoce à Anvers & fait deux, si ce n'est trois banqueroutes. Lorsqu'il avoit des milliers & milliers d'écus en caisse, il sollicitoit cinq ans de terme; de Madame Marie, par exemple, il obtint des lettres de répit. Ces fourberies l'enrichirent. Madame Marie étoit-elle à court d'argent, son trésorier lui venoit en aide. Une maison à Anvers, qui lui coûtoit des milliers de florins, une fois terminée ne répondit pas complètement à son attente, car les défauts d'un édifice ne s'aperçoivent qu'après achèvement; il la fit raser & reconstruire à son goût.

Le comte Maximilien de Büren (le même qui, dans la guerre de Schmalkalden, avoit mené à l'empereur les reîtres des Pays-Bas), ayant entendu parler de la fameuse habitation, s'invita chez Duitz de son propre chef. Maître Gaspard

trahit magnifiquement fon noble vifiteur, le conduifit partout &, au moment du départ, s'informa fi par hafard Sa Grâce avoit aperçu quelque défaut, quelque lacune au point de vue de la décoration ou de l'agrément, parce qu'il s'emprefseroit d'y remédier, dût-il pour cela recourir aux artistes de Venife & de Rome. « Non ! » répondit le comte, « la feule chofe qui manque, c'eft à l'entrée une potence avec Gafpard Duitz haut & court pendu. » Voilà de quelle monnoie il paya fon hôte ; il auroit pu ajouter : « Et une couronne fur la tête comme archilarron. »

Je me rendis enfuite à Malines. Quelle admirable contrée ! Louvain, Bruxelles & Anvers, grandes & belles villes, font toutes trois à égale diftance l'une de l'autre, à la façon d'un nœud de brioche, & Malines jufté au milieu, qu'il faut néceffairement traverser. Le long de la route, de magnifiques châteaux & demeures feigneuriales. Malines eft une jolie cité, quoique la moins grande des quatre ; l'eau y eft amenée *labore & induftriâ hominum* & permet de gagner Anvers en bateau. Je vis les dégâts que la foudre avoit caufés, le 7 août 1546, en tombant fur une tour qui fervoit de poudrière & qui fut détruite de fond en comble, avec le mur d'enceinte ; de gros quartiers furent lancés fur les toits des maifons ; il y eut grande perte d'hommes & de bâtimens.

*Malines.*

*Vogel Heine.*

Je visitai à Malines Vogel Heine, celui qui, dans les voyages de Maximilien I<sup>er</sup>, trisaïeul de l'empereur actuel, couroit en avant pour préparer la couchée. L'empereur lui avoit légué de quoi vivre : la femme qui le soignoit avoit le logement & le bois. Le personnage étoit si vieux, si décrépité, qu'il ne bougeoit d'une chambre chaude. On donnoit quelque chose à la femme pour le voir, elle se faisoit ainsi de beaux gages.

*Le corbeau de  
l'Ange  
à Cologne.*

De Louvain je me dirigeai par le plus court sur Juliers & Cologne, où je descendis à l'*Ange*. L'hôte avoit un corbeau qui parloit & même comprenoit ce qu'on lui disoit. Le soir, si quelqu'un heurtoit à la porte d'entrée : « Frappe-t-on ? » demandoit le corbeau. « Oui, » répondoit l'arrivant. Mais comme la salle de réunion se trouvoit sur le derrière, du côté du Rhin, personne ne se dérangeoit. Nouveaux coups de marteau, le corbeau répétoit : « Frappe-t-on ? » Et l'autre : « Tu l'entends bien, ouvre donc ! » Bref, perdant patience, l'individu heurtoit si fort, qu'on finissoit par l'entendre à la grande salle ; le valet venoit ouvrir &, pour calmer la mauvaise humeur du nouvel hôte, s'excusoit sur ce qu'il n'avoit rien entendu ; là-dessus on le traitoit de fieffé menteur, jusqu'à ce qu'il montrât la cage de celui qui avoit parlé.

Des Souabes logeoient à l'*Ange* ; lorsqu'ils descendirent en chemise de grand matin pour (*salvâ reverentiâ*) lâcher de l'eau, le corbeau qui

voletoit dans la cour (le plus souvent on le laissoit en liberté) leur dit : « Bonjour, cousins (*Schwager*)! » Les autres entendirent *Schwabe* & s'écrièrent : « Comment, diable, fais-tu que nous sommes Souabes? » Demandoit-on : « Qui étoit souï hier soir? » l'oïseau répondoit : « Le prêtre! le prêtre! » Et autres semblables facéties. Plusieurs hauts personnages firent de séduisantes offres à l'hôtelier, mais il les repoussa toutes. De passage à Cologne six ou sept ans plus tard, je m'informai du corbeau; l'hôte m'apprit qu'il étoit en procès avec un gentilhomme, lequel rentrant ivre, avoit dégainé & décapité l'oïseau; l'aubergiste affuroit qu'il eût préféré perdre 300 écus.

Après avoir remonté le Rhin jusqu'à Mayence, je pris le coche de Spire.

En juin 1549, le roi Philippe, fils de l'empereur, arriva avec une nombreuse suite à Spire; son père lui avoit donné pour maréchal le cardinal de Trente, un seigneur de Madrutz, gentilhomme d'imposante prestance. Le roi avoit alors 22 ans, sept ans de moins que je n'avois; sa physionomie peu intelligente ne permettoit guère d'espérer qu'il égalât un jour son père. L'électeur de Heidelberg, les autres comtes palatins, les électeurs ecclésiastiques, venus en grand équipage, lui rendoient les honneurs quand il alloit à l'église. Or, j'en fus souvent témoin : lorsque son père, l'empereur Charles,

*Arrivée à Spire  
du roi Philippe,  
fils de S. M. I.  
Comment il se  
comportoit avec  
les électeurs &  
les princes.*

fortant des appartemens, enfourchoit son genêt dans la cour où, déjà en selle, électeurs & princes l'attendoient, eh bien ! il étoit le premier à se découvrir &, s'il pleuvoit, il recevoit la pluie nu-tête ; l'air & le geste affables, il donnoit la main à chacun ; de même, au retour, il faisoit volte-face au bas de l'escalier, ôtoit son chapeau, tendoit la main à tous & les congédioit gracieusement.

Le roi Philippe, au contraire, exigeoit beaucoup des électeurs & princes, quoique plusieurs fussent des vieillards. Tandis qu'ils descendoient de cheval à la porte de l'église, Philippe entroit tout droit sans s'inquiéter d'eux ; il leur faisoit signe avec les mains, par derrière, de marcher à ses côtés, mais ils se contentoient de le suivre. Après l'office on accompagnoit le roi au palais ; il mettoit pied à terre & montoit les degrés, plantant là son monde ; pas un mot d'amitié ou de remerciement. Son maréchal l'avoit pourtant averti qu'il existoit une immense différence entre princes d'Espagne & princes d'Allemagne ; il lui citoit en preuve l'exemple paternel, les égards de l'empereur pour les seigneurs allemands ; mais Philippe : « Entre mon père & moi la différence est grande aussi ; lui-même n'est que fils de roi, je suis fils d'empereur, moi ! » Dès qu'ils eurent fait acte de présence, les princes s'empresèrent de regagner leurs Etats. Philippe employa quelques journées

nées encore à la chasse & à la promenade; sa fuite étoit réduite à 10 ou 12 chevaux; enfin le duc d'Areschot vint, de la part de l'empereur, le chercher avec un train superbe pour le conduire à Bruxelles.

J'avois beau représenter qu'il y avoit *periculum in morâ*, on mettoit à Stettin une lenteur inouïe à me fournir les renseignements les plus indispensables pour le grave procès contre la ville de Stolpe. Comme on travailloit, en outre, à me desservir auprès du duc Barnim, j'écrivis au chancelier, le docteur Falck, qui me répondit : « Vous ne méritez aucun reproche, les négligens sont ici; mais, en vérité, toute votre lettre est pour moi de l'arabe, car je ne connois pas le premier mot de ce procès. » Voilà le train des cours!

*Paresse  
des conseillers  
de Stettin.*

La coutume, sur les bords du Rhin, au nouvel an ou aux Rois, est d'organiser une cour complète, roi, maréchal, chancelier, maître-d'hôtel, échançon &c; il va sans dire que le fou est de rigueur. Les charges se tirent au fort; chacun paie sa part de la dépense, le fou seul est franc. En 1550, nous avions à notre table un jeune baron des Pays-Bas, gaillard & parfait mondain, & plusieurs personnages de considération retenus à Spire par leurs procès. La royauté m'échut avec le baron pour maréchal; quant au fou, ce fut notre hôte le prêtre &, sur mon âme, la nature sembloit l'avoir créé pour l'em-

*Vieille coutume  
des Rois, sur les  
bords du Rhin.*

\*

l

ploi. En ma qualité de roi, je lui fis faire une cape multicolore de toile angloise. Recevions-nous du monde (cas fréquent, grâce au joyeux baron), notre hôte se coiffoit de sa cape & prenoit nos invités à partie; nous crevions de rire; lui-même s'en trouvoit bien, car ses bouffonneries lui valaient des batzs, des demi-écus, voire des florins d'or & des couronnes; il acheta des sonnettes d'argent pour les oreilles, sa cape fut toute parsemée de monnoies d'argent & d'or.

Ce manège continue jusqu'au moment du « royaume, » lequel se tient un dimanche soir, entre les Rois & le carnaval. Il y a deux ou trois royaumes par dimanche; des masques des deux sexes vont d'une réunion à l'autre, travestis & accompagnés de musiciens; ils ont droit à trois tours de danse avec les gens de la fête. Belle occasion de luxure! Un soir, par exemple, il arriva que deux époux, après avoir dansé ensemble, se séparèrent pour la seconde danse & se rejoignirent à la troisième sans se reconnoître. Côte à côte ils s'acheminèrent vers une autre maison; s'étant compris par le jeu des mains, à la Place du Marché ils disparurent sous une boutique de drapier, se passèrent leur fantaisie & jamais, leur sembla-t-il, jamais ni l'un ni l'autre n'avoit goûté autant de plaisir avec son conjoint. Curieux de savoir qui étoit la dame, le galant lui coupa un morceau de sa robe; il lui fit aussi présent d'une pièce d'or, puis tous deux

rejoignirent la compagnie. Le mari étoit charmoiseur ; on vint, le lendemain, lui acheter une peau ; comme il avoit à rendre : « As-tu de la monnaie ? » demanda-t-il à sa femme, & lui prenant son escarcelle, il y trouva la pièce d'or qu'il reconnut fort bien. Le chaland parti, il fallut que la dame exhibât sa robe de la nuit précédente ; le mari fortit le morceau d'étoffe, confronta..... Nos époux se rendirent à l'évidence, mais que pouvoient-ils se reprocher ?

Nous laissons au fou tout loisir d'orner son habit. Au carnaval, il se distingua par mille plaisans tours ; le maréchal aussi fit merveille, debout devant Sa Majesté, empressé à la servir, apportant les plats, tranchant les viandes, nettoyant la table avec force genuflexions & baïse-mains. Le roi paya assez cher ses trois ou quatre heures de règne.

Notre hôte étoit un personnage sans frein ni retenue, mieux fait pour les camps ou la vie des cours que pour la prêtrise, fourbe, joueur enragé, ivrogne, grand gausseur, entendant la plaisanterie comme pas un. Que ses pensionnaires fussent évangéliques ou papistes, peu lui importoit. Il étoit l'un des trois qui chantoient la première messe à la cathédrale. Or, les jeunes gradués, ses commensaux, aimoient les cartes & s'y connoissoient : « Habile joueur, bon conseiller, » pensoient-ils. Ils employoient donc la nuit au jeu. Sur les 3 heures du matin, leur hôte

*Train de vie  
chez notre hôte  
durant  
le carême.*



s'écrioit : « Frères, ne vous dérangez point ; je m'en vais dire la messe, ce sera court & bon ; le temps de souffler la poussière de l'autel & je reviens. » En effet, il ne moifissoit pas à l'église.

*Dévote façon  
de commémorer  
la passion de  
Notre Seigneur.*

Le soir du vendredi saint, on place dans l'une des chapelles un crucifix, sur lequel veillent toute la nuit les prêtres chargés de la première messe ; les matrones arrivent à la file, se prosternent la face contre terre, baissent les pieds du crucifix, puis déposent leur offrande. Une belle fois, vers le matin, les trois prêtres, qui n'attendoient plus de vieilles, partagèrent la recette & se mirent à jouer ; grâce à sa longue pratique, mon hôte gagna tout ; dépit de ses confrères, querelle au pied de la croix, horions enfin ; mais notre homme étoit le plus vigoureux, l'argent lui resta.

Aux Rogations, le clergé revêtu de ses plus riches ornemens va faire le tour des champs avec croix, bannières & reliques ; hommes & femmes suivent en foule. Un jeune prêtre avoit jugé l'occasion propice pour un rendez-vous ; quittant la procession, il se perdit dans les blés ; sa donzelle prit le même chemin. Mais deux artisans avoient remarqué ce manège ; ils attendirent le moment, surprirent le couple & ne lâchèrent le cafard qu'après lui avoir ôté robe & surplis, deux pièces de conviction qu'ils rapportèrent au doyen du chapitre.

Que le roi d'Espagne ait intercédé en faveur

de nos princes, la chose est sûre. Des sollicitations assidues, mais surtout l'orfèvrerie & les gratifications, si fort prisées dans les cours & les grandes villes, radoucirent les conseillers influens, le seigneur de Granvelle, son fils l'évêque d'Arras &c. L'empereur finit donc par consentir à un accommodement; entre autres conditions, il stipula que les ducs lui paieroient 90,000 florins. La chancellerie impériale demanda 3000 florins d'or pour grossoyer l'acte de réconciliation; je l'eusse écrit en un seul jour avec tout autant d'élégance. L'évêque d'Arras, à qui revenoit la moitié des droits de chancellerie, nous en fit remise, mais il n'y perdit rien. En somme, ce différend coûta 200,000 florins.

*Les ducs  
de Poméranie  
rentrent  
en grâce.*

L'acceptation de l'Intérim étoit une des conditions imposées à nos princes. Le clergé de Poméranie fut unanime à repousser cette œuvre de Satan. Le Conseil de Stralsund cita les ministres par-devant lui pour leur défendre de prononcer en chaire le mot d'Intérim & surtout d'y accoler aucune expression malsonnante, sous peine de destitution; quant aux doctrines elles-mêmes, libre à eux de les peser & de les réfuter par la parole divine. Mais le surintendant Jean Freder, homme têtu & borné, tout à fait au-dessous de sa charge, répondit qu'en bon berger il ne pouvoit ni vouloir livrer son troupeau à la rage des loups ravissans, car ce seroit pour lui se perdre corps & âme; que s'il rece-

*Conséquences  
de la  
réconciliation.*

voit son congé, Dieu y pourvoiroit ; qu'au reste, à Stralsund, on n'aimoit pas les gens instruits. Sur quoi, le Conseil leva la séance & deux de ses membres signifèrent à Freder sa destitution.

Le lendemain, les ministres présentèrent une supplique signée d'eux tous, M. Jean Niemann excepté. Ils revendiquoient leur libre arbitre & le droit de servir la cause de la vérité en dénonçant du haut de la chaire les damnables abominations de l'Intérim ; il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, disoient-ils. Le fougueux Alexis Grosse & M. Jean Berckmann se distinguèrent par leur emportement ; ils se répandirent en accusations injurieuses contre l'honnête Niemann, si bien que le Conseil irrité décida sur l'heure le renvoi de Grosse, après paiement de ce qui lui étoit dû. Les autres prédicans s'attendoient au même sort, mais les choses en restèrent là ; ainsi M. J. Niemann n'eût rien risqué en joignant sa signature à celle de ses collègues. De toutes parts, d'ailleurs, l'Intérim étoit battu en brèche ; on l'attaquoit en allemand, en latin, en italien, en françois, en espagnol &c. ; on le passoit au crible & on le réfutoit au nom de la Parole sainte ; le pape ne savoit où cacher sa honte.

Que mes enfans confidèrent le haut degré de fortune auquel étoit monté l'empereur ; mais au faite de la prospérité, lorsque tout marchoit selon ses désirs, il crut pouvoir manquer à sa promesse de ne rien entreprendre contre la confession

d'Augsbourg; pour l'amour du pape, il rêva de ruiner l'inébranlable forteresse de Luther. De ce moment pâlit son étoile, toutes ses entreprises échouèrent. Loin d'être rasée, la forteresse de Luther se garnit de solides remparts; aujourd'hui elle compte en Allemagne de puissans défenseurs, le duc de Prusse, le margrave de Baden, le margrave Ernest de Pforzheim &c.; chez les autres nations aussi, le nombre des champions que lui suscite le sang des martyrs ne cesse de s'accroître; elle triomphera de ses ennemis pour l'éternité.

A la cour de Stettin on continuoit si bien à me noircir, que le docteur Schwallenberg se fit envoyer en mission pour réparer les effets de ma prétendue négligence. De mon côté, j'avois pris le parti de résigner les fonctions de solliciteur & de quitter Spire en décembre, ce que j'écrivis au chancelier Citzewitz, avec les motifs de ma détermination.

*Je résigne  
mon office de  
solliciteur.  
Intrigues de  
Schwallenberg.*

A son arrivée, le docteur Schwallenberg descendit chez un chanoine de sa connoissance, manière commode d'être hébergé gratis; tout le long de la route il avoit écorniflé de la sorte, ce qui ne l'empêchoit pas de porter en compte sa dépense. Quand il me fit appeler, je le trouvai à table; il me laissa debout, prenant un ton assez hautain; il alla même jusqu'à vouloir que je le servisse, mais je protestai vivement: « Ce n'est point mon office, on prétendrait me l'imposer

que je refuferois ; j'ai fait mon temps. Nous fommes, en revanche, l'avocat & moi, très défi-reux de vous entendre fur les affaires de nos princes, qui m'ont coûté tant d'écritures, jufqu'ici fans réfultat. Vous plaît-il de nous donner votre heure? » — « Je verrai l'avocat feul à feul, » fut la réponse. Schwallenberg fe rendit, en effet, chez l'avocat; mais au lieu d'aborder les queftions urgentes, il infinua que j'étois un rouage inutile: « Pouffez à fon renvoi, » dit-il, « & fes émolumens viendront groffir vos modestes honoraires. » L'avocat étoit un honnête homme; il déclara qu'on me calomnioit & qu'il ne vouloit pas d'un gain obtenu par la cabale. Là-deffus, le docteur Schwallenberg s'en alla voir Strasbourg.

*L'inimitié de  
Schwallenberg  
rendue  
manifeste.*

A fon retour, les conclufions étoient prêtes, mais il refufa de les lire, fous prétexte qu'il falloit les foumettre aux ducs. J'expédiai un miffager, également porteur d'une miffive de Schwallenberg. Celui-ci partit alors pour la diète de Ratisbonne. La réponse des princes arriva; ne doutant pas qu'elle n'eût trait au procès, j'ouvris le pli & je lus ce qui fuit: « Très docte, cher & féal! Nous daignons t'exprimer notre fingulière fatisfaction de ta diligence à rétablir nos affaires à ce point compromises par notre folliciteur, que fans ta venue elles périçlitoient tout à fait. Quant aux conclufions que tu as élaborées avec l'avocat, nous ordonnons de te les renvoyer dès que  
nos

**nos** conseillers les auront examinées & amen-  
dées en tant que de besoin. Rends-toi pour  
**notre** compte à la diète de Ratisbonne &c. »

Imagine-t-on plus noire perfidie? Depuis  
**un an** au moins j'expédiais message sur message  
**pour** obtenir des instructions, & voilà qu'on  
**m'imputoit** tout le retard! Un fourbe présentoit  
**comme** son œuvre des conclusions où pas un  
**traître** mot n'étoit de lui! Il n'avoit pas même  
**pris** la peine de les lire! Et les princes le remer-  
cioient, tandis que ma disgrâce étoit complète!

Je n'avois plus à compter sur l'aide des hu-  
mains; ce fut le moment que l'Eternel choisit  
**pour** faire briller à tous les yeux mon innocence  
& pour confondre mes ennemis. Tel jadis Mar-  
dochée comblé d'honneurs après la chute igno-  
minieuse d'Aman. Oui, avant même que le pro-  
jet de conclusions fût revenu de Poméranie, la  
Chambre rendoit l'arrêt suivant: « En la cause  
de la ville de Stolpe & de Simon Wolder contre  
le seigneur Barnim, duc de Poméranie &c., déci-  
dons & déclarons que le susdit duc est renvoyé  
des fins de la plainte. » Qu'en dis-tu, vil calom-  
niateur? Honte à toi, hypocrite infâme! Je laisse  
à penser de quel cœur j'expédiai un exprès au  
duc & si je me gênai pour célébrer les mérites  
de Schwallenberg.

*Comment  
j'échappe à mes  
ennemis.*

Quoique les menées diaboliques de Schwal-  
lenberg eussent rempli mon cœur de tristesse,  
elles tournèrent à mon salut & profit, tant il est

*Je quitte  
avec bonheur  
le service  
de la cour.*

\*

m

vrai que le Seigneur change le mal en bien. Ma résolution s'affermir de quitter la charge de solliciteur, voire le service des princes; M. Citzewitz eut beau m'offrir, de bouche & par écrit, une position avantageuse à la chancellerie de Wolgast, j'avois pris en dégoût la vie des cours. Une nouvelle carrière s'ouvroit devant moi dans une ville où, sans que le diable & sa séquelle lâchent la partie, il y a pourtant moyen de se plaire & de vivre & mourir selon Dieu. Ma sœur, mariée à M. Pierre Frubose, bourgmestre de Greifswald, me proposa d'épouser sa belle-sœur; comme je comptois être à Greifswald le jour de l'an, j'écrivis de tout arranger pour célébrer la noce avant le carnaval. Un courrier de cabinet qui rentroit dans ses foyers me vendit un jeune & joli trotteur gris, la selle & la bride.

*Mon départ  
de Spire.*

Tout étant réglé avec les avocats, procureurs &c., & congé régulièrement pris de chacun, je dis enfin adieu à Spire le 3 décembre 1550, dégoûté de la Chambre impériale à n'y plus retourner de ma vie. J'étois resté à l'étranger cinq ans pour le procès de mon père, plus deux ans comme solliciteur des ducs de Poméranie, & non sans résultat. En effet, soit dans les chancelleries du margrave Ernest & du commandeur de Saint-Jean, soit au secrétariat de nos ducs, soit aux diètes, rien que par mon talent d'écrivain (un art qui ne s'apprend ni dans Bartolus ni dans Baldus, mais qui demande une grande applica-

tion, de la mémoire, de la bonne volonté & une continuelle pratique), j'avois avancé mes affaires & amassé plus que maint docteur. Il est vrai que j'avois travaillé jour & nuit & couru bien des périls, comme on l'a vu dans ce récit. Plus d'un, ébloui de mon succès, voulut à son tour se faire écrivain; mais bientôt il succomboit sous les ennuis du métier, l'incessant labeur, les veilles prolongées, la faim, la soif, les soucis, les dangers; à peine un sur cent réussissoit-il.

Je ne fus point mal accueilli à Stettin, où j'arrivai le 21 décembre. Les conseillers, parmi lesquels les complices de Schwallenberg, m'entendirent longuement au nom du prince (disoient-ils). On m'avertit qu'ils s'étoient donné le mot pour m'empêcher d'obtenir audience. Le lendemain ils m'informèrent que le duc s'étoit montré non moins satisfait de mon zèle que de mon rapport; il m'autorisoit à porter plainte contre Schwallenberg. Quant à sa promesse d'une gratification, il ne l'avoit point oubliée & demandoit seulement quelques jours de répit; il vouloit apparemment se concerter à ce sujet avec la cour de Wolgast. Je répondis :

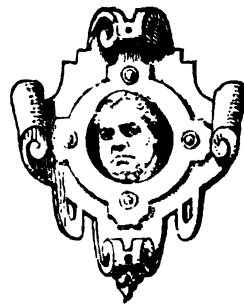
*Je fais mon rapport aux conseillers; ce qui s'ensuivit.*

« Grande est ma joie d'apprendre que mon seigneur & maître apprécie mon dévouement & reconnoît combien ma disgrâce fut imméritée. Attaquer le docteur Schwallenberg me contrariroit fort à la veille de me marier; l'évidence éclate d'ailleurs, le duc est plus intéressé



que moi à la punition du fourbe; que gagnerois-je à un procès aujourd'hui que le prince, Dieu soit loué, me remercie de bouche & par écrit? Il ne m'est guère possible non plus d'attendre ici la récompense promise, je préfère revenir après la noce. »

Dès qu'ils eurent la certitude que je quittois la cour pour la ville, tous les conseillers chantèrent alléluia; ce fut un changement à vue de langage & de manières, on me prodigua les offres de service; mais le premier mot du chancelier Citzewitz en me revoyant fut: « Peste soit de l'oiseau qui ne fait pas attendre la fortune! » Ici se termine le récit de ma vie avant mon mariage.





ORIGINE  
NAISSANCE ET CARRIERE  
DE  
BARTHELEMY

# SASTROW

ensemble  
*maints dits & faits mémorables*  
*dont le plus souvent il fut témoin*  
le tout  
*narré par lui-même*

\* \*  
\*

## Troisième

PARTIE



## CHAPITRE PREMIER.

*Arrivée à Greifswald. Fiançailles & mariage.  
Une vieille coutume. Du péril que je  
courus. Martin Weyer,  
évêque.*



GÉ de 30 ans, j'arrivai à *Mes fiançailles.*  
Greifswald le 1<sup>er</sup> janvier  
1551, à la nuit tombante.  
Quand j'eus écrit à Stral-  
fund pour demander le  
consentement paternel &  
conféré soit avec mes pa-  
rens de Greifswald, soit  
avec ceux de ma future,

on fit des deux côtés les invitations aux fiançailles. Le 5 janvier, à 8 heures du matin, dans la chapelle des moines gris, M. Mathieu Frumbose me promit sa fille, en présence des bourgmestres, des conseillers & d'un grand nombre de bourgeois considérés. M. le bourgmestre Gaspard Bunfow me vint en aide par une avance de 200 florins.

L'honorable Conseil avoit dû réprimer le scandale des danses aux noces, où l'on tournoit avec femmes & filles de la façon la plus indécente; les contrevenans, quelle que fût leur condition, étoient cités par-devant le tribunal

*Singulier  
accueil de mes  
compatriotes.*

inférieur. Or, huit jours après nos fiançailles, ma future & moi fûmes invités à un mariage dans une famille notable; le banquet fini, ma fiancée me fut amenée & comme j'ignorois la défense du Conseil, je dansai avec elle, mais très modestement & même peu de temps. Cela n'empêcha pas l'huissier de venir le lendemain m'assigner à comparoir. Au premier instant je ne pus croire à pareille incivilité. Et quel fâcheux augure! Que de luttes, d'inimitiés, de persécutions me présageoit cette façon de me souhaiter la bienvenue par l'organe du bourreau, après une absence de huit années! Le poète ne dit-il pas : *Omina principiis semper inesse solent?* Je courus indigné chez le doyen des bourgmestres : il m'exposa qu'il y avoit urgence de sévir rigoureusement contre la grossière licence des étudiants & d'autres encore; mais mon cas étant tout différent, il promit de faire cesser les poursuites.

*Préparatifs  
de la noce.*

Je n'avois soufflé mot de la dot, pas même pour savoir à combien elle s'élèveroit, lorsque ma sœur m'annonça que mon beau-père donnoit 200 florins; je ne répondis rien, car l'essentiel à mes yeux étoit d'avoir une femme. Au dire de mon beau-frère, 100 marcs par an suffiroient à l'entretien du ménage; l'expérience m'édifia sur la justesse de ses calculs.

Je fus chercher à Stralsund mes habits de noce & autres nécessités. Mon père avoit depuis plusieurs années une assez bonne fourrure de  
martre

martre qu'il m'abandonna; je me procurai le drap à mes frais, ainsi que le reste de ma garde-robe. Mon père avoit mis en gage les objets que je comptois offrir à l'épousée, je dus les dégager; c'étoit, entre autres, du velours pour collettes, destiné à ma fiancée & à ma sœur. A Francfort sur le Main j'avois acheté un poignard d'argent. Ces diverses emplettes épuisèrent mon pécule.

Quoique je me fusse empressé d'inviter mes parens de Stralsund, assez nombreux dans les deux lignes, il ne vint à ma noce que Jean Gottschalk, mon ancien camarade d'école & collègue à la chancellerie de Wolgast; il me fit présent d'un florin d'or de Lubeck.

Mon mariage eut lieu à Greifswald le 2 février 1551. Comme je fus l'un des derniers qui « montèrent sur la pierre », il est bon de rap-  
Mon mariage.  
 Coutume  
 de « monter sur  
 la pierre »  
 à Greifswald.

peler en quoi consistoit cette coutume antique. Avant la célébration des noces, à 3 heures de l'après-midi, le marié étoit conduit à la Place du Marché entre deux bourgmestres ou, à leur défaut, entre les deux plus notables des invités. A l'angle de la place se trouvoit un bloc de pierre carré; le fiancé alloit s'y placer, tous les autres s'arrêtant en bon ordre à cinquante pas; les fifres lui donnoient une aubade l'espace de deux *Pater*, puis il reprenoit son rang dans le cortège, qui se dirigeoit vers la maison nuptiale. Le but de la cérémonie étoit, dit-on, de

permettre à chacun d'adresser en temps utile une observation au fiancé. On en cite un qui, pas plus tôt sur la pierre, fut acclamé des valets & de la marmaille : « Cornard ! cornard ! » Il revint tout penaud vers les bourgmestres : « Ne vous en souciez, » lui dirent-ils, « la populace en use toujours ainsi. » Au lit, il interrogea l'épousée : « Qu'avez-vous donc fait pour que, sur la pierre, on m'ait traité de cornard ? » Elle de riposter : « Si j'avois su que vous le fussiez, jamais je ne vous aurois pris ! » Mais au bout d'un instant, certain soupçon arracha au marié ce cri : « Oh ! oh ! vous l'avez été ! » Alors sa moitié, lui passant le doigt sur le sourcil : « Vous aussi ! » dit-elle. Il faut savoir qu'il avoit rapporté de la guerre une large balafre au front. « Oui, » répondit-il, « ce sont les ennemis. » — « Eh bien, moi, » répliqua-t-elle, « ce sont les amis ! »

Jean Bunfow, le fils du bourgmestre, avoit recherché la main de ma femme ; les négociations étoient même fort avancées, il ne restoit que les invitations à faire pour les fiançailles, lorsque tout se rompit à cause des sacrifices excessifs que l'orgueilleuse épouse du bourgmestre prétendoit exiger des parens de la future. L'échec fut sensible à M<sup>me</sup> la bourgmestre. Or, le jour des noces, ma femme se trouva placée au premier repas entre les dames Bunfow & Gruwel ; mon père étoit son cavalier & son vis-

à-vis. Tout d'un coup, M<sup>me</sup> la bourgmestre se mit à dire à l'épousée: « Mange, ma fille, mange, car c'est bien ton plus beau jour. J'avois formé d'autres plans pour ton bonheur, mais tu ne l'as pas voulu. Le coupable, c'est ton frère ou plutôt sa femme. Tiens ton mari à distance, fache que si tu lui cèdes le petit doigt, bientôt il prendra tout le bras; fais donc roide avec lui dans les commencemens. » A ces mots M<sup>me</sup> Gruwel s'écria: « Seigneur Dieu, quels tristes conseils! Rassure-toi, tu verras encore beaucoup d'heureux jours. »

Dix-huit mois après, comme nous cautions en rue, MM. Pierre & Mathieu Schwarte & moi, M<sup>me</sup> Bunfow qui passoit nous accosta. Avec l'admirable volubilité qui distingue les femmes de Greifswald: « Chers cousins, » dit-elle aux deux Schwarte, « comment vous portez-vous? Comment se portent vos femmes? Comment se portent vos enfans? » Puis se tournant de mon côté: « Comment allez-vous, cousin? Comment va votre femme? Je n'ai pas à vous demander des nouvelles de vos enfans, vous faites une bonne année, en ce temps de cherté il vaut la peine d'économiser le pain. » — « Nous n'y songeons guère, » répliquai-je, « mais voilà, ma femme n'est pas assez roide avec moi. » Elle comprit, rougit & détala sans plus souffler mot.

Une semaine après mon mariage, le dimanche Invocabit, je retournai à Stettin, comme c'étoit

*Aventure  
sur la route de  
Stettin.*



convenu. Voyage pénible, voire dangereux, à cause des inondations. Dès mon entrée en ménage le diable me déclaroit la guerre, tant sa déconvenue étoit grande de me voir quitter la cour, où j'aurois eu mainte occasion de le servir. Son maître, en revanche, notre Créateur & Sauveur, me prit sous sa fauvegarde. A une neige abondante avoit succédé un dégel subit, effet d'une pluie chaude & continue; débordement général; l'étang du moulin, dans la bruyère voisine d'Ukermünde, avoit emporté la chauffée sur plusieurs points. Le jour même de mon départ, une voiture chargée, entre autres, d'une caisse pleine de lettres cachetées, de registres, de papiers & parchemins, passoit par là, venant de Wolgast. Nos voyageurs se faisoient sur la grande route, ils alloient donc bon train : tout à coup les chevaux tombent dans une profonde ornière, le char se renverse & c'est au prix de mille efforts que gens & bêtes finissent par échapper à la noyade; il fallut passer la nuit à Ukermünde pour faire sécher les lettres.

J'arrivai l'après-midi sur le lieu de l'accident; je trottois gaillardement, car je suivois la grande route & les traces toutes fraîches de la voiture de Wolgast. Grâce à ma bonne étoile, un garçon meunier qui stationnoit vers l'eau me hêla pour m'indiquer un peu plus bas, à gauche, le chemin d'une bourgade, après laquelle je devois trouver une longue chauffée & un

pont; c'étoit l'unique passage encore praticable. Quoique le jour commençât à tomber, je m'engageai sur la chauffée battue de gros flots bourbeux; mon cheval eut bientôt de l'eau jusqu'au poitrail & la force du courant menaçoit à chaque minute de l'entraîner; le pauvre animal avoit conscience du péril, il reculoit en trépignant quand il sentoit le sol lui manquer. Enfin le trajet s'accomplit sans mésaventure; à nuit close, je rejoignois à l'auberge d'Ukermünde les voyageurs de Wolgast, qui n'en crurent pas leurs oreilles, non plus que l'hôte.

Je pouvois me rendre le témoignage d'avoir fidèlement servi le duc Barnim, j'avois donc le droit d'espérer une rémunération princière. A Dieu ne plaise que j'impute les torts à cet excellent seigneur, mais une partie des conseillers, que des liens de parenté unissoient aux gens de Stolpe, étoient mécontents de l'issue du procès; d'autres, Martin Weyer, par exemple, s'étoient couverts de honte en trempant dans les intrigues de Schwallenberg. Bref, on me desservit si bien que le prince m'alloua 25 florins pour toute gratification, tandis que le duc Philippe, dont les affaires m'avoient donné cent fois moins de tracas, daigna m'accorder 25 écus. La cour de Wolgast avoit attendu de voir ce que feroit Stettin. Plus tard elle m'employa dans une foule d'affaires qui me valurent de jolis bénéfices & une grande notoriété dans le pays. De Wol-

*Comment on  
m'accorda congé  
à Stettin  
& à Wolgast.*

gast j'avois reçu pour ma noce quatre chevreuils & un sanglier ; à Stettin, le maréchal de la cour me dit qu'on avoit eu l'intention d'en faire autant, puis qu'on n'y avoit plus songé.

Au retour de Stettin, la nuit me surprit dans la bruyère. Le lieu est hanté des loups, des sangliers & autres bêtes dangereuses ; souvent on y a vu des apparitions & entendu des bruits effrayans. Je ne vis rien, n'entendis rien ; du reste, pas le plus léger sentiment de crainte.

*De quelle façon  
Martin Weyer  
parvint  
à l'épiscopat.*

J'ai dit que le débat relatif à l'évêché de Cammin avoit été porté devant la diète impériale. Le chanoine Martin Weyer, délégué du chapitre, étoit le familier de l'évêque d'Arras ; ils avoient étudié ensemble à Bologne. Au cours de leurs entretiens, ils se posèrent cette question : Si la destitution de l'évêque est maintenue, où trouver un candidat agréable à l'empereur & point trop antipathique aux ducs de Poméranie ? Sur quoi l'*Atrebatensis* de proposer Weyer lui-même. Celui-ci, tout d'abord, s'en défendit, objectant qu'il n'étoit pas de la religion papistique ; mais son interlocuteur assura qu'en s'arrangeant avec le légat, il y avoit moyen d'obtenir une dispense. Bref, lorsqu'ils rentrèrent en grâce, les ducs de Poméranie prièrent l'empereur d'agréer comme évêque de Cammin Martin Weyer, leur fidèle sujet, serviteur & conseiller, un saint homme, un ange ! On vit bientôt le fond de son cœur, *honores enim mutant mores* & ma-

*gistratus virum docet.* A l'instigation manifeste du légat & de l'évêque d'Arras, le nouveau prélat envoya son secrétaire à Rome rendre hommage au pape, lequel ensuite accorda les bulles *in optimâ formâ.*

J'espérois que Martin Weyer alloit à cette heure rémunérer largement les services que je lui avois rendus comme son sollicitateur à la Chambre impériale pendant deux ans ; mais à mes requêtes écrites il ne répondit que de mauvaise grâce, quand il répondit. Je dois avouer qu'ayant été, l'espace d'une année, le compagnon de Weyer à Augsbourg & dans le voyage aux Pays-Bas, j'usois trop peu de cérémonie à son gré ; j'estimois suffisant de lui donner de la *Grâce* sans *Sérénissime*, & cela le fâchoit ; il avoit, en outre, sur le cœur l'échec de Schwallenberg & de sa bande, dont il n'étoit pas le moindre coryphée.

*Mauvais  
procédés de  
Martin Weyer.*

J'ai lu à la chancellerie de Wolgast un message de Weyer au duc Philippe conçu en ces termes : « Par la copie authentique ci-jointe des bulles papales, Votre Grâce (il n'ajoutoit pas « Sérénissime ») verra que Sa Sainteté, cédant à son inclination pour ma personne encore plus qu'à la recommandation de V. G., m'a confié le gouvernement spirituel de Cammin. » Cette affaire aboutit à la convocation d'une journée à Cammin, où Weyer se fit assister par le docteur Tauber, de Wittemberg, revêtu du titre de chancelier ; on affirme qu'il lui promit 1 500 flo-

rins d'or. Je me rendis à cette journée avec les députés de Greifswald, pour essayer d'obtenir quelque chose du nouvel évêque (finalement, le chanoine vom Wolde réussit à me faire compter 30 écus); j'eus ainsi l'occasion de voir une séance de la diète.

Dans la salle on avoit placé, à quinze pas d'intervalle, deux tables recouvertes de velours noir. A l'une étoit le duc Bogislaw, agissant en son nom personnel & au nom des princes ses frères, alors absens du pays; debout devant lui le maréchal Ulrich Schwerin, le chancelier Citzewitz, plusieurs conseillers & les députés des Etats. L'évêque étoit assis à la seconde table, Tauber debout à ses côtés; devant, les conseillers épiscopaux & les délégués du chapitre. Chaque partie exposa tout au long son droit. Citzewitz ayant dit: « Les princes sont seigneurs du chapitre, » le docteur Tauber répliqua: « Oui, *sed secundum quid* ? Monseigneur (& il se tourna vers l'évêque) possède en plein l'administration du chapitre. » Ulrich Schwerin, qui n'étoit pas lettré, demanda ce que signifioit *secundum quid* ? Et Citzewitz de lui répondre: « C'est un terme de mépris, qui revient à dire que les ducs sont des princes de cartes à jouer. » Il auroit fallu voir à ces mots la colère de Schwerin: « La fièvre ferre le coquin! Traiter nos princes de bonshommes de cartes! » Dans le pays Tauber ne s'appela plus que le *doctor secundum quid*.

Après

Après avoir très longuement disputé, chaque partie présenta sa formule pour la convocation de l'évêque aux diètes & journées. Les princes propofoient comme suscription :

« A notre vénérable prélat suprême & conseiller, cher & féal seigneur Martin, évêque de Cammin ; » puis comme teneur : « Notre gracieux salut tout d'abord, vénérable, cher & féal ! L'intérêt de nos pays & de la commune patrie nous interdisant de plus longtemps différer la convocation d'une diète, nous avons résolu de la tenir le ..... dans notre ville de Stettin, où nous vous demandons gracieusement d'être présent audit jour, pour ouïr nos intentions. »

Quant à l'évêque, il s'étoit arrêté à la rédaction suivante :

« A haut & vénérable en Dieu, le seigneur Martin, évêque de Cammin, notre singulier ami. Notre amical salut tout d'abord, haut & vénérable en Dieu & singulier ami. L'intérêt de nos pays & de la commune patrie nous interdisant de plus longtemps différer la convocation d'une diète, nous avons résolu de la tenir le ..... dans notre ville de Stettin, où nous vous prions amicalement d'être présent audit jour. »

J'ignore l'issue du débat & m'en suis d'autant moins inquiété, qu'au sortir de la première séance je profitai d'une occasion pour regagner

\*

0

en voiture mes foyers. M'est avis que le chapitre demeurera sous l'autorité de la maison de Poméranie. A personne les titres princiers ne fieront mieux qu'aux princes de naissance ; les hommes de condition médiocre ne savent pas les porter ; ils relèvent trop le nez & leur superbe dépasse toutes les bornes.

## CHAPITRE II.

*De mes pénibles débuts en ménage. Mes labours  
& succès comme scribe & notaire, puis  
comme procureur. Exposé de  
quelques causes où je  
fus mêlé.*



VISSENT mes enfans lire avec attention ce qui suit & s'en souvenir pour ma justification. Ils me verront donner au travail tous mes instans, éviter la moindre dépense inutile, fuir absolument les tavernes, ne figurer que bien rarement aux noces & banquets, & ne recevoir d'invités que dans les occasions où l'économie est mal-séante, par exemple les fêtes de famille ou mon repas de bourgmestre. C'est grâce à cette vie de retraite & en m'accordant tout au plus quelque plat favori, arrosé d'une bonne rasade, que j'ai acquis assez d'aisance pour faire crever de dépit le diable & ses acolytes. Leur jalousie va jusqu'à m'accuser d'être arrivé pauvre à Stralsund & d'avoir rançonné la ville, enflé mes frais de voyage, abusé des sceaux. Cette troisième partie de mon histoire expliquera l'origine de ma fortune. Non, Stralsund ne m'a



nullement fait un fort & je n'ai jamais fauffé mon ferment.

Pour tout pécule, après la noce, il me resta le florin d'or de Gottschalk, soit deux florins courans; mes économies & les gratifications n'étoient plus qu'un souvenir; rien à espérer de mon père. J'étois en location dans un logis froid & nu; faute d'une chaudière, ma femme faisoit la lessive dans une jarre. Sans argent ni gagne-pain assuré, je n'osois réclamer à mon beau-père les 200 florins promis, car il m'avoit averti que c'étoit à mon père de s'exécuter le premier. Il me fallut entendre cette parole blessante: « N'avoir pas de quoi vivre & se marier! » Ma femme elle-même prit de l'humeur; un pain de fine farine sur notre table la faisoit murmurer, comme un luxe qui dépassoit nos moyens. Elle disoit à sa mère en pleurant: « Vous ne m'avez pas conseillée, mais livrée! » Son amie d'enfance, fille de bourgmestre, avoit épousé un vieux richard; nageant dans l'abondance, propriétaire de deux maisons (j'étois son locataire), elle m'accabloit de railleries & demandoit à ma femme: « Que veux-tu faire de ta queue d'hirondelle? » à cause de la rapière que je continuois de porter.

Quel lamentable début! L'affistance divine m'a permis toutefois de subvenir, l'espace de quarante-six années, à mes besoins & à ceux de ma famille; ce n'est point certes une petite

affaire, puisque l'entretien & l'établissement de mes enfans me coûtent plus de 9000 florins & mon ménage 300, bon an mal an. Je possède en propre une maison bien garnie, j'ai les moyens de vivre *ex fructibus pecuniæ, salvo capitali*, & voilà quarante-fix ans que je puis répéter : Aujourd'hui je suis plus riche qu'hier. Tout cela rien qu'avec ma plume ! Grâces soient rendues à l'Eternel.

Les gens de la ville me prioient d'écrire leurs requêtes. Le plus riche marchand de grains, personnage sans autre mérite que ses écus, me dicta une longue supplique au souverain; il fut content de ma rédaction & je la mis au net. « Combien ? » demanda-t-il. Comme je me faisois scrupule d'accepter une rétribution, il jeta sur la table deux schellings de Lubeck en s'écriant : « Voire, n'avez-vous pas votre panse à remplir ? » Sarcasme dans la bouche d'un autre, mais le bonhomme n'y entendoit point malice.

Les leçons publiques & privées des *artista*, *philosophi* & *jurisperiti* de Greifswald ne pouvant être que profitables à un scribe & notaire, tous mes momens de loisir furent consacrés à les suivre. Je louai une chambre dans le bâtiment du Prieuré; j'y passois mes journées du matin au soir, n'allant à la maison que pour dîner & revenant aussitôt après. J'eus d'abord pour clerc le fils de M. Pierre Schwarz, dont je ne pus rien faire; je pris ensuite Martin Speckin, aujourd'hui

riche damoiseau; ses parens de Greifswald me l'amènèrent; son office étoit de chauffer ma chambre au Prieuré, de me précéder avec la lanterne quand je sortois &c.; il se montra serviteur zélé.

En attendant, j'étois en butte aux critiques & ma femme laissoit percer son mécontentement. Le monde, disoit-elle, trouvoit honteux que je retournasse à l'école. Mon aïeule maternelle me demandoit si je n'avois pas encore appris à nourrir une famille. Ces propos ne m'ébranlèrent point. Je suivois les *Institutiones* de Joachim Moritz & de jour en jour, me sembloit-il, je comprenois mieux la *praxis*; de jour en jour aussi les lectures utiles m'intéressoient davantage. *Crescit amor studii quantum ipsa scientia crescit*. Non moins vrai commençoit à me paroître cet autre proverbe : *Crescit amor nummi quantum ipsa pecunia crescit*. J'assistois également aux leçons publiques de Balthasar Rau, aujourd'hui docteur, sur le *Libellus de animâ* de Philippe Mélanchthon; je ne rougissois pas non plus de me joindre à ses *discipuli privati*, auxquels il expliquoit chez lui la *Dialectica* du même auteur, & je m'en félicitois hautement.

*Mon  
immatriculation  
à la Chambre  
impériale.*

Le 19 février 1552, sur la présentation du duc Philippe, la Chambre impériale m'inscrivit dans la matricule des notaires.

*Naissance de  
mes deux pre-  
miers enfans.*

Mon fils aîné vint au monde le 29 août de la même année. L'accouchement fut très labo-

ieux &, par la maladresse de la sage-femme, enfant resta le cou tors. Le 1<sup>er</sup> septembre, il eut au baptême le prénom de Jean; il eut pour parrains les bourgmestres Gaspard Bunfow & Pierre Gruwel, & pour marraine son arrière-grand'mère. Ma première fille, Catherine, naquit le 6 décembre 1553 & fut baptisée le lendemain.

La femme de V. Prien, une Maltzan, usant du privilège que le droit mecklembourgeois accorde aux demoiselles nobles, avoit pris possession du fief de Schorsow. Elle trépassa; avant même qu'elle fût enterrée, les Maltzan du Mecklembourg s'emparèrent violemment du fief. Joachim Maltzan, d'Osten & de Nerung, qui s'étoit rendu complice de ses cousins par l'envoi d'un renfort, fut assigné à la Chambre impériale *in pœnam fractæ pacis*. Comme l'issue du procès ne laissoit pas que de l'inquiéter, le docteur B. vom Walde & le chancelier Citzewitz lui conseillèrent de me dépêcher à Spire avec une consultation de Joachim Moritz; je cédai à leurs instances, quoique ce voyage me dérangeât beaucoup. J. Maltzan me fournit deux chevaux tout équipés & l'argent nécessaire; le chancelier & le docteur me promirent de sa part une large gratification au retour. A la place d'un valet, je pris mon frère Christian; nous partîmes le dimanche de la Quasimodo. A Spire, je mis procureur & avocat au courant;

*Voyage à Spire.  
Comment  
Joachim Maltzan  
reconnut  
un service  
important que je  
lui avois rendu.*

le mémoire de Moritz reçut leurs éloges : jamais ils n'auroient soupçonné l'existence, sur les côtes de la Baltique, d'un jurifconsulte de ce mérite. Ils considérèrent bientôt leur client comme hors d'affaire ; l'esprit en repos, je repartis avec plaisir pour la Poméranie.

J'étois de retour à Pentecôte. En renvoyant les chevaux à Maltzan, je lui fis tenir mon rapport, qui le tiroit de fouci, & le relevé de mes dépenses jour par jour, avec le prix de chaque repas, laissant à sa discrétion le chiffre de mes honoraires. Eh bien, une fois rassuré, Maltzan ne témoigna plus la moindre envie de s'acquitter envers moi ; tout au contraire, il m'accusa de prodigalité : « Voyez ce maraud ! quels copieux repas ! Que tous les maux de Job le prennent ! » C'étoit son juron favori. J'eus beau appeler à mon aide les deux conseillers, qui m'avoient en quelque sorte forcé la main, Maltzan fit la fourde oreille. Au début, il eût donné des centaines de florins pour sortir d'embarras ; à cette heure, il me chantoit : « J'ai rompu ma corde, adieu ! »

C'étoit un riche gentilhomme, mais chiche, mais grossier au delà de toute expression. Je le vis à Wolgast, comme il se couchoit, envoyer ses chauffés au raccommodage ; le tailleur, en les lui rapportant au lit de grand matin, demanda un gros pour sa peine ; Maltzan ne voulut donner qu'un schelling & accabla de malédictions

dictions le malheureux, qui dut en passer par là. Maltzan, ne sachant ni lire ni écrire, étoit obligé d'avoir un secrétaire, mais grâce à son avarice, il ne trouvoit que de médiocres fujets. Le docteur Gentzkow lui avoit procuré un scribe qui se contentoit de la nourriture & d'un salaire minime. Au bout de deux ans, quand son maître l'eut conduit à Rostock & ailleurs, on le connut partout comme le domestique de Maltzan; il savoit tous les placemens de ce dernier, ainsi que la date des échéances; c'étoit même lui qui serroit l'argent dans des sacs de toile: « Mets cent écus dans chaque sac & aligne-les, » lui disoit Maltzan; « je vois ainsi d'un coup d'œil où j'en suis: dix sacs, mille écus. » Un matin, le secrétaire imprime sur une feuille de papier blanc le cachet du gentilhomme, part pour Rostock, y prend à crédit, chez le marchand habituel, du velours & du damas tant qu'il en veut, remplit le blanc feing au nom de son maître, rentre au logis, enlève de chaque sac dix écus seulement, de façon à diffimuler le larcin, perçoit le montant des créances échues, touche fermages & rentes, puis décampe avec une somme honnête, de quoi rétribuer un bon secrétaire pendant dix années & plus. Maltzan s'ouït condamner en justice à dédommager le marchand. Il n'avoit jamais été marié & sa succession, quelque chose comme une tonne d'or, échut à deux cousins

\*

P

qui l'ont dissipée en banquets & folies ; l'un est mort criblé de dettes, l'autre est obéré jusqu'aux yeux. Bien mal acquis profite peu.

Le seul moyen d'avoir raison du susdit *Euclio* me parut être de tout raconter au procureur de Spire, en le priant d'écrire à Maltzan qu'il alloit perdre son procès, faute de certains papiers restés en ma possession. Le duc Philippe m'enjoignit aussitôt de les restituer, sous peine d'être rendu responsable de tout le dommage. Je m'empressai de répondre que je les porterois à la cour, où j'aurois l'honneur de présenter mes hommages au seigneur Maltzan & de lui réclamer par la même occasion le salaire qui m'étoit dû. Ce fut alors que le généreux gentilhomme pesta comme un diable, à la grande joie du prince & des conseillers, qui s'amusèrent à jeter de l'huile sur le feu. Maltzan fut contraint de me donner séance tenante 100

100 écus.

*Le sacristain de  
Müggenwald  
accusé  
d'homicide &  
libéré.*

Le sacristain de Müggenwald commit un homicide. Le seigneur du lieu, qui désiroit le tirer d'affaire, me confia la cause. Une parente de la victime avoit chargé le docteur Nicolas Gentzkow & Christian Smierlow de soutenir l'accusation. J'obtins la libération du prévenu.

Le docteur Jean Knipstrow ayant publié en chaire, au nom & par ordre du prince, que maître J. Runge lui succédoit à la surintendance, le Conseil de Greifswald vit dans cette nomination une atteinte à ses droits, & son *syndicus* à Stralsund, le docteur Gentzkow, formula par-devant moi, notaire à cet effet requis, une protestation tant orale qu'écrite, dont je délivrai une expédition au Conseil de Greifswald, contre légitime rétribution, soit 3 écus.

*M. Jacques  
Runge institué  
surintendant.*

3 écus.

Barthelmewes, de Greifswald, orfèvre intelligent, mais dépravé, étoit venu s'établir à Stralsund avec son gendre, Nicolas Schladenteuffel. Comme leur train de vie excédoit leur revenu, Barthelmewes contrefit les coins de Stralsund, Lubeck, Rostock, Wismar; il frappa des schellings de Stralsund ne contenant autre chose que du cuivre, mais au moyen du tartre il leur donnoit l'apparence de l'argent; c'étoit à s'y méprendre. Bientôt la ville & la campagne furent inondées de cette fausse monnoie, car Nicolas opéroit des achats considérables de bétail pour l'abattoir. Enfin, au mois de septembre 1552, lorsque les payfans vinrent payer les rentes, le bailli ducal conçut des soupçons & la fraude fut découverte. Les témoins s'accordant à dénoncer un marchand de bétail de Stralsund, le prince écrivit pour savoir si le Conseil frappoit de telle monnoie. Schladenteuffel étoit en tournée d'achats; la consigne fut donnée aux

*Barthelmewes,  
faux mon-  
noyeur,  
& sa bande.*



portes & un matin qu'il ramenoit du bétail, le guet le conduisit en prison. Sa femme ne tarda pas à l'y rejoindre & cinq autres complices aussi, parmi lesquels un des méchans féditieux mentionnés *in primâ parte*, Nicolas Knigge. C'étoit le véritable chef de la bande; il fournissoit le cuivre & l'argent, écouloit en Suède de la fausse argenterie, cuillers, gobelets, aiguères &c. Le docteur Gentzkow, dont il avoit épousé la belle-fille, obtint qu'on se contentât de le bannir à perpétuité. Barthelmewes avoit pu s'échapper, quoique les gens qui venoient le prendre fussent sur ses talons.

*Formidable  
explosion.*

Dans la Rue de Semmlow demouroit un très riche marchand nommé C. Middelburg. D'une avarice sordide, il fréquentoit peu l'église, mais se livroit en revanche à un grand & nuisible commerce, celui d'exporter les schellings Bogislaw & autres bonnes vieilles monnoies; il ramassoit aussi les pièces d'or & d'argent & rognoit celles qui lui sembloient excéder le poids. Néanmoins il ne profitoit guère de ses richesses: un jour qu'il avoit pris le coche de Rostock, au lieu de descendre à midi pour dîner avec les autres voyageurs, il fit un somme; au retour de la compagnie, pendant que le voiturier atteloit, il demanda le prix de l'écot: « Deux schellings de Lubeck. » — « Eh bien, » dit-il, « j'ai gagné deux schellings en dormant! » Il prêtoit volontiers sur l'argenterie, à gros inté-

rêts, bien entendu. Il vécut & théfaurifa long-temps; fa veuve continua le commerce, mais fut moins prudente, car elle tomba entre les mains d'efcrocs qui la réduifirent à la beface.

Pour en revenir à Middelburg, le 28 octobre 1552, à 2 heures après midi, il fe trouvoit dépotitaire d'un gros tonneau contenant douze barils de poudre (24 livres chacun, total 288 livres). Près de ce tonneau, une jeune fervante s'occupoit à tiffer du galon &, comme il faifoit froid, elle avoit fous fes jupes une chaufferette. Arrive le vieux Tacke, porteur de 100 fchellings Bogiflaw; les pièces comptées & Tacke parti, Middelburg laiffe l'argent fur la table & va fatisfaire un befoin à l'écurie; la fervante s'avife de remuer les braifes, une étincelle touche des grains de poudre tombés à terre..... la maifon faute en l'air, la maifon voisine auffi; murs, poutres & chevrons s'effondrent avec un fracas épouvantable; toute la ville crut que c'étoit la fin du monde. De la jeune fille on ne retrouva que des lambeaux de chair, ici une main, là un pied. Les 100 fchellings posés fur la table volèrent on ne fait où, le mobilier de même. Une fervante fut retirée faine & faine des décombres, plus heureufe que le frère de M<sup>me</sup> la bourgmestre de Riga, en fervice chez Middelburg: on parvint à le dégager en fciant les folives fous lesquelles il étoit enfeveli, mais le troifième jour il fuccomba à fes bleffures. Deux

enfants, relevés sans vie, tenoient encore une tartine dans leur petite main. Trois personnes de la campagne, une fiancée, sa mère & le futur, qui s'étoient arrêtées devant la maison pour les emplettes de ménage, furent tuées roides. On eut sept morts à déplorer. Les voisins intentèrent une action à Middelburg, il dut s'exécuter. Même à la Rue de la Passe, mon père eut la fenêtre de son vestibule brisée, le poêle de la chambre haute se fendit à ne pouvoir servir; une crémaillère à fumer le faumon, appartenant à Middelburg, se retrouva dans notre gouttière.

*Comment je  
de vins  
procureur  
au Tribunal  
aulique  
de Wolgast.*

L'avis d'honnêtes gens & la nécessité me décidèrent à fonctionner comme procureur au Tribunal aulique de Wolgast. Cependant le conseiller Joachim Moritz, qui prenoit ses repas chez mon oncle, essaya de m'en dissuader : professeur de droit à Greifswald, jurisconsulte de la cour, assesseur du Tribunal, il avoit vu de près l'imbécillité, l'ignorance, la mauvaise foi de mes futurs confrères. « *Procuratorum officium vilissimum est,* » me dit-il. En effet, à l'exception du docteur Picht, les procureurs étoient vraiment peu versés *in grammaticâ vel jure*. Quand leur doyen, juge à Brandebourg & conseiller mecklembourgeois, se présenta pour obtenir la *licentia juris* à Rostock, il dit en parlant d'un plaideur insolvable : « *Non est solvendus,* » ce qui provoqua cette repartie du *promotor* : « *Recte dicit dominus licentiandus, quia non est ligatus.* »

Un jour, à Rostock, nous nous trouvions à la même table d'hôtellerie que ce procureur & le bourgmestre de Brandebourg, qui connoissoit assez bien la *grammatica* ; la conversation tomba sur une forcière détenue à Brandebourg, laquelle confessoit avoir conçu du diable, & le bourgmestre ayant posé la question *quod diabolus cum muliere rem habere & impregnare eam possit?* notre *licentiatus* répondit sans sourciller : « *Imo possibile est, nam diabolus furat semen a viribus & perfert ad mulieribus.* »

Simon Telschow, autre procureur, longtemps maître des comptes à Eldenow & mari d'une demoiselle noble, après s'être établi brasseur à Greifswald, avoit dû bientôt fermer boutique & reprendre la plume. Ayant contracté à la cour le goût de la boisson, il n'alloit jamais se coucher le cerveau libre ; aussi n'étoit-il guère matineux. Il ne pratiquoit, du reste, que *pro nudo procuratore* & ses cliens avoient à se pourvoir d'un avocat. *In causis mandatorum*, lorsque les *mandatarii* ne s'exécutoient pas, Telschow demandoit un *arctiorem mandatum!* Les procureurs jurés n'existoient point alors & comme la procédure en général étoit orale, le premier bavard venu pouvoit se présenter à la barre. Les choses ont changé depuis, à la gloire du prince & au grand avantage des parties.

L'expérience acquise à Spire me fut très utile dans ma nouvelle carrière ; les juges, le chan-

celier, les plaideurs paroïssent m'écouter avec plaisir; tel qui ne m'avoit point chargé de sa cause me forçoit néanmoins d'accepter son argent, voulant se réserver à l'occasion mes services & priver la partie adverse de mon concours. On venoit de la campagne me chercher avec char & chevaux pour être amiable compositeur, on me ramenoit de même & chaque fois, outre les espèces sonnantes, je rapportois provisions de toute sorte, lièvres, gigots de mouton, cuiffots de chevreuil ou de sanglier, jambons de belle taille, gros quartiers de lard, beurre, fromage, œufs par douzaines, paquets de lin &c. Jugez si j'étois le bienvenu au logis; nul risque d'entendre plus jamais cette triste plainte : « Mère, vous m'avez livrée ! »

*Tutelle de  
Nicolas Thun,  
peines  
& profits.*

Pierre Thun, de Schlemmin, homme violent, prompt à brûler une amorce & à dégâner, vivoit en perpétuelle méfintelligence avec son voisin Ber. Ils possédoient à eux deux un bel étang : Ber prétendoit à la jouissance exclusive de la moitié confinant à son domaine, c'étoit la plus poissonneuse; Thun, au contraire, réclamoit l'indivision de tout l'étang. Ber ayant semé du chanvre le long d'un chemin commun, Thun y envoya paître son bétail & lui-même y fit piétiner sa monture. Enfin ses paysans munis de haches allèrent sous sa conduite au moulin à vent de Ber, ils en sapèrent lestement la base & le moulin s'écroula avec fracas. Sur ce, long procès,

procès, condamnation de Thun à indemniser Ber *cum fructibus*, appel à la Chambre impériale, confirmation de l'arrêt avec *executoriales cum refusione expensarum*, le tout s'élevant à 900 florins environ.

Gonflé de ce succès & d'ailleurs orgueilleux comme un opulent chevalier, Ber applaudissoit à chaque mauvais tour que ses gens jouoient à son ennemi; Thun, de son côté, n'entendoit point raillerie, tant & si bien qu'un serviteur de Ber (un Ber illégitime), jeune compagnon robuste & effronté, finit par assaillir Thun, lequel étant armé se défendit résolument; mais sa femme effrayée lui ayant saisi le bras, l'épée du bâtard le transperça. Thun ne laissoit d'autre héritier qu'un neveu encore mineur; la succession étoit des plus embarrassées, & cette liquidation m'occasionna grand travail & nombre de courses fatigantes. Mes honoraires étoient fixés à 20 florins par an, mais je n'en pris que 10 au mineur, parce que jamais je ne revenois de Schlemmin mon char vide. Plus tard, les tuteurs me dédommagèrent amplement par des cadeaux en argent & en nature; pour mes bâtisses ils fournirent de beaux chênes qui firent de magnifiques solives. En somme, cette affaire me rapporta bien 300 écus.

300 écus.

H. Smeker, de Wüstenfeld, étoit un original qui se ruinoit en procès & en constructions. Tel grand bâtiment près d'être couvert, il le laissoit

*Henri Smeker  
contre  
Negendanck.*

\*

9

s'abîmer à la pluie & à la neige, puis il prenoit le parti de le démolir. Un Mecklembourgeois, Negendanck, étoit, paroît-il, son créancier ; pour se faire payer, il employa un moyen alors très usité dans son pays. A la tête de cavaliers équipés en guerre, il arrive de nuit à Wüstenfeld ; Smeker dormoit dans sa chambre & sa femme, qui étoit en couches, dans un cabinet voisin. Elle avoit logé près du pont-levis son frère Lievetzow, jeune & beau garçon. Negendanck, jurant & sacrant, ordonne d'abaisser le pont ; Lievetzow fort en chemise, parlemte, supplie, représente l'état de sa sœur. Negendanck réplique par un coup de feu qui tue roide cet homme défarmé, nu ; puis, forçant le passage, il arrive chez l'accouchée, fait partout main basse, brise le bahut dont la place lui étoit connue, s'empare de ce qui lui plaît & traîne enfin devant le lit de la malade le cadavre de son frère. Smeker, réveillé par le bruit, s'étoit sauvé en chemise ; sachant le fossé guéable, il l'avoit traversé avec de l'eau jusqu'aux épaules &, après avoir gagné l'écurie, il s'étoit réfugié dans un fourré marécageux, impraticable pour des cavaliers. Negendanck emmena chevaux & bétail.

De cet attentat naquit un procès à la Chambre impériale. Admis à prouver ses allégations, Smeker vint à Greifswald requérir mon ministère. C'étoit un vieillard à tête grise & barbe courte ; un habit de futaine blanche, à gros

plis & garni de cordons noirs, lui descendoit jusqu'aux talons; bref, le plumage indiquoit un étrange oiseau. J'avois si souvent entendu appeler à Spire : « Smoker *contra* Negendanck, » — « le duc Henri de Mecklembourg *contra* Henri Smoker », que le nom m'étoit connu. A ma question s'il étoit ce Smoker-là, il répondit d'un ton bourru : « Je m'appelle Smeker, non Smoker ! »

Il produisit une foule de témoins, dont beaucoup habitoient des localités perdues de la Poméranie ou du Mecklembourg; leur audition me condamnoit à d'incessans voyages. Smeker ne s'en fût jamais tiré seul, vu sa pénurie d'argent comptant. Dès qu'il en avoit quelque peu, il enfourchoit le cheval d'un de ses paysans, comme pour aller au prochain village, & ne s'arrêtoit qu'à Spire; les ressources venoient-elles à lui manquer en route, il étoit partout si connu que les gens lui prêtoient, sûrs d'être remboursés par son fils Matthias. Non seulement Henri Smeker ne payoit rien à son procureur, le docteur Schwartzenburg, mais celui-ci avoit encore la charge, soit de le nourrir, soit d'avancer les frais de chancellerie & ceux du retour. Matthias, au contraire, étoit libéral; son secrétaire, qui venoit à Greifswald suivre les enquêtes, prodiguoit aux commissaires le claret & les pâtisseries; il en envoyoit même à ma femme. Chaque session me valoit 50, 60, 70 écus; ce



secrétaire favoit apprécier ma peine en véritable expert. Ladite enquête me rapporta bien

250 écus. 250 écus.

*Smeker & le duc  
Henri de  
Mecklembourg.*

A l'occasion d'un procès gagné à la Chambre impériale par le petit Henri contre le grand (c'est ainsi que Smeker se désignoit lui-même & désignoit son adversaire, le duc de Mecklembourg), le prince enleva un jour les moutons de Smeker. Ce troupeau comptoit un vieux bélier, habitué à venir au dîner recevoir de la main de son maître un peu de pain. Les bêtes s'échappèrent ou peut-être le duc les fit-il ramener à Wüstenfeld; bref, le bélier reparoit en tête du troupeau &, l'appétit aiguïté par la marche, d'ailleurs friand de pain, il court vers la table. Smeker se lève à sa vue, lui tire son chapeau, lui souhaite le bonjour : « Eh ! quelle agréable surprise ! *Bene veneritis !* La soupe des princes n'est donc pas de ton goût, que tu nous reviens déjà ? » Smeker saisit cette occasion de plaider à Spire & j'y gagnai 20 écus.

20 écus.

Son fils & son gendre, qui cherchoient à sauver la fortune patrimoniale (elle étoit importante), s'avisèrent de prêter au suzerain, le duc Henri, l'intention d'opérer le retrait des fiefs. Partant de cette supposition gratuite, ils représentèrent au vieillard que les voyages à Spire lui devenoient de jour en jour plus difficiles, qu'il risquoit d'encourir la déposséssion & que son fils auroit ensuite mille peines à se faire

réintégrer. Quoi de plus simple, au contraire, que d'éviter le coup par une renonciation simulée en faveur de Matthias ? Il iroit habiter quelque temps une maison voisine, son séjour de prédilection ; il viendrait toujours prendre ses repas chez son fils ou mangeroit chez lui, à sa fantaisie ; on lui donneroit pour le soigner une jeune paysanne accorte & propre, car en dépit de l'âge il lui falloit compagnie féminine. Henri Smeker, persuadé, signa un acte en bonne forme, sur parchemin, que les meilleurs gentilshommes du Mecklembourg revêtirent de leur sceau & auquel le duc Henri s'empresça d'accorder sa ratification.

Le bonhomme ouvrit les yeux trop tard ; furieux, il accusa son fils d'avoir agi en traître, en malhonnête homme, en fripon ; il me pria de porter l'affaire devant la Chambre impériale, mais j'avois l'excellente excuse de n'être que simple notaire. Sa robuste constitution lui permit un nouveau voyage à Spire, sur un cheval de paysan comme d'habitude. E conduit par le docteur Schwartzenburg, il dépensa en pure perte son éloquence auprès des autres procureurs, qui bien le connoissoient ; enfin Schwartzenburg lui fournit l'argent nécessaire au retour. En fils pieux, Matthias tint loyalement parole & se montra plein d'égards ; il invitoit son père aux repas ou les lui faisoit porter ; il lui envoyoit du vin, de la bière ; un

bon lit attendoit le vieillard s'il lui prenoit fantaisie de coucher à son ancien logis. C'étoit la plus douce existence qu'on pût rêver, mais quant à la gestion de la fortune, bernique !

*Procès  
entre la ville de  
Rostock & la  
famille  
von der Lühe.*

L'honorable Conseil de Rostock ayant été assigné à la Chambre impériale par la parenté d'un von der Lühe, qui avoit eu la tête tranchée comme détrouffeur de grand chemin, les commissaires informateurs me prirent pour notaire principal dans l'enquête de Rostock & pour notaire adjoint dans celle des von der Lühe. Les *attestationes* & la *sententia definitiva* témoignèrent de mon zèle; aussi mes honoraires s'élevèrent-ils à 400 écus, plus une double tête en argent, que nous appelons chez moi la coupe von der Lühe & qui vaut 50 écus.

450 écus.

*Procès  
contre Antoine  
Drache.*

Le conseiller Antoine Drache, dévot gentilhomme, n'avoit qu'un frère, lequel se noya sans laisser de postérité. Drache prétendit réduire la veuve à la part que lui attribuoit le droit féodal poméranien; mais, outre les fiefs, le défunt possédoit encore des biens assez considérables, dont le partage devoit être régi par le droit urbain. Le duc Philippe, d'heureuse mémoire, ayant évoqué l'affaire, le tuteur de la veuve me chargea de la cause. Je la travaillai consciencieusement, aidé par mes études particulières, par les cours de M. Joachim Moritz & autres professeurs que j'avois suivis à Greifswald, enfin par des conférences avec M. Moritz, qui voulut bien me don-

ner ses directions *in specie*. On m'adjugea toutes mes conclusions, quoique la partie adverse eût le docteur Gentzkow pour avocat & qu'elle pût compter sur la sympathie des conseillers & même du prince. Ce succès répandit mon nom dans le pays, il suggéra l'idée au docteur Gentzkow de me proposer comme secrétaire au Conseil de Stralsund. Ma cliente me donna 20 écus, du beurre, un quartier de lard &c.

20 écus.

Jacques  
Citzewitz.

Le chancelier Citzewitz m'emmena instrumenter à Stettin, puis à Stargard, dans une affaire à lui personnelle. Il ne fut pas question d'honoraires, car nous pensâmes tous les deux qu'il m'avoit assez protégé pour que je lui rendisse volontiers ce service.

En 1553, la famille Owftin eut un long différend à propos d'un village que M. J. Citzewitz finit par lui enlever. Notaire des Owftin, je reçus d'eux 40 écus pour mes peines. Lorsque Valentin d'Eichstedt, le nouveau chancelier, eut marié sa fille à un Owftin, il en voulut à son prédécesseur d'avoir obtenu gain de cause. Sur ces entrefaites, le grand maréchal de la cour de Wolgast, Ulrich Schwerin, se brouilla en justice avec le docteur B. vom Walde; ce dernier & Citzewitz s'unirent contre Schwerin & Eichstedt, on ne songea plus qu'à se nuire; le duc Ernest-Louis intervint, son déplaisir fut malicieusement exagéré; dans un accès de désespoir, Citzewitz se poignarda.

40 écus.

*J. vom Kalen.*

J. vom Kalen, alors bailli de Rügen (quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire), avoit fait condamner un individu pour avoir pris à l'hameçon un petit brochet dans le cours d'eau arrosant son pré. Le pêcheur interjeta appel, probablement sur le conseil de gens experts qui n'étoient pas fâchés de jouer un tour au bailli. Celui-ci m'avoit chargé de son affaire, en se bornant à me dire que je verrois bien à Wolgast de quoi il s'agissoit ; mais quand j'eus présenté mes pouvoirs & obtenu communication des actes, je refusai de me constituer. Néanmoins je me crus en droit de garder les 3 écus d'arrhes, qui ne furent point réclamés, du reste.

3 écus.

*Incardinaire.*

La cité de Pasewalk fut exposée aux attaques de l'un des siens nommé Fürstenberg, lequel, par dépit de voir les choses ne pas toujours marcher à son gré, renonça au droit de bourgeoisie & cloua, de nuit, au poteau devant la porte de la ville, un écrit contenant des menaces d'incendie. Il mit, en effet, le feu à plusieurs granges hors des murs. Il fut arrêté à Lebus & enfermé dans la tour du château. Le duc me désigna pour assister les deux conseillers chargés d'instruire le procès avec les représentans de Pasewalk. Le captif fut mis à la question en notre présence, jugé le lendemain & décapité par le glaive. A notre grande surprise, le Conseil nous laissa partir sans le moindre cadeau ; le duc, en revanche, me

me fit porter à domicile deux mesures de seigle valant alors 10 florins.

10 florins.

G. Holste.

Holste, gouverneur du couvent de Puddegla, jeune homme d'humeur bizarre & même dangereuse, vint à Greifswald me recommander ses intérêts, promettant bonne rétribution; pour montrer qu'il étoit sincère, il commença par me donner 10 écus. Il eut bientôt un démêlé avec le duc, qui le mit aux arrêts; je pus arranger l'affaire à la commune satisfaction des parties. Mon client n'avoit pas d'argent pour le quart d'heure, mais le couvent de Puddegla est sur le bord d'un beau lac fort poissonneux (moins n'ont pas coutume de choisir les mauvais coins), on y pêche en abondance des écrevisses énormes, diverses espèces de perches, des brèmes longues d'une aune, de grasses anguilles, des carpes toutes noires & n'ayant qu'un œil, tant l'autre côté a grossi, de vrais morceaux de roi! Holste remplit mon char de ces victuailles & je me tins pour largement payé.

10 écus.

Notre homme ne tarda pas à se mettre une nouvelle affaire sur les bras. Il crut d'abord suffisant de convoquer à sa pauvre petite terre de Wusterhausen son oncle maternel, Georges vom Kalen, & trois capitaines de Rügen; mais il eut beau les faire boire jour & nuit, de leur cervelle il ne put tirer le moindre expédient; ce fut pourtant sur leur conseil qu'il m'envoya quérir en voiture. Je lui rédigeai une humble

\*

r

supplique au duc. Mon intention étant de repartir dès le lendemain matin, Holste me donna 6 écus, car déjà l'ivresse le rendoit plus généreux que de coutume & même que de raison, eu égard à ses revenus.

Mes gentilshommes prolongèrent la veillée & les libations. Au milieu de la nuit, G. vom Kalen arrive en titubant à mon chevet, pour me proposer sa clientèle; comme je ne m'en souciois nullement, je formule une réponse négative, bien qu'entourée de mille précautions oratoires. Nonobstant ce refus, mon interlocuteur tire de son escarcelle trois écus & les glisse dans ma bourse, qu'il prend sous l'oreiller; ses deux compagnons me gratifient à son exemple de deux écus chacun. Je leur représente qu'il m'est impossible d'accepter ce que je n'ai pas gagné, & je fors les sept écus pour les rendre. Alors G. vom Kalen déclare net que si je persiste à refuser cet argent, il me tanne le cuir dans le lit. Connoissant ces oiseaux, j'estimai prudent d'imposer silence à mes scrupules. La compagnie se remit à boire & j'étois de retour à Greifswald, mes 13 écus en poche, qu'elle ronfloit encore sous la table.

13 écus.

*Sages paroles  
de prince.*

Un paysan eut commerce avec sa propre belle-fille, qui devint enceinte. Une fois instruite de la vérité, la mère de la coupable n'eut plus de repos avant d'avoir vu son mari se soustraire à la mort par la fuite. Quant à sa fille,

son unique enfant, la jeter ainsi dans le monde, c'étoit l'exposer à la honte, à la misère & peut-être à la damnation éternelle. Des amis m'ayant sollicité, je remis moi-même une supplication au prince, en mains propres, à Wolgast. Après une longue attente, je le vis ressortir de son appartement : « Pourquoi cette femme, » me demandait-il, « parle-t-elle de sa fille & non de son mari ? » — « Il est en fuite, » répondis-je ; « d'ailleurs, vu l'énormité du crime, elle a craint d'échouer. » — « Vous autres, » continua S. A., « vous avez une manière de présenter les choses, de blanchir & polir avec votre plume les plus atroces noirceurs, qu'il faut vraiment s'y connaître pour ne pas jurer que vos requêtes sont conformes au droit, à l'équité, à la religion. Je dois me souvenir que Dieu m'a chargé de punir les excès grossiers & impies, je ne faurois donc rien décider à cette heure, je veux réfléchir encore. » Ce sont là paroles de prince judicieux, clément néanmoins, la suppliante en eut la preuve.

Michel Hovisch, un fils de pauvres payfans, avoit été élevé à la ville dès son bas âge, mis à l'école, placé ensuite dans le négoce. Il fut mériter la confiance de ses patrons, qui l'envoyoient jusqu'en Danemark & en Suède ; petit à petit il en vint à travailler pour son compte ; modeste, propre & coquet dans sa mise, il pouvoit prétendre aux meilleurs partis. Sur ces entrefaites, le capitaine Joachim Dechow s'avisa de le récla-

*Hovisch  
& Dechow.*



mer pour la corvée ; il s'agissoit de reconstruire une vieille ferme ducale. Vainement Hovisch offrit en compensation une forte somme, Dechow résolut de le contraindre par la prison ; c'étoit un despote inflexible, qui cherchoit à se donner du relief en opprimant les payfans, voire les bourgeois. Hovisch fut réduit à prendre la fuite. A la sollicitation de personnages à qui je n'avois rien à refuser, & m'intéressant moi-même au sort de l'infortuné jeune homme, je remis directement au duc Philippe une supplique, où les vexations du capitaine étoient tout au long relatées. Devinez la réponse du prince ! « Que mes sujets te prodiguent beurre, fromage, œufs, poules, oies, moutons, lard, c'est parfait ! Mais, crois-moi, je saurai bien les gouverner avec mon capitaine sans que tu t'en mêles. » Je ne cachai pas au chancelier Citzewitz combien il falloit plaindre les opprimés, si on leur enlevait la ressource d'exposer humblement leurs griefs. « Dechow, » me répondit-il, « est un cerveau brûlé, mais il a su prendre le duc. Heureusement S. A. est avertie, je n'oublierai pas de revenir sur ce chapitre en temps opportun ; il faut que cela change. » Dechow quitta Wolgast pour Lubeck, où les gens furent vite fatigués de lui ; on n'entendit plus jamais parler de Michel Hovisch. Ce fut la dernière fois que je m'avisai de présenter en personne une requête & surtout d'attendre la réponse.

En résumé, dans l'espace de deux années, le métier de procureur & surtout celui de notaire me rapportèrent plus de 1124 écus, en espèces monnoyées.

Le *magister* J. Schœnefeld fonctionnoit comme notaire dans quatre causes que le duc Philippe avoit soumises au tribunal présidé par le docteur vom Walde; mais l'âge empêchoit Schœnefeld d'aller vite en besogne, les courses lui faisoient peur; en outre, on étoit devenu plus exigeant. Il préféra donc me remettre ses dossiers, qui me fournirent plusieurs traits intéressans.

*Jean Schœnefeld, secrétaire de la ville de Greifswald, me prend pour successeur dans ses fonctions de notaire.*

Le prince sommoit Lutke Maltzan de prouver ses droits sur les fiefs de Sarow, Gantzkendorf & Carin; Maltzan s'y refusoit, invoquant la prescription trentenaire. Or voici ce qu'établit l'enquête. Les fiefs en litige avoient appartenu à Jacques Vofs, neveu & pupille de Berendt Maltzan, surnommé « le méchant » (Berckmann & les autres historiens disent assez pourquoi). L'oncle, après avoir prêté deux ou trois cens florins sur les terres du neveu, persuada à ce dernier de s'en aller à la guerre avec quelques chevaux; il comptoit bien ne jamais le revoir. J. Vofs, modèle d'honneur & de vertu, se distingua dans mainte campagne; enfin l'estime méritée qu'il s'étoit acquise lui permit d'emprunter la somme nécessaire pour dégager le domaine paternel. Il signifia donc à B. Maltzan son intention de le rembourser au nouvel an,

*Lutke Maltzan. Jacques Vofs.*

& au jour dit il arriva chez son oncle, qui habitoit une maison forte, repaire approprié à ses exactions, rapines & brigandages. Maltzan le choya plusieurs jours durant, ils burent ensemble, jouèrent aux cartes & aux dés : bref, l'honnête J. Vofs, loin de racheter ses terres, perdit l'argent emprunté.

Le désespoir & la soif de vengeance le portèrent aux résolutions extrêmes : avec l'aide d'un valet engagé tout exprès, il mit à diverses reprises le feu dans ses anciens domaines ; son oncle enjoignit alors aux vassaux d'opérer sa capture. Un dimanche, Vofs & son valet endormis dans le bois avoisinant Gantzkendorf, où leur dessein étoit d'allumer un incendie la nuit même, furent découverts par le petit chien de payfans qui cueilloient la noisette ; pas plus tard que le lundi, B. Maltzan fit rouer vif le fils de sa sœur. Durant le trajet, Vofs interpelloit par leur nom les vassaux de corvée : « Jean, Pierre, Nicolas ! comprends-tu cette mort horrible & ignominieuse à l'occasion de mes propres biens ? »

Pour en revenir à l'affaire du prince contre L. Maltzan, les juges expédièrent le dossier à la faculté de droit de Leipzig, qui exigea 40 écus d'honoraires. Sa décision, décachetée & lue en présence des parties comparoissant par leurs avocats, donna raison à Maltzan. Grand dépit des conseillers ducaux ; le chancelier Citzewitz reprocha vertement au docteur vom Walde de

n'avoir pas ouvert la réponse pour l'amender. La Chambre impériale fut saisie de l'appel & le procès ne se termina que plusieurs années après mon établissement à Stralsund. Les parties me comptèrent passé 1000 écus.

1000 écus.

*Affaire  
des grandes  
nasses.*

Vers 1542, un Danois dit à Christophe von der Lancken, de Rügen, que des nasses à la danoise lui feroient d'un meilleur rapport que deux grosses maisons à Stralsund ; effectivement, dès qu'il eut fait venir deux de ces engins, Christophe, auparavant très obéré, paya toutes ses dettes en moins de rien. Frappés de ce résultat, deux notables de Stralsund, le conseiller Contr. Oseborn & Olof Lorbeer, fils du bourgmestre, associés à quelques-uns de leurs proches, s'empresèrent d'exploiter l'invention. Mais les nouvelles nasses, par leurs dimensions, obstruoient l'entrée des cours d'eau ; le poisson ne passoit plus, c'étoit la ruine pour les habitans de l'intérieur. Les protestations furent générales, le duc Philippe écrivit à Stralsund ; le Conseil répondit sur le ton de l'ironie que le poisson ne se prenant pas à la main, chacun étoit libre de pêcher à sa guise. Après enquête, le prince prohiba les grandes nasses & en fit saisir deux qui appartenoient à Lorbeer ; toute la bande aussitôt de proclamer en péril les libertés de la ville ; il fallut équiper une galère pour la garde des nasses ; finalement, Stralsund porta le débat en justice.

Si j'avois soupçonné, quand je pris la succession de Schoenefeld, que mes compatriotes fussent aussi déraisonnables, je me ferois refusé, quoique ma présence ait contrebalancé le mauvais vouloir du juge informateur. Dans son interrogatoire C. von der Lancken déclara loyalement qu'au point de vue de son intérêt personnel, les nasses danoises étoient excellentes, puisqu'elles lui avoient permis de payer toutes ses dettes, mais que, foi de gentilhomme & de témoin, le nouvel engin ruinoit le pays. La déposition des pêcheurs fut très nette : « Quiconque nous débarrassera de ces nasses, n'aura plus besoin d'aller à l'église ni de réciter des Pater ; nous ne demandons pas autre chose au ciel, soir & matin. »

Malgré tout, Stralsund s'obstina dans son tort ; enfin, sur le préavis des jurifconsultes à qui le dossier avoit été soumis & par sentence du 28 septembre 1554, le duc fut renvoyé de la plainte & la ville condamnée aux dépens. Au premier moment le Conseil voulut en appeler, mais il se ravisa. Le procès duroit depuis douze ans ; il engendra entre les deux parties une méfintelligence qui persista jusqu'à la mort du prince. Comme il y avoit eu 250 témoins, j'estime que 600 écus ne furent pas une rémunération exagérée.

600 écus.

### CHAPITRE III.

*Le Conseil de Greifswald me nomme secrétaire  
de la ville. Délicate mission à Stralsund.*

*Le bourgmestre Christophe Lorbeer  
& ses fils. Voyage à Bergen.*

*Mon établissement à  
Stralsund.*



ES magistrats de Greifswald, qui me voyoient journallement à l'œuvre, finirent par se dire que je ne devois pas être dépourvu de tout mérite, puisque de hauts personnages, le prince lui-même, me confioient des

*Ma nomination  
au secrétariat  
de la ville  
de Greifswald.*

affaires importantes. Schœnefeld n'étant plus à la hauteur de l'emploi, ils m'offrirent sa charge, à condition que je renoncerois complètement au métier de procureur. En conséquence, le 29 décembre 1554, je fus nommé secrétaire de la ville de Greifswald.

Le premier bourgmestre de Stralsund, M. Chr. Lorbeer, avoit deux fils qui passioient leur temps à la chasse, dans les tavernes ou dans les brillantes assemblées de la noblesse & de la bourgeoisie. Ils se croyoient tout permis & chassoient avec chiens & filets sur le territoire de Greifswald.

*Le Conseil  
de Greifswald  
m'envoie  
à Stralsund  
porter plainte  
contre les fils du  
bourgmestre  
Lorbeer.*

\*

f

wald. Or, plusieurs jeunes gens de cette dernière ville, tant nobles que bourgeois, possédoient de fort beaux équipages de chasse, à ce point que le prince les invitoit souvent ; jugez si le braconnage des Lorbeer étoit de leur goût. Un jour les deux troupes se rencontrèrent, l'attitude des gens de Greifswald engagea les autres à détaier en abandonnant leurs rets. Pour venger leur amour-propre froissé, les Lorbeer, ayant dressé une embuscade à l'auberge de Teskenhagen, assaillirent, le pistolet au poing, un charretier de Greifswald, le maltraitèrent & finirent par lui enlever son meilleur cheval. Le Conseil de Greifswald écrivit à Stralsund en termes mesurés, comme il sied entre voisins ; la réponse fut hautaine & d'un style vraiment thrafonien ; aussi me chargea-t-on de rédiger un recours au duc. Certes, le moment étoit bien choisi, vu la conduite de Stralsund dans l'affaire des nasses danoises ; quoique les pièces de ce dernier procès ne fussent pas encore publiées, je les connoissois & me figurois aisément l'irritation du prince contre les Lorbeer. Je déconseillai néanmoins de provoquer son intervention, il me parut plus sage d'aller en conférer à Stralsund.

Aussitôt mes lettres de créance présentées, les conseillers de Stralsund se réunirent en séance solennelle. L'un d'eux vint me recevoir d'un air fort gracieux & m'introduisit. Le courtois empressement de M. Chr. Lorbeer à me faire

afféoir au banc du Conseil me révéla son espérance secrète de me voir trahir les intérêts de mes commettans & tomber à ses genoux. Après les civilités d'usage, j'attirai l'attention de l'assemblée sur la gravité du cas, exposant les faits tout au long, dans un langage ferme & quelque peu rude parfois, rappelant aussi les ordonnances impériales sur la paix publique; je ne craignis pas non plus de représenter en bon voisin les dangers de l'obstination, surtout avec un prince déjà mécontent.

Je pus lire sur plus d'un visage qu'on me pardonnoit la hardiesse de ce discours; mais Chr. Lorbeer & ses fidèles, nullement habitués à s'entendre dire en face la vérité, changèrent de couleur; d'affables, leurs traits devinrent farouches & le bourgmestre, se levant hors de lui, prononça ces paroles de sinistre augure : « Tu romps trop vivement ta première lance. Je demande qu'on s'affure de cet homme ! » — « Voire qu'on le mette à la geôle, » répliquai-je.

Lorbeer fortit & l'on me congédia sans me reconduire. Bientôt je reçus avis que, l'affaire méritant examen, la réponse me seroit communiquée plus tard. Deux heures après, le docteur Gentzkow, syndic, me fit mander à l'église Saint-Nicolas. « Je suis obligé de reconnoître, » me dit-il, « que votre langage étoit fondé en droit comme en fait; mais le seigneur Christophe s'en est hautement formalisé, n'ayant



point l'habitude qu'on le prenne sur ce ton, ni qu'on l'accuse avec ses fils de violer la paix publique. Il peut vous rendre service ou vous nuire beaucoup, immense est son autorité dans la ville & dans tout le pays. En définitive, si le Conseil a bien compris votre message, Messieurs de Greifswald désirent terminer à l'amiable ; eh bien, convenons d'une journée à Reinberg pour nous accommoder en bons voisins. Travaillez, je vous prie, en vue de ce résultat. »

Ceux de Stralsund se préparèrent à ladite journée en opérant un grand abattage de bêtes, en cuisant & rôtissant à force, en accumulant tonneaux de vin & tonneaux de bière. Outre les principaux de la ville, qui tous leur étoient unis par le sang & par la sympathie, les Lorbeer convoquèrent leurs amis d'alentour, leurs jeunes compagnons de plaisir, lesquels accoururent avec épieux, pistolets & arquebuses ; on eût dit plutôt une journée en armes qu'une amicale entrevue. Aussi les conseillers & bourgeois firent-ils parvenir secrètement à Greifswald l'avis de n'envoyer personne au rendez-vous, & l'on engagea mon père à ne pas me laisser partir, car ces gens m'auroient bel & bien occis. Les magistrats de Greifswald se tinrent cois, ne répondirent mot à l'assignation, puis à l'heure où la bande des Lorbeer envahissoit Reinberg, ils écrivirent que si le cheval leur étoit remis en bon état dans les trois jours, ils restitueroient

les rets confisqués en justes représailles ; finon, le prince seroit prié de faire justice. A la nouvelle que Greifswald ne venoit pas, ce fut au camp des Lorbeer un déluge d'imprécations & de menaces ; échauffés par la boisson, ces furieux juroient de tout massacrer. Néanmoins, les trois jours n'étoient pas expirés, qu'un valet monté ramenoit le cheval & reprenoit les filets, ce qui termina le différend.

Il y eut un moment où le seigneur bourg-  
 mestre Chr. Lorbeer pouvoit tout se permettre Déclin, trépas & funérailles du bourgmestre Christophe Lorbeer.  
 sans que personne osât lui résister, à sa femme & à ses enfans non plus. Or, ma mission coïncide avec l'apogée de sa fortune, & ce fut sur un simple mot de ma bouche que son étoile pâlit subitement. Peu lui importoit, en effet (je le tiens de son fils aîné lui-même), qu'on le traitât d'impie, de réprouvé, d'âme vouée à la damnation éternelle ; mais qu'on l'accusât de violer la paix publique, c'est-à-dire de forfaire à l'honneur, par la morbleu ! voilà ce qui le mettoit hors des gonds. Le dépit d'avoir manqué sa vengeance contre Greifswald & contre ma personne altéra profondément sa santé ; une cruelle maladie le cloua plus de six mois au lit ; nul n'étoit admis à le voir. Terrible exemple qui émut la ville & tout le pays ! Les victimes du bourgmestre élevèrent la voix & les exactions par lesquelles il soutenoit son faste eurent un terme. Quand son épouse crut s'approvisionner

gratis comme autrefois, elle effuya des refus. Un grenetier, à qui elle avoit envoyé des porcs à engraisser, les lui ramena, s'excusant sur la misère des temps; elle voulut prendre son ton impérieux, mais il montra la chambre du bourgmestre: « Vous oubliez, » dit-il, « que *Jordonne* est là. » Après une lente agonie qui l'avoit réduit à l'état bestial, M. Chr. Lorbeer trépassa le 16 octobre 1555 & fut inhumé dans le chœur de Saint-Nicolas, à côté de ma mère & de mes deux sœurs, sous la même pierre que mon père. Le Conseil, très affecté de cette mort, laissa passer trois semaines entières avant de nommer un successeur au défunt; puis le syndic N. Gentzkow & le premier secrétaire Antoine Liekow furent solennellement & joyeusement élus bourgmestres.

*Achat  
de ma maison de  
Greifswald.*

Quoique mes émolumens ne fussent point encore fixés, le Conseil de Greifswald m'avoit déjà donné plusieurs preuves de haute confiance; à Stralsund, au contraire, j'étois en butte à l'inimitié violente des notables; ils m'auroient mis en pièces s'ils m'avoient tenu. Stralsund m'étant fermé, aucun séjour ne pouvoit me convenir mieux que Greifswald, ma ville natale, où je comptois une nombreuse parenté. Mais le propriétaire de la maison que j'y avois louée m'incommodoit avec sa manie de transformer l'immeuble en dépôt d'objets encombrans, bois, pierres, chaux, sable, argile; c'étoit là que se

célébroient aussi les noces de sa domesticité, sans le moindre égard pour ma femme malade ou en couches. A toutes nos représentations il répondoit : « Si vous n'êtes pas contents, déménagez ! » Je finis donc par acquérir, dans la rue des Poissonniers, la maison de M. Jean Velfchow, beau-père de Brand Hartmann, pour le prix de 350 florins payables : 100 fl. comptant, 100 fl. à la Saint-Martin, 100 fl. à Pâques & 50 fl. à la Saint-Jacques. Brand Hartmann étoit le fils de ce Georges Hartmann avec qui mon père avoit eu de si graves démêlés ; il enragea de voir passer en ma possession la demeure que son père avoit édiflée pour son propre usage, mais la vente étoit valable & parfaite, j'avois donné le denier à Dieu & compté 100 fl. en la présence de plusieurs conseillers & bourgeois notables.

Maçons & charpentiers se mirent à l'œuvre aussitôt. Il fallut élargir la porte d'entrée, consolider la pesante toiture, réparer toutes les chambres, l'écurie, les caves & la cour. Mon père, qui avoit beaucoup bâti dans sa vie & qui s'y connoissoit, vint diriger les travaux ; parfois il malmenoit un peu les ouvriers, les renvoyoit même & les remplaçoit par d'autres. Aujourd'hui je suis étonné de mon audace, car ma bourse étoit à sec & tous les samedis j'avois les manœuvres à payer ; grâce à Dieu, la pratique me fournit chaque semaine l'argent nécessaire. Ma profession me retenoit hors du logis, de là

quelque retard dans la marche des travaux; mais pour un florin que je perdois ainsi, j'en gagnois ailleurs 10 & plus.

*Différend  
entre  
le duc Philippe  
& la noblesse  
de Jasmund.*

Le 25 septembre 1555, le duc Philippe, avec une nombreuse suite, s'arrêta pour la nuit à Stralfund & fut défrayé par le Conseil. Il alloit à Bergen, dans l'île de Rügen, où il séjourna jusqu'au 11 octobre; au retour, il coucha à Stralfund & la ville le défraya de nouveau. Le but de ce voyage étoit d'arrêter les empiétemens de la noblesse de Jasmund qui, non contente de pratiquer à son profit des coupes dans la forêt de Stubbenitz, concédoit à d'autres le même droit, moyennant finance. Le prince m'emmena en qualité de notaire. La noblesse ayant proposé les voies amiables, il s'enfuit des pourparlers durant lesquels le duc ne savoit comment tuer les heures. Il occupoit au couvent de Bergen l'appartement du prieur, sur la cour, & passoit son temps à considérer de la fenêtre la troupe des pages & valets, leurs continuelles malices, disputes & batteries; il pouvoit même entendre les propos tenus sur son compte. Un jour qu'il étoit à sa croisée habituelle & que dans la même chambre quatre violons polonois exécutoient avec agrément divers morceaux, un des valets arrêtés sous les fenêtres se prit à dire à un camarade: « Les gens de Stralfund ont de bien meilleurs musiciens que leur prince; lui, c'est ridicule! Le duc Bogislaw entretient quatre

quatre trompettes & un timbalier, voilà qui produit de l'effet! Mais ce prince-ci, quelle farce! ses musiciens font Pi! pi! pi!» Le duc chargea le pieur Gottschalck d'aller voir qui parloit ainsi; mais Gottschalck ayant aperçu dans le groupe un sien parent, fit signe à tous de s'esquiver, puis il remonta dire que la bande avoit détalé sans qu'il eût reconnu personne. Le prince s'empressa de répéter mot pour mot à ses familiers la leçon qu'il avoit entendue sur l'art de foutenir son rang; longtemps après, il se plaisoit encore à rappeler cet incident.

Autre anecdote: une troupe de jeunes gars s'ébattoit bruyamment dans la cour, & l'un des plus turbulens étoit le bâtard du bailli (son père naturel l'avoit envoyé à l'école, mais il portoit le nom de son père putatif, le tailleur Arndts, de Bergen). Son Altesse ayant donné l'ordre de chasser ces vauriens sans leur ménager les horions, les laquais se mirent à distribuer des soufflets à droite & à gauche. Le prince s'aperçut qu'ils épargnoient Arndts, il cria que lui surtout méritoit une correction; mais le valet interpellé se contenta de sourire en hochant la tête: « M'entends-tu? frotte-moi ce drôle! » — « Oh! pour cela, non! » — « Sus donc, frappe! » — « Nenni, nenni, le ciel m'en préserve! » — « Et pourquoi? qui t'arrête? » — « Le fils du bailli! il m'en cuiroit de le battre. » Le duc, à ces mots, partit d'un franc éclat de rire; il raconta la scène à tout venant,

\*

t

même en présence du bailli ; le gars dut comparoître, se placer à côté de son père, & les yeux, le nez, la bouche, la tête, les jambes furent l'objet d'une minutieuse comparaison ; le gouverneur de Cammin, après avoir fait marcher l'enfant de long en large, dit au bailli : « Voyez, c'est bien votre fils, il est bouleté comme vous ! »

L'essai de conciliation ayant échoué, les parties se réunirent au couvent, dans une salle garnie de sièges, de bancs & de deux tables, l'une pour Son Altesse, l'autre pour les *pares curiæ* ; je pris place à cette dernière comme *notarius judicii*. Le chancelier, au nom de son maître, résuma les faits, puis le prince en personne, quittant son siège, s'approcha de la seconde table & là, droit en face de moi, tête nue, il prononça un long discours, point mal tourné & dont voici la conclusion : « Par-devant vous sieur notaire, je proteste avoir été animé d'intentions bienveillantes à l'égard de mes sujets, mais ils n'ont pas voulu d'un accommodement. En conséquence, pour la garantie de mes droits, je vous prie de relater tout au long ce qui s'est passé, y compris ma présente déclaration, & d'en dresser un acte régulier que vous me remettrez, moyennant légitime rétribution. » L'affaire en resta là pour cette fois, mais le duc me chargea de poursuivre l'enquête conjointement avec le gouverneur de Cammin, ce qui nous prit encore plusieurs jours.

Je vins à bout de l'*instrumentum*, qui remplissoit entièrement sept des toutes grandes peaux de parchemin, formant quatorze feuillets ; il y entroit plus de matière que dans une main de papier. La place manquant pour apposer, selon l'usage, ma signature & le *signum notariatus* à la fin de l'acte, je fis avec mon sceau gravé sur plomb une empreinte en cire que je suspendis au cordon passé dans chacun des feuillets. De son propre mouvement, Son Altesse m'alloua 30 écus d'honoraires.

Comme M. Joachim Moritz, *professor juris* à Greifswald & conseiller ducal, n'étoit jamais venu à Stralsund & n'y connoissoit personne, au retour de Bergen, il me demanda l'hospitalité chez mon père & je l'offris de grand cœur. S'étant levé matin pour voir la ville, il entra un peu après 7 heures au prêche de Saint-Nicolas. Zabel Lorbeer, qui l'aperçut, le prit pour son vieux compagnon de bouteille Georges Steinkeller, & en effet la ressemblance étoit si frappante, qu'au tribunal de Wolgast, lorsque Moritz siégeoit, maint gentilhomme disoit à son voisin : « Eh ! quel diable a donné tant de science à Steinkeller, que le voilà juge ? » Lorbeer donc, s'approchant par derrière, empoigne Moritz par les oreilles & le secoue un bon moment. Le professeur abasourdi se demandoit qui pouvoit bien lui souhaiter ainsi la bienvenue : ce devoit être moi, pensa-t-il. Enfin il se retourne &

30 écus.

*Quelle  
aventure  
Joachim  
Moritz eut à  
Stralsund,  
la première fois  
qu'il y vint.*



Lorbeer, tombant de son haut, se confond en excuses. M. Moritz racontoit volontiers cette aventure à la cour, surtout lorsqu'il s'y trouvoit des Stralsfundois, & le duc en rioit beaucoup.

*Stralsfund  
m'offre  
la charge de  
premier  
secrétaire.*

Le Conseil de Stralsfund profita de ma venue (c'étoit la semaine même des funérailles du bourgmestre Lorbeer) pour m'offrir la charge de secrétaire. Jugez de ma surprise ! moi, si compromis que, sans la compagnie du gouverneur de Cammin & le mandat que je tenois du prince, je ne me serois pas cru en sûreté dans la ville. Ces ouvertures me causèrent autant de plaisir qu'à ma parenté ; toutefois j'estimai convenable de ne donner une réponse définitive qu'après m'être dégagé à Greifswald, quoique je n'y fusse pas encore assermenté. Désireux de hâter mon retour, le Conseil de Stralsfund m'envoya un messager à Greifswald avec un cheval de selle.

J'exposai à mes amis & aux magistrats de Greifswald que, si j'avois en quelque sorte commencé mes fonctions, aucune convention expresse n'étoit intervenue ; pas le plus petit mot, par exemple, des émolumens ! Pourquoi donc refuser le poste important de Stralsfund ? Mon oncle & compère, M. le bourgmestre Bertram Smiterlow, convoqua le Conseil à la chancellerie ; on m'alloua 80 florins de traitement fixe, jamais un secrétaire n'avoit été si bien payé. Je demandai jusqu'au lendemain pour en conférer avec ma famille : les parens de ma femme me

supplèrent d'accepter ; mon beau-père, vieillard centenaire, versa des larmes & me promit 100 florins si je restois. Devant ces instances, je me déclarai prêt à recevoir des arrhes dignes du Conseil & de l'emploi ; il étoit, en outre, bien entendu qu'on me laisseroit à la chancellerie, sans m'élire au Conseil. Les *camerarii* me comptèrent 8 écus d'arrhes & l'ancien secrétaire, maître Jean Schoenefeld, me fit prier de grossifier mon propre brevet de nomination. Plus d'un exemple m'autorisoit à espérer des arrhes équivalentes à une année de paie environ, mais enfin je pris les 8 écus.

Mon beau-père attendoit avec anxiété le résultat de l'entrevue. Je jetai l'argent sur la table : « Père, m'écriai-je, voyez : ne me suis-je pas vendu ce que je vauz ? Préparez vos 100 florins ! » Mais lui, tout à fait remis de son abattement, au lieu d'être touché de ma condescendance, me dit avec humeur : « S'il vous plaît de partir, eh bien, partez ! mais vous n'aurez pas un florin de moi. » Je me sentis blessé, quoique je me fusse bien promis de refuser les 100 florins, pour ne pas voir les gros yeux de mon beau-frère.

Je logeai le cheval de Stralfund dans l'écurie du bourgmestre Smiterlow, la mienne n'étant pas encore prête ; ma première idée avoit été de le renvoyer le jour même, puis je réfléchis qu'il valoit mieux commencer par écrire mon

brevet, après quoi la lettre au Conseil de Stralsund seroit vite faite. Or, en rédigeant l'acte, je m'aperçus qu'il manquoit les époques & le lieu de paiement; je fus les demander le lendemain matin à Schoenefeld; il m'apprit que je recevrais un jour 2 florins d'une personne, un autre jour 1 ½ florin d'une autre personne, tant qu'au bout de l'année les 80 florins y feroient. Comme je m'applaudis alors de m'être réservé une porte de sortie, car le malentendu étoit grave : casuel & traitement fixe sont deux. En quittant Schoenefeld, je rencontrai sur la Place du Marché le bourgmestre Smiterlow & les *camerarii*; je leur déclarai que, si Schoenefeld avoit dit vrai, je préférerois rendre les misérables arrhes. « Votre conduite surprendra, » répliquèrent-ils; « convoquer le Conseil à si court intervalle ne nous est pas plus possible que de reprendre les arrhes sans son autorisation. » Je soutins qu'il étoit encore temps d'arranger l'affaire : « Mériterois-je la confiance des magistrats, si je suis incapable de gouverner ma propre barque ? Je vous le dis : de ce pas je vais chez le bourgmestre déposer les arrhes sur la table de sa fille, elle saura bien les remettre à qui de droit, puis j'enfourche ma bête & en route pour Stralsund ! » Le Conseil fut convoqué.

J'allai prévenir ma femme, son frère & ma sœur, qu'il avoit épousée. Ma femme, non contente de recourir aux larmes, déclara catégori-

quement qu'elle ne quitteroit pas Greifswald ; elle loueroit une chambre & gagneroit sa vie en tricotant. Ma sœur & son mari étoient aussi fort échauffés : « Que feras-tu de cette belle maison ? » disoit ma sœur ; « pourquoi chagriner tous nos parens ? Reste par égard pour eux, ici tu auras mille occasions de leur être utile. » Seule, une vieille tante, honnête & sensée matrone que ma femme avoit appelée à la rescousse, s'exprima en ces termes : « Cher neveu, quoique mon cœur ne souhaite rien tant que de vous garder auprès de moi, car après Dieu vous êtes l'appui de ma vieilleffe, j'avoue qu'il n'y a pas de comparaison possible entre le poste de Greifswald & celui de Stralsund. Ma conscience me reprocheroit de mettre obstacle à votre fortune ; croyez-moi, demeurez ferme en votre dessein. Vous rappelez-vous combien votre femme a pleuré sa mère ? La pleure-t-elle aujourd'hui ? Eh bien, elle s'habituera de même au séjour de Stralsund. » Il eût fallu voir les pleurs de ma femme à ces paroles.

Le messager de Stralsund alla seller mon cheval ; tout botté, je le rejoignis presque aussitôt ; je fis amener la bête devant la demeure de M. Smiterlow où, plein d'impatience, j'attendis sur les marches du perron que le bourgmestre revînt de l'hôtel de ville. Il me dit que jamais secrétaire n'avoit reçu ni ne recevrait à l'avenir le traitement qui m'étoit alloué ; à la vérité,

*Mon départ  
de Greifswald.*

j'avois trouvé mieux encore, aussi le Conseil se faisoit-il scrupule de nuire à ma carrière & m'accompagnoit de ses vœux. Incontinent je m'élançai en selle & fortis de la ville en évitant notre maison, sur le seuil de laquelle j'aperçus de loin ma femme entourée de ses proches. C'étoit le 29 novembre 1555; mon séjour à Greifswald datoit du 1<sup>er</sup> janvier 1551. Durant cette période mes gains se sont élevés à plus de 5300 florins, non compris les cadeaux en nature, qui parfois dépassoient le nécessaire. Ci finit la troisième partie du récit de ma vie.



## NOTES.



### *Tome premier.*

Page vij, ligne 2. — Le manuscrit de Sastrow a été publié à Greifswald (1823-1824) par Gottl.-Chr.-Fréd. Mohnike, conseiller consistorial & scolaire, pasteur de Saint-Jacques & membre du Consistoire de la ville de Stralfund, sous le titre de : *Bartholomäi Sastrowen Herkommen, Geburt und Lauff seines gantzen Lebens, auch was sich in dem Denckwerdiges zugetragen, so er mehrentheils selbst gesehen und gegenwärtig mit angehört hat, von ihm selbst beschriben*, en 3 volumes : ce nombre de trois volumes indique assez que la présente traduction n'est point une traduction complète. Sastrow a intercalé dans sa narration une quantité de pièces diplomatiques, ayant trait surtout à la ligue de Schmalkalden & à l'Intérim ; « beaucoup d'entre elles, » dit-il avec complaisance, « ne se trouvent nulle part ailleurs. »

Une édition destinée au grand public a paru en 1860, à Halle, par les soins de Louis Grote, avec préface de Philippe Nathusius. Citons encore l'écrit de Chr. Schoettgen (*Nachricht von B. Sastrow geschriebener Chronik*. Dresde, 1747) & un autre programme scolaire : *De Bartholomæo Sastrovio oratio*, par Martin Hertz (Greifswald, 1861). Sastrow figure aussi dans les *Bilder aus der deutschen Vergangenheit* de Gustave Freytag.

Page ix, ligne 10. — On trouve tout au long exposées, dans le protocole du Conseil du 21 février 1598, les raisons qui déterminèrent Sastrow à épouser sa servante, Anna Haseneier. En premier lieu, le souci de son ménage, car sa vue est si foible qu'il se fait conduire à l'église & qu'il ne sauroit inspecter les greniers, la chambre aux provisions, la cuisine, les bahuts. Il est,

en outre, affligé d'un gros catarrhe, sans pouvoir expectorer ni appeler les servantes ; plus d'une fois il a pensé étouffer, la dernière nuit encore ; on le trouva mort un beau matin, tandis que sa défunte le recouvrait & lui venoit en aide. Une femme plus riche & de condition plus haute ne se seroit peut-être pas entendue avec lui ni avec ses enfans. Sa fiancée est née dans un quartier pauvre, mais de parens honorables ; Marie, issue de lignée royale, n'a-t-elle pas épousé un charpentier ? La jeune fille est pieuse, modeste & bien douée, entre autres d'une excellente mémoire ; elle aime l'église & la prière, chante des psaumes & nulle chanson frivole ; durant toute la maladie, elle a fait nuit & jour la lecture à sa défunte, qui la préféroit au pasteur, car le pasteur n'est d'aucune utilité aux moribonds. Enfin, elle est au courant de sa maison & de ses habitudes. Le pasteur lui-même a conseillé cet hymen, disant que mieux vaut *nubere quam uri*. La nouvelle mariée portera des perles, de l'or & de l'argent, mais sans excès ; elle aura des chaînes & des anneaux d'or. Loué soit Dieu ! il la tire de la poussière & peut s'écrier avec David : *Elegi puellam secundum cor meum*. Du reste, il ne fait tort à ses enfans d'un seul denier.

Le Conseil, « voulant complaire à M. le bourgmestre, qui est homme d'âge & de considération, & afin d'éviter le scandale, » accorda les dispenses demandées pour les délais de rigueur & pour le mariage à domicile, qui fut célébré le 27 février 1598. Catherine Frobose étoit décédée le 9 janvier précédent. La tradition rapporte que Saftrow, la première fois qu'il se rendit à l'église avec sa nouvelle épouse, la conduisit au banc de sa première femme & dit aux dames placées dans la même stalle : « Voici ma femme, m'est avis que vous ayez pour agréable qu'elle s'affeye ici. »

Ce mariage suscita, entre Saftrow & ses filles & gendres, des difficultés qui furent aplanies par les délégués du Conseil. Saftrow s'engagea à laisser après décès à ses enfans 4700 florins en espèces, 829 loths d'argenterie, sa maison d'habitation (1200 florins), 10 journaux de terres (1000 florins), des dépendances & un jardin au faubourg (500 florins), un autre jardin près le cimetière de Saint-Georges (200 florins), tous ses

gros ustensiles d'étain & de cuivre, son meilleur manteau de martre & ses livres. Le reste de la succession fut attribué à sa seconde femme.

*Page ix, avant-dernière ligne.* — Ces missions, on le pense, entraînoient des fatigues : « Je ne voyageois point, » dit Sastrow, « en grand seigneur & je n'avois garde de m'écouter ni de me dorloter, car je me faisois traîner jour & nuit. Allant à Spire pour les intérêts de la ville, j'emmenai seulement Jean Parow & Jacques Hope, alors jeunes gars à demi-croissance. Nous partîmes sans valet ni conducteur, dans un léger char découvert, tiré par deux mauvais bidets de paysan, sur une route abominable. Nous avons à tour de rôle graissé le char, soigné les chevaux & conduit avec prudence. Autant que possible, je logeois dans les villages, à la fortune du pot. Même dans les villes, je ne prenois souvent qu'un seul repas & jamais le coup du soir, comme les autres. » Sastrow fut obligé de couvrir de ses propres vêtemens le cocher & une autre fois son jeune servent, pour qu'ils ne mourussent pas de froid. Il se souvenoit aussi avec amertume qu'une de ces missions l'avoit forcé de quitter son père au lit de mort; il n'avoit pu revenir qu'après l'inhumation.

*Page x, ligne 6.* — Christian Smierlow, fils de Georges & petit-fils de Nicolas, tous les deux bourgmestres, a consacré à l'histoire de sa famille un poème où se lisent les vers suivans :

*At deus, inspiciens lacrymas & vota piorum,  
Quales non unquam Pomerania viderat ante,  
Excitat egregios, animi seu munera spectes  
Omnia, seu magnam virtutem in corpore magno,  
Binaos heroas, quorum Sastrovius alter  
Bartholomæus erat, magna quem postera semper  
Sæcula laude ferent, verum junctissimus alter  
Noster erat genitor.*

Une autre œuvre poétique du même Christian célèbre en ces termes les mérites de Sastrow (« *consanguinitate propinquus maximus hoc nostro magnus Sastrovius avo* ») :



*At tua cum primis florebit maxima semper,  
Sastrovi, pietas, florebut fortia facta,  
Nostris justitiæ lustris rarissimus ardor,  
Integritas animi, nostræ vix cognita terræ,  
Ufus & in gravibus prudentia rebus agundis,  
Florebit comitas, candor, constantia, virtus.*

Page x, ligne 8. — La langue latine étoit familière à Sastrow, comme les citations le laissent apercevoir. Le bourgmestre Gentzkow rapporte dans son journal que Sastrow installa, en 1562, le recteur de l'école par un discours latin.

Page 5, ligne 22. — Au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, l'unité monétaire en Poméranie étoit le florin d'or, qui équivaloit à peu de chose près au florin rhénan & représente 8 fr. 65 c., si l'on tient compte du fait que la valeur de l'argent comparé à l'or étoit d'un tiers plus forte qu'aujourd'hui. Le florin d'or se divisoit en 48 schellings, dont 16 faisoient le marc, & le schelling en 12 pfennings. Le schelling de Hambourg & de Lubeck valoit le double de celui de Stralfund.

Page 5, dernière ligne. — Les immeubles se classoient en trois catégories : les « maisons (*Haus*) », les « échoppes (*Bude*) », petites constructions légères, affectées soit au négoce, soit au logement, & les « caves (*Keller*) » ou locaux aménagés sous le rez-de-chauffée. L'échelle de l'impôt immobilier étoit pour les échoppes la moitié, pour les caves le quart de ce que payoient les maisons. Un recensement de 1554 accuse pour Stralfund 559 maisons, 1133 échoppes & 535 caves, dont 30 maisons, 39 échoppes, 38 caves non occupées ; à ces chiffres s'ajoutent dans les faubourgs 239 habitations de moindre importance.

Page 6, ligne 2. — L'emplacement de cette maison est occupé aujourd'hui par l'hôtellerie Jarmer ; une inscription sur la façade rappelle la naissance de Barthélemy Sastrow. D'après une étymologie accréditée, le nom de la *Hunnenstrasse* de Greifswald n'auroit aucun rapport avec les Huns, mais seroit en bas-alle-

mand synonyme de *Hundestrasse*, *platea canum*, comme à Lubeck & à Barth. Dans cette dernière ville, une rue ainsi désignée logeoit, dit-on, la meute du prince.

*Page 6, ligne 8.* — Nicolas Smiterlow, conseiller en 1507, bourgmestre en 1516, joua un rôle considérable à Stralsund dans un temps où l'influence politique de cette ville s'étendoit encore bien au delà de son enceinte. L'événement donna raison au ferme & prudent bourgmestre contre son aventureux adversaire, Georges Wullenweber. Malgré son antipathie pour les agitations populaires, Smiterlow fut « un des premiers & des meilleurs patrons de la Réforme, » au témoignage d'un chroniqueur du XVI<sup>e</sup> siècle. Il mourut au mois de juillet 1539. Originaire de Greifswald, il s'étoit marié à Stralsund en 1498. Les Smiterlow ou Schmitterlow, ou Smiterlœw, donnoient à leur nom le sens de « tueur de lion »; leurs armes représentent un homme armé d'une maffue, avec un lion à ses côtés : un ancêtre, à la croisade, auroit affommé un de ces animaux d'un coup de maffue.

*Page 10, ligne 13.* — L'usage existoit de faire quelque cadeau à un parent, à un ami, pour l'aider à construire ou meubler sa maison.

*Page 11, dernière ligne.* — Une fois secrétaire de Stralsund, Sastrow eut soin de réunir, sous le titre de *Rubrikenbuch*, tous les documens qui concernoient les privilèges & les propriétés de la ville, collection utile aux magistrats d'alors, intéressante aujourd'hui pour l'histoire locale.

*Page 12, ligne 5.* — L'antique monastère de Belbuck, près de Treptow sur la Rega, devint sous l'abbé Boldewan un foyer d'études. De là sortirent Georges d'Ukermünde, qui prêcha le premier la Réforme à Stralsund, le fougueux prédicateur Kurcke ou Kureke, Ketelhot, né en 1492, mort en 1546, que Berckmann le chroniqueur appelle « l'apôtre de Stralsund & le fondateur de la sainte doctrine », Pierre Suave, le réformateur du Danemark & du Holstein, & enfin Jean Bugenhagen, célèbre sous le nom

de *Pomeranus*, né en 1485, mort en 1558, pasteur à Wittenberg depuis 1523, auteur du premier ouvrage historique sur la Poméranie, traducteur de la Bible en bas-allemand & le véritable organisateur du protestantisme dans les contrées du Nord. Le duc Bogislaw X, mécontent de l'esprit qui régnoit au couvent de Belbuck, supprima cette maison en 1523, mais la dispersion des religieux ne fit qu'accélérer la diffusion des nouvelles doctrines.

*Page 12, ligne 11.* — La chronologie de l'histoire de la Réforme à Stralsund est restée incertaine jusqu'en 1859, année où l'on exhuma des archives de la Chambre impériale, oubliées à Wetzlar, le dossier du procès en spoliation intenté à la ville de Stralsund par le chanoine Hippolyte Steinwer. Les principales dates peuvent être fixées comme suit :

1522. Premier conflit de la ville avec le clergé catholique, qu'elle veut soumettre à l'impôt; Zutfeld Wardenberg, administrateur du diocèse, s'enfuit à Rome.

1523 (ou fin de 1522). Arrivée des premiers prédicateurs & moines réformés, Georges Kempe, Henri Sichermann, Georges d'Ukermünde.

1524. Premiers prêches de Ketelhot (à Pâques) & de Kurcke (à la Saint-Michel).

1525, lundi des Rameaux (10 avril). Envahissement des églises & des couvens, suppression du culte catholique.

1525, dimanche après la Toussaint (5 novembre). Reconnaissance officielle de la Réforme, par la promulgation des ordonnances ecclésiastiques & scolaires de Jean Aëpinus.

Pour les événemens politiques, la confusion étoit la même. Othon Fock, le récent historien de la Poméranie, a pris à tâche d'y remédier & voici les résultats auxquels il est arrivé :

1524, mai à juin. Installation des Quarante-huit; exil volontaire de Nicolas Smiterlow.

1525, janvier. Tentative infructueuse de Smiterlow de rentrer à Stralsund avec l'appui des villes hanſéatiques.

1525, probablement le 12 avril. Tumultueuse élection de Rolof Mceller & Christophe Lorbeer comme bourgmestres, de

François Wessel, Hermann Meyer & six autres partisans de la Réforme comme conseillers.

1525, à la Saint-Jean. Entrée à Stralsund des ducs Georges & Barnim, prestation d'hommage & confirmation des privilèges.

1527 (24 juillet?). Rolof Moeller s'éloigne de Stralsund. — 1<sup>er</sup> ou 5 août. Retour de N. Smilerlow.

1529. Retour & mort de Rolof Moeller.

*Page 14, ligne 24.* — Les versions diffèrent sur l'origine de ce fameux tumulte. Suivant certains documens, la maîtresse de la servante étoit une veuve Frefe, demeurant au Vieux-Marché.

*Page 15, ligne 22.* — Le banc de poissonnier de Vischer rappelle celui du réformateur Froment, prêchant sur la place du Molard à Genève, comme la sortie des nonnes du couvent de Sainte-Brigitte, à Stralsund, rappelle, avec moins de lérier, la départie de Genève des sœurs de Sainte-Claire.

*Page 16, ligne 16.* — Dans la maison ducale de Poméranie, la loi de succession appeloit à régner tous les fils indistinctement. Ils gouvernoient en commun, mais si l'entente étoit impossible, le pays étoit partagé entre eux. En 1478, la Poméranie se trouva réunie tout entière sous le sceptre de Bogislaw X. A la mort de ce prince habile, survenue en 1523, les ducs Georges & Barnim, ses fils, exercèrent conjointement la souveraineté, malgré l'opposition de leurs sentimens : Georges restoit fidèle à l'ancienne croyance ; Barnim, au contraire, s'étoit rendu à l'université de Wittemberg & même il avoit, en 1519, comme recteur (dignité qui se conféroit à un étudiant), accompagné Luther à la dispute contre Eck, à Leipzig.

Georges mourut en 1531, laissant un fils unique, Philippe. Le partage de la Poméranie, depuis longtemps désiré par Barnim, eut lieu l'année suivante. Le sort attribua au duc Barnim IX la Poméranie orientale jusqu'à la Swine, avec Stettin pour résidence, & à son neveu Philippe 1<sup>er</sup> la Poméranie occidentale, dont Wolgast redevint la capitale. Cet accord, conclu pour dix ans,

fut renouvelé en 1541 & ses effets se prolongèrent jusqu'en 1625, date d'une nouvelle réunion sous Bogislaw XIV, de la branche de Stettin, qui mourut en 1637, le dernier de sa maison.

Telles étoient, du reste, les franchises dont jouissoit Stralsund, que l'autorité du prince y étoit en quelque sorte nominale. Le lien de dépendance ne consistoit plus qu'en la prestation d'hommage & en un foible tribut, dont la quotité avoit été fixée une fois pour toutes. Le suzerain n'entroit dans la ville qu'après avoir annoncé sa venue trois mois d'avance; en 1525, au fort de la crise politique & religieuse, de longues négociations précédèrent la prestation d'hommage. Pour être valables à Stralsund, les sauf-conduits délivrés par le prince devoient porter le visa du Conseil. La cité possédoit le droit de juridiction, non seulement au dedans de ses murailles, mais dans ses domaines à l'extérieur. Exempte de prestations militaires, elle imposoit à ses bourgeois le service obligatoire, sur terre & sur mer. Elle pouvoit conclure des traités, faire la paix & la guerre. Ces privilèges, Stralsund sut les conserver durant tout le cours du XVI<sup>e</sup> siècle, malgré le déclin de la Hanse.

*Page 18, ligne 3.* — François Wessel, né à Stralsund le 30 septembre 1487, mort le 19 mai 1570, étoit le fils d'un braiseur de la Rue longue. Fort jeune, à 12 ans, il entra dans la carrière commerciale & fit des séjours en plusieurs pays étrangers, ainsi que des pèlerinages à Trèves, Aix-la-Chapelle, Einsiedlen & Saint-Jacques de Compostelle. En 1516, il étoit de retour à Stralsund. Il y fut l'un des tout premiers & des plus énergiques promoteurs de la Réforme. Conseiller en 1524, bourgmestre en 1541, il joua un rôle politique non moins important. Wessel est l'auteur d'un curieux écrit sur le culte divin à Stralsund au temps du papisme. L'année même de sa mort, Gérard Droege, qui avoit été élevé dans sa maison, publia sa biographie à Rostock.

*Page 18, ligne 9.* — Christophe Lorbeer, conseiller en 1507, bourgmestre en 1524, mort en 1555, appartenoit à une famille considérée & jouit d'une grande influence à Stralsund.

*Page 20, ligne 13.* — Au VI<sup>e</sup> siècle vivoit, d'après la tradition, le roi Arthur ou Artus, chef des chevaliers de la Table ronde voués à la recherche du Saint-Graal ; il passe pour avoir conquis la Suède & la Norwège. D'autre part, l'historien Jean Magnus, archevêque d'Upsal, mort en 1544, parle d'un Arthur suédois célèbre par ses hauts faits & il ajoute : « De nos jours même, il existe dans les villes vénèdes, le long de la Baltique, à Danzig & à Stralsund, par exemple, des maisons, *domus Arthi*, auxquelles on donne l'appellation d'illustres ; là se réunissent les notables pour le délassement de l'esprit & comme en une école de suprême bienfaisance. »

C'est donc le souvenir d'un héros légendaire que rappeloient, dans les cités commerçantes du Nord, les belles constructions affectées aux réjouissances publiques & particulières ainsi qu'aux transactions commerciales. Un seul de ces édifices, croyons-nous, subsiste encore : c'est l'*Artushof* de Danzig, qui sert de bourse & dont les antiques salles ont été témoins de l'entrevue de l'empereur d'Allemagne avec le czar, au mois de septembre 1881.

Les chroniques locales prétendent que l'*Artushof* de Stralsund fut bâti avec la rançon du duc Eric de Saxe, fait prisonnier par les troupes de la ville en 1316. Le grand incendie du 12 juin 1680 l'a consumé. Sur son emplacement s'élève aujourd'hui l'hôtel du commandant de place.

*Page 20, ligne 15.* — A son lit de mort, Ketelhot exprima son repentir d'avoir, à cette époque de gêne, accepté trop facilement les invitations des bourgeois.

*Page 20, ligne 19.* — Jean Knipstro (Knypstro, Knipstrow), né le 1<sup>er</sup> mai 1497 à Sandow, dans la Marche, d'abord franciscain, est considéré avec Ketelhot comme le propagateur le plus actif de la Réforme à Stralsund. Il y eût été, dit-il, obligé de mendier, tant sa paie étoit modique, sans le gain de sa femme, une ancienne religieuse, qui travailloit de l'aiguille. Knipstro devint surintendant général à Wolgast en 1535 & professeur de théologie à Greifswald. Il mourut le 4 octobre 1556.

\*

v

*Page 21, ligne 21.* — Le docteur & conseiller ducal Valentin Stoïentin étoit l'ami d'Ulrich de Hutten. Bugenhagen lui a dédié sa *Pomerania*. Il mourut en 1539.

*Page 31, ligne 22.* — La déposition étoit une cérémonie burlesque à laquelle les étudiants foumettoient les novices.

*Page 38, ligne 7.* — Jean Aëpinus (en allemand Hœck ou Hoch, haut) naquit en 1499 à Ziegefar, dans la Marche, & mourut en 1553 surintendant de Hambourg, où il exerçoit le pastorat depuis 1529. Aëpinus travailla beaucoup à la réforme ecclésiastique & scolaire. De nombreux écrits, entre autres contre l'Intérim, sortirent de sa plume.

*Page 38, ligne 8.* — Hermann Bonnus, né en 1504 près d'Osnabrück, propagea les nouvelles doctrines à Greifswald, Stralfund, Copenhague. Il mourut, le 12 février 1548, surintendant de Lubeck, poste qui lui avoit été confié en 1531. Bonnus a écrit une chronique de Lubeck.

*Page 54, ligne 1.* — Nicolas Gentzkow, docteur en droit, né le 6 décembre 1502, fils d'un cordonnier, au dire de l'annaliste Berckmann, & mort le 24 février 1576, fut élu bourgmestre de Stralfund en 1555 ; il resta néanmoins syndic, c'est-à-dire conseiller judiciaire de la ville, de même qu'après son entrée au Conseil, Sastrow continua les fonctions de protonotaire ou premier secrétaire. Sastrow, qui avoit eu des démêlés avec Gentzkow, comme, du reste, avec beaucoup d'autres, lui succéda dans la dignité de bourgmestre. Gentzkow a laissé un journal dont E. Zober a publié des extraits en 1870.

*Page 56, ligne 11.* — Wulf Wulflam, chef des patriciens de Stralfund, illustre par ses exploits guerriers, traitoit d'égal à égal avec les têtes couronnées à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle.

*Page 56, ligne 28.* — Le même fait se raconte de la famille Schwerin, à Lubeck.

*Page 57, ligne 18.* — Allusion frivole aux trois Maries de Béthanie : Marie-Jacobé, mère de Jacques le Mineur & sœur de la Vierge, Marie-Salomé, mère des apôtres Jacques & Jean, & Marie de Magdala.

*Page 59, dernière ligne.* — Le doyen des drapiers avoit la préférence sur les doyens des autres corporations ; il marchoit dans les cérémonies immédiatement après le Conseil.

*Page 60, ligne 21.* — Georges Wullenweber naquit vers 1492, probablement à Hambourg. Etabli comme marchand à Lubeck, où la lutte politique & religieuse avoit éclaté, il se signala au premier rang des novateurs. A la fin de février 1533, il étoit élu conseiller & bientôt après bourgmestre. Tous ses desseins tendirent, dès lors, au rétablissement du monopole commercial que les villes hanseatiques avoient si longtems possédé sur les côtes de la Baltique. Il s'agissoit de fermer ces parages aux navires des Pays-Bas & de faire prédominer l'influence de Lubeck dans les trois royaumes scandinaves.

Au printemps de 1533, Lubeck résolut d'en venir aux mains avec les Hollandois, ces concurrens détestés. Une flotte bien équipée prit la mer ; l'ancien lansquenet Marcus Meyer, d'abord forgeron à Hambourg, enrichi par son mariage avec la veuve d'un bourgmestre, reçut le commandement des mercenaires. Mais l'éveil étoit donné, à peine fit-on quelques prises insignifiantes. Meyer, après avoir confisqué des marchandises angloises trouvées à bord des bâtimens capturés, commit l'imprudence de débarquer sur la côte d'Angleterre pour s'approvisionner ; il fut appréhendé comme pirate & conduit à Londres. Là, par un caprice de Henri VIII, à qui la puissance des Pays-Bas & de Charles-Quint portoit ombrage, Marx Meyer, au lieu d'être mis à mort, reçut l'accolade de chevalier & servit aussitôt d'intermédiaire entre le roi & Wullenweber dans les négociations plus ou moins sérieuses qu'ils nouèrent ensemble.

Cette première campagne avoit coûté beaucoup, l'issue n'en étoit guère avantageuse : la flotte hollandoise avoit fait de bonnes captures & saccagé sur les côtes de la Scanie les comptoirs de



la Hanse. Les plaintes du commerce devinrent générales. Falloit-il donc continuer la guerre ? Une diète se réunit à Hambourg, au mois de mars 1534, pour s'occuper d'une entente. Wullenweber y fut accueilli par des récriminations unanimes ; son attitude hautaine provoqua, de la part du député de Stralsund, la célèbre & prophétique apostrophe que rapporte Sastrow (t. I, p. 62). L'orgueilleux bourgmestre quitta la place au bout de quelques jours, le cœur rempli de colère ; un armistice de quatre ans n'en fut pas moins signé.

Wullenweber avoit à réparer cet échec. Le trône électif de Danemark étoit devenu vacant par la mort de Frédéric 1<sup>er</sup> de Holstein. Son fils, Christian III, étoit mal disposé pour les villes hanséatiques ; Wullenweber imagina la candidature de Christian II, le roi détrôné, puis enfermé au château de Sonderbourg, dans l'île d'Alsen. Un condottiere de haute naissance, le comte Christophe d'Oldenbourg, accepta le commandement en chef de l'expédition. Non content de poursuivre la restauration de Christian II, l'audacieux bourgmestre offrit au duc Albert de Mecklembourg la couronne de Suède, alors possédée par Gustave Wasa. Ce monarque avoit le tort de s'être montré peu reconnaissant de l'aide que Lubeck lui avoit prêtée jadis.

Les débuts de la campagne furent heureux, Copenhague ouvrit même ses portes au comte d'Oldenbourg. Mais Christian III trouva dans le comte Jean de Rantzau un habile capitaine. Laisant l'ennemi continuer ses dévastations dans le Seeland, Rantzau vint hardiment investir Lubeck, infligea une sanglante défaite à Marx Meyer, captura huit bâtimens de guerre. Wullenweber comprit que l'heure des concessions avoit sonné ; les partisans se retirèrent des Conseils &, le 18 novembre 1534, fut conclu avec Rantzau le singulier accord de Stockelsdorf, aux termes duquel les Lubeckois demeuroient libres de guerroyer en Danemark au profit de Christian II, mais s'obligeoient à cesser les hostilités dans le Holstein.

Les compétitions au trône danois se multiplioient : Albert de Mecklembourg & même le comte Christophe accentuoient de plus en plus leurs prétentions ; Wullenweber, afin de se concilier l'empereur, mit encore en avant, à la dernière heure, le nom

d'un personnage agréable à la maison de Habsbourg, le comte palatin Frédéric, gendre de Christian II. La guerre continuoit avec Christian III, pour qui Gustave Wasa avoit pris fait & cause. Marx Meyer tomba entre les mains de l'ennemi; laissé prisonnier sur parole, il viola sa promesse, s'empara du château même de Warberg, qu'on lui avoit assigné pour résidence, & ses incursions barbares terrifièrent la contrée. Le combat naval de Bornholm, livré le 9 juin 1535, resta indécis, une tempête ayant dispersé les flottes en présence; mais le 11 juin, Jean de Rantzau remporta une victoire sur terre ferme, en Fionie, & enfin le 16 juin, dans le port de Svendsborg, la flotte lubeckoise tomba, sans coup férir, au pouvoir de l'amiral Pierre Skramm. A ces catastrophes Lubeck vit s'ajouter la menace d'une mise au ban de l'empire; la partie étoit perdue. La paix avec Christian III ne fut cependant signée que le 14 février 1536.

Marx Meyer, après une belle défense, rendit le château de Warberg, moyennant libre sortie; malgré la parole donnée, les Danois le firent passer en jugement & lui tranchèrent la tête, ainsi qu'à son frère, le 17 juin 1536. Le 28 juillet de la même année, Copenhague capitula, après avoir soutenu un siège d'un an, aggravé par la famine. Christian III octroya la liberté au duc Albert de Mecklembourg & au comte Christophe, non sans infliger à ce dernier des humiliations répétées; quant au duc, il sortit de l'aventure obéré pour longtemps.

A Lubeck, les hommes de l'ancien régime ressaisirent le pouvoir; Wullenweber s'étoit démis de sa charge à la fin d'août 1535. Au commencement d'octobre, passant sur le territoire de l'archevêque de Brême, frère de son ennemi le duc Henri de Brunswick, il fut appréhendé au corps, conduit au château de Rothenbourg & mis à la torture comme traître, anabaptiste & larron. Puis il fut transféré au château de Steinbrück, entre Brunswick & Hildesheim, & jeté dans un étroit cachot, où se lit aujourd'hui cette inscription: « Ici Georges Wullenweber souffrit, 1536-1537. » Enfin, le 24 septembre 1537, un tribunal d'échevins convoqué à Tollenstein, près Wolfenbüttel, par Henri de Brunswick, condamna l'infortuné à périr par le glaive, sentence qui fut exécutée à l'instant même; le bourreau coupa le cadavre en quartiers, qu'il plaça sur la roue.

Telle fut la fin lamentable de l'homme qui avoit rêvé pour sa patrie la domination politique & commerciale au nord de l'Europe. Suivant un vieux refrain des matelots : « Les gens de Lubeck ont à déplorer chaque jour le trépas du seigneur Georges Wullenweber. » L'historien Waitz a consacré trois volumes à la carrière du fameux bourgmestre ; les littérateurs & les auteurs dramatiques, entre autres H. Kruse & Gutzkow, se sont emparés aussi de cette figure tragique.

*Page 61, ligne 26.* — Sous le nom de Wendes, les Slaves s'établirent sur les côtes de la Baltique ; ils se livrèrent au commerce maritime & furent les fondateurs de la Ligue hanseatique. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le noyau de cette confédération étoit encore formé par le groupe des six « villes vénèdes » : Lubeck, la principale, Hambourg, Lunebourg, Rostock, Stralsund & Wismar.

*Page 66, ligne 9.* — C'est en Scanie (Schonen) que la Hanse avoit établi ses comptoirs les plus nombreux, surtout pour le commerce du hareng ; de grandes foires s'y tenoient de la fin de juillet au commencement de novembre. Le centre des transactions étoit Falsterbo, à l'extrémité sud-ouest de la Suède.

*Page 75, ligne 8.* — Valentin d'Eichstedt, mort en 1600 chancelier de Wolgast, a écrit la vie du duc Philippe I<sup>er</sup>, un *Epitome Annalium Pomeraniæ* & les *Annales Pomeraniæ*.

*Page 75, ligne 9.* — Jean Berckmann, ancien moine augustin & prédicant, témoin oculaire des scènes de la Réformation à Stralsund, est l'auteur d'une chronique de cette ville qui a été éditée en 1833 par Mohnike & Zober. Sastrow lui a fait des emprunts pour les événemens antérieurs à ses souvenirs personnels ; il ne manque cependant aucune occasion d'attaquer son collègue en histoire, par haine du parti populaire & peut-être aussi par jalousie de métier, sans compter que Berckmann est plus favorable à Christophe Lorbeer, son protecteur, qu'au bourgmestre Nicolas Smierlow. Né vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, Berckmann est mort en 1560.

*Page 93, ligne 1.* — Robert Barns ou Barnes, chapelain de Henri VIII d'Angleterre, fut envoyé par ce prince à Wittemberg afin de consulter les théologiens au sujet de son divorce avec Catherine d'Aragon. Revenu à Londres, il professa la nouvelle foi avec tant de zèle, que le roi le fit enfermer à la Tour. Barns se rétracta pour recouvrer la liberté, puis accablé de remords, il s'enfuit à Wittemberg & y séjourna plusieurs années chez Bugenhagen, sous le nom de Docteur Antonius Anglus. Henri VIII, après sa rupture avec le pape, reprit Barns comme chapelain & le chargea de négocier son mariage avec Anne de Clèves ; mais quand survint le divorce, Barns fut déféré au Parlement & périt sur le bûcher le 30 juillet 1540. Il a écrit les Vies des pontifes romains, de saint Pierre à Alexandre III.

*Page 93, ligne 5.* — Arnold Büren, fils d'un paysan, tiroit son nom du hameau de Büren (Westphalie), aux environs duquel il étoit né en 1484. Il passa quinze années à Wittemberg, dans la société de Luther & de Mélanchthon. Ce dernier le recommanda au duc de Mecklembourg Henri le Pacifique pour précepteur de son fils Magnus, qui fut réputé le prince le plus instruit de son temps. Büren eut le mérite de relever l'université de Rostock, gravement éprouvée par la peste & par les troubles de la Réformation. Il mourut le 16 septembre 1566. Son tombeau se voit dans l'église Sainte-Marie à Rostock ; parmi les écussons qui le décorent figurent la clef & l'aigle genevoises.

*Page 96, avant-dernière ligne.* — La pêche du hareng & la fabrication de la bière donnoient une grande importance à la corporation des tonneliers, que d'antiques ordonnances protégeoient contre la concurrence étrangère.

*Page 106, ligne 18.* — Gaspard de Schwenkfeld, né en 1490 au château d'Ossing, en Silésie, & mort à Ulm en 1561, embrassa l'état ecclésiastique. Il reprocha à Luther de rétablir le règne de la lettre & de négliger la vie intérieure. Banni de Silésie comme fanatique, il vint dans l'Allemagne du sud, séjournant à Strasbourg, Augsbourg, Spire, Ulm. Il pencha quelque temps

du côté des anabaptistes, mais bientôt se sépara d'eux pour fonder une secte particulière. Il enseignoit que Dieu se communique directement à chaque homme, que la régénération s'opère par la vie intérieure & non par les moyens de grâce extérieurs. Sa conviction profonde & sa piété lui gagnèrent beaucoup d'adhérens, surtout en Souabe & en Silésie. Une colonie de ses disciples persécutés s'est établie aux Etats-Unis, à Philadelphie.

*Page 111, ligne 11.* — A la tête de bandes enrôlées par le duc de Clèves & le roi de Danemark, Martin van Rosse, soit de Rosheim, agissant de concert avec les troupes françoises, avoit ravagé le Brabant. Non seulement le duc de Clèves détestoit le pays de Gueldre, sur lequel Charles-Quint élevoit des prétentions, mais encore il continuoit ses menées avec la France & le Danemark. Pour y mettre fin, Charles, en août 1543, rassembla 35,000 hommes, Espagnols, Italiens, Allemands, & descendit le Rhin. La place forte de Düren ayant été emportée d'assaut, le duc s'estima heureux de conclure une paix qui lui fit perdre la Gueldre. L'empereur reprit à son service M. van Rosse.

*Page 113, avant-dernière ligne.* — Sastrow insère tout au long le diplôme de poète lauréat, avec la description des armes conférées : « Scutum rubei coloris, in basi flumen & in flumine cygnum stantem albi seu argentei coloris, rostro detorsum flexo, alisque extensis complectens, & supra scutum galeam laciniis rubei & albi seu argentei colorum redimitam, in cujus cono inter geminas alas aquilinas nigras extensas, quarum utraque fasciam undulatam a dextro medio in sinistrum inferius alæ latus descendentem contineat; cygni albi, seu argentei coloris anterior pars sine alis rostro fertum laureum tenens apparet, quemadmodum hæc omnia in medio præsentium accuratius depicta cernuntur. » Du reste, ce ne sont point des lettres de noblesse proprement dites.

*Page 137, ligne 10.* — Le duc Henri de Brunswick essaya de tenir tête aux princes protestans; mais en 1545, abandonné de ses mercenaires, il dut se rendre au landgrave Philippe de Hesse.

Page 143, ligne 22. — Au sujet de l'enfant Siméon, on lit ce qui suit dans le martyrologe israélite intitulé *Emek Habakha* ou *La vallée des pleurs* (publ. par Julien Sée, 1881) :

« A cette époque (1475), le scélérat Enzo, de Trente en Italie, tua un enfant de deux ans, du nom de Simon, & le jeta secrètement dans un étang, non loin de la maison du Juif Samuel, sans que personne l'eût aperçu. Aussitôt, comme d'habitude, on accusa les Juifs : sur l'ordre de l'évêque, on pénétra dans leurs maisons, mais l'enfant ne se retrouva pas & chacun rentra chez soi. Le cadavre fut découvert plus tard. L'évêque, après l'avoir fait examiner sur les lieux mêmes, ordonna d'arrêter tous les Juifs, qui furent alors abreuvés de tourmens & torturés au point qu'ils firent l'aveu d'une chose dont ils n'avoient jamais eu la pensée. Un seul d'entre eux, vieillard chargé d'ans, appelé Moïse, refusa d'avouer cette fausseté infigne & mourut sous les verges. Récompense-le, Seigneur, selon sa piété !

« Deux chrétiens instruits & versés dans les lois étoient venus de Padoue pour se rendre compte des choses : la colère des habitans s'alluma contre eux & on voulut les mettre à mort. L'évêque condamna les Juifs, les abreuva d'amertume, les fit tenailler, puis brûler, & leurs âmes pures montèrent au ciel. Il s'empara ensuite de tous leurs biens, comme il l'avoit médité, & remplit de proie ses cavernes. L'enfant fut réputé saint & l'on prétendit qu'il opéroit des miracles. L'évêque en fit publier l'annonce dans toutes les provinces, la foule se précipita pour voir, & elle ne se montra pas les mains vides. Toutes les gens du pays se mirent alors à haïr les Juifs dans les lieux qu'ils habitoient & cessèrent de pouvoir leur parler en paix.

« Cependant l'évêque ayant demandé au pape de canoniser l'enfant, puisqu'il étoit saint, le pape envoya un de ses cardinaux, revêtu du titre de légat, pour examiner l'affaire de près, & celui-ci ne tarda pas à démêler que ce n'étoit qu'imposture & chimère. Il voulut aussi voir le cadavre, le cadavre étoit embaumé. Alors, se mettant à railler, il déclara, en présence du peuple, que c'étoit pure tromperie. Mais la populace devint furieuse contre lui, & il dut prendre la fuite & se réfugier dans une ville voisine de Trente. Là, s'étant fait apporter tous les procès-

\*

W

verbaux d'aveu des infortunés Juifs & ceux des mesures prises à leur sujet, il fit arrêter un des domestiques du scélérat qui avoit tué l'enfant, & celui-ci déclara que le crime avoit été commis par ordre de l'évêque, qui s'étoit proposé par là de perdre les Juifs. Le cardinal emmena ensuite ce domestique à Rome & rendit compte de sa mission au pape, qui refusa de canoniser l'enfant, comme l'évêque ne cessoit de le lui demander. L'enfant ne fut appelé que bienheureux Siméon ; pour saint, il ne l'a pas encore été jusqu'à ce jour (1540). » Il a été canonisé en 1588 ; on célèbre encore sa fête en grande pompe à Trente le 24 mars.

*Page 149, ligne 19.* — Afcagne, comte de Saint-Florian & cardinal, étoit fils de Constance Farnèse, fille du pape Paul III.

*Page 153, ligne 26.* Les *Mémoires* de Sastrow contiennent l'énumération des principaux édifices de Rome.

*Page 161, ligne 13.* — Le duc Octave étoit le fils de Pierre-Aloys Farnèse.

*Page 172, ligne 17.* — Ce gourmet étoit un prélat d'Augf-bourg, Jean Fugger, qui voyageoit à cette unique fin de connoître les différens crus. Son serviteur fit graver sur la pierre sépulcrale ces mots : « *Est, Est, Est, & propter nimium Est, dominus meus mortuus est.* » Le défunt avoit institué un legs pour arroser de vin sa tombe une fois par an, cérémonie aujourd'hui remplacée par une distribution de pain aux indigens. De cette aventure le vin de Montefiascone s'appela « *Est, Est, Est !* »

*Page 178, ligne 14.* — Le fameux capitaine Schærtdin de Burtenbach avoit reçu le commandement des forces protestantes, parmi lesquelles figuroient les contingens d'Ulm & d'Augsbourg. L'heureux coup de main nocturne contre la citadelle d'Ehrenberg-la Cluse (10 juillet 1546) marque le début de la guerre de Schmalkalden. Déformais Schærtdin, maître des passages du Tyrol, pouvoit arrêter les renforts envoyés d'Italie à l'empereur, descendre même dans la plaine & chasser de Trente le concile. Mais les bourgeois d'Augsbourg, craignant pour leur propre

ville, le préférèrent de revenir. Il obéit, en proie, dit un de ses compagnons d'armes, au même désespoir qu'autrefois Annibal rappelé d'Italie par Carthage. La prise de la même forteresse par Maurice de Saxe, en 1552, contraignit Charles-Quint à s'enfuir d'Inspruck.

### *Tome second.*

*Page 5, ligne 3.* — Ce n'est pas la dissolution définitive amenée par la défaite de Mühlberg. Un passage de Sleidan fait comprendre la situation de la ligue de Schmalkalden à la fin de 1546 : « Les ambassades des protestans, qui n'étoient pas d'accord, s'assemblèrent dans l'espoir de mieux arrêter leur délibération. Là, comme les alliés de la Religion ne donnoient aucun secours, & qu'entre les confédérés ceux de Lunebourg & de Poméranie n'aidoient en rien, que les autres Etats & villes de Saxe ne donnoient grand subside, qu'il ne venoit rien de France, & que l'armée diminuoit de jour en jour, parce que les soldats s'écartoient, tant pour la saison que pour autres incommodités, il fut proposé qu'il falloit choisir de trois choses l'une : ou combattre, ou se retirer & mettre les gens d'armes en garnison pour hiverner, ou faire paix. La chose mise en consultation, il sembla qu'on pourroit faire mention de paix. Mais parce que l'empereur, qui savoit par espions leur état, proposoit des conditions par trop dures, il fut arrêté qu'on emmeneroit toute l'armée en Saxe. De sorte que la guerre fut peu heureusement conduite. »

*Page 7, ligne 22.* — Gaspard Pflug, chef du parti protestant de Bohême, ne doit pas être confondu avec Jules Pflug, évêque de Naumbourg, l'un des trois rédacteurs de l'Intérim.

*Page 9, ligne 11.* — Après la victoire de Mühlberg, l'armée impériale alla mettre le siège devant Wittemberg, qui finit par capituler, sur le conseil même de Jean-Frédéric de Saxe.

*Page 11, ligne 5.* — Le jurifconsulte Georges-Sigismond Seld, né en 1516, fils d'un orfèvre d'Augsbourg, étoit devenu vice-



chancelier au décès de Naves. Il avoit pour adjoints Jean Marquardt, de Baden, & Henri Hafe, auparavant conseiller du comte palatin & du prince de Deux-Ponts. Seld mourut en 1565.

*Page 11, ligne 16.* — Christophe de Carlowitz, né à Hermisdorf, près Dresde, le 7 décembre 1507, mort le 8 janvier 1578, fut l'habile conseiller du vaillant & versatile Maurice de Saxe. On fait que ce prince, né en 1521, quitta le parti protestant pour se ranger du côté de l'empereur ; il reçut en récompense la dignité électorale, dont fut dépouillé son parent & voisin Jean-Frédéric. Bien peu d'années après, Maurice, à la tête des vaincus de Mühlberg, recommençoit la lutte contre l'empereur & imposoit au monarque la paix de Passau, en 1552. Au mois de juillet 1553, Maurice de Saxe trouva un glorieux trépas sur le champ de bataille de Sievershausen, où le margrave Albert de Brandebourg essuya une défaite.

*Page 11, ligne 28.* — C'est à Ingolstadt que le cartel des princes protestans fut remis à Charles-Quint par un jeune gentilhomme accompagné d'un trompette. L'empereur se contenta de faire dire aux deux messagers qu'il leur accorderoit la vie sauve ; quant à ceux qui les envoyoient, il fauroit les châtier. Telle est la version moderne de Ranke. Il y eut deux cartels, selon Sastrow, qui les insère l'un & l'autre : le premier fut porté à Landshut par un gentilhomme & un trompette, Charles refusa de le recevoir ; le second est celui d'Ingolstadt, postérieur de trois semaines ; il fut présenté le 2 septembre : « Cette missive, ajoute Sastrow, a été la source des plus grands maux pour l'Allemagne & je crois, en vérité, que voulant punir la nation allemande de ses péchés, Dieu permit au diable de l'écrire avec une encre infernale. Sleidan ni Beuter n'en font mention ; il me semble qu'on a essayé de la céler & de la supprimer. »

*Page 12, ligne 17.* — Sastrow n'avoit point une facile tâche pour ses débuts diplomatiques. Charles-Quint avoit remporté sur les protestans d'Allemagne l'écrasante victoire de Mühlberg, le 24 avril 1547 ; la ligue de Schmalkalden n'existoit plus ; ses

chefs, l'électeur Jean-Frédéric de Saxe & le landgrave de Hesse Philippe-le-Magnanime, étoient tous les deux prisonniers. Membres de cette ligue depuis 1536, les ducs de Poméranie avoient, il est vrai, gardé une attitude neutre dans les derniers temps; néanmoins, le ressentiment impérial inspiroit, à juste titre, les plus vives craintes. Partout commencèrent les préparatifs de défense; Greifswald & Stralfund augmentèrent leurs fortifications. Finalement, les ducs obtinrent leur pardon, moyennant des excuses humiliantes, l'acceptation de l'Intérim & le paiement d'une forte contribution, pour laquelle Stralfund fournit 10,000 florins.

*Page 23, ligne 5.* — Le duc Frédéric III de Liegnitz, en Silésie, né en 1520, étoit devenu prince régnant en 1547. Sa conduite défordonnée lui valut le surnom d'Extravagant. A la fin, l'empereur ordonna sa déposition; Frédéric III, qui mourut en 1570, passa les dix dernières années de sa vie en chartre privée au château de Liegnitz. Henri XI, son fils & successeur, suivit en tous points son exemple.

Bien loin de la Silésie, dans une vallée alpestre de la Suisse, vivoit à cette époque un autre rejeton d'une illustre maison princière, le comte Michel de Gruyère, qui, dernier de sa race, devoit bientôt abandonner à ses créanciers jusqu'au manoir de ses aïeux. Hasard étonnant! les deux incorrigibles dissipateurs se rencontrèrent à la cour de France & y firent, paroît-il, connoissance intime, car le noble Silésien ne manqua pas de venir, en 1551, rendre visite au comte dans sa seigneurie de Divonne, près Genève. Impossible d'imaginer un couple mieux assorti. Michel, voyant son hôte malade d'une fièvre causée par une chute de cheval à Lyon, l'emmena au château de Gruyère. Fidèle à son habitude, Frédéric sollicita bientôt un prêt; il obtint une forte somme, que le comte avoit empruntée lui-même.

Quand il fut question du remboursement, la brouille éclata. Il y eut procès à Fribourg & le duc, condamné à restitution, donna des bijoux en garantie; il ne parvint pas à les libérer: un écrit de la comtesse de Gruyère dit, en effet, que le comte Michel, possesseur de plusieurs pierres précieuses d'une grande beauté qui ont appartenu au duc de Liegnitz, en a engagé une

\*

w\*

partie aux seigneurs de Lucerne & une autre partie à divers particuliers de Fribourg. Un aubergiste de cette ville, chez qui le prince avoit logé, pratiqua de son côté une faïste sur des bijoux & d'autres objets. Frédéric réussit à quitter le pays sans payer ses dettes, il étoit coutumier du fait.

*Page 36, ligne 22.* — Ceux qui refusoient le titre d'empereur à Charles-Quint affectoient de l'appeler Charles de Gand.

*Page 39, avant-dernière ligne.* — Lazare de Schwendi naquit en 1525. Après de brillantes études à Bâle & à Strasbourg, il entra au service de Charles-Quint, qui l'employa dans ses guerres & dans les négociations. Il fut chargé d'arrêter à Wissembourg Sébastien Vogelsberg qui, malgré les défenses de l'empereur, avoit pris du service en France, & qui fut exécuté sans merci pour servir d'exemple à Schærtlin & aux autres capitaines protestans réfugiés à la cour du roi. Schwendi devint membre du Conseil impérial pour les affaires d'Allemagne ; il prit part à toutes les campagnes en Allemagne, dans les Pays-Bas & en Hongrie ; en 1564, il fut nommé généralissime contre les Turcs. Il se retira en Alsace & y mourut le 28 mai 1583, léguant à la ville de Strasbourg 10,000 florins pour les études des jeunes gens pauvres.

*Page 40, ligne 10.* — Nicolas Perrenot de Granvelle, né à Ornans (Doubs) en 1486, mort à Augsbourg en 1550, fut le ministre écouté de Charles-Quint. Son fils Antoine, qui naquit à Besançon en 1517, hérita de la toute-puissance paternelle ; nommé à 23 ans évêque d'Arras (*Atrebatensis*), il mourut cardinal à Madrid en 1586.

*Page 43, ligne 5.* — Les portugaises étoient des pièces de remarque & s'offroient volontiers en présent.

*Page 43, ligne 27.* — Sastrow insère ces deux pasquins, l'un en prose, l'autre en vers.

*Page 48, ligne 19.* — Le margrave Albert de Brandebourg-Culmbach, dit Alcibiade, étoit né en 1522 & mourut en 1555.

Les deux princes devoient combattre l'un contre l'autre en 1553, à Sievershausen où Maurice de Saxe périt victorieux. Il avoit été chargé de remettre à l'ordre Albert, qui continuoit à troubler la paix de l'empire.

*Page 49, ligne 1.* — Le truc est un jeu d'adresse dans le genre du billard. On trouvera dans l'ouvrage intitulé *Bilder aus der deutschen Kulturgeschichte*, par A. Richter, t. II, p. 385 (Leipzig, 1882), la représentation d'un truc d'après une ancienne peinture.

*Page 49, ligne 11.* — A un grand bal de la cour, donné par Philippe V, Saint-Simon vit encore les dames affises sur le vaste tapis qui couvroit le salon.

*Page 49, ligne 27.* — Jacques Sturm de Sturmeck, le grand magistrat & réformateur de Strasbourg, « l'ornement de la noblesse allemande, » & qui ne remplit pas moins de 91 ambassades de 1525 à 1552, étoit né à Strasbourg en 1489. Il y mourut le 30 octobre 1553.

*Page 50, ligne 19.* — De toutes les villes de la Haute-Allemagne, Constance fit la dernière sa soumission à l'empereur. Le 6 août 1548, elle fut mise brusquement au ban de l'empire & ce jour même, une troupe d'Espagnols essaya d'y pénétrer de vive force. Quoique surpris, les habitans coururent aux armes. Déjà maître du faubourg, l'ennemi s'avançoit sur le pont du Rhin, on pouvoit craindre qu'il n'entrât dans la ville pêle-mêle avec les défenseurs en retraite. A ce moment critique, un bourgeois, qui se trouvoit aux prises avec deux Espagnols, accomplit un acte d'héroïsme : il empoigna ses adversaires & recommandant son âme à Dieu, les entraîna dans le fleuve avec lui, ce qui donna le temps de fermer la porte. Constance fut sauvée pour cette fois. Mais après avoir attendu vainement du secours, elle dut capituler le 14 octobre suivant.

*Page 50, ligne 24.* — Le portrait de Sastrow manque à la collection des portraits de bourgmestres qui se voit à l'hôtel de ville de Stralsund. Il semble résulter de ce passage que Sastrow ressembloit à Jacques Sturm.

*Page 53, ligne 3.* — Jean-Walther de Hirnheim, d'une antique famille de chevaliers, n'eut pas d'enfans de sa femme Marguerite Gœßlin.

*Page 64, ligne 11.* — En 1548, après la promulgation de l'Intérim, Mélancthon & quelques autres théologiens proposèrent un mode de vivre qu'on appela l'Intérim de Leipzig. Ils acceptoient la juridiction des évêques, la confirmation, l'extrême onction, les cierges, les jeûnes, les fêtes, même celle du *Corpus Domini*, presque tout l'ancien canon de la messe; c'étoit, à leur avis, autant d'*adiaphora*, c'est-à-dire de choses « indifférentes, » auxquelles il étoit permis de se soumettre pour conserver la paix & l'unité de l'Eglise. Cette condescendance, qui fut taxée de foiblesse, engendra une polémique animée.

*Page 77, ligne 28.* — Les Loytz étoient les plus riches marchands de Stettin. Ils firent en 1572 une banqueroute de 20 tonnes d'or, soit 7 millions de francs; un demi-siècle plus tard, le Conseil de Stettin attribuoit encore à ce désastre le mauvais état des affaires.

*Page 79, ligne 3.* — La lettre du célèbre géographe est en latin & porte ce qui suit :

« J'ai reçu ta lettre datée de Spire le 22 janvier, qui accompagnoit un gros paquet de manuscrits & cartes venant de Poméranie. Le chancelier ducal Citzewitz, quand je l'ai vu, m'avoit promis ces documens pour avant Noël, sans faute. Nous avons attendu & même un mois de plus; ne recevant rien, nous sommes allés de l'avant. Pareille chose nous arrive avec le duché de Clèves. Dans l'un & l'autre cas je décline toute responsabilité, car j'ai prévenu à temps les seigneurs de ces deux pays. M. Petrus Artopœus me prie de te remettre la carte de Poméranie qu'il m'a envoyée d'Augsbourg, il y a deux ans; je me conforme à son désir, tu fais sans doute ce que tu dois en faire. A la foire de Francfort j'écrirai à M. le chancelier de Poméranie, j'ai trop d'occupations pour le faire actuellement. Nous terminons l'impression de la *Cosmographie*, il faut que l'imprimeur mette en vente à la prochaine foire ce coûteux ouvrage, orné d'une infi-

nité de figures. Dans l'envoi de Poméranie j'ai trouvé, entre autres, le dessin d'un grand poisson noir, avec une explication que je détache pour que tu me la recopies clairement, car j'ai des doutes sur le mot allemand *Braunfisch* (si je lis bien) & plus encore sur l'anglois & sur l'espagnol. Je te prie de m'écrire ces noms plus distinctement & de me les envoyer aux vacances de Pâques par l'un des nombreux marchands bâlois qui passent à Spire au retour des foires. En attendant, bonne santé ! Bâle, mercredi après *Reminiscere*. » L'imprimeur de la *Cosmographie* étoit H. Petri. Artopœus désigne le théologien Pierre Becker, auteur de la description de la Poméranie utilisée par S. Münster.

Page 79, ligne 16. — Une coutume fort ancienne vouloit que, durant l'année de sa charge, l'ammestre, premier magistrat de Strasbourg, prît régulièrement, aux frais de la ville, ses deux repas au poêle de la *Lanterne*, s'il ne donnoit la préférence à celui de sa propre tribu. La table étoit ouverte à quiconque déboursait le prix fixé : « *Ad istum prandium omnibus & incolis & peregrinis pro certo pretio accedere licet*, » lit-on dans l'*Itinerarium Germaniæ* de Hentzner, qui visita Strasbourg en 1599. Sept ans plus tard un gentilhomme de la Marche, Schulenburg, mentionne aussi dans son journal l'*Ammeisterstube*, « où l'ammestre & deux stettmestres prennent leur repas quotidien ; tout le monde est libre d'y monter & de s'y faire traiter, en payant. Chaque tribu a son poêle, qui devient le poêle de l'ammestre quand ce magistrat est un membre de la tribu ; la plupart du temps, néanmoins, on s'en tient au poêle du Marché aux Grains, qui est bien situé. Entre autres formalités de rigueur, on frappe avec une baguette pour le bénédicité ainsi que pour les grâces, & l'on commence toujours par rappeler la soumission due à l'autorité. »

Cet usage devoit sans doute son origine aux mêmes préoccupations d'ordre public qui déterminèrent, en 1546, les magistrats de Genève à fermer toutes les tavernes ; elles étoient remplacées par cinq abbayes, ayant chacune à sa tête l'un des quatre syndics ou le lieutenant ; mais il fallut au bout de quelques semaines renoncer à cette réforme, dont l'idée peut-être avoit été rapportée de Strasbourg par Calvin.

L'ammestre de l'année 1570 se trouvant trop infirme pour manger deux fois par jour aux dépens de la ville, le souper fut dès lors supprimé. Il paroît cependant que les magistrats s'oublioient quelquefois à table, car le Conseil des XV rendit, en 1585, un édit enjoignant à l'ammestre de se trouver à 1 heure à l'hôtel de ville. « Trop souvent, dit un chroniqueur, les magistrats n'arrivoient au sénat & à la chancellerie qu'à 3 ou 4 heures. » L'édit ne remédia pas au mal, à ce qu'il semble, puisqu'en 1627 on prit le parti de supprimer l'antique institution.

*Page 85, ligne 12.* — Allusion au larron espagnol que Salfrow vit pendre à Rome (t. I, p. 163).

*Page 110, ligne 12.* — L'évêché de Cammin avoit été sécularisé; les revenus attachés au titre faisoient toute l'importance du débat.

*Page 119, ligne 3.* — Ce fils, qui porta le titre de docteur & qui mourut sans postérité en 1593, étoit d'un naturel impétueux : il dégaina en plein Conseil, où son père l'avoit envoyé présenter un mémoire ; une autre fois, il ébranla toute la salle en frappant sur le banc des magistrats, tandis que son père lui disoit : « *Johannes, modeste, modeste !* »

*Page 119, ligne 6.* — C'est à ses deux filles Catherine & Amnistic, à ses gendres Henri Gottschalk & Jacques Clerike & à leurs enfans, que Salfrow a dédié ses *Mémoires*, son fils étant déjà mort.









THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

**CANCELLED**  
ALLS  
**CANCELLED**

**CANCELLED**  
MAR 6 1982  
7425305

er Library

003580962



2044 086 106 473